

Gilgamesh, roi d'Ourouk

Silverberg, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert
Silverberg

Gilgamesh,
roi d'Ourouk



folio
SF

Robert Silverberg

Gilgamesh, roi d'Ourouk

*Traduit de l'américain
par Gilles Ganache*



Gallimard

Titre original :
GILGAMESH THE KING

© Agberg Ltd, 1984.
© Librairie l'Atalante, 1990, pour la traduction française.

Né en 1936, Robert Silverberg se tourne très jeune vers la science-fiction, devenant rapidement un écrivain particulièrement prolifique puisqu'il publie entre 1956 et 1958 plus de deux cents textes, seul ou en collaboration.

Après une parenthèse d'une dizaine d'années durant laquelle il se consacre à des ouvrages de vulgarisation pour la jeunesse, il revient vers la science-fiction à la fin des années 60, pour donner au genre quelques-uns de ses plus grands chefs-d'œuvre : *Les monades urbaines*, *L'oreille interne*, *Les ailes de la nuit* ou *L'homme dans le labyrinthe*.

Ce livre est pour Diana

L'orthographe des noms propres a posé problème à la traduction. Tous les u des noms sumériens se prononçant ou, fallait-il en conserver l'orthographe – adoptée internationalement – en u ou franciser systématiquement en ou pour faciliter la lecture de ce roman qui ne se veut pas, après tout, un ouvrage d'érudition ?

La solution ici adoptée est bâtarde. On trouvera Dumuzi à côté de Ourouk, pour des raisons, au fond, très subjectives, tenant à l'allure générale du texte qu'il fallait éviter d'alourdir par une redondance orthographique de ou, tout en insistant, pour certains noms, sur cette sonorité en utilisant son orthographe française. Le traducteur reconnaît que ce parti pris n'est guère justifié logiquement. Que le lecteur se rappelle seulement que tous les u des noms propres se prononcent ou, de même que les g sont toujours des consonnes dures : Gilgamesh se prononce Ghilgamesh.

Il est dans la cité d'Ourouk une vaste terrasse de briques dont les dieux avaient fait le lieu de leurs ébats, bien avant le Déluge, avant même que l'humanité fût créée : en ce temps-là, ils vivaient seuls au monde. Tous les sept ans, depuis dix mille années, nous enduison les briques de gypse fin et la terrasse brille comme un gigantesque miroir sous le regard du soleil.

La Terrasse blanche est le domaine de la déesse Inanna et notre cité est la sienne. Nombreux sont les rois d'Ourouk qui ont fait ériger des temples à son intention ; et de tous ces mausolées élevés à sa gloire, nul ne surpasse celui que fit bâtir mon royal aïeul, le héros Enmerkar. Mille artisans s'y appliquèrent vingt années, et la cérémonie de sa consécration se prolongea onze jours, onze nuits, durant lesquels, chaque soir, la lune se drapa dans un lourd manteau de lumière bleue : la déesse témoignait ainsi son plaisir. Et le peuple chantait : « Nous sommes les enfants d'Inanna, Enmerkar est son frère, il régnera à jamais dans les siècles. »

Rien ne demeure de ce temple aujourd'hui, car je l'ai fait raser en montant sur le trône pour en bâtir un nouveau, vingt fois plus magnifique. Mais en son temps c'était une des merveilles du monde. Et ces lieux gardent en ma mémoire une valeur singulière, car ce fut dans leur enceinte, un jour de mon enfance, que les prémisses de la sagesse m'ont visité, que le dessin de ma vie fut gravé et que la Nécessité s'empara de mon destin.

Ce jour était celui où les serviteurs du palais m'ont arraché à mes jeux pour que j'assiste à l'ultime voyage de mon père le roi, le divin Lugalbanda. « Voici que le roi s'en retourne dans le giron des dieux, m'ont-ils dit, et il vivra éternellement parmi eux dans la joie, il boira leur vin et mangera leur pain. » Je crois et j'espère qu'ils disaient vrai ; mais qui sait si le dernier voyage de mon père ne l'a pas conduit plutôt vers le pays sans retour, vers la Maison de la poussière et de l'ombre où, spectre lamentable, il se traîne tel un oiseau aux ailes rognées et se nourrit de glaise desséchée ? Moi-même je ne le sais pas.

Je suis celui que vous nommez Gilgamesh. Je suis le pèlerin de toutes les routes du Pays et d'au-delà le Pays. Je suis celui à qui toutes

choses ont été révélées, vérités dissimulées, mystères de la vie et de la mort, et de la mort surtout. J'ai connu Inanna dans le lit du Mariage sacré ; j'ai terrassé des démons et je me suis entretenu avec les dieux ; je suis dieu moi-même aux deux tiers, un tiers homme seulement. Ici, dans la cité d'Ourouk, je suis roi et, quand je marche dans les rues, je marche seul car aucun homme n'a l'audace de me côtoyer. Je n'ai pas désiré qu'il en soit ainsi, mais il est trop tard pour que ces attitudes changent ; je suis un homme à l'écart des autres, un homme solitaire, et ceci jusqu'à la fin de mes jours. J'ai eu autrefois un ami ; il était le cœur de mon cœur, le sein de mon sein, mais les dieux me l'ont enlevé et ils ne me le rendront pas.

Lugalbanda, mon père, a connu la même solitude sans doute, car il était roi lui-même, et dieu aussi, et le grand héros de son temps. Sa condition l'éloignait des hommes du commun, comme elle m'éloigne d'eux.

Au bout de tant d'années, l'image de mon père est restée gravée en moi-même : c'était un homme large d'épaules, puissant de torse et qui allait poitrine nue en toutes saisons, vêtu de la taille aux chevilles d'une seule jupe de laine, longue et garnie de volants. Il avait la peau douce et brunie par le soleil, comme du cuir poli, et il portait la barbe épaisse et noire, dans la tradition du peuple du désert, bien qu'il se rasât le crâne, différent en cela de ce peuple. Je me souviens de ses yeux mieux que tout : immenses, noirs, lumineux, et qui semblaient dévorer son front ; quand il me soulevait dans ses bras et me tenait à hauteur de visage, j'ai parfois cru que j'allais me noyer dans le lac profond de son regard et disparaître dans son âme.

Je voyais peu mon père car la guerre l'accaparait. Il prenait chaque année la tête de ses chars et partait réprimer la sédition de nos vassaux rebelles d'Aratta, loin vers l'orient, ou bien poursuivre les tribus sauvages des pillards du désert qui s'infiltraient sur nos terres et s'emparaient de nos récoltes et de nos troupeaux, ou bien encore démontrer notre puissance aux grandes cités rivales d'Our et de Kish. Et si la guerre ne le requérait pas, c'étaient les pèlerinages aux lieux saints, Nippour au printemps, Éridou en automne.

Même présent dans la cité, il lui restait peu de temps à me consacrer ; le calendrier rigoureux des cérémonies et des rites, les assemblées du conseil, les cours de justice, la surveillance des grands travaux de réfection de nos canaux et de nos digues, travaux interminables et si nécessaires, toutes les charges du souverain le réclamaient.

Mais je gardais sa promesse qu'un jour viendrait où il m'instruirait dans la mâle discipline de l'âge adulte, un jour où nous irions chasser ensemble le lion dans les marais.

Ce jour n'est jamais venu. Les démons malveillants planent

inlassables au-dessus de nos existences, guettant notre heure de faiblesse. J'avais six ans et l'une de ces créatures est parvenue à se glisser dans les hauts murs du palais ; elle s'est emparée de l'âme du roi Lugalbanda et l'a arrachée de ce monde.

Pouvais-je imaginer pareil événement ? En ces temps, ma vie se confondait avec mes jeux ; et le palais m'était un immense terrain de récréation, avec ses portes d'accès garnies de tours, ses murs aux renforcements mystérieux et ses hautes colonnes. Je ne me lassais pas de le parcourir à toutes jambes, je hurlais, j'éclatais de rire et je tombais par terre. À cette époque déjà, je dominais largement par la taille et la force les garçons de mon âge ; et je me choisisais des aînés pour compagnons de jeux, les plus brutaux, fils de palefreniers et d'échansons, car de frère je n'avais point.

Ainsi passaient les heures ; je jouais à la guerre, au combat de chars et je me battais à mains nues ou au bâton. Or voici qu'un jour une horde soudaine de prêtres, d'exorcistes et de magiciens se sont répandus dans le palais ; on a façonné une effigie d'argile du démon Namtaru pour la placer tout contre le visage affligé du roi ; on a rempli de cendres un brasero, enfoncé un poignard dans les cendres et, le troisième jour, à la tombée de la nuit, on a retiré le poignard pour le plonger dans l'effigie de Namtaru ; puis on a enfoui l'idole sous l'angle d'un mur et l'on a répandu des libations de bière, arraché le cœur d'un porcelet en offrande au démon pour apaiser son courroux ; on a versé de l'eau et les prêtres n'ont cessé de psalmodier. Jour après jour Lugalbanda luttait contre la mort, jour après jour il perdait du terrain. De tout cela on ne me disait rien. Mes compagnons de jeux, taciturnes, j'ignorais pourquoi, ne manifestaient aucun empressement à courir et crier et se battre avec moi. Ils ne m'ont pas dit que mon père allait mourir, ils le savaient pourtant et ils savaient aussi ce qui surviendrait à sa disparition.

Un matin, un majordome du palais est venu m'avertir : « Pose ton bâton, enfant ! Fini de jouer ! Une tâche d'homme t'attend aujourd'hui. » Il m'a commandé de me laver, de revêtir ma plus fine robe de brocart, de ceindre à mon front le bandeau de feuille d'or et de lapis-lazuli et de me rendre aux appartements de ma mère, la reine Ninsoun. Car j'allais l'accompagner aussitôt au temple d'Enmerkar, ainsi qu'il me l'a dit.

Je suis allé rejoindre ma mère et je ne savais pas pourquoi car, à ma connaissance, ce jour n'était celui d'aucune fête sacrée. Je l'ai trouvée parée avec magnificence d'un manteau de laine cramoisi, sa coiffure scintillait de l'éclat des topazes et de la calcédoine ouvragée, elle portait deux coupes d'or pur en bustier, ornées d'amulettes d'ivoire à formes de poissons et de gazelles. Elle avait maquillé ses yeux de khôl et peint ses joues de vert sombre, si bien qu'on l'aurait

prise pour une créature issue du fond des mers. Elle ne m'a pas dit mot mais elle m'a noué au cou la figurine en pierre rouge de Pazuzu, démon du vent, comme pour conjurer quelque terreur. Elle m'a effleuré la joue de sa main et sa main était froide.

Puis nous sommes sortis dans la longue salle des fontaines où l'on nous attendait. Et de là, en grande procession, la plus grande que j'eusse jamais connue, nous nous sommes rendus au temple d'Enmerkar.

Douze prêtres conduisaient le cortège, nus comme il convient pour s'approcher d'un dieu, douze prêtresses aussi, de même dévêtues. Derrière avançaient d'un pas martial deux fois douze guerriers de haute stature, qui avaient fait campagne avec Lugalbanda ; lourdement armés de pied en cap, casqués de cuivre, ils portaient haches et boucliers, et je les en plaignais car on était au mois d'Abu, le fardeau de l'été pesait sur le Pays desséché, torride au-delà du supportable.

Ensuite venaient les gens de la maison de Lugalbanda : intendants, servantes, échansons, bouffons et acrobates, valets, conducteurs de chars, jardiniers, musiciens, danseuses, barbiers, porteurs d'eau et tous les autres. Habillés de leur linge le plus fin, ils tenaient les ustensiles de leurs charges comme s'ils se rendaient au service de mon père. La plupart d'entre eux m'étaient connus, ils servaient déjà au palais avant ma naissance, leurs fils jouaient avec moi et j'avais parfois pris mes repas chez eux. Je leur ai fait signe en souriant, mais ils ont détourné le regard et leurs visages sont restés solennels.

Celui qui fermait la marche de leur groupe m'était cher entre tous. Je me suis éclipsé de mon rang, à l'arrière de la procession, pour marcher à ses côtés. Le vieil Our-kununna, le harpiste de la cour, était un homme de grande taille à la barbe blanche, grave de maintien mais le regard pétillant de gentillesse et de malice ; il avait vécu dans toutes les cités du Pays et il en savait tous les chants, toutes les légendes. Il chantait l'après-midi dans la cour Ninhursag du palais, je m'asseyais à ses pieds de longues heures durant et il scandait, accompagné de sa harpe, le récit du mariage d'Inanna avec Dumuzi, la descente d'Inanna aux Enfers, la chronique d'Enlil et de Ninlil, le voyage de Nanna, dieu de la Lune, à la cité de Nippour ou l'épopée de Ziusoudra, le héros qui bâtit le vaisseau dans lequel l'humanité survécut au Déluge ; les dieux lui accordèrent la vie éternelle et le paradis sur la terre que l'on nomme Dilmoun. Le musicien chantait encore les poèmes relatant les guerres de mon grand-père Enmerkar contre Aratta, et la célèbre ballade où Lugalbanda, avant de monter sur le trône, dans ses pérégrinations s'engage d'aventure en un lieu où l'air était empoisonné : sans le secours de la déesse il y perdait la vie.

Our-kununna m'avait appris certains de ses chants et m'avait instruit des rudiments de la harpe ; il ne s'était jamais départi d'une chaleur, d'une tendresse, d'une infinie patience à mon égard. Et voici qu'en ce jour, me voyant surgir près de lui, il s'est montré étrangement distant et réservé ; il se taisait lui aussi et, lorsque j'ai voulu porter sa harpe, il a refusé d'un geste presque brutal. Alors, d'un sifflement, ma mère m'a ordonné de rejoindre mon rang, auprès d'elle et de cinq de ses servantes, à la queue du cortège.

Nous avons descendu les longues volées de marches du palais, nous avons suivi la voie des Dieux jusqu'au passage des Dieux qui mène au quartier d'Eanna où se tiennent les temples, nous avons monté les innombrables escaliers de la Terrasse blanche, nous l'avons traversée dans la lumière aveuglante du soleil et nous sommes parvenus au temple d'Enmerkar. Les citoyens d'Ourouk, silencieux, s'alignaient le long des rues par milliers ; toute la ville était là.

Sur les marches du temple nous attendait Inanna. J'ai frissonné à sa vue. Depuis la nuit des temps la déesse règne sur la ville et sur tout ce que ses murs enferment. Je sentais peser son pouvoir sur ma tête. Bien sûr, celle qui nous faisait face était la prêtresse Inanna, une femme de chair et de sang, et non la déesse elle-même. Mais à cette époque je ne faisais pas la différence et me croyais en présence de la reine des Cieux, fille de la Lune en personne. J'avais raison en un sens, car la déesse s'incarne dans la femme, mais mon jeune âge m'aurait-il permis de saisir pareilles subtilités ?

La prêtresse Inanna qui nous admettait dans l'enceinte du temple ce jour-là était la vieille Inanna au visage de faucon, au regard terrible, et non la jeune femme, belle mais non moins féroce, que la déesse est venue habiter par la suite. Elle était vêtue d'une cape éclatante de cuir écarlate, ajustée sur une armature de bois qui l'évasait autour de ses épaules et la relevait au-dessus de sa tête. Elle avait la poitrine nue et les mamelons fardés. Elle portait aux bras des parures de cuivre à la forme de serpents, car le serpent est l'animal sacré d'Inanna ; et, autour de sa gorge, se lovait un serpent, vivant celui-ci, gros de deux ou trois pouces mais engourdi de chaleur et dont la langue fourchue frémissait à peine. À notre passage, Inanna nous a jeté l'eau parfumée d'un broc doré, tandis qu'elle nous fredonnait une psalmodie. Elle ne parlait pas dans la langue du Pays mais dans la langue énigmatique des adorateurs de la déesse, qui épousent encore les Rites anciens, d'avant l'époque où mon peuple descendit des montagnes. Je me suis senti rempli de crainte, si singulières, si solennelles étaient les circonstances.

Dans la grande salle du temple se trouvait Lugalbanda.

Il gisait comme endormi sur une dalle d'albâtre poli. Jamais il ne m'avait paru si royal ; au lieu de sa jupe à volants coutumière. Il

portait un manteau de laine blanche et une tunique bleu sombre richement brodée de fils d'or et d'argent : on avait semé sa barbe de poussière d'or qui la faisait étinceler comme des feux du soleil. Auprès de sa tête reposait non la couronne qu'il avait portée de son vivant mais le diadème à cornes du roi qui est aussi un dieu. À son flanc gauche était posé son sceptre, orné d'anneaux de lapis-lazuli et de coquillages aux teintes vives ; à son flanc droit un poignard magnifique à lame d'or, à garde de lazulite cloutée d'or, et son fourreau de brins d'or tressés en broderie ajourée comme des brins d'herbes entrelacés. Sur le sol, devant lui, s'amoncelaient d'immenses trésors : boucles d'oreilles, bagues d'or et d'argent, coupes d'argent martelé, plateaux à dés, coffrets à onguents, flacons en albâtre de parfums précieux, harpes d'or et lyres dont les bras s'achevaient en têtes de taureaux, modèles réduits en argent de son char de guerre et de sa barque à six rames, calices d'obsidienne, cylindres-sceaux, vases d'onyx et de calcédoine, jattes d'or, une profusion de richesses que je n'aurais su imaginer. Debout, aux quatre côtés de la civière, se tenaient les grands dignitaires de la cité au nombre d'une vingtaine.

Nous avons pris place devant le roi, ma mère et moi au centre. Les guerriers en cuirasse nous ont flanqués de part et d'autre et les serviteurs du palais se sont groupés tout autour. De la cour du temple nous parvenait le roulement sourd du lilissou, la lourde timbale que l'on ne fait jouer qu'en une autre occasion, l'éclipse de la lune. J'ai ensuite entendu le son plus léger des tambours balags et le timbre strident des fifres d'argile au moment où, précédée de ses prêtres et prêtresses nus, Inanna est entrée dans le temple. Elle s'est dirigée vers le saint des saints, à l'arrière de la nef ; c'est là que se dresse l'effigie du dieu dans le temple d'An ou d'Enlil, mais dans le temple d'Inanna, à Ourouk, il n'est nul besoin d'effigie car la déesse en personne habite parmi nous.

Alors a commencé la liturgie des cantiques et des psaumes, pour l'essentiel dans la langue des Rites anciens que j'ignorais à l'époque et que je ne comprends guère mieux aujourd'hui, car les Rites anciens appartiennent à la femme, à la déesse, et elles ne les partagent pas. Puis on a répandu le vin et l'huile en offrande, mené un taureau ainsi qu'un bélier devant mon père, et on les a sacrifiés afin d'arroser son corps de leur sang ; on a versé l'eau de sept cuvettes d'or, dédiées aux sept planètes, et le service sacré longtemps s'est poursuivi. Le serpent d'Inanna s'est éveillé, il s'est glissé entre ses seins, il a frétille de la langue, il a fixé ses yeux sur moi et j'avais peur. Car je sentais la présence divine tout autour, intense, suffocante.

Doucement je me suis approché de l'aimable Our-kununna et j'ai chuchoté : « Mon père est mort ?

— Il ne faut pas parler, mon garçon.

— S'il te plaît, dis-moi, il est mort ? »

Our-kununna de sa haute taille a baissé les yeux sur moi et j'ai rencontré dans son regard la clarté blanche de la sagesse, la tendresse et l'amour qu'il me portait ; ses yeux étaient pareils à ceux de Lugalbanda, des yeux immenses, noirs et qui mangeaient son visage. Il m'a dit avec douceur : « Oui, ton père est mort.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, être mort ?

— Il faut se taire pendant la cérémonie.

— Inanna, elle était morte quand elle est descendue aux Enfers ?

— Trois jours durant, oui.

— Et c'était comme le sommeil ? »

Il a souri et n'a pas répondu.

« Mais elle s'est éveillée, elle est revenue, et la voici devant nous. Mon père va-t-il s'éveiller ? Reviendra-t-il gouverner Ourouk, dis-moi, Our-kununna ? »

Il a secoué la tête. « Il se réveillera mais ne reviendra pas gouverner la cité. » Alors il a posé l'index à ses lèvres et refusé de me parler davantage, me laissant réfléchir à la mort de mon père tandis que la cérémonie se poursuivait devant mes yeux. Lugalbanda ne bougeait pas ; il ne respirait pas ; il gardait les yeux clos. C'était comme le sommeil. Mais ce devait être plus que le sommeil ; la mort. Quand Inanna descendit aux Enfers et qu'elle y mourut, il y eut grande consternation dans les cieux et notre Père Enki la fit ressusciter. Enki ressusciterait-il aussi Lugalbanda ? Non, je ne le croyais pas. Alors, où se trouvait Lugalbanda maintenant, quel voyage avait-il entrepris ?

J'ai écouté les cantiques et la réponse m'est venue : Lugalbanda faisait route vers le palais des dieux où il séjournerait pour l'éternité en compagnie du Père des Cieux, An, de notre Père Enki, sage et compatissant, de tous les autres dieux. Il y festoierait en leur société et partagerait avec eux les vins les plus doux et la bière brune. Et je me suis dit que ce destin n'était pas des plus déplaisants, si telle était la vérité. Comment s'en assurer ? Je me suis retourné vers Our-kununna mais il se balançait au rythme des cantiques qu'il psalmodiait, les yeux fermés, et je suis resté seul avec mes pensées de mort et mes efforts pour comprendre ce qu'il était advenu de mon père.

Les litanies se sont tues ; au signe d'Inanna, douze seigneurs de la cité se sont agenouillés, ont soulevé sur leurs épaules la lourde dalle d'albâtre où reposait le roi et, la portant, sont sortis du temple par la porte latérale. Tous, nous avons suivi, ma mère et moi en tête du cortège et la prêtresse Inanna le fermant. Nous avons traversé la Terrasse blanche, nous sommes descendus par le bord opposé et vers l'ouest nous avons marché, jusque dans l'ombre aux arêtes vives du temple d'An. J'ai découvert qu'une fosse profonde avait été creusée dans le sable sec entre la Terrasse et le temple, et une rampe inclinée

aménagée pour y descendre. Nous nous sommes regroupés en haut de la rampe et, tout autour de nous, le peuple d'Ourouk par milliers formait un vaste cercle.

Il s'est alors produit une chose inattendue : les servantes de ma mère la reine se sont empressées auprès d'elle ; elles l'ont dépouillée de ses vêtements précieux, un par un, et l'ont mise nue aux regards de toute la cité. Je me suis rappelé qu'Inanna, descendant aux Enfers, s'était peu à peu dévêtue jusqu'à la nudité, à mesure qu'elle s'enfonçait dans le monde des ténèbres, et je me suis demandé si ma mère Ninsoun aussi se préparait à descendre dans la fosse. Mais il ne devait pas en être ainsi. Alitoum, sa dame d'honneur, qui lui ressemblait tant qu'on les aurait dites sœurs, s'est avancée à son tour, à son tour s'est dévêtue de ses robes et s'est mise nue ; et les servantes ont posé le manteau cramoisi de ma mère sur les épaules d'Alitoum, le diadème de la reine sur son front et les coupoles sur ses seins, tandis qu'elles habillaient ma mère des robes ordinaires de sa suivante. Il était devenu difficile d'affirmer laquelle était Ninsoun et laquelle Alitoum, car on avait aussi barbouillé de vert son visage.

Alors j'ai reconnu l'un de mes camarades, Enkihegal, le fils du jardinier Girnishag, qui s'avavançait lentement vers moi, escorté de deux prêtres. Je l'ai interpellé à son approche mais il n'a pas répondu. Il avait le regard étrange, vitreux, et ne m'a pas reconnu, alors que la veille encore nous avions fait la course d'un bout à l'autre de la grand-cour de Ninhursag, huit fois de suite sans nous arrêter.

Les prêtres m'ont ôté ma robe de brocart, ils en ont vêtu Enkihegal et m'ont passé la sienne, d'un tissu commun. Ils m'ont encore retiré mon bandeau de feuille d'or et l'ont posé sur sa tête. Il avait trois ans de plus que moi mais la même taille et mes épaules n'étaient pas moins larges que les siennes. Lorsque tout ceci fût accompli, on a laissé Enkihegal se tenir à mes côtés, tout comme Alitoum se tenait aux côtés de ma mère.

S'est alors approché un char tiré par deux ânes, le châssis orné de mosaïques bleues, rouges et blanches, les flancs gravés de têtes de lions à la crinière de nacre et de lapis-lazuli ; et de riches trésors y étaient entassés. S'avavançait avec lui Ludingirra, le conducteur de char qui avait si souvent mené mon père à la bataille. Il a bu une longue gorgée de vin à la coupe que les prêtres lui tendaient, il a poussé un cri et secoué la tête, comme saisi par l'amertume du breuvage ; puis il est monté dans le char et lentement l'a conduit par la rampe au fond de la fosse, tandis que deux garçons d'écurie marchaient de part et d'autre pour maîtriser et calmer les deux ânes. Un second puis un troisième char l'ont suivi et chacun des conducteurs et des palefreniers a bu le vin des prêtres au passage. Alors dans la fosse ont été placés récipients de cuivre et d'argent, d'obsidienne, d'albâtre et de marbre,

plateaux de jeux, gobelets, calices, ciseaux et burins, une scie d'or et tant d'autres objets d'orfèvrerie somptuaire. Ensuite sont descendus dans la fosse : guerriers dans leur tenue de bataille ; serviteurs du palais ; barbiers et jardiniers et quelques-unes des dames d'honneur, leur haute chevelure tressée galonnée d'or et couronnée de diadèmes de cornaline, de nacre et de lapis-lazuli. Chacun, chacune a bu le vin et tous en silence, au seul battement du tambour lilissou.

Ces choses accomplies, l'un des grands dignitaires d'Ourouk, parmi ceux qui avaient porté la civière du temple à la fosse, s'est approché de mon père. Il a saisi la couronne cornue et l'a brandie bien haut aux yeux de tous, brillante dans l'éclat du soleil. Je ne puis ici révéler le nom sous lequel ce seigneur était alors connu, car il est devenu lui-même roi d'Ourouk par la suite, et nul ne doit écrire ou même prononcer le nom d'origine d'un roi ; mais il a pris le nom de Dumuzi pour régner. Et cet homme qui allait devenir Dumuzi a tourné la couronne cornue vers le sud, et vers l'est, et le nord et l'ouest ; puis il l'a placée sur la tête de mon père et une grande clameur a éclaté dans le peuple d'Ourouk.

Car cette couronne ne peut coiffer que la tête d'un dieu. Je me suis tourné vers Our-kununna pour demander : « Mon père est-il un dieu à présent ? »

— Oui, m'a doucement répondu le vieux harpiste. Lugalbanda est devenu dieu. »

Alors, ai-je pensé, je suis dieu moi aussi. Une émotion vertigineuse m'a traversé. Du moins en partie dieu. Ainsi me parlais-je en moi-même. En partie mortel aussi, car j'étais né de la chair ; et cependant le fils d'un dieu à quelque degré n'est-il pas dieu également ? C'était là une pensée audacieuse pour un enfant. Mais en vérité j'ai su par la suite que telle était mon essence, divine pour partie, mais non entièrement.

« Et si mon père est dieu, reviendra-t-il d'entre les morts comme l'ont fait d'autres dieux ? »

Our-kununna m'a souri. « Ces choses-là jamais ne sont acquises, mon garçon. Il est dieu, mais je ne crois pas qu'il revienne jamais. Regarde bien maintenant, et fais-lui tes adieux. »

Trois hommes robustes d'entre ses valets de chambre et trois conducteurs de ses chars ont soulevé la dalle d'albâtre et sont descendus dans la fosse avec elle après avoir pris une gorgée de vin amer. Ils ne sont pas remontés, pas plus qu'aucun de ceux qui les avaient précédés. Et j'ai questionné Our-kununna :

« Qu'est-ce que ce vin dont ils boivent tous ? »

— C'est un vin qui donne un paisible sommeil.

— Et tous vont dormir dans la terre ?

— Dans la terre, oui. Aux côtés de ton père.

— Je vais en boire aussi ? Et toi ?

— Tu en boiras mais ce sera dans bien longtemps, à mon sens. Quant à moi, je vais en prendre dans un instant.

— Et tu t'en vas dormir dans la terre auprès de mon père ? »

Il a hoché la tête.

« Toute la nuit ?

— Pour toujours », a-t-il dit.

J'ai réfléchi à sa réponse. « Mais alors, c'est comme mourir ?

— Comme mourir, oui, c'est vrai.

— Et tous les autres qui sont descendus, ils vont mourir aussi ?

— Oui », m'a fait Our-kununna.

Encore une fois j'ai réfléchi. « Mais c'est terrible de mourir ! Et les voici tous, sans un murmure, qui boivent le vin et descendent dans les ténèbres d'un pas ferme !

— Il est terrible, oui, m'a corrigé le harpiste, de se rendre à la Maison de la poussière et de l'ombre pour y errer, spectre parmi les spectres, nourri de glaise desséchée. Mais ceux d'entre nous qui se joindront à ton père le serviront à jamais dans le séjour des dieux. » Alors il m'a fait comprendre le privilège de mourir en compagnie d'un roi. J'ai vu luire, une fois encore, la clarté blanche de la sagesse dans son regard et son visage s'est empreint d'une félicité sublime. Mais je lui ai demandé quelle certitude lui était acquise que le séjour des dieux l'attendait avec Lugalbanda, et non la Maison de la poussière et de l'ombre ; la lumière s'est évanouie de son regard, il a souri d'un sourire douloureux et m'a répété que rien n'était jamais certain, cela moins que toute autre chose. Il m'a touché la main, s'est éloigné de moi et m'a joué une brève mélodie sur sa harpe ; puis il s'est avancé pour boire le vin du sommeil et il est descendu à son tour dans la fosse. Et tandis qu'il marchait un chant s'échappait de ses lèvres.

D'autres encore l'ont suivi, soixante et plus en tout. J'ai compris que les deux derniers, Alitoum, vêtue du manteau de ma mère et parée de ses bijoux, ainsi qu'Enkihegal, qui portait ma tunique, allaient mourir à notre place. Et l'angoisse m'a étreint ; si la coutume avait à peine été différente, c'est moi qui aurais bu le vin et serais descendu dans la fosse. Une bien faible angoisse pourtant, car en ces temps de mon enfance je n'avais point de véritable intelligence de la mort et la croyais une forme du sommeil.

Les tambours se sont tus et les terrassiers ont commencé de remblayer la fosse et sa rampe à la pelle, de recouvrir de terre les chars et les ânes et les trésors, les palefreniers, les dames d'honneur et les serviteurs du palais ; et le corps de mon père et le harpiste Our-kununna. Ensuite les maîtres ouvriers ont entrepris de sceller la rampe d'accès de briques crues ; dans quelques heures il n'allait plus rester la moindre trace de tout ce qu'on avait enterré.

Et nous qui demeurions, parmi tous ceux qui avaient constitué le cortège funèbre, nous sommes retournés au temple d'Inanna, bien petit groupe maintenant : ma mère et moi, les grands dignitaires d'Ourouk et d'autres citoyens insignes, mais aucun des serviteurs du palais ni des soldats, car eux se trouvaient dans la fosse aux côtés de mon père. Nous nous sommes assemblés devant l'autel et de nouveau j'ai ressenti la présence de la déesse, toute proche et comme étouffante. De sombres pensées confuses se bousculaient dans mon esprit, et je me voyais plus seul, plus perdu que jamais, car le monde m'était devenu objet de mystère et je me sentais comme en un rêve éveillé. J'ai cherché Our-kununna du regard, mais en vain bien entendu, et les questions que j'aurais voulu lui poser allaient rester sans réponse. Ainsi la mort a-t-elle pris pour moi une première acception : ceux qui sont morts sont désormais au-delà de nos paroles et ne répondent plus à nos interrogations. Je me suis senti comme celui à qui l'on tend une brochette de viande grillée avant de la lui arracher au moment où il va s'en nourrir : ses dents se referment sur le néant.

Le tambour et les cantiques ont repris tandis que mille et mille pensées sur la mort me venaient. Je me suis convaincu de l'exil sans retour de mon père ; était-ce si terrible, puisqu'il devenait dieu et me faisait par conséquent en partie dieu moi-même ? D'ailleurs il ne m'avait que rarement accordé de son temps, toujours sur les routes de la guerre et bien qu'il m'eût promis de m'instruire dans la discipline de l'âge adulte. D'autres que lui me formeraient dans ces principes. Mais Our-kununna lui aussi était parti. Jamais plus je n'entendrais ses chansons. Parti encore Enkihegal, mon camarade de jeux, et son père Girnishag, le jardinier, disparus tous ces gens qui avaient appartenu à mon univers quotidien, partis, disparus. Et mes dents se refermaient sur le néant.

Et moi ? Allais-je mourir aussi ?

Jamais pareille chose ne m'arriverait ; j'en faisais le serment. Pas à moi. Car je suis dieu pour une part. Et si les dieux parfois meurent à l'instar d'Inanna aux Enfers, ce n'est jamais pour bien longtemps. Et je me suis juré que la mort ne s'emparerait pas de moi.

Car il me reste tant à connaître, me suis-je dit, et tant à faire. Je défierais la mort, ma résolution était prise. Je la vaincrais. Mort ! je n'ai que mépris pour toi et je ne me soumettrai pas à ta loi. Tu ne seras pas la plus forte et c'est moi qui te terrasserai !

À cette ardeur a succédé l'accalmie : si je devais mourir, eh bien, ce que j'avais en moi de divin, ce qui me destinait à la royauté me vaudrait d'être conduit dans les Cieux comme Lugalbana. Ma condition m'éviterait l'infamie de la Maison de la poussière et de l'ombre où sont précipités les mortels du commun.

Et puis je me disais : Non, rien n'est moins sûr. Inanna elle-même est descendue en ce lieu, quoiqu'on l'en ait sortie : qui m'en sortirait, moi ? Et l'effroi m'étreignait le cœur. Peu importe qui tu es, songeais-je, peu importe combien de serviteurs et de guerriers t'accompagnent dans le sommeil du tombeau pour te servir après la vie, puisque te guette la menace des ténèbres exécrables. À la fierté arrogante qui m'avait exalté se substituait la peur, une peur obsédante qui soufflait sur mon âme le vent glacial de l'hiver. Alors un phénomène singulier s'est produit en moi, étrange comme sont étranges les rêves, et j'ignorais à cet instant si je rêvais ou si j'étais éveillé. J'ai senti une pression s'exercer sur mon esprit, avec une violence à le faire éclater. Je n'avais jamais encore éprouvé cela, mais cette manifestation ne devait être que la première d'une longue série au cours de mon existence, bien plus légère et délicate que celles qui la suivraient. Un dieu cherchait à s'introduire en moi. De cela j'étais sûr, même si j'ignorais quel dieu.

Mais dès ce premier contact j'ai su qu'il s'agissait d'un dieu, non d'un démon ; et le dieu m'apportait un message : *Roi tu seras, un grand roi, et la mort viendra te saisir ; cette destinée t'est dévolue quoi que tu entreprennes.*

Je n'ai pas admis le dieu ni son message, car j'étais enfant et mon âme trop étroite pour l'un comme l'autre.

Dans le chaos de ma conscience s'est dessinée devant moi la silhouette de la mort dans un battement d'ailes, une gifle de serres aiguës, et j'ai crié d'un ton de défi : « J'échapperai à tes griffes ! » Je me suis senti le cœur plein d'une grande bravoure, mais aussitôt après la peur est revenue s'établir de nouveau. Voici qu'ils dorment tous dans la fosse de Lugalbanda, ai-je pensé. Où dormirai-je, moi ? Où dormirai-je ?

Le vertige m'a submergé. Le dieu demandait à grand fracas que je lui ouvre les portes de mon esprit. Mais je ne pouvais ni lui céder ni le chasser, paralysé que j'étais par cette terreur de la mort qui ne m'avait jusqu'à présent jamais touché. J'ai vacillé, la main tendue vers Ourkununna qui n'était plus là ; et je me suis effondré sur le sol, au milieu du temple, combien de temps, je ne sais pas.

Des mains m'ont relevé. Des bras m'ont enveloppé.

« C'est le chagrin qui l'accable », a dit une voix.

Mais non. Je n'éprouvais aucun chagrin. À Lugalbanda sa besogne, le long voyage dans la mort ; elle ne me concernait pas car ma besogne était de vivre. Et ce n'est pas la douleur qui m'avait jeté à terre, c'est le dieu qui demandait d'entrer en mon âme tandis que l'angoisse m'étreignait.

Mais tout ceci, je l'ai tu.

2

C'est au mois de Kilisimu, quand les pluies torrentielles de l'hiver balayent comme des faux la terre du Pays, que les dieux ont accordé à la cité d'Ourouk son nouveau roi : et ceci à la première heure du mois, au moment où le premier quartier de la lune se dessine pour la première fois. On a entendu le roulement des tambours, la sonnerie des trompettes, et nous nous sommes rendus à la lumière des torches dans l'enceinte de l'Eanna, vers la Terrasse blanche et le temple qu'avait élevé mon aïeul Enmerkar.

« Un roi nous est donné ! criait la foule dans les rues. Un roi ! un roi ! »

Car aucune cité ne peut longtemps vivre sans roi. Qu'adviendrait-il du service des dieux ? Qui se chargerait des offrandes rituelles au jour et à l'heure nécessaires ? Nous sommes créatures des divinités et nous sommes leurs serviteurs : il faut que l'orge pousse et que le bétail prospère. Il faut donc entretenir les puits, draguer les canaux, les prolonger, veiller à ce que nos champs demeurent verdoyants durant la saison sèche, à ce qu'engraissent nos bestiaux. Ces tâches demandent que règne l'ordre et c'est la charge du roi. Le roi est le berger de son peuple ; en son absence toutes choses se désagrègent et les exigences des dieux – qui nous ont créés pour y répondre – ne sont pas satisfaites.

Trois trônes avaient été érigés dans la vaste salle du temple ; celui de gauche portait l'emblème d'Enlil, celui de droite l'emblème d'An. Mais celui du milieu portait à chacun de ses flancs la très haute gerbe de roseaux enroulés à leur faite qui est l'emblème de la déesse ; car en Ourouk tout pouvoir procède d'Inanna.

Sur le trône d'Enlil reposait le sceptre de la ville et la couronne d'or sur le trône d'An, celle-là même que mon père avait coiffée durant son règne. Mais sur celui du milieu était assise la prêtresse Inanna ; elle resplendissait tant qu'il m'était douloureux de la regarder.

Elle ne portait aucun habit ce soir-là et pourtant, loin d'être nue, elle avait le corps entièrement couvert de bijoux, depuis les colliers de lapis qui se déroulaient en cascade sur sa poitrine jusqu'à la plaque

triangulaire d'or qui lui tenait lieu de pagne. Elle avait la chevelure torsadée sous un passement d'or, une frette d'or autour des reins, une pierre précieuse au nombril, des bijoux aux hanches ainsi qu'aux paupières et sur les ailes du nez ; deux paires de boucles d'oreilles à la forme de croissants de lune, de bronze et d'or. Et sous cette parure sa peau huilée luisait à la lumière des torches comme illuminée d'une radiance intérieure.

Derrière et sur les côtés des trônes se tenaient les fonctionnaires de la cour qui n'étaient pas descendus dans la fosse de Lugalbanda : le chef de la garde, le chancelier du trône, le ministre de la Guerre et le ministre des Eaux, le secrétaire d'État, le surveillant des pêcheries, le percepteur des impôts, le surintendant des régisseurs, le gardien des frontières et bien d'autres encore. Ne manquait parmi eux que le grand seigneur qui avait posé le diadème cornu de la divinité sur la tête de mon père défunt. Et son absence se justifiait car c'était l'homme qu'Inanna avait choisi d'élever à la dignité royale en ce jour ; à cette époque le roi n'avait pas droit de pénétrer dans le temple de la déesse sans qu'elle en fît requête. Cette coutume allait être plus tard modifiée.

La convocation du nouveau prince dans le temple ne devait avoir lieu que bien des heures après, c'est ainsi que je m'en souviens, à la suite des prières, des libations, de l'invocation successive de tous les dieux, depuis les divinités mineures, Igalimma, le portier des Cieux, Dunshagana, l'intendant des dieux, Enlulim, le souverain chevrier, Ensignun, le maître des conducteurs de chars, et tant d'autres que j'avais peine à les dénombrer ; Enki, Enlil et An, enfin. L'heure était tardive et mes paupières lourdes : je luttais pour ne pas succomber au sommeil.

Et l'impatience me gagnait. Nul ne paraissait se soucier de ma présence ; les psalmodies se poursuivaient, monotones, et je me suis éloigné dans la pénombre, au-delà de l'espace éclairé par les torches. J'ai trouvé d'aventure l'accès d'un corridor qui m'a conduit vers un dédale de petits oratoires. Il m'a semblé entendre comme la palpitation d'ailes invisibles et le lointain grincement d'un rire. La crainte m'a saisi, et le regret d'avoir quitté la grande nef. Mais comment en reconnaître le chemin ? Dans la ferveur du désespoir, j'ai invoqué le secours de Lugalbanda.

Ce n'est pas Lugalbanda qui m'est alors apparu mais une jeune vierge consacrée au service d'Inanna, une fille élancée de dix ou onze ans au regard étincelant. Elle ne portait sur elle que sept colliers de perles bleues autour de la taille et cinq amulettes, coquillages rosés noués au bout de ses tresses ; elle avait le corps peint, de face et sur les flancs, à l'image de serpents. Elle a ri, puis m'a parlé en ces termes : « Où te rends-tu ainsi, fils de Lugalbanda ? Chercherais-tu la

porte du monde des Enfers ? »

J'ai ignoré la raillerie, je me suis redressé et, bien qu'elle me dominât de la taille, j'ai dit : « Écarte-toi, jeune fille. Je suis un homme.

— Un homme ! un homme, dis-tu ! Ah, oui, certainement, fils de Lugalbanda, tu es un très grand homme en vérité ! »

Et voici que je ne savais plus si elle me moquait ou non. La colère m'a fait trembler, et la rage de ne pas comprendre quel jeu elle jouait avec moi. J'étais bien jeune alors. Elle m'a pris par la main, m'a attiré contre elle comme une poupée et m'a pressé la joue contre les boutons de ses seins, me laissant respirer le parfum pénétrant dont elle était imprégnée. « Mon petit dieu », m'a-t-elle murmuré, et sa voix se tenait encore aux marches de l'ironie et de la déférence sincère. Elle m'a caressé, m'a appelé de mon nom, le plus familièrement, et m'a appris le sien. Je me suis débattu mais elle m'a pris les mains dans les siennes et m'a tenu à bout de bras ; elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a soufflé sauvagement : « Lorsque tu seras roi, je dormirai dans tes bras ! »

Et à cet instant nulle ironie n'altérait sa voix.

Je l'ai fixée avec stupeur. Alors, une nouvelle fois, j'ai ressenti cette étrange pression dans la tête : le dieu frôlait les lèvres de mon âme, de manière très furtive. Ma bouche a tremblé, j'ai cru que j'allais crier mais je me suis retenu.

« Viens, m'a-t-elle dit. Ne manque pas la cérémonie du sacre, petit dieu. Car un jour il te faudra savoir comment ces choses s'accomplissent. »

Elle m'a reconduit dans la grand-salle au moment où retentissait un grand concert de musique ; flûtes et flûtes aulos doubles, longues trompettes, cymbales et tambourins. Le nouveau roi avait fait son entrée. Nu jusqu'à la ceinture, il portait une jupe à volants. Sa longue chevelure nattée s'enroulait autour de sa tête et s'achevait en un chignon. Il allumait un globe d'encens avant de disposer des présents au pied de chacun des trônes : une jatte d'or emplie de quelque essence parfumée, une coupe d'argent, une tunique richement brodée. Puis il a touché le sol du front devant Inanna, il a baisé la terre à ses pieds et lui a offert un panier tressé débordant de grains et de fruits. Et la déesse s'est levée du trône et s'est tenue lumineuse comme un feu de balise dans l'éclairage des torches. « Je suis Ninpa, a-t-elle dit, dame du sceptre. » Et sa voix s'était faite si grave qu'elle n'avait plus rien de la voix d'une femme. Elle a donc saisi le sceptre royal sur le trône d'Enlil et l'a remis au roi. « Je suis Ninmenna, dame de la couronne. » Elle a pris la couronne du trône d'An et l'a posée sur la tête du roi. Ensuite elle a nommé cet homme par son nom qui, de ce moment-là, jamais plus ne serait prononcé ; et elle l'a nommé de son

nom de roi, disant : « Tu es Dumuzi, le prince d'Ourouk. Ainsi les dieux en ont-ils décidé. »

Soubresauts, toux discrètes et murmures : on ne pouvait faire erreur sur la surprise de l'assistance. Ce que je n'ai su que bien plus tard, c'est la raison de cette surprise ; le nouveau roi avait choisi de s'attribuer le nom d'un dieu, et non des moindres, ce qui de mémoire humaine jamais ne s'était produit.

Je connaissais Dumuzi le dieu, naturellement. Tout enfant je savais l'histoire du divin pasteur qui prétendait à la main de la déesse Inanna et la conquit pour épouse ; trente-six mille années durant il régna sur Ourouk, mais Inanna, pour se libérer des démons de l'enfer qui la tenaient captive, le vendit à eux en échange de son salut. Oui, le choix de ce patronyme était un choix étrange. Car l'histoire de Dumuzi est l'histoire de la défaite d'un roi par une déesse. Fallait-il y voir la destinée que le nouveau prince d'Ourouk se proposait ? Mais peut-être n'avait-il considéré que la grandeur de Dumuzi et non la trahison et la déchéance que lui réservait Inanna ; ou peut-être n'entrait-il aucune intention dans ce choix. Dumuzi il était et roi de même.

Quand le rituel a été consommé, le nouveau roi a conduit la procession traditionnelle au palais afin d'accomplir les dernières formalités de son investiture. Les hauts dignitaires de la cité le suivaient et je suis moi-même rentré au palais ; mais c'était pour gagner ma chambre. Et pendant mon sommeil les seigneurs du royaume se sont présentés devant Dumuzi pour lui offrir leurs cadeaux et déposer à ses pieds les insignes distinctifs de leurs fonctions ; ainsi le roi restait-il libre du choix de ses administrateurs. Mais la coutume veut depuis longtemps que les remaniements ne s'effectuent jamais au jour du couronnement. Alors Dumuzi, comme tous les rois qui l'ont précédé, a fait cette déclaration : « Que chacun reprenne ses fonctions. »

Pur formalisme, car les changements n'allaient point tarder. Et d'abord celui qui m'a directement touché : ma mère et moi avons quitté le palais où j'avais toujours vécu pour une résidence magnifique mais tellement moins imposante dans le faubourg de Kullab, à l'ouest du temple d'An. Car dès lors ma mère s'est consacrée au service d'An et pour le restant de ses jours elle en est devenue la grande prêtresse. Elle est désormais déesse de plein droit, de par ma décision, et elle a ainsi rejoint Lugaland ; si le paradis l'a accueillie, il convient en effet qu'elle se tienne à son côté. Je doute que mon père soit en paradis, je l'ai dit, mais si tel est le cas c'eût été incurie de ma part que ne pas permettre à Ninsoun de le rejoindre.

Il m'était alors difficile de comprendre pourquoi j'avais dû quitter le palais. « C'est Dumuzi le roi, maintenant, disait ma mère. L'assemblée l'a choisi et la déesse l'a consacré. Le palais lui

appartient. » Mais ses paroles me traversaient comme le vent de la sécheresse traverse la plaine. Que Dumuzi fût roi, que m'importait ? Le palais était ma maison.

« Y retournerons-nous lorsque Inanna renverra Dumuzi aux Enfers ? » demandais-je, et d'un air sévère elle m'enjoignait de ne jamais répéter ces paroles. Puis elle adoucissait sa voix pour me dire : « Oui, j'ai le sentiment qu'un jour de nouveau tu vivras au palais. »

Or Dumuzi était jeune et fort et vigoureux ; il était issu de l'une des plus grandes familles d'Ourouk, d'un lignage qui longtemps avait fourni le haut clergé du temple d'Inanna et détenu la charge des pêcheries ainsi que d'autres hautes fonctions. Dumuzi était beau et de maintien royal, la chevelure épaisse et la barbe fournie.

Pourtant il émanait de lui quelque chose de mou et de désagréable, et j'ignorais les causes qui l'avaient fait accéder à la dignité suprême. Il avait l'œil étroit, le regard terne, la lèvre charnue, la peau d'une femme, comme s'il se faisait frictionner d'huile chaque matin. Je l'ai méprisé dès le premier jour de son règne. Le haïssais-je parce qu'il occupait le trône de mon père ? Non pas seulement, il me semble. Quoi qu'il en soit, je ne lui garde aucun ressentiment. Car je n'ai que pitié pour l'insensé Dumuzi : ah ! plus que quiconque il a été le jouet entre les mains des dieux !

Et ma vie s'est transformée ; le temps des jeux était fini, celui de l'apprentissage commençait.

Prince du lignage d'Enmerkar et de Lugalbanda, je ne fréquentais pas la « maison des tablettes », l'école du commun où l'on formait les fils des marchands, des maîtres artisans, des administrateurs des temples, dans la discipline des scribes. Je me rendais chaque jour dans la salle basse d'un ancien petit temple du versant oriental de la Terrasse blanche, où un prêtre au crâne et au visage rasés dirigeait un cours privé à l'intention de huit ou neuf enfants de haute naissance. Fils de gouverneurs, d'ambassadeurs, de généraux et de grands prêtres, mes condisciples se gonflaient de leur importance ; mais moi j'étais fils de roi.

Ce qui n'allait pas sans me créer d'ennuis. Accoutumé aux privilèges et à la préséance de mon rang, je m'imaginais qu'on allait encore les respecter ; il n'en était pas question dans cette académie. Et si j'étais grand et vigoureux, d'autres l'étaient davantage car ils avaient quatre à cinq ans de plus que moi. Je garde de mes premières leçons le souvenir d'épreuves douloureuses.

Deux bourreaux notamment me menaient la vie dure : Bir-hurturre, le fils de Ludingirra, maître des chars de mon père et qui l'avait accompagné dans la fosse mortuaire ; et Zabardi-bunugga, le fils du grand prêtre d'An, Gungunoum. Je pense que Bir-hurturre me gardait rancœur parce que mon père avait entraîné le sien dans la tombe ; mais je n'ai jamais bien compris les griefs que Zabardi-bunugga nourrissait à mon égard : peut-être procédaient-ils de quelque ancienne jalousie de son père envers Lugalbanda. Toujours est-il que mon lignage avait cessé, depuis le couronnement de Dumuzi, de me valoir toute prérogative ; et mes deux condisciples ne manquaient aucun prétexte de me le faire sentir.

En classe, je me suis attribué le siège du premier rang ; il était de mon droit de m'asseoir devant les autres. Et Bir-hurturre de me dire : « C'est ma place, fils de Lugalbanda. »

Et dans sa bouche ces mots résonnaient comme s'il avait dit « fils de fouille-ordures » ou « fils de mouche à fiente ».

« C'est la mienne, ai-je répondu calmement, ce qui me semblait aller de soi et ne réclamer ni commentaire ni justification.

— Ah ! c'est ta place, donc, fils de Lugalbanda », a-t-il répondu dans un sourire.

En revenant de la pause de midi, je me suis aperçu qu'on avait embroché au centre de mon siège un crapaud jaune de la rivière qui vivait encore. De part et d'autre du crapaud, on avait dessiné la figure de l'esprit malin Rabisu, celui-qui-s'accroupit-devant-les-portes, ainsi que l'oiseau-tempête Imdougoud qui me tirait la langue.

J'ai détaché le crapaud et l'ai tendu à Bir-hurturre : « N'as-tu pas oublié ton déjeuner sur mon siège ? Le voici. C'est ton menu et non le mien. »

Je l'ai empoigné par les cheveux et lui ai plongé l'animal vers la bouche.

Bir-hurturre avait dix ans. Il ne dépassait pas ma taille mais ses épaules étaient larges et sa force redoutable. Il m'a saisi le poignet, s'est libéré les cheveux et m'a rabattu le bras. Nul ne m'avait jamais rudoyé de la sorte. J'ai senti la rage m'envahir comme les torrents hivernaux se ruent sur notre Pays.

« Il refuse de partager son siège avec son frère ? » C'était Zabardi-bunugga qui nous considérait d'un regard amusé.

Je me suis dégagé de la poigne de Bir-hurturre et j'ai lancé le crapaud au visage de Zabardi-bunugga. « *Mon* frère ? Le tien, oui ! ton jumeau ! » Il faut dire que Zabardi-bunugga était d'une laideur étonnante, avec le nez aussi plat qu'un bouton et le cheveu qui lui poussait en touffes grossières espacées.

Tous deux se sont précipités sur moi. Ils m'ont tordu les bras dans le dos et m'ont bourré de claques en se moquant. Jamais on ne m'avait traité avec une telle irrévérence, pas même dans le plus brutal des jeux : qui aurait osé ? Et je criais : « Je vous interdis de me toucher ! Lâches ! pourceaux ! ignorez-vous qui je suis ?

— Tu es Bugal-lugal, fils de Lugal-bugal », m'a dit Bir-hurturre, et ils ont éclaté de rire comme à la plus fine repartie du monde.

« Un jour, je serai roi !

— Bugal-lugal ! Lugal-bugal !

— Je vous écraserai ! Je vous jetterai en pâture aux poissons !

— Lugal-bugal-lugal ! Bugal-lugal-lugal ! »

J'ai cru que mon âme allait faire éclater ma poitrine. Durant quelques secondes j'ai perdu la respiration, la vue et jusqu'à tout sentiment. Je me suis démené, débattu, j'ai donné des coups de pied, un grognement m'a répondu, des coups de pied encore, une plainte. L'un d'eux m'a lâché, je me suis arraché à l'étreinte de l'autre et je me suis enfui de la classe, non par peur de mes adversaires mais par crainte de les tuer tant que cette fureur démente me possédait.

Le « père de l'école » et son assistant s'en revenaient juste de déjeuner. Dans l'aveuglement de ma rage j'ai couru droit sur eux ; ils m'ont saisi et maîtrisé jusqu'à ce que je retrouve mon calme. J'ai montré du doigt la classe d'où Bir-hurturre et Zabardi-bunugga me regardaient effrontément avec force grimaces et j'ai exigé qu'on les mette à mort sur-le-champ. Mais le maître s'est contenté de répliquer que j'avais quitté ma place sans autorisation et que, sans autorisation, je lui avais adressé la parole ; et il m'a remis à l'esclave préposé au fouet afin qu'on me corrigeât de mon indiscipline.

Cet épisode ne devait pas mettre fin aux persécutions que mes deux condisciples m'ont infligées, avec l'aide parfois d'autres élèves, du moins parmi les plus grands. Et je me retrouvais sans recours ; car le maître d'école et son assistant se rangeaient toujours de leur côté et m'intimaient de tenir ma langue et de maîtriser ma fougue. J'ai alors couché par écrit les noms de mes ennemis, condisciples et précepteurs confondus, afin de les livrer à l'écorcheur sitôt que je serais roi.

Mais, dès que j'eus acquis une meilleure intelligence des choses, j'ai jeté cette liste au vent.

La lecture et l'écriture ont été mes premières acquisitions. Ce sont des connaissances essentielles à un prince ; peut-on toujours et en tout se fier à la probité de ses scribes et de ses assesseurs lorsque les messages vont et viennent sur un champ de bataille, ou dans les échanges de correspondance avec un souverain étranger ? Si le maître ne sait pas lire, il est à la merci de bien des formes de trahison et, tout grand homme qu'il soit, il peut se retrouver livré aux mains de ses ennemis.

J'aimerais pouvoir affirmer en toute sincérité que mon étude de ces arts procédait de considérations si perspicaces et si prévoyantes pour un futur monarque. Mais il n'en était rien. Ce qui me séduisait dans l'écriture, c'était les vertus magiques que j'y attachais. Pénétrer les arcanes d'une magie, celle-là ou une autre, voilà qui m'attirait irrésistiblement.

Il me paraissait miraculeux de capturer les mots comme des faucons en plein vol, de les emprisonner dans l'argile rouge et de les relâcher pour quiconque était initié dans cet art. Au commencement, je ne voulais même pas le croire. « Tu inventes les mots au fur et à mesure, ai-je dit au précepteur. Tu prétends que ces signes font sens, mais tu ne fais que leur improviser ce sens. » Et le maître a tendu, impassible, la tablette à son assistant qui, mot pour mot, y a lu le même texte. Il a ensuite appelé l'un des élèves les plus âgés d'une autre classe, avec le même résultat. Puis il m'a fait donner de la baguette sur les doigts pour avoir douté. Et je n'ai plus douté. Ces gens – non pas des dieux mais de simples mortels – possédaient quelque talent pour faire surgir les mots vivants de l'argile. Alors j'ai

prêté toute mon attention à l'assistant du précepteur qui me montrait comment préparer la tablette d'argile douce, comment tailler un stylet dans le roseau calame et en aiguiser la pointe à la forme d'un coin, comment tracer les signes qui constituent l'écriture en appuyant le stylet sur la tablette. Et je me suis battu pour comprendre les signes.

Cela m'était au début extrêmement pénible ; ces signes ressemblaient à des traces de poulet dans le sable. Mais j'ai appris ce qui les distinguait et de leurs différences jaillissait le sens. Certains signes valaient pour des sons, « na » et « ba », « ma » et ainsi de suite, certains pour des idées : « dieu », « roi » ou « charrue » ; et certains articulaient entre eux les mots qui les environnaient. J'ai ensuite acquis le tour de main qu'exigeait cette merveilleuse magie : je me suis rendu compte qu'il ne me fallait plus guère d'efforts pour restituer aux signes leur sens et que j'étais devenu capable de lire sur une tablette des séries entières de choses concrètes : « or, argent, bronze, cuivre », ou bien « Nippour, Éridou, Kish, Ourouk », ou encore « arc, javelot, lance, épée ». Naturellement je n'ai jamais su lire comme lisent les scribes qui parcourent avec agilité les colonnes d'une tablette et savent en extraire toutes les richesses, toutes les nuances, car c'est là le fruit d'une vie entière consacrée à cet art et d'autres tâches m'attendaient. Mais j'ai appris correctement les signes de l'écriture, je les connais encore et ne saurais être victime des supercheries de quelque subordonné qui chercherait à se jouer de moi.

Des dieux également l'école nous instruisait, et de la création du monde, et de l'origine du Pays. Le maître nous enseignait comment le ciel et la terre avaient surgi de l'océan, entre lesquels on avait interposé l'air ; comment la lune et le soleil avaient été façonnés. Il nous parlait du Père des Cieux, An, tout lumière et splendeur, qui décrète le cours des choses, et de la Mère universelle, Ninhursag, et du Seigneur de la tempête, Enlil, et d'Enki le Sage, et d'Utu le Soleil radieux, fontaine de justice, et de Nanna, tout de fraîcheur et d'argent, le maître de la nuit ; il nous parlait surtout d'Inanna, souveraine d'Ourouk, comme il va de soi. Mais il nous enseignait aussi comment l'humanité naquit et j'en gardais tristesse et colère : non parce que les dieux nous ont créés pour la servitude – qui suis-je pour le contester ? – mais parce que l'ouvrage fut accompli sous l'empire de la négligence et de la cruauté.

Entendez, vous qui lisez ces lignes, comment cela se produisit, et comment nous souffrons de l'extravagance de nos créateurs !

En ce temps-là les dieux vivaient comme de simples mortels sur la terre, ils labouraient leurs champs et gardaient leurs troupeaux. Mais, parce qu'ils étaient dieux, ils répugnaient à ces travaux ; l'orge fanait, le bétail mourait et les dieux avaient faim. Alors Nammu, mère de l'Océan, s'en vint trouver son fils Enki, lequel se reposait indolemment

au pays bienheureux de Dilmoun où le lion ne tue point et le loup n'égorge pas l'agneau, et elle lui dit la détresse et l'affliction de ses divins collègues. « Lève-toi de ta couche, lui intima-t-elle, use de ta sagesse pour nous procurer les serviteurs qui assumeront nos travaux et pourvoiront à nos besoins.

— Ô ma mère, répondit-il, il en sera fait ainsi. » Et il lui demanda de descendre au fond des abysses et de lui ramener une poignée d'argile des profondeurs de la mer. Alors Enki, son épouse Ninhursag, la Terre nourricière, et les huit déesses de la genèse prirent l'argile et la pétrirent à la forme du corps et des membres du premier mortel ; et ils dirent : « Voici comme seront nos serviteurs. »

Remplis d'allégresse à la vue de ce qu'ils avaient accompli, Enki et Ninhursag convièrent tous les dieux pour un grand festin et leur soulignèrent comme leur existence se trouverait allégée par la création du genre humain. « Voyez ! Chacun d'entre vous possédera son domaine sur terre où ces créatures assumeront vos travaux et pourvoiront à vos besoins. Les serfs laboureront les champs, nous mettrons à leur tête régisseurs et intendants, contrôleurs et officiers ; rois et reines, leurs souverains, qui s'installeront dans des palais comme nous, entourés de majordomes et de chambellans, de phaétons et de dames d'honneur. Et ces créatures nuit et jour peineront à notre subsistance. » Les dieux se réjouirent fort et vidèrent maints pots de vin et de bière, jusqu'à s'abîmer dans l'ivresse complète.

Or dans leur ivresse Enki et Ninhursag ne cessèrent point d'amener à l'existence de nouveaux êtres d'argile. L'un n'avait d'organes ni mâles ni femelles ; ils en firent un eunuque du harem royal, et cela les fit grandement rire. Alors ils donnèrent la vie à des êtres lotis de telle ou telle tare, du corps ou de l'esprit, et les lâchèrent de par la nature. Ils produisirent enfin la créature dont le nom était « Depuis longtemps je suis au monde », ses yeux n'y voyaient plus, ses mains tremblaient, il ne pouvait se tenir ni debout ni assis et ses genoux ne pliaient pas. Ainsi la vieillesse vint au monde, et la maladie, et la folie ainsi que tous les maux de toute sorte : pitrerie d'ivrognes du dieu Enki et de la Terre nourricière son épouse, la déesse Ninhursag. Lorsque Nammu, la mère de l'Océan, contempla l'œuvre de son fils Enki, elle en conçut de la colère et l'exila dans le fond des abîmes où il séjourne depuis. Mais le mal était fait ; la comédie des dieux avinés était jouée. Nous en portons le fardeau et ceci à jamais. Qu'ils aient voulu faire de nous leurs sujets, leurs choses, soit, mais pourquoi nous avoir conçus si imparfaits ?

J'ai posé cette question au père de l'école et je me suis fait donner sur les doigts.

D'autres découvertes ajoutaient à mon trouble et mon alarme. Je veux parler des récits et légendes de nos divinités, ceux-là mêmes que

le harpiste Our-kununna chantait dans la cour du palais. Mais, pour quelque obscure raison, aux lèvres du doux et aimable vieillard ces contes répandaient une douce chaleur en mon âme, tandis que dans la voix sèche et précise du maître au visage hâve ils prenaient le ton des choses obscures et inquiétantes. Les dieux d'Our-kununna m'avaient semblé souriants, sages et bienveillants ; dans les récits du maître ils devenaient insensés, impitoyables et cruels. Il s'agissait pourtant des mêmes dieux ; il s'agissait pourtant des mêmes contes, et dits avec les mêmes mots. Qu'est-ce qui avait changé ? Our-kununna chantait des dieux d'amour et de réjouissance, des dieux de vie. Le père de l'école nous les campait querelleurs, hargneux et sans honneur, qui faisaient choir l'obscurité sur le monde dans une indifférence farouche. Our-kununna vivait dans la joie ; il avait marché vers la mort sans une plainte car il se savait aimé des dieux. Notre maître enseignait que le lot des mortels est de vivre dans l'angoisse, car les dieux ne sont pas bons. Oui, pourtant, il s'agissait des mêmes dieux : Enki le sage, le noble Enlil, Inanna la belle. Mais Enki le sage nous avait prodigué la vieillesse et la débilité de la chair, le noble Enlil, dans sa concupiscence inextinguible, avait violé la jeune déesse Ninlil en dépit de ses cris de douleur et l'avait engrossée de la Lune ; Inanna la belle pour s'échapper du Pays sans retour avait vendu son mari Dumuzi aux démons. Ainsi les dieux ne valaient-ils pas mieux que les hommes : aussi mesquins, aussi égoïstes, aussi déraisonnables. Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte à l'écoute du harpiste Our-kununna ? Étais-je trop jeune pour comprendre ? Ou bien les accents chaleureux de son chant conféraient-ils aux actes des dieux une apparence trompeuse ?

Le monde que nous révélait le père de l'école était un monde précaire et désenchanté, dont la seule issue vers l'au-delà s'avérait encore plus redoutable et terrifiante. Quel espoir nous restait-il ? Quel espoir, pour le roi comme pour le gueux ? Voilà la condition que les dieux nous avaient réservée. Quant à eux, n'étaient-ils point tout aussi vulnérables, tout aussi pusillanimes ? Inanna, dépouillée de ses robes durant sa descente aux Enfers, nue devant la reine du monde souterrain. Abomination ! Abomination ! Nul espoir, que ce soit ici-bas ou dans quelque autre monde. Tel était alors mon sentiment.

Sentiment bien lourd pour un si jeune enfant, même l'enfant d'un roi, d'essence divine pour deux tiers, un tiers mortel seulement. Je me sentais empli de désespoir. Un jour que j'errais aux confins de la ville auprès de la rivière, mon regard s'est porté par-dessus les murailles sur les cadavres qui flottaient au fil de l'eau, les dépouilles de ceux dont les ressources étaient insuffisantes pour qu'on les enterrât. Et je me disais : Encore et toujours, roi ou miséreux, gueux ou prince, il ne faut attendre aucun sens de ce monde. Sombres pensées ! mais j'étais jeune

et elles m'ont quitté bientôt car je ne pouvais ruminer à jamais des idées si funestes.

Bien plus tard j'ai découvert la vérité enfouie sous la vérité : l'insensibilité des dieux et leur inconséquence, semblables aux nôtres, nous offrent l'opportunité de nous élever nous-mêmes au rang de dieux. Mais cette vérité, il allait me falloir longtemps pour l'acquérir.

Très vite j'ai atteint une taille et une force hors du commun, car le sang des dieux coulait dans mes veines. Plus grand, dès l'âge de neuf ans, qu'aucun des enfants qui fréquentaient la petite école du temple, je n'ai plus connu d'anicroches avec les pareils de Bir-hurturre et de Zabardi-bunugga. Tous au contraire me tenaient pour chef, jouaient aux jeux que j'avais décidés et m'accordaient la préséance en toutes circonstances. Seule différence entre nous, le poil déjà leur poussait sur le corps et les joues tandis que ma peau restait glabre.

Je suis allé trouver un docte citoyen du faubourg de Kullab, auprès de qui je me suis procuré pour deux sicles d'argent et un demi-tonnelet de bon vin une potion de racine de genévrier en poudre, de jus de casse, d'antimoine, de tilleul et quelques autres ingrédients, destinée à hâter l'éclosion de la virilité. Je m'en suis frotté les aisselles et le pubis et cela m'a brûlé comme tous les diables de l'enfer. Mais bientôt le poil m'est venu, aussi fourni que sur le corps d'un guerrier.

Dumuzi menait des campagnes militaires contre Aratta, contre la cité de Kish et contre les tribus sauvages du désert. J'étais trop jeune pour y prendre part. Mais je m'entraînais déjà chaque jour au maniement du javelot, de l'épée, de la masse d'armes et de la hache. Au vu de ma carrure, mes camarades reculaient à m'affronter en lice ; il me fallait trouver des partenaires chez les jeunes hommes. Lors d'un combat de haches avec un guerrier du nom d'Abbasaga, il m'est arrivé un beau jour de fendre en deux son bouclier d'un seul coup et de le voir jeter son arme et s'enfuir du terrain, à la suite de quoi il m'est devenu difficile de me trouver des adversaires, même parmi les hommes faits. Durant quelque temps je me suis tenu à l'écart, dans l'étude de l'archerie, bien que cette science s'adresse davantage au chasseur qu'au combattant. Le premier arc confectionné à mon intention, trop fragile, s'est rompu alors que je m'efforçais de le bander. Je me suis alors coûteusement offert un arc de plusieurs essences ingénieusement plaquées, cèdre et mûrier, saule et sapin, qui me convenait beaucoup mieux. Je le possède encore aujourd'hui.

Autre discipline de ma formation : l'art des bâtisseurs. J'ai étudié les mastics, les mortiers que l'on extrait du bitume et les usages de la

poix ; la confection des briques, le plâtrage et la peinture, et bien d'autres techniques de ces humbles métiers. Dans la pleine chaleur du jour, je mêlais ma sueur à celle des artisans, élargissant ainsi mes compétences. Car il est de coutume chez nous de ne point laisser les princes dans l'ignorance de ces choses afin qu'ils assument le rôle qui est le leur dans l'édification et la consécration de nouveaux bâtiments, de nouvelles murailles.

Je sais qu'en d'autres contrées rois et princes ne font guère que se promener, chasser, se divertir avec les femmes, mais il n'en va pas de même en Ourouk. D'ailleurs, par-delà l'apprentissage des responsabilités que je m'attendais à endosser un jour, j'éprouvais un vif plaisir à maîtriser le travail du maçon. Confectionner des briques et les poser jusqu'à ce qu'un mur prenne forme, cela me procurait un sentiment intense d'accomplissement, aussi intense que toute entreprise héroïque ; peut-être davantage, d'une certaine manière. Et je trouvais dans la préparation des briques une volupté profonde, le mélange de l'argile et de la paille, le moulage du pisé humide dans la forme et l'évacuation du trop-plein de la tranche de la main.

Il est, bien sûr, des sources de plaisir plus évidentes et des sensations plus directement voluptueuses. À ces mystères aussi je me suis très jeune initié.

Ma première instructrice était une petite chevreuse qui louchait ; je l'avais rencontrée dans la rue du Scorpion par une journée de fin d'hiver. J'avais dix ou onze ans et elle, je suppose, un peu plus, car elle avait des seins et de très longs cheveux pour les couvrir. Elle m'a demandé le petit galon d'or que j'avais enroulé dans mes cheveux. « Que me donneras-tu en échange ? » Elle s'est mise à rire et m'a dit : « Viens. »

C'est au fond d'une cave obscure, sur un tas de paille moisie, qu'elle a obtenu son galon ; ce que nous avons fait, pourtant, tenait davantage de la lutte au corps à corps que de l'accouplement. L'ai-je même pénétrée, novice que j'étais ? Mais nous nous sommes retrouvés à deux ou trois reprises et je sais qu'en ces occasions nous avons mené l'acte à son terme. Jamais je n'ai demandé son nom, jamais ne lui ai dit le mien.

Elle empestait le lait et l'urine de chèvre, elle avait le visage grossier, la peau sombre et gâtée, elle se tortillait, se contorsionnait entre mes bras comme une anguille visqueuse de la rivière. Mais, lorsque je l'étreignais, elle me paraissait plus belle qu'Inanna, et le plaisir qu'elle me donnait me traversait le corps comme la foudre d'Enlil. Ainsi ai-je été initié au grand mystère de la vie, un peu plus tôt qu'il n'est d'usage et dans des circonstances tout à fait contraires aux règles.

Bien d'autres l'ont suivie. La cité regorgeait de petites souillons

consentantes pour passer une heure en compagnie d'un jeune gaillard de prince ; j'ai bien dû tâter à la moitié d'entre elles.

Puis j'ai découvert qu'on pouvait obtenir les mêmes félicités, sans les fortes odeurs et autres inconvénients, de la part des filles d'un rang plus élevé. Il en était peu pour se refuser à moi, et celles-là ne me repoussaient, à mon sens, que par peur d'être pincées et punies. Pour ma part, jamais je n'étais rassasié : lorsque mon corps vibrait dans l'extase, il me semblait entrer en communion avec les dieux, comme propulsé par le plus court chemin dans leur domaine sacré. Et n'est-ce pas la vérité ? La copulation qui engendre la vie n'est-elle pas le chemin qui conduit au monde des bienheureux ? Celui qui n'a pas accompli cet acte ne demeure-t-il pas hors de toute civilisation, à peine plus qu'une bête ? L'union de la chair et de l'âme dans l'accouplement est la voie qui nous rapproche des dieux. Et moi-même, à l'instant inouï qui précède l'éjaculation, ce n'était plus telle fille d'Ourouk que je tenais sous mes reins mais l'ardente Inanna en personne, la déesse et non la prêtresse. Je dis que cet acte appartient à l'ordre du sacré.

Plus terre à terre, il me faut ajouter que le déduit – je l'avais très tôt remarqué – apaisait merveilleusement la fougue de mon esprit. Car je bouillais alors d'une fièvre qui devait me tourmenter de longues années, sujet à de violentes frénésies profondes que je ne comprenais guère et contre lesquelles je ne connaissais pas de défense. Je pense que ma luxure débridée ne venait pas seulement d'ordinaires appétits charnels mais d'aspirations plus sourdes, plus obscures, la solitude douloureuse qui m'assaillait comme loup dans les ténèbres. Je me voyais souvent comme l'unique vivant d'un monde de spectres frileux. Privé de père, de frère, d'ami véritable, tenu à l'écart de tous par la divine aura dont même les simples d'esprit avaient conscience, je sentais mon âme égarée dans un désert aride. Et cette vacuité me brûlait, me consumait comme la glace des montagnes sur la peau. Ainsi j'allais aux femmes et aux filles comme au seul réconfort qui m'était accessible. Les satisfactions de l'amour au moins me procuraient quelques heures de répit loin de l'agitation de mon cœur.

Un mois avant mes douze ans révolus, l'un de mes oncles m'a dit, après qu'il eut observé aux bains que mon corps était devenu celui d'un homme : « Nous irons au cloître du temple cet après-midi. Je crois que l'heure est plus qu'échue. »

Je savais ce qu'il voulait dire. Et je n'avais pas le cœur de lui apprendre que je n'avais pas attendu d'être initié dignement.

Donc, lorsque la chaleur de midi se fut atténuée, nous nous sommes vêtus de fines jupes de lin blanc. Il a tracé une étroite rayure rouge sur la largeur de mes épaules, il m'a coupé une mèche de cheveux et nous sommes partis au temple d'Inanna. Nous avons

traversé la cour arrière et passé un labyrinthe de salles mineures, ateliers, remises d'outils et la bibliothèque où sont conservées les tablettes saintes, pour parvenir enfin au cloître où les prêtresses du temple se tiennent dans l'attente de servir les fidèles. « Tu vas maintenant t'offrir à la déesse », a dit mon oncle.

Durant un terrible moment, je me suis demandé s'il avait prévu que je cède ma prétendue virginité à Inanna elle-même. Peut-être au fils d'un roi fallait-il une initiatrice de ce rang. J'avais déjà acquis quelque crâne orgueil, du moins dans le tréfonds de mes pensées, et j'imagine que j'aurais apprécié le privilège de copuler avec une déesse ; mais étreindre la grande prêtresse était tout autre chose. Son visage de faucon m'effrayait, ainsi que l'image de sa chair flasque. Après tout elle avait dépassé l'âge de ma mère. Nul doute que sa beauté n'avait jadis pas eu son égale, mais elle avait vieilli, on la disait malade et je m'étais rendu compte, aux fêtes de la moisson, alors qu'elle était apparue quasi nue, ointe et couverte de bijoux, que sa splendeur s'en était allée.

Cependant mes appréhensions étaient vaines. Jeune ou décatie, Inanna ne se donne qu'au roi. La prêtresse que mon oncle me destinait, une savoureuse nymphe de seize ans, avait les joues maquillées d'or et la narine gauche incrustée d'une pierre précieuse rouge et scintillante.

« Je suis Abisimti », m'a-t-elle dit, et de sa main elle a touché ses seins et ses cuisses dans le geste consacré d'Inanna. Puis elle m'a conduit dans sa petite chambre et mon oncle s'est éclipsé rendre ses dévotions à quelque autre prêtresse de sa connaissance.

La cellule d'Abisimti comportait une couche, un bassin ainsi qu'une effigie de la déesse. Elle a allumé les chandelles, effectué les libations et m'a entraîné jusqu'à la longue couche étroite. Nous nous sommes agenouillés pour dire ensemble les prières, cérémonieusement, puis dans un brasero de cuivre elle a brûlé la mèche que mon oncle m'avait coupée. Elle m'a déshabillé, m'a baigné avec un linge frais et, à la vue de ma nudité, s'est montrée déconcertée.

« Quel âge as-tu ? m'a-t-elle demandé.

— Douze ans dans un mois.

— Douze ans ? douze ans seulement ? » Elle a ri joliment, elle a battu des mains. « Alors les dieux t'ont prodigué de grandes faveurs ! »

Je n'ai pas répondu, je me suis absorbé dans la contemplation de ses seins hauts et ronds qui se dessinaient franchement sous la robe légère de lin.

« Quelle impatience ! s'est-elle exclamée. Tu vas goûter pour la première fois au plus profond des mystères et tu ne supporterais pas d'attendre encore un moment ? »

Je n'osais pas mentir à la prêtresse mais je ne désirais pas non plus lui dire la vérité. J'ai détourné le regard, feignant de me sentir gêné.

Sa robe est tombée à ses pieds. Mais, avant que je la possède, il lui fallait encore m'instruire de la valeur occulte du rite que nous allions accomplir – j'en avais déjà conçu le sens de par ma propre expérience – ainsi que de la procédure et de l'art de la copulation, ce qui m'était tout aussi inutile. Mais je me suis résigné à subir la leçon jusqu'à ce que nous en venions au fait. J'ai simulé une maladresse qui n'était plus la mienne. Même ainsi, les yeux d'Abisimti brillaient lorsque nous en avons fini et je me suis demandé : Est-il correct pour une prêtresse d'y prendre tant de plaisir ? Mais j'ai compris plus tard, mieux encore, que c'est bénédiction pour les prêtresses d'Inanna que de prendre plaisir aux dévotions du cloître. La courtisane publique peut haïr son métier comme sa clientèle, la prêtresse, elle, se consacre à une entreprise des plus sacrées, elle édifie le pont qui unit par-dessus l'abîme le mortel et le divin. On peut en dire, certes, autant de la prostituée, mais celle-ci ignore la teneur de ces choses.

Ainsi glissais-je vers la maturité. Je croyais voir les contours de mon existence se dérouler devant moi. Manger et boire à satiété, jouir d'un grand nombre de femmes ; puis guerrier, prêtre et prince jusqu'au jour où disparaîtrait Dumuzi, où je serais appelé au trône d'Ourouk. Je ne remettais rien de tout cela en cause, telle me paraissait ma destinée, évidente. J'étais prévenu de l'inconstance des dieux mais je ne les imaginais pas stupides : qui désigner pour gouverner la ville sinon le fils du grand Lugalbanda lorsqu'il serait en âge ? Il me semblait inévitable que l'assemblée portât sur moi son choix lorsque s'achèverait le temps de Dumuzi.

Dans l'attente, Dumuzi régnait. Et Dumuzi, s'il n'était plus de première jeunesse – il avait alors au moins vingt et quatre ans – était encore loin du grand âge. Il pourrait aisément vivre encore vingt ans pour peu que la guerre l'épargnât. Vingt longues années à attendre le trône ! Une houle turbulente affluait en mon âme et je luttais pour l'endiguer.

Un jour de cette époque, un esclave portant la marque d'Inanna est venu me trouver sur le terrain où je m'exerçais au javelot et me dire : « Tu dois me suivre au temple de la déesse. »

Il m'a guidé par un dédale de couloirs que je n'avais jamais parcourus dans les profondeurs du temple de mon aïeul, peut-être même sous le temple, par des galeries creusées dans la Terrasse blanche. À la lueur vacillante de nos lampes à huile, j'ai traversé des salles hautes sous voûte et richement décorées de mosaïques rouges et jaunes, ce qui me paraissait étrange en ces lieux d'éternelles ténèbres. L'air était imprégné de l'odeur de l'encens et il faisait humide comme si les murs eux-mêmes transpiraient. Il s'agissait certainement de quelque sanctuaire sacré et peut-être celui d'Inanna. Je me sentais mal à l'aise, comme toujours en présence de ce qui touchait de près à Inanna.

Je devinais dans l'ombre le grouillement de bestioles et le souffle rauque d'une respiration difficile. D'autres couloirs croisaient parfois notre chemin, au fond desquels j'apercevais de lointains éclats de lampes. Par deux fois nous avons surpris des magiciens à l'œuvre, exorcistes peut-être, qui dans le corridor d'un étage, à la lueur des chandelles, accroupis sur le carrelage, éparpillaient la farine d'orge et les rameaux de tamaris à l'âcre parfum en prononçant leurs sortilèges. Ils ne nous ont prêté aucune attention. Un moment après, comme je plongeais le regard dans un couloir transversal, j'ai entr'aperçu trois créatures bipèdes trapues, le poitrail lourd et broussailleux comme des boucs, et qui s'éloignaient d'une démarche ingrate. Je suis sûr de les avoir vues. Et je suis sûr que c'étaient des démons. Je me savais en un lieu de périls, au bord d'un autre monde ; il est des choses censément invisibles qui parfois franchissent les frontières interdites.

Nous avons continué de suivre notre couloir qui descendait toujours plus bas. Nous sommes enfin arrivés devant une grande porte plaquée de bronze et qui a pivoté sur une grosse pierre ronde et noire enfouie dans le sol.

« Entre », m'a dit l'esclave.

J'ai pénétré dans une étroite et longue salle, obscure et profonde.

Les murs de brique grossière en étaient ornés de schiste noir et de pierre à chaux rouge sertis dans le bitume, et des lampes montées sur quatre hautes appliques diffusaient un éclairage chiche. Deux triangles de métal blanc se chevauchaient au sol, imbriqués l'un dans l'autre selon le dessin d'une étoile à six branches.

Au centre de l'étoile se tenait une femme, absolument immobile.

Je m'étais attendu à me trouver en présence d'Inanna, mais il s'agissait là de quelque prêtresse subalterne, plus grande, plus jeune, plus délicate. J'étais convaincu de l'avoir déjà rencontrée lors des cérémonies de la déesse, à la droite d'Inanna ; elle lui passait la toge ou l'en dépouillait au gré des exigences du rituel : servante de la déesse, elle appartenait au premier cercle du temple. Durant un long moment de silence nous nous sommes fixés du regard. Elle était d'une beauté incomparable et poignante, à laquelle je ne pouvais me soustraire et qui s'est emparée de mon âme chancelante avec la force brûlante des vents de l'été. Elle était apprêtée avec une grande recherche, les joues colorées d'un jaune d'ocre velouté, les cils assombris de khôl aux paupières, verts de malachite au-dessous, et son épaisse chevelure lustrée avait été rougie au henné. Elle portait une somptueuse tunique, la gerbe de roseaux emblématique d'Inanna brodée sur la poitrine. Une boule de myrrhe se consumait au creux d'un encensoir sur un trépied d'argent. Son regard, noir et incisif, m'a parcouru d'une épaule à l'autre, puis de la tête aux pieds, comme si elle prenait ma mesure.

Enfin elle m'a salué de mon nom, de mon nom d'origine. Je n'avais pas de nom à lui attribuer et je ne pouvais lui rendre son salut. Je suis resté à la dévisager comme un idiot.

Elle m'a dit, presque féroce : « Eh bien ? Tu ne te souviens pas de moi ? »

— Je t'ai vu servir Inanna lors des cérémonies. »

Ses yeux ont jeté un éclair. « Naturellement, comme tout le monde. Mais nous nous sommes déjà rencontrés et nous avons parlé ensemble.

— Vraiment ?

— Voici longtemps maintenant, et tu étais bien jeune. Peut-être cela t'est-il sorti de la mémoire.

— Dis-moi ton nom et je m'en souviendrai.

— Ah ! oui, tu m'as oubliée !

— J'oublie difficilement. Ton nom ? »

Elle a souri, narquoise, avant de prononcer ce nom qu'il ne m'est pas permis de révéler car, tout comme le mien, ce nom allait être changé pour un autre plus grand, et à jamais abandonné. Ce vocable a ouvert le loquet de ma mémoire et, du magasin de mes souvenirs ont surgi : sept colliers de perles bleues, cinq coquillages roses en

amulettes, le corps souple et nu d'une fille, peint à l'image de serpents, de jeunes seins en boutons, un parfum pénétrant. Cette femme ne faisait-elle qu'une avec l'enfant délurée ? Oui, oui, bien sûr. Et si ses seins aujourd'hui proposaient plus que des boutons, si son visage s'était élargi d'une joue à l'autre, si l'étincelle maligne du regard se dissimulait sous le fard, je reconnaissais bien l'enfant cachée dans la femme.

« Je me rappelle, maintenant, ai-je dit. Le jour de la proclamation du nouveau roi, quand je m'étais perdu dans le labyrinthe du temple, tu es venue m'apporter le réconfort et me reconduire au sacre. Mais tu as bien changé.

— Pas tant, il me semble. À cette époque déjà je devenais femme et j'avais trois fois saigné du sang de la déesse. Non, je ne crois pas être si différente. Toi, par contre, tu as radicalement changé. Tu n'étais qu'un enfant.

— C'était il y a six ans ou un peu plus.

— Six ans ? Quel enfant adorable tu faisais ! » Elle m'a décoché un clin d'œil pervers. « Mais plus un enfant maintenant. Abisimti m'a certifié que tu étais un homme à présent. »

Confondu, consterné, j'ai crié : « Je croyais que le service des prêtresses reposait sur le secret !

— Abisimti me dit tout. Elle est comme ma sœur. »

Je me dandinais sur place. De même qu'autrefois, je me sentais dans l'équivoque, rageant de ne pas comprendre si l'on me raillait ou non, étrangement désarmé devant cette rouerie. Certes j'avais pris de l'âge, mais elle aussi et, face à mes douze ans, à peine plus, elle qui en avait seize au moins gardait aisément l'avantage. Par quelque bout que je tente de la saisir, je me blessais à une arête vive. J'ai demandé avec une rudesse excessive : « Pourquoi suis-je ici ?

— J'ai estimé qu'il était temps de nous revoir. D'abord, je t'ai aperçu certain jour des fêtes, alors que tu apportais tes offrandes au temple. Mon regard s'est arrêté sur toi, je m'interrogeais et j'ai demandé : Qui est cet homme ? On m'a répondu : Ce n'est pas un homme, c'est un enfant, le fils de Lugalbanda. Je me suis étonnée que tu aies si vite grandi car je te croyais encore très jeune. Quelques jours ensuite, Abisimti m'a rapporté la visite d'un prince au cloître, qu'elle avait conduit dans l'humanité de l'âge adulte ; j'ai voulu connaître l'identité du prince, elle m'a répondu qu'il s'agissait du fils de Lugalbanda. Alors je me suis dit qu'il me fallait converser avec toi, car les paroles d'Abisimti m'avaient rendue curieuse à ton égard. »

Je demeurais trop ingénu pour déchiffrer le sens des mots derrière les mots et cela m'exaspérait. Insinuait-elle son désir de se rendre elle-même au cloître avec moi ? Car, sinon, pourquoi m'avoir convoqué, pourquoi ces regards possessifs impudiques ? Eh bien, ce serait

volontiers, et plus que volontiers, tant sa beauté me bouleversait déjà. Mais était-ce bien son intention ? Je n'osais pas chercher à m'en assurer de peur d'essuyer un refus. On ne peut espérer posséder une prêtresse d'Inanna à la demande, s'il ne s'agit point de celles qui, dans le cloître, se sont vouées à la prostitution sacrée. Il est infamant de s'approcher des autres, épouses du dieu ou bien du roi en qui s'incarne le dieu. Et j'ignorais à laquelle de ces catégories elle appartenait. D'ailleurs tout ceci n'était peut-être qu'un jeu pour elle, peut-être en étais-je le jouet, homme de son succédant à l'enfant de son de notre première entrevue. Elle tissait une toile dans laquelle je m'engluais.

« Parle-moi de toi, disait-elle. Que deviens-tu ? Je ne quitte jamais le temple et je n'ai de nouvelles de la cité que par le bavardage des servantes.

— Ma mère est prêtresse du dieu An et il m'arrive de servir en son temple. Autrement... eh bien, j'étudie ce qu'un jeune homme doit étudier. J'attends la plénitude de l'âge adulte.

— Et alors que feras-tu ?

— Je ferai ce que les dieux exigeront de moi.

— Un dieu t'a-t-il déjà choisi pour être sien ?

— Non, ai-je répondu. Non, pas encore.

— En as-tu le désir ? »

J'ai haussé les épaules. « Cela se produira quand il en sera temps.

— Inanna m'a choisie à l'âge de sept ans. »

J'ai répété : « Cela se produira quand il en sera temps.

— Lorsque tu le sauras, veux-tu venir me dire quel dieu ? »

Elle me regardait avec intensité, comme si elle cherchait à établir quelque prérogative sur ma personne. Je ne comprenais pas, mais cela ne me plaisait pas. Pourtant il émanait d'elle un grand pouvoir et je me suis entendu répondre avec soumission : « Je te le dirai si c'est ce que tu veux.

— C'est ce que je veux. »

Quelque chose en elle s'est alors adouci, cette arête vive et tranchante et ce regard possessif que je tenais pour impudique. D'une bourse à sa ceinture elle a fait apparaître une amulette qu'elle a serrée dans mes mains, une figurine d'Inanna aux seins gonflés, aux cuisses boursoufflées, sculptée dans une pierre lisse et verte que je ne connaissais pas. La statuette paraissait animée d'une flamme intérieure. « Garde ceci toujours auprès de toi. »

Cela me tourmentait de recevoir d'elle cet objet, comme si le prix en eût été mon âme. J'ai dit :

« Comment accepter un présent si précieux ?

— Tu ne peux refuser. Refuser les présents de la déesse, ce serait commettre un péché.

— Les présents d'une prêtresse, en ce cas.

— La déesse s'exprime par ses prêtresses. Ceci t'appartient et, tant que tu le gardes, te place sous la protection de la déesse. »

Peut-être bien. Je ne m'en sentais pas moins mal à l'aise. En Ourouk nous sommes tous sous la protection de la déesse ; ce qui n'empêche pas qu'Inanna soit une divinité dangereuse qui entretient des rapports équivoques avec ses sujets. Il est imprudent de l'approcher de trop près. Mon père avait rendu ses devoirs à Inanna, comme il est nécessaire au roi d'Ourouk, mais ses dévotions privées ne s'étaient adressées qu'au Père des Cieux, An. Et je me trouvais moi-même davantage porté vers le Seigneur Enlil des Tempêtes que vers la déesse. Avais-je pourtant d'autre choix que d'accepter l'amulette ? Car, s'il est téméraire d'adorer Inanna, il est bien plus périlleux de provoquer sa colère.

À l'issue de cette entrevue, je me suis senti dans un état bizarre, comme si l'on m'avait extorqué quelque chose de grande valeur. Mais je n'avais aucune idée de quelle chose il s'agissait.

Durant les mois qui ont suivi, on m'a encore convoqué à plusieurs reprises dans cette chambre d'audience au bout du corridor aux exorcistes et aux démons, profondément enfouie sous le temple d'Enmerkar. À chaque fois m'attendait le même protocole : une conversation indécise, une mise en scène énigmatique de séduction qui ne menait nulle part, et le sentiment au bout du compte d'avoir été dominé dans un jeu dont je ne comprenais pas les règles. Elle me réservait souvent quelque menu cadeau mais, lorsque j'ai voulu lui rendre la pareille, elle a refusé. Elle voulait tout savoir : les nouvelles de la cour, de l'assemblée, du roi. Qu'avais-je appris ? Que disait-on au palais ? Elle était insatiable. Et je suis devenu très circonspect ; avare de mes paroles, je répondais aussi brièvement, aussi vaguement que possible, car j'ignorais ce qu'elle voulait de moi. Et je craignais le pouvoir de sa beauté que je sentais assez redoutable pour me conduire à ma perte. À toute autre du même âge j'aurais dit : « Viens, couchons ensemble », mais comment aurais-je pu prononcer ces mots devant *elle* ? Le nimbe de la déesse la protégeait et la rendait inaccessible, sauf consentement. Sur un mot de ses lèvres, sur un signe de son doigt, je me serais jeté à ses pieds. Mais elle ne prononçait pas le mot et ne faisait pas le signe. Lors d'une de ces séances où elle m'avait fait quérir, j'ai prié les dieux qu'ils me la poussent dans les bras. Mais si son sourire chaleureux disait oui, l'étincelle glaciale de son regard exprimait le contraire et me tenait à distance comme un eunuque. Elle me semblait alors parfaitement hors d'atteinte. Et cependant je n'avais pas oublié ces paroles saisissantes qu'elle avait dites à l'enfant, au jour du sacre de Dumuzi : *Lorsque tu seras roi, je dormirai dans tes bras.*

Puis est venu le mois de Tashritu, l'époque du nouvel an où le roi consomme le Mariage sacré avec Inanna, et à toutes choses renaissent. C'est le temps où le dieu franchit d'un pas fougueux le seuil du temple comme tempête grondante et plante sa semence dans le giron de la déesse ; alors reviennent les pluies après la longue mort au cœur de la vie qui est l'été, âpre et sec.

C'est la plus solennelle, la plus sainte des fêtes liturgiques car d'elle tout dépend. Tout un chacun dans la ville se consacre à la préparer, des semaines durant, lorsque l'été touche à sa fin. Toute souillure de l'année doit être purifiée dans les sacrifices et les fumigations. Ceux qui portent la souillure par leur naissance, membres des castes impures, quittent l'enceinte de la cité et se construisent au-dehors un village provisoire. Les animaux débiles et infirmes sont abattus. On remet en état les maisons et les édifices publics qui demandent des réparations, on s'affaire au décor des festivités. Enfin commencent les processions conduites par des harpes et des tambours. Les courtisanes se couvrent d'écharpes rutilantes et endossent la cape de la déesse. Les hommes se parent le côté gauche de vêtements féminins. Les prêtres et les prêtresses exhibent par les rues les glaives ensanglantés et les haches à double tranchant avec lesquels ont été accomplis les sacrifices. Les danseurs bondissent au travers de leurs cerceaux et sautent par-dessus leurs cordes. Inanna dans son temple après le bain et l'onction revêt les saintes parures, le grand anneau de cornaline et les colliers de lapis-lazuli, la plaque d'or lumineuse au pubis, les pierres précieuses au nombril, aux hanches, au nez et aux paupières, les boucles d'or et de bronze aux oreilles et les parements d'ivoire sur le buste. Alors le dieu Dumuzi, le géniteur de fertilité, prend possession du roi qui se rend en barque dans le quartier des temples et franchit la porte du sanctuaire de l'Eanna ; il porte un chevreau dans les bras et conduit un mouton. Ainsi se tiennent-ils côte à côte au porche du temple, la prêtresse et le roi, la déesse et le dieu, tandis que la cité les acclame dans la joie ; puis ils se retirent jusqu'à la chambre à coucher qu'on leur a préparée, il lui prodigue ses caresses, il entre en elle et lui laboure les entrailles et lui plante sa

semence féconde au fond de la matrice. Il en va ainsi depuis le commencement du monde, lorsque les dieux vivaient seuls et que la royauté n'était point encore descendue du Ciel.

Au jour de la nouvelle lune qui désignait le nouvel an, je me suis rendu comme tout le monde à la Terrasse blanche pour attendre l'apparition de Dumuzi et Inanna devant le temple d'Enmerkar. Une brise légère, humide et parfumée, soufflait du midi ; c'était le vent que nous nommons le Mensonger car il promet le printemps mais il précède l'hiver.

Le roi s'est présenté, accompagné du mouton, accompagné du chevreau, à la périphérie de la Terrasse, venant de l'ouest. La foule s'est écartée pour lui livrer passage, il a gravi lentement les marches du temple. Il rayonnait de splendeur et la lumière du dieu était en lui car son corps irradiait de l'intérieur.

J'imagine que le Mariage sacré possède une vertu qui exalte tout homme. Dumuzi accomplissait pour la sixième fois le rite depuis son avènement, chaque année je l'observais sur la Terrasse et cet homme forçait mon respect, lui qui en toute autre occasion me paraissait de peu d'étoffe et d'âme veule. Mais lorsque le dieu est dans le roi, le roi est dieu. Jamais je n'oublierai mon père au soir de la cérémonie, immense, sublime, impérial ; il ne détournait pas le regard, il passait devant ma mère et devant moi qui le contemplions, il entraînait dans le temple et s'en revenait en compagnie d'Inanna, il tendait les bras vers le peuple de la cité avant de conduire la déesse à sa chambre. Il est vrai que Lugalbanda éclatait de majesté en toutes circonstances. Je n'attendais pas de Dumuzi qu'il rivalisât avec lui de noblesse ; et pourtant il en était ainsi chaque année en cette unique nuit.

Or ce soir-là quelque chose d'inhabituel s'est produit. La prêtresse et le roi, conformément à la coutume, apparaissent ensemble à l'instant où le premier croissant de la première lune se dessine au-dessus du temple. Mais, le moment venu, la porte du temple est demeurée close. J'ignore combien de temps nous avons attendu ; il m'a semblé que c'était des heures. Nous nous regardions les uns les autres et nos regards s'interrogeaient, mais nul n'osait ouvrir la bouche.

La lourde porte d'airain a fini par tourner sur ses gonds et le couple sacré est apparu. À ce spectacle l'assistance s'est figée : on eût dit qu'un abîme de silence s'était ouvert sur le monde, à engloutir le moindre soupir. Puis une rumeur légère s'est levée, des sifflets, et ceux qui se tenaient aux premiers rangs se sont mis à échanger des murmures de surprise.

De l'endroit où je me trouvais, loin derrière, il m'était impossible de dire ce qu'il se passait d'insolite. Dumuzi se tenait dans la tunique royale d'un bleu profond et sa couronne brillait ; Inanna était tout près

de lui.

Alors je me suis rendu compte que la femme revêtue des ornements sacrés d'ivoire et d'or, de cornaline et de lapis, n'était pas Inanna, du moins pas celle du nouvel an de toutes ces années depuis ma naissance, une femme courte et trapue ; celle qui se présentait à nous paraissait moulée dans une forme plus délicate, svelte, élancée, presque frêle, son épaule atteignait l'épaule du roi. Et, lorsque j'ai cru pouvoir l'identifier, j'ai compris, impuissant, que j'allais devoir renoncer à ce que je n'avais jamais possédé.

Il me fallait voir son visage. Je me suis frayé un chemin, bousculant la foule des épaules comme de vulgaires piquets.

À la distance de vingt pas, je l'ai fixée droit dans les yeux et j'ai perçu l'étincelle maligne qui s'y reflétait. Oui, bien entendu, c'était elle, hissée subitement des corridors souterrains jusqu'à l'altitude du plus grand pouvoir spirituel en Ourouk : non plus servante de la déesse mais la déesse elle-même d'emblée. J'étais paralysé. Une irrésistible pesanteur s'était emparée de mes jambes pour les clouer au sol. Ma gorge se nouait autour d'une boule de sable qu'il m'était impossible d'avaler comme de recracher.

Elle m'a regardé sans paraître me voir alors que je dépassais d'une tête quiconque dans l'assistance. La cérémonie la dévorait entièrement. Je l'ai vue tendre à Dumuzi la fiole blanche de miel béni et recevoir de ses mains le vase d'orge consacrée. Je les ai entendus s'échanger les paroles rituelles : « Mon divin joyau, ma merveilleuse Inanna ! » Et elle de répondre : « Ô mon époux, Dumuzi, mon amour éprouvé ! »

D'une voix pâteuse j'ai interpellé un patricien qui se tenait auprès de moi : « Qu'est-il arrivé ? Où est passée Inanna ?

— Inanna ? la voici.

— Mais cette fille n'est pas la grande prêtresse !

— Depuis ce soir et désormais, si. » Et un autre, plus loin : « On dit qu'elle était malade, que son état s'est aggravé dans la journée et qu'elle est morte au coucher du soleil. Mais la relève était prête pour la consécration. On l'a conduite en hâte pour le bain, la parure, et c'est elle qui épouse Dumuzi ce soir. Ce qui explique le retard. »

J'ai entendu les mots se répandre en écho dans les profondeurs de ma conscience, *elle épouse Dumuzi ce soir*, et j'ai cru que j'allais m'effondrer.

Le roi a pris une gorgée de miel et lui a retourné la fiole afin qu'elle en fasse autant. Leurs mains se sont unies, ils ont déversé le vase d'orge sur le sol et vidé le miel d'or sur le grain. Les musiciens du temple pinçaient leurs instruments tout en chantant l'hymne de porrection de la déesse et du dieu. C'en était à présent presque terminé. Tous deux allaient incessamment se retirer. Dans la chambre

à coucher divine, les servantes allaient lui ôter les anneaux, les perles et les coupoles pectorales, la plaque d'or luisante à trois côtés qui lui couvrait le pubis ; le roi allait lui prodiguer ses caresses et lui dire les paroles du Mariage sacré, et alors... alors...

Je n'ai pu davantage supporter de les voir.

Je me suis rué loin de la Terrasse comme un taureau forcené, renversant tous ceux qui ne s'écartaient pas promptement de ma route. La musique des cymbales et des flûtes me poursuivait, intolérable. Les voici maintenant dans leur chambre ; il s'approche et pose ses mains sur elle, il flatte ses parties intimes, la bouche sur sa bouche ; et voici qu'il la couvre de son corps, et qu'il pénètre...

Dans la nuit noire je courais en aveugle de droite et de gauche, sans but et sans objet. Une douleur que je ne connaissais que trop bien s'abattait à nouveau sur moi : la solitude du paria, exilé dans sa propre cité, sans père ni frère, sans épouse, sans quiconque pour se dire sincèrement son ami, isolé comme par un mur de flammes autour de lui. Je languissais de *l'autre* – qui que ce fût – mais *l'autre* n'existait pas. Et j'ai couru dans ma détresse, couru jusqu'à sentir éclater ma poitrine. Alors je me suis retrouvé trébuchant à travers les rues désertes du quartier que l'on nomme le Lion, le quartier des casernes. Et ce n'était point par accident que ma course m'avait mené en ces lieux : lorsque l'égarement aveugle s'empare de l'homme, ce sont les dieux qui dirigent ses pas. Il y avait en ce temps-là au centre du quartier du Lion un mémorial à la gloire du divin Lugalbada, que Dumuzi avait fait ériger au début de son règne ; ce n'était pas grand-chose en vérité, une statue de mon père à peine plus massive que nature, éclairée de trois petites lampes à huile qui brûlaient nuit et jour : hommage bien mesquin à un roi de cette stature devenu un dieu. Je me suis jeté à ses pieds, serrant étroitement les briques du socle. Et j'ai senti tout à coup une présence étrange et pourtant familière.

C'était cette même indéfinissable présence qui m'avait assailli aux funérailles de mon père et m'avait effleuré à deux ou trois reprises au cours des années suivantes : la sensation d'une contrainte sur mon front, l'impression d'un battement d'ailes invisibles au bord de mon âme. Et cette fois elle se manifestait avec une puissance jamais atteinte et qui balayait toute résistance. J'ai ressenti un picotement sur la peau, un engourdissement. J'ai entendu un faible bourdonnement, comme dans le ciel d'après-midi se lève un lointain vol de sauterelles qui traverse la plaine. Et le bourdonnement s'est amplifié, les sauterelles arrivaient à portée de la main, leur épais nuage opaque voilait la face du soleil. J'ai respiré l'odeur âcre des chandelles allumées, mais il n'y avait pas de chandelles. Des rues, des édifices qui m'entouraient s'est élevé un feu de flammes bleues et froides, et les

flammes ont afflué vers moi, minces feuilles houleuses, et elles m'ont enveloppé sans me brûler.

Je me suis redressé comme on remet à flot une barque. Un tunnel s'ouvrait devant moi, parfaitement circulaire, et des murs lisses et brillants il émanait une lumière bleue intense. Je me sentais attiré, irrésistiblement, et je me suis soumis. J'ai perçu la lancinante pulsation d'un tambour qui s'amplifiait à chaque battement. Je demeurais sans volonté, impuissant esclave dans la main du dieu, terrifié comme jamais de toute mon existence. Car je me voyais perdu, plongé dans un antre de destruction où l'essence des êtres se confond dans le brasier des flammes bleues qui consomment.

Une voix sereine s'est levée derrière mon oreille droite : « Ne crains rien. Lugalbanda t'accompagne. Il existe un pacte entre nous désormais jusqu'à la fin des temps. » À ces paroles toute crainte, toute affliction se sont envolées et j'ai connu la joie sans mélange, l'enchantement sans limite, l'extase la plus profonde.

Il n'y avait aucun danger. Un dieu se tenait avec moi. À chaque inspiration j'inhalais la divinité même. Alors j'ai accepté de m'abandonner pleinement ; j'ai permis cette fois au dieu de déferler à travers les murailles de mon âme et de me posséder tout entier.

Ne crains rien. Lugalbanda t'accompagne.

Je me suis lancé dans une danse sauvage, et je frappais du pied et je poussais des hurlements. Lugalbanda m'a placé dans les mains un tambour pour rythmer le cantique que je chantais à sa gloire. Et le pouvoir a coulé dans mon sang ainsi qu'une grande chaleur. Sans crainte je me suis précipité dans le tunnel bleu, j'ai suivi une boule effervescente qui tourbillonnait devant moi comme un petit soleil de flammes pourpres. Et toute la nuit j'ai couru sans fatigue à travers chaque quartier de la ville, du Lion au Roseau et à la Ruche, de Kullab à l'Eanna et le long du palais royal ; j'ai gravi puis dévalé les escaliers de la Terrasse blanche, j'ai parcouru les temples ; brasseries, tavernes, bordels, et le marché aux épices, les quais de la rivière, les enclos du bétail, les abattoirs et les tanneries, la rue des scribes et la rue des devins, partout je suis passé. J'ai plongé mon regard au cœur de la terre où j'ai vu les diables et les spectres au labeur dans la fournaise des cavernes. Je me suis juché sur le bras droit de Lugalbanda et j'ai volé jusqu'aux cieux où les grands dieux, au loin, se délassaient dans leurs sphères de cristal ; je leur ai donné mon salut. Alors, redescendu dans le monde, j'ai voyagé de terre en terre, séjourné à Makan et Meluhha, et dans la province bénie de Dilmoun, et les montagnes des Cèdres que gardent les démons, et tant d'autres lointains pays de merveilles et de miracles que je n'aurais pu le croire, l'eussé-je apprécié dans mon état d'esprit naturel.

Ce qui s'est ensuite passé, je ne m'en souviens plus. Mais c'était le

matin et je gisais sur le dos dans la rue, devant le mémorial de Lugalbanda.

Je me sentais tout raide et tout endolori, comme si une armée de monstres s'était acharnée sur mes membres. Je n'avais aucune idée de ce qui m'avait conduit en ce lieu ni des événements de la soirée. Mais il était évident que j'avais dormi toute la nuit à la belle étoile et je me doutais bien que je m'étais livré à des activités singulières. La mâchoire me faisait mal, j'avais la langue gonflée et douloureuse – peut-être me l'étais-je mordue – et mon menton ainsi que ma tunique étaient maculés de bave séchée. Deux jeunes soldats à la mine perplexe se penchaient sur moi.

« On dirait qu'il est vivant, a dit l'un d'eux.

— Ah ouais ? il a les yeux comme vitreux. Hé ! tu es vivant ?

— Vas-y doucement ! C'est le fils de Lugalbanda.

— Quelle différence s'il est mort ?

— Mais il vit. Regarde, il respire. Et ses yeux bougent.

— C'est vrai. » Et, s'adressant à moi : « Tu es vraiment le fils de Lugalbanda ? Ah, j'en ai bien l'impression. Tu portes l'anneau d'un prince. Bon. Tiens alors, laisse-nous t'aider. »

J'ai écarté sa main. « Je peux me débrouiller. » Ma voix avait la texture du cuivre rouillé. « Écarte-toi ! Écartez-vous ! »

Je suis parvenu à me mettre debout, titubant et chancelant avec gaucherie. Les soldats se tenaient prêts à me rattraper, non sans appréhension j'imagine, eu égard à ma stature. L'un d'eux m'a fait un clin d'œil. « On a bien célébré le Mariage, dirait-on, Excellence. Ma foi, ce n'est pas un péché. L'allégresse soit en toi, seigneur ! L'allégresse du nouvel an ! »

Le Mariage. Le Mariage, oui ! La mémoire m'est revenue en un flot tumultueux et cruel. Inanna, Dumuzi, Dumuzi, Inanna.

Je me suis retourné dans un tressaillement de douleur. Je me souvenais de tout. Et le terrible sentiment de ma solitude irrémédiable sous le regard indifférent des étoiles m'a empoigné, déversant en mon cœur un tourment auprès duquel les maux et les contusions de mon corps fatigué n'étaient que bagatelle.

Ils ont froncé les sourcils. « Tout va bien ? On peut faire quelque chose pour toi ?

— Laissez-moi seul, c'est tout, ai-je répondu d'un ton morne.

— Comme tu voudras, seigneur. »

Ils ont haussé les épaules et se sont éloignés dans la rue. L'un s'est retourné : « Que la douceur d'Inanna descende sur toi, prince ! » Et l'autre s'est esclaffé, s'adressant à son camarade : « Et quelle douce douceur, cette année ! Tu l'as vue, la nouvelle ? La jeune ?

— Si je l'ai vue ? Je jurerais que le roi en a eu grand plaisir !

— Assez ! » ai-je grogné.

Et leurs voix encore, déjà lointaines : « La déesse est morte ! Vive la déesse ! »

Ils avaient maintenant disparu et je demeurais seul avec ma peine et ma souffrance, ma douleur et mon désarroi. Mais seul, je ne l'étais plus tout à fait. Car je sentais en moi la présence divine, chaude et lumineuse, quelque part au fond de mon oreille droite, et qui disait : *Ne crains rien. Ne crains rien.* Désormais Lugalbanda m'accompagnait, il résidait en mon âme et ceci à jamais.

Dans les premières semaines de la nouvelle année, après les fêtes du Mariage sacré, après les cérémonies funéraires consacrées à la grande prêtresse défunte, j'ai dû me présenter devant Celle qui est désormais Inanna. Il m'était difficile de passer outre à cette convocation quoi qu'il m'en coûtât de la revoir maintenant que l'ombre de Dumuzi était tombée entre nous comme un couperet.

Trois petites esclaves du temple, qui me regardaient les yeux écarquillés comme si elles avaient eu affaire à quelque démon colossal, m'ont conduit au salon de la déesse, dans la zone la plus sainte de l'Eanna. Finies les rencontres en d'obscures chapelles au fond des couloirs souterrains et hantés du temple. Elle m'a reçu dans une salle imposante de brique blanchie à la chaux ; par les ouvertures ménagées dans les murs entraient les rayons ardents du soleil. Tout en haut, sous le périmètre du plafond, une frise d'ornementations étranges présentait un alignement de globes écarlates et gonflés pareils à des mamelles. Peut-être en étaient-ce des représentations. Car on désigne la déesse, parmi l'ensemble de ses titres, comme la Grande Prostituée, la reine du désir.

J'ai longtemps fait les cent pas dans l'attente de sa venue. Elle est entrée dans l'apparat de toute sa majesté, accompagnée des quatre pages qui portaient les énormes gerbes de roseaux enroulés à leur faite, de moitié plus hauts qu'un homme, et qui suivent Inanna en tous lieux. D'un geste bref elle a congédié les pages et nous nous sommes retrouvés en tête à tête.

Elle se dressait devant moi, glorieuse, triomphante et terrible. Si je pouvais encore percevoir quelque trace de la fillette en elle, il n'en restait plus guère. Depuis notre dernier entretien, elle s'était muée en une inaccessible entité, hors de portée de mon entendement.

Je l'imaginais sous l'étreinte du roi qui est le dieu, la nuit du Mariage sacré, la première nuit de son haut sacerdoce, et l'amertume de la bile m'est remontée aux lèvres.

Elle était vêtue d'une simple tunique longue à floches qui la couvrait de la tête aux pieds, ne laissant dénudée que son épaule droite. Une raie médiane partageait sa chevelure noire en deux nattes

enroulées autour du crâne. Elle n'avait pour tout maquillage qu'une touche de jaune d'ocre sur les joues et le khôl à ses cils. Rien d'apparent n'indiquait le rang auquel elle avait accédé, si ce n'était, à son front, une délicate couronne de maillons d'or entrelacés à la forme du serpent emblématique d'Inanna. Mais d'autres signes plus subtils ne trompaient pas. Le nimbe du pouvoir était sur elle. La radiance du ciel illuminait sa peau de l'intérieur.

Je la contemplais sans me résoudre à rencontrer son regard. Je n'avais en tête que ce corps souple et mobile sous le corps de Dumuzi, ces lèvres posées sur les siennes et la main du roi entre ses cuisses ; je me consumais de honte et de douleur.

Alors je me suis souvenu que la femme qui se tenait devant moi n'était pas seulement la femme que j'avais désirée. Elle était l'incarnation de la plus haute autorité en ce monde, elle était la déesse en personne. Un gouffre immense nous séparait. Auprès d'elle, que valais-je et que valaient mes désirs insignifiants ?

« Eh bien ? » a-t-elle fait après un long moment.

Je lui ai adressé le signe de la déesse. « Reine des Cieux et de la Terre, ai-je bredouillé, Mère divine, fille aînée de la Lune...

— Regarde-moi. »

J'ai levé les yeux sans oser les plonger dans les siens.

« Regarde-moi ! Dans les yeux, tu m'entends ! Pourquoi cette frayeur ? Ai-je donc tant changé ?

— Oui. » Ma voix n'était qu'un murmure. « Oui, beaucoup changé.

— Et je te fais peur ?

— Oui. Je te crains. Tu es Inanna.

— Ah ! Reine des Cieux et de la Terre ! Mère divine ! Fille aînée de la Lune ! »

Elle a porté la main à sa bouche pour étouffer un gloussement, puis son rire a éclaté, strident. Stupéfait et tremblant, j'ai répété le signe de la déesse à plusieurs reprises.

« Ah oui, crains-moi ! » criait-elle, incapable de contenir sa sauvage gaieté. Elle me fustigeait : « Prosterne-toi ! Rampe ! Ah, le sot ! Ah, l'enfant ! Reine des Cieux et de la Terre ! Fille aînée de la Lune ! »

Dérouté jusqu'à la terreur par ce fou rire irrépressible qui sonnait comme un clair carillon, j'ai de nouveau effectué le signe de la déesse. Depuis toujours sa présence me jetait dans la confusion, même lorsqu'elle n'était qu'une enfant nue au regard pétillant et aux seins en boutons, qui riait en me serrant ardemment contre elle dans le couloir du temple et qui prophétisait de grands événements ; elle m'égarait encore quand, jeune prêtresse madrée, elle m'enjôlait perfidement jusqu'à la griserie dans les jeux de la séduction. Aujourd'hui, c'en était trop : elle était la déesse et la déesse se riait de moi. Terrorisé, je

frissonnais de panique. Silencieusement, j'ai supplié Lugalbanda de me protéger.

Puis elle s'est calmée et j'ai senti mon trouble s'atténuer. Elle m'a dit tranquillement : « Oui, je suis aujourd'hui différente. Je suis Inanna. Mais depuis toujours je le suis ; comprends-tu cela ? Crois-tu que la déesse ne savait pas, depuis le commencement des temps, qu'elle choisirait mon enveloppe en quittant celle qui m'a précédée ? Alors voici que mon tour est venu... Étais-tu présent, la nuit du Mariage ? »

— J'étais là, oui. Au premier rang. Ton regard s'est posé sur moi mais tu ne m'as pas vu.

— L'incandescence de la déesse m'aveuglait ce soir-là.

— Ou l'incandescence du dieu », ai-je corrigé étourdiment.

Elle m'a fixé, frappée de stupeur et de soudaine colère. Sous l'ocre jaune ses joues se sont empourprées et ses yeux ont jeté des éclairs. Mais son courroux s'est évanoui aussi vite qu'il s'était allumé. Elle a souri, disant : « Ah, c'est donc cela, Gilgamesh ? C'est cela qui te ronge ? »

Ma gorge était nouée, le feu me brûlait les joues ; j'avais le regard collé sur mes pieds.

Elle s'est approchée pour me prendre les mains. Elle m'a parlé doucement. « Je te le dis, n'en tire aucune déduction. Aucune ! il s'agissait d'un rite qu'il était de mon devoir d'accomplir, un rite et rien de plus. C'était la déesse qui l'étreignait, non la prêtresse. Et cela ne change rien entre nous. Me comprends-tu ? »

Lorsque tu seras roi, je dormirai dans tes bras.

J'ai levé les yeux et nos regards se sont rencontrés franchement, pour la première fois en ce jour. « Je crois que oui.

— Alors qu'il en soit ainsi. »

J'ai gardé le silence. Elle demeurait trop forte pour moi, et son autorité irrésistible.

Et puis j'ai demandé au bout de quelque temps : « De quel nom viens-tu de m'appeler ? »

— Gilgamesh.

— Mais ce n'est pas mon nom ?

— Ce le sera, a-t-elle répondu. Gilgamesh : l'Élu. Tu régneras sous ce nom. C'est un nom des Anciens, du peuple de la déesse qui dominait le Pays il y a bien longtemps. La révélation m'en est venue durant mon sommeil, la première fois que la déesse m'a visitée. Prononce-le : *Gilgamesh. Gilgamesh.*

— Gilgamesh.

— Le roi Gilgamesh.

— Ce serait impie. Dumuzi est roi.

— Le roi Gilgamesh. Dis-le. Dis-le ! »

Une fois encore j'ai frissonné. « Ne m'impose pas cela, Inanna, je t'en supplie. Si les dieux se proposent de me faire roi, cela viendra en son temps. Aujourd'hui Dumuzi siège sur le trône. Je ne me donnerai pas le titre de roi devant toi, pas encore et pas ici, dans la maison de la déesse. »

La colère est revenue dans ses yeux. Elle n'aimait pas qu'on lui résistât.

Puis elle a haussé les épaules comme si, d'une seconde à l'autre, elle chassait de son esprit les propos que nous venions d'échanger. D'une voix différente, unie, précise, elle m'a demandé : « Pourquoi me dissimules-tu tes secrets ? »

J'ai sursauté. « Mes secrets ? »

— Tu sais très bien ce dont je parle. »

J'ai senti une pression s'exercer derrière mon oreille droite, en manière de mise en garde. J'ai su ce qu'elle cherchait à me faire avouer et j'ai craint de le lui révéler. Je me suis tu. Dialoguer avec elle revenait à traverser un fleuve au gué perfide : à chaque instant on risquait le faux pas qui entraîne à sa perte.

« Pourquoi me dissimules-tu tes secrets, Gilgamesh ? »

— Il ne faut pas m'appeler de ce nom.

— Il est peut-être trop tôt, oui. Mais n'élude pas ma question.

— Pourquoi penses-tu que je te cache quelque chose ?

— Je le sais.

— Peux-tu lire dans mon esprit ? »

Elle a souri, énigmatique. « Peut-être. »

Je me suis recroquevillé dans un silence opiniâtre. « Alors je ne puis rien te dissimuler que tu ne saches déjà. »

— Je désire l'entendre de ta bouche. Cela faisait des jours et des jours que j'attendais ta visite et tes confidences ; mais tu n'es pas venu et j'ai dû te mander. Tu as changé. Je décèle en toi quelque chose de nouveau.

— Non, ai-je dit. C'est toi qui as changé.

— Toi aussi, m'a repris Inanna. Ne t'avais-je pas demandé de me tenir au fait lorsqu'un dieu fixerait sur toi son choix ? »

Je l'ai regardée, confondu. « Tu sais cela ? »

— Ce n'est pas bien difficile.

— Comment le sais-tu ? Est-ce inscrit sur mon visage ?

— Je l'ai senti, à distance de la moitié de la cité. Un dieu réside en toi désormais. Le nieras-tu ? »

J'ai secoué la tête. « Non, je ne le nierai pas.

— Tu avais promis de m'en faire part. C'était un serment. »

J'ai détourné le regard et lui ai confié d'une voix découragée : « C'est une chose très intime que cette adoption.

— Un serment », a-t-elle répété.

Une pulsation lancinante m'élançait à présent dans la moitié du crâne. J'étais impuissant en face d'elle. *Lugalbanda, guide mes pas, je t'en prie !* Mais seule me répondait la pulsation déchirante.

« Dis-moi le nom du dieu qui te protège maintenant.

— Toi qui n'ignores rien, ai-je risqué, pourquoi te dire ce que tu sais déjà ? »

La situation l'amusait en même temps qu'elle l'irritait. Elle m'a tourné le dos et s'est mise à arpenter la salle à grands pas ; elle a saisi les hautes gerbes de roseaux pour les étreindre fermement. Il régnait un silence pesant, étouffant, qui m'enchaînait comme sous, des anneaux de bronze. Car ce n'est pas mince affaire que de révéler le nom du dieu qui vous habite : on y abandonne une fraction de l'énergie qu'il vous dispense. Je n'avais pas encore assez confiance en mes propres forces pour me permettre d'y renoncer. D'un autre côté, je n'avais pas non plus l'aplomb nécessaire pour lui refuser ce qu'elle exigeait. Ma promesse s'était adressée à une prêtresse mais c'était la déesse qui en réclamait le respect.

J'ai parlé très doucement :

« Le dieu qui est entré en moi, c'est mon père le héros Lugalbanda. »

Elle a seulement fait : « Ah », puis encore : « Ah ! » Rien de plus, et le silence est retombé, angoissant. « Ne le répète à personne.

— C'est à Inanna que tu parles ! s'est-elle écriée, furibonde. Je ne reçois d'ordre de personne sur terre !

— Je te le demande : Ne le répète pas. Est-ce une si grande requête ?

— Tu n'as rien à me réclamer.

— Promets-moi seulement...

— Je ne fais pas de promesses. Je suis Inanna. » Le pouvoir de la divine présence s'est déversé dans la salle en un flot incoercible et glacial, plus intense que le froid de l'hiver, et qui absorbait toute chaleur vive : à cet instant Inanna buvait le suc de mon âme qu'elle asséchait pour n'en laisser qu'une coquille gelée. Impossible de bouger, impossible de prononcer un mot ; ah, que je me sentais juvénile, et sot, et innocent ! Devant moi se dressait l'incarnation vivante de la déesse dont les yeux jaunes flamboyaient comme les yeux d'un fauve dans la nuit.

Quelques jours plus tard, rentrant d'une journée d'exercice au javelot sur le terrain d'entraînement, j'ai trouvé sur mon lit une tablette scellée. On était, je m'en souviens, le dix-neuvième jour du mois, jour néfaste entre tous. En hâte j'ai brisé l'enveloppe d'argile brune et j'ai lu le message qu'elle enfermait. Je l'ai relu et relu encore. Ces quelques mots gravés sur la tablette m'ont fait l'effet d'un coup de poing ; ils m'arrachaient en un éclair du bien-être de ma cité natale pour m'emporter dans l'inconnu de l'exil ; non plus des mots gravés mais le souffle tempétueux du très puissant Enlil.

La tablette disait ceci : Fuis Ourouk immédiatement. Dumuzi en veut à ta vie.

Et le sceau était celui d'Inanna.

Ma première réaction était toute de défi impétueux et aveugle. Mon cœur battait à se rompre ; mes poings se sont fermés. Qui était Dumuzi pour oser menacer le fils de Lugalbanda ? Qu'avais-je à craindre de cette limace torpide ? Et encore je me suis dit : le pouvoir de la déesse dépasse celui du roi ; quel besoin aurais-je de fuir la ville ? Inanna me protégera.

Alors que je marchais de long en large, bouillant de rage, l'un de mes serviteurs est entré. Il a vu ma colère et s'est apprêté à sortir, mais je l'ai rappelé.

« Qu'y a-t-il ? »

— Deux hommes, ô seigneur, deux hommes sont venus...

— De qui s'agissait-il ? »

Ses lèvres peinaient à prononcer les mots. Puis les phrases sont sorties : « Des esclaves de Dumuzi, je crois. Ils portaient au bras son ruban rouge. » Les yeux de l'homme brillaient d'appréhension. « Ils avaient des couteaux, mon seigneur, cachés sous leur tunique ; j'ai vu l'éclat du métal ! Seigneur... mon seigneur...

— Ont-ils dit ce qu'ils voulaient ?

— Te parler, ils ont dit... » Il bégayait, blême de terreur. J'ai dit que tu étais en c-c-compagnie de la d-d-déesse ; ils ont répondu qu'ils allaient r-r-revenir, re-revenir ce soir...

— Ah, tout est donc vrai », ai-je murmuré. Je l'ai saisi par un pan

de sa tunique pour l'attirer vers moi et je lui ai chuchoté : « Ouvre l'œil ! Si tu les vois réapparaître, viens me prévenir aussitôt !

— Oui, seigneur !

— Et ne révèle à personne où je me trouve !

— À personne, mon seigneur ! »

Je l'ai relâché et il a décampé. Je me suis remis à faire les cent pas dans la maison, la gorge sèche, tremblant, non pas de frayeur mais de colère et de dépit. Avais-je d'autre issue que la fuite ? Et je me suis aperçu de l'inconscience de mon attitude téméraire. Je pouvais, certes, me montrer hardi ; je le payerais de ma vie. Quelle outrecuidance ! Qui était Dumuzi pour oser menacer le fils de Lugalbanda ? Eh bien, rien moins que le roi. Et ma mort lui était acquise s'il en décidait ainsi. Inanna aurait-elle disposé de quelque moyen de me protéger, m'aurait-elle alors enjoint de m'enfuir ? J'ouvrais les yeux sur un gouffre de néant. Il ne fallait plus s'attarder un seul instant, je m'en rendais bien compte, fût-ce pour chercher à comprendre. En l'espace d'un battement de paupières, Ourouk m'était perdue. Partir, partir en hâte, sans même prendre le temps de faire mes adieux à ma mère ni de m'agenouiller au tombeau de Lugalbanda. En ce moment peut-être, les deux assassins que Dumuzi m'avait assignés s'en revenaient ici.

Aucune hésitation n'était permise.

Je ne comptais pas m'éloigner longtemps. Je trouverais asile en une autre cité, quelques jours, deux ou trois semaines si nécessaire, le temps d'apprendre ce qui m'avait attiré l'inimitié de Dumuzi et ce qu'il convenait de faire pour réparer. J'ignorais alors que quatre années d'exil m'attendaient, comme le cours des événements allait le confirmer.

Les mains gourdes, le geste incertain, j'ai rassemblé quelques affaires. Autant de vêtements que j'en pouvais emballer sur mon dos, mon arc et mon épée, l'amulette de Pazuzu que je tenais de ma mère et l'effigie de la déesse en pierre verte qu'Inanna m'avait donnée du temps où elle n'était que simple prêtresse ; une tablette gravée de formules magiques souveraines contre les blessures et la maladie, ainsi qu'une bourse de cuir enfermant la drogue que l'on brûle pour éloigner les spectres dans le désert. Enfin j'ai ajouté un petit poignard de forme ancienne, au manche orné de pierres précieuses, non qu'il fût bien tranchant, mais parce qu'il me venait de Lugalbanda, retour d'une campagne.

À la première heure de veille où s'allument les étoiles, je me suis glissé hors de chez moi et, à travers l'écheveau des rues étroites, je me suis dirigé avec une prudence extrême vers la porte du Nord. Il tombait une bruine légère et des plumes de fumée blanche s'élevaient des lampes de dix mille foyers vers le ciel crépusculaire. Mon cœur se brisait ; jamais auparavant je n'avais quitté Ourouk et j'ignorais ce qui

m'attendait au-delà des murs de la ville. J'étais dans la paume des dieux.

C'est la cité de Kish que j'ai choisie pour destination. Éridou, Nippour étaient plus proches et plus faciles à rallier ; mais Kish m'apparaissait un choix plus circonspect. Dumuzi jouissait d'une grande influence à Nippour comme en Éridou, mais Kish lui demeurerait hostile. Je ne tenais nullement à me rendre dans une ville pour m'y voir aussitôt réexpédié d'où je venais par complaisance envers le roi d'Ourouk. Il n'y avait guère de chances pour que le roi Agga de Kish, lui, éprouvât le besoin de faire une faveur à Dumuzi ; et Lugalbanda parlait souvent de lui, je m'en souvenais bien, comme d'un guerrier intrépide, un adversaire valeureux, un homme d'honneur. Ce serait Kish, donc ; à la grâce d'Agga.

La cité se trouvait très loin vers le nord, à bien des jours de marche. Pas question de voyager par le fleuve ; aucune embarcation légère, aucun radeau n'aurait pu remonter le cours rapide du Buranunu, et ç'aurait été courir trop de risques que tenter d'embarquer clandestinement à bord d'un grand vaisseau royal qui reliait entre elles les cités. Mais je savais une piste de caravanes qui longeait la berge orientale de la rivière. En la suivant vers le nord, pas à pas, j'étais assuré de parvenir à Kish tôt ou tard.

J'avais à vive allure, alternant la marche et le petit trot, et les ténèbres derrière moi se sont refermées sur Ourouk. Je n'ai fait halte qu'au mitan de la nuit. Et le sentiment m'a gagné de m'engager, loin de chez moi, dans un long voyage qui me conduirait aux confins de la terre, un voyage qui n'aurait jamais de terme. Il est vrai qu'à ce jour le terme n'en est pas venu.

J'ai dormi cette nuit-là dans un champ fraîchement labouré, enveloppé dans mon manteau, avec la pluie qui me tombait sur le visage. Mais j'ai dormi, et profondément. Je me suis levé à l'aube et me suis baigné dans le canal d'irrigation boueux d'une ferme, avant de déjeuner de figues et de concombres. Et je suis reparti vers le nord. Je ne ressentais pas de fatigue, une inépuisable énergie m'animait et je n'avais cure de marcher le jour durant. Le dieu était en moi pour me conduire, comme toujours, vers une destinée plus haute que la destinée des mortels.

Et le Pays se révélait plus magnifique que je ne l'imaginais. Le ciel, immense et lumineux, palpait de la présence divine. Sur les riches et larges plaines alluviales, la première herbe automnale poussait en prairies veloutées après la sécheresse intraitable de l'été. Le long des canaux reflleurissait le mimosa, reverdissaient les peupliers et les saules, les joncs et les roseaux. Le sombre Buranunu roulait à ma gauche, plus haut que la plaine, sur son lit de vase. Quelque part loin vers l'orient, je le savais, coulait l'autre grand fleuve, le véloce, le

sauvage Idigna qui dessine l'autre frontière du Pays : car nous disons « le Pays » pour désigner le territoire entre les deux rivières. Au-delà de ces bornes le monde nous est étranger ; en deçà est le domaine que les dieux nous ont alloué.

C'est de ces fleuves que nous viennent tous les dangers, toutes les épreuves, et les torrents dévastateurs et les inondations meurtrières, mais d'eux aussi toute fertilité, comme j'en percevais le miracle autour de moi, le long de mon chemin. Nous en sommes redevables à notre Père Enki. On dit que le dieu de sagesse, sous la forme d'un taureau sauvage, enfonça son membre colossal dans le lit aride des deux rivières et projeta sa semence en puissantes giclées jusqu'à les remplir de l'eau étincelante et salubre de la vie. Il en est toujours ainsi : l'eau du Père féconde le Pays, notre mère. Ce fut Enki encore, une fois les fleuves gorgés de sa semence féconde, qui inventa les canaux pour drainer l'onde jusqu'aux champs, qui créa les poissons et les roseaux des marécages, et l'herbe grasse des collines, les légumes et l'orge des terres cultivées, et le bétail des pâturages ; il confia ces largesses chacune à la garde d'un dieu spécifique.

Ces clartés que je tenais du harpiste Our-kununna et du père de l'école n'étaient restées que des mots à ce jour ; et voici qu'elles prenaient chair : les champs d'orge et de blé qui s'alourdissent des épis mûrs, les palmiers dattiers chargés de fruits encore verts, les mûriers et les cyprès, les vignes lestées de grappes sombres et luisantes, les amandiers et les noyers, les troupeaux enfin de bœufs, de chèvres et de moutons. Le Pays regorgeait de vie. J'ai vu dans les lagunes le long des canaux se vautrer les buffles, s'égayer de grandes volées d'oiseaux, le plumage éclatant, et se couler tortues et serpents en grand nombre. J'ai vu aussi le lion à la crinière noire. J'ai désiré voir de même l'éléphant, mais il n'était point là cette saison. Et de toutes les créatures, sangliers, hyènes, loups et chacals, aigles, vautours, antilopes et gazelles, il y avait multitude.

Au cœur de la nature, je chassais le lièvre et l'oie pour me nourrir, et je cueillais les baies sauvages et les noix. Au village, les paysans m'accueillaient à leur table et me restauraient de haricots et de pois, de lentilles et de melons dorés ; ils m'abreuvaient de bière. À personne je n'ai dit mon nom ni celui de ma cité ; devais-je à mon comportement de jeune prince une hospitalité si généreuse ? C'est faire injure aux dieux, en tout état de cause, que fermer sa porte à l'étranger qui vient en paix. Les filles de fermes ne demandaient pas mieux que de me tenir chaud la nuit et j'ai, plus d'une fois, repris ma route à regret, ou bien envisagé d'emmener avec moi l'une de ces tendres compagnes. Mais, à regret ou non, je reprenais mon chemin, et toujours seul. Seul j'étais lorsque je suis enfin parvenu à la grande cité de Kish.

Mon père parlait volontiers en termes généreux de Kish. « S'il est une cité, disait-il, qui puisse se prétendre à bon droit l'égale d'Ourouk, son nom est Kish. » Et j'estime qu'il avait raison.

Tout comme Ourouk, Kish est établie tout près du Buranunu et tire sa prospérité du commerce fluvial entre les villes ainsi que du commerce maritime qui remonte des provinces côtières. Comme Ourouk, elle est enceinte de murailles protectrices. Il y vit un grand nombre d'habitants, quoique un peu moins que chez nous ; Ourouk est vraisemblablement la plus grande cité du monde : en la cinquième année de mon règne, mes collecteurs d'impôts ont dénombré quatre-vingt-dix mille personnes, esclaves compris. Je pense que Kish n'en compte que les deux tiers, ce qui est déjà considérable.

Bien avant la puissance d'Ourouk, Kish avait accédé à la suprématie sur le Pays. Je parle de ce temps où la royauté pour la seconde fois descendit du Ciel, après que le Déluge eut détruit les premières cités. Kish obtint le siège de la royauté et Ourouk n'était alors qu'un village. Je me rappelle que le harpiste Our-kununna chantait le récit du roi de Kish Éтана, qui assura la stabilité du Pays et que partout on saluait comme le roi des rois. Éтана : celui qui s'éleva jusqu'aux deux avec l'assistance d'un aigle, en quête de la plante de fécondité car il n'avait pas d'enfant.

Son fabuleux voyage lui apporta l'héritier qu'il désirait, mais qu'importe puisque aujourd'hui ce même Éтана de Kish séjourne en la Maison de la poussière et de l'ombre et que la cité ne détient plus la suzeraineté sur le Pays. Au temps du règne d'Enmebaraggesi sur Kish, Ourouk s'éveillait à la gloire. Meskiaggasher, fils du Soleil, nous fut donné pour roi alors qu'Ourouk n'était point encore Ourouk mais la seule réunion des deux villages d'Eanna et de Kullab ; et Meskiaggasher fit en sorte qu'Enmebaraggesi lui témoignât du respect. Ensuite est venu mon grand-père, le héros Enmerkar, à qui l'on doit la véritable fondation de la cité ; et puis Lugabanda. Sous le règne de ces deux héros, nous avons conquis notre indépendance vis-à-vis de Kish et nous avons atteint notre pleine grandeur, dont me voici le garant depuis tant de lustres.

En ces temps de ma jeunesse, Enmebaraggesi avait depuis longtemps disparu et son fils Agga régnait sur Kish. Par une journée ensoleillée de l'hiver, j'ai pour la première fois vu cette cité, haut dressée sur la plaine unie du Buranunu, derrière des murailles hérissées de maintes tours d'une blancheur éblouissante où flottaient de longues bannières rouge cramoisi et vert d'émeraude. Kish était une ville bâtie sur deux éminences, ai-je constaté, et les deux centres, de l'est et de l'ouest, délimitaient à leur jonction un quartier bas. Les temples de Kish s'élevaient sur des terrasses considérablement plus hautes que la Terrasse blanche d'Ourouk, et des escaliers aux marches

innombrables y conduisaient, jusqu'à une altitude telle qu'ils semblaient culminer dans le ciel. Cela me paraissait grandiose d'asseoir la demeure des dieux dans une telle proximité des cieux ; lorsque j'ai reconstruit les temples d'Ourouk, je gardais en mémoire les terrasses altières de Kish. Mais bien des années devaient s'écouler avant qu'il en fût temps.

Rien ne m'avait préparé au spectacle de la majesté intimidante de Kish. La ville entière proclamait : « Je suis grande et toute-puissante, je suis l'invincible cité. » Je n'étais encore qu'un jeune garçon, j'avais quitté pour la première fois ma demeure, mais il n'y avait place pour la crainte dans mon cœur.

Je me suis présenté devant les murs de Kish et l'un des gardes est sorti à ma rencontre, la figure maussade ; il balançait nonchalamment la massue de bronze de sa fonction et m'a examiné comme si je n'étais rien du tout, quelque morceau de carne sur pied. Je lui ai retourné son regard de mépris insolent, œil pour œil. Et, la main légèrement posée sur le pommeau de mon épée, je lui ai déclaré : « Va dire à ton maître que le fils de Lugalbanda est venu d'Ourouk pour lui donner le salut. »

Et j'ai dîné ce soir-là dans la vaisselle d'or du roi Agga, inaugurant ainsi en son palais quatre années de séjour dans la cité de Kish.

C'est avec chaleur que m'a reçu Agga : voulait-il témoigner son respect pour mon père ou son accueil procédait-il de quelque dessein rusé de m'utiliser contre Dumuzi ? Les deux probablement, car c'était un homme d'honneur, ainsi qu'on me l'avait dit, mais un monarque aussi, par toutes les fibres de son corps, et qui entendait bien tourner chaque événement inattendu à l'avantage de sa cité.

L'homme était robuste, rose de peau, charnu et bedonnant ; buveur de bière et carnivore voluptueux. Il avait le crâne absolument chauve. Il se faisait raser chaque matin dans la salle du trône avant d'ouvrir audience aux courtisans et fonctionnaires. Ses barbiers se servaient de lames extrêmement affilées d'un métal blanc que je n'avais jamais vu. Agga disait qu'il s'agissait de fer, à ma grande surprise car je croyais le fer plus sombre et de peu d'intérêt pratique : c'est un métal friable et qui s'aiguise mal. Mais j'ai plus tard appris d'un chambellan que ce fer, d'un genre tout à fait particulier, était tombé du ciel au pays de Dilmoun et qu'on l'avait allié à un autre métal sans nom pour lui donner sa couleur et sa résistance singulière. Bien souvent depuis, j'ai souhaité disposer d'une réserve de cet étrange métal pour en forger mes armes, et du secret de sa fabrication, mais je n'ai obtenu ni l'une ni l'autre.

Quoi qu'il en soit, jamais je n'ai rencontré personne d'aussi près rasé qu'Agga. Ses ministres affichaient la même calvitie, à l'exception de ceux qui descendaient du peuple du désert et dont la chevelure épaisse et frisée eût été trop pénible à raser. Je le comprends fort bien, moi qui ai hérité la même toison de mon père Lugalbanda. Il me semble que coule en moi un peu du sang du désert : mes cheveux et ma barbe en témoignent, si je n'ai pas, toutefois, le nez assez pointu et crochu. On trouve dans chaque cité du Pays les fils de ce peuple du désert, mais davantage à Kish qu'en toute autre ville de ma connaissance. Ils y représentent bien la moitié de la population et l'on y entend parler leur langue, si différente, presque aussi souvent que la nôtre.

Agga n'ignorait point que je m'étais enfui. Il paraissait très au courant des affaires d'Ourouk, en vérité bien plus que moi-même. Je n'avais pas à m'étonner qu'un roi de son envergure entretînt un réseau d'espions au sein de la plus grande cité rivale. Ce qui m'a surpris, c'est la source d'où il tenait ses renseignements ; mais je ne devais la découvrir que beaucoup plus tard.

« Qu'as-tu donc fait, s'est-il enquis, pour encourir l'hostilité de Dumuzi ? »

Je me l'étais aussi demandé. Étrange, que Dumuzi soudain me regardât comme son ennemi alors qu'il m'avait si peu prêté attention durant les six ou sept années qui avaient suivi le décès de mon père. Je n'avais de tout ce temps certainement jamais présenté la moindre menace pour son autorité. J'étais certes vigoureux et plus grand que mon âge, mais bien loin de prétendre à quelque rôle que ce fût dans le gouvernement de la cité. Dumuzi ni personne ne pouvait manquer de le constater. Il m'était sans doute arrivé, dans mon enfance, de revendiquer un destin de roi, soit, mais c'était là vantardise de petit garçon encore tout imprégné du souvenir lumineux de son père Lugalbanda régnant. Et, si j'avais ensuite caressé des rêves de pouvoir – ce que je ne pouvais nier –, je les avais gardés pour moi-même.

Mais, assis à la table d'Agga, plongé dans ces réflexions, il m'est venu à l'esprit qu'une autre personne en Ourouk s'adonnait à la distraction de prédire ma fortune, une personne pour qui ma destinée de roi ne semblait faire aucun doute. N'avait-elle pas suggéré les plaisirs qu'il nous serait donné de partager lorsque ce jour viendrait ? Ne s'était-elle pas avancée jusqu'à imaginer le nom sous lequel je régnerais ?

Et cette personne avait la voix très proche de l'oreille de Dumuzi.

J'ai interrogé Agga : « Que penserait Dumuzi s'il s'avisait de suspecter la présence en mon âme du dieu Lugalbanda, venu s'y établir dans le souffle de son esprit divin ? »

— Ah... est-ce le cas ? » m'a répondu Agga promptement, et son regard brillait.

J'ai saisi mon bol de bière pour en siroter quelques gorgées en silence.

Au bout d'un instant, il m'a scruté attentivement et m'a dit : « Si c'était le cas, ou si Dumuzi se le figurait seulement... eh bien, je crois qu'il te tiendrait pour un danger. Il sait qu'il ne vaut pas cinq poils de la barbe de ton père. Il redoute le nom même de Lugalbanda. Et pourtant Lugalbanda, mort, ne présente pour son trône aucune menace.

— Oui, c'est sûrement vrai.

— Ah (sourire d'Agga), mais si l'on apprenait en Ourouk que

l'esprit du grand, du valeureux Lugalbanda est venu désormais s'établir dans le corps puissant de son noble fils, si ce fils atteignait l'âge de réclamer quelque rôle dans le gouvernement de la cité, alors, oui, tu passerais pour un danger aux yeux de Dumuzi, un très grave danger en vérité...

— Assez grave pour me faire assassiner ? »

Les mains d'Agga se sont levées, paumes à l'extérieur. « Que dit le proverbe ? *Le pleutre voit le lion là où le brave ne voit qu'un chat* ? Moi, je n'aurais nulle crainte du fantôme de Lugalbanda, si j'étais Dumuzi. Mais je ne suis pas Dumuzi, et lui considère les choses autrement. » Il a fait signe à l'esclave et m'a resservi de la bière qu'il a versée lui-même du pot. Puis il a ajouté : « Si Lugalbanda est véritablement le dieu qui a porté son choix sur toi – et je n'en serais pas davantage étonné –, alors tu imagines l'imprudence de le laisser entendre à Dumuzi.

— Je comprends bien. Mais, quoi qu'ait pu apprendre Dumuzi, il ne le tenait pas de moi.

— Il le tenait de quelqu'un cependant, de quelqu'un qui le savait par toi. Ai-je tort ? »

Je ne l'ai pas nié.

« C'est donc que tu t'es confié légèrement à un ami qui n'était pas un ami et que l'on t'a trahi, hein ? Me suis-je trompé ? »

J'ai dit, les lèvres serrées : « Je lui avais demandé de n'en souffler mot à personne ! Mais elle a refusé de promettre. Elle s'est mise en colère, en fait, lorsque j'ai réclamé ce serment.

— Ah, ah. *Elle* ? »

Je suis devenu rouge. « Je t'en révèle plus que je ne devrais. »

Il a posé sa main sur la mienne. « Voyons, mon garçon ! tu ne me révèles rien que je ne sache déjà ! Mais te voici à l'abri de Dumuzi. Tu es ici sous ma protection et aucune trahison ne peut t'atteindre dans ma cité. Allez ! Allez, sers-toi de cette bière ! N'est-ce pas un nectar ? L'orge dont on la brasse est entièrement réservée à la consommation du roi. Allez, bois, mon garçon ! Bois, bois, bois ! »

Et j'ai bu, encore bu. Mais mon esprit demeurerait clair car je brûlais d'une fureur qui dissipait l'ivresse dont la bière d'Agga aurait pu m'envahir. Aucun doute, elle avait couru rapporter à Dumuzi mes confidences à l'instant même où elle les avait partagées ; elle n'avait pas envisagé une seconde dans quel péril son indiscretion me plongeait. Mais peut-être était-ce volontaire ? Une délation ? Pourquoi ? Je n'y voyais aucune raison. Il s'agissait plutôt d'un acte irréfléchi : communiquer à Dumuzi la seule chose que je l'avais suppliée de taire absolument. Et pourtant, pourtant, n'avait-elle pu suivre quelque dessein dont je ne saisisais pas la subtilité ? Lequel, je l'ignorais, mais nul autre qu'elle n'avait manigancé mon exil en

divulguant mon secret à l'homme le plus susceptible de s'en alarmer. À ce moment un tel accès de rage m'a traversé que je l'aurais étranglée de mes mains, toute prêtresse qu'elle fût, si elle s'était trouvée à ma portée.

Et puis la colère s'est évanouie. Tard dans la nuit nous sommes restés ensemble, Agga et moi, il m'a parlé de ses batailles contre Lugalbanda et de ce jour où ils se sont affrontés en combat singulier devant les murs de Kish ; des heures durant les haches ont retenti contre les boucliers, jusqu'au crépuscule, sans que l'un parvienne à blesser l'autre. Il avait toujours tenu mon père dans la plus haute estime, même au temps du conflit qui en faisait des ennemis mortels. Ceci dit, il a réclamé qu'on ouvrît un nouveau pot de bière. Il buvait comme un trou ; fallait-il s'étonner qu'il eût tant de chair sur les os ? À mesure que l'alcool embrumait ses esprits, il embrumait aussi ses récits que j'avais maintenant peine à suivre. Il s'est mis à raconter les campagnes de son père Enmebaraggesi et celles de mon grand-père Enmerkar, des guerres qui avaient eu lieu quand il n'était qu'un enfant ; puis il a dérivé vers un imbroglio de légendes antiques de Kish, où se mêlaient des rois qui pour moi n'étaient plus que des noms, des noms exotiques, Zukakip, Buanoum, Mashda, Arourim et d'autres du même genre. À proportion de son ivresse et de sa somnolence croissantes, je me sentais de mon côté plus éveillé. Mais je le sentais aussi moins brumeux qu'en apparence, et d'une attention vigilante à mon endroit : je n'oubliais pas que ce vieillard qui me faisait face était le roi de Kish, le très grand prince d'une grande cité, qu'il avait survécu à cent batailles meurtrières et qu'il demeurerait l'homme, sans doute, le plus sagace de tout le Pays.

Il m'a fait attribuer une suite à l'intérieur du palais royal et m'a fourni autant de concubines que j'en désirais ; puis il m'a donné une épouse. Elle se nommait Ama-sukkoul, elle était née des œuvres d'Agga et d'une de ses servantes, c'était une vierge de treize ans. Lorsqu'il me l'a offerte, je n'ai su que répondre car j'hésitais sur l'opportunité de prendre femme dans une ville étrangère ; en outre il eût été pour le moins souhaitable d'obtenir le consentement de ma mère Ninsoun. Mais Agga dur comme bronze estimait inconvenant qu'un prince d'Ourouk, hôte de Kish, restât sans épouse. Il était aisé de s'apercevoir que je l'offenserais gravement en ne manifestant que dédain pour sa fille, et donc son hospitalité. J'ai calculé qu'un mariage à Kish ne me lierait pas dans ma ville natale au cas où il s'avérerait souhaitable de m'en libérer. Ainsi ai-je pour la première fois pris femme. Ama-sukkoul était fille d'humeur enjouée, ronde de poitrine, douce et souriante ; il est vrai qu'elle s'exprimait peu et que je n'ai pas souvenir de l'avoir entendue parler durant les années de notre mariage, si l'on ne s'adressait pas à elle. Je regrette que nous n'ayons

pas été plus proches. Mais les dieux m'ont refusé la grâce d'ouvrir mon cœur à une femme au sein du nœud conjugal. Car j'ai eu des épouses, oui – c'est le devoir d'un roi –, mais aucune qui me fût davantage qu'une étrangère.

Et j'en sais la raison. J'ose la porter maintenant à votre connaissance, mais vous l'auriez vous-mêmes découverte au fil du récit de ma vie : tout au long de mon existence un lien aussi indéfectible que mystérieux m'a uni à une femme au cœur insondable, la prêtresse Inanna. Le mariage au sens commun m'était interdit avec elle qui pourtant n'a laissé place à aucune autre femme dans mon cœur. Je l'ai aimée, je l'ai haïe, et souvent dans le même instant ; et je me suis engagé dans un affrontement de l'âme avec elle, tel que je n'ai pu goûter avec aucune la simplicité des amours domestiques. Telle est la vérité. Est-il encore des naïfs pour croire la vie des rois et des héros si facile ?

Agga s'est aussi assuré une autre prise sur ma personne : il m'a lié par un serment d'allégeance destiné à peser sur le cours entier de ma vie, même si je devenais roi d'Ourouk. « Je t'ai juré protection, m'a-t-il fait valoir. À ton tour, il te faut me jurer loyauté. » Je me suis demandé si je n'allais pas honteusement brader Ourouk en me reconnaissant son vassal. Mais dans la solitude j'ai sollicité à genoux de Lugalbanda qu'il m'éclaire et sa voix ne s'est point fait entendre pour fustiger ce serment. J'ai pris en compte, par ailleurs, que chaque Sumérien du Pays d'une certaine façon doit encore allégeance à la cité de Kish, car c'est sur Kish que la royauté descendit au lendemain du Déluge, et les dieux ne lui ont jamais retiré formellement cette prééminence. Par mon serment, ainsi, je ne ferais qu'entériner un privilège déjà vaguement reconnu. Il m'est enfin venu à l'esprit qu'il me serait de peu de conséquence d'avoir confirmé Agga pour mon suzerain lorsque je serais roi d'Ourouk, tant que je ne lui devrais ni tribut ni soumission ; et rien dans le serment n'impliquait qu'il en fût ainsi. J'ai donc juré ma foi. Par le filet d'Enlil, j'ai juré loyauté au roi de Kish.

Il n'a pas été question que je retourne en Ourouk dans les jours ou les semaines qui ont suivi, comme je me l'étais imaginé possible. Peu de temps après mon arrivée à Kish, des émissaires de Dumuzi y sont venus me réclamer auprès d'Agga, avec autant de courtoisie que de fermeté. Ils ont plaidé d'une voix cauteleuse : « Le fils de Lugalbanda cruellement nous fait défaut. Notre roi désire ardemment son conseil et la force de son bras sur le champ de bataille.

— Ah ! leur a fait Agga tout en roulant des yeux comme sous le coup d'un immense chagrin. Mais le fils de Lugalbanda est devenu aussi mon fils et je ne m'en séparerais pas pour tout le Pays. Dites à Dumuzi que je mourrais de désespoir si le fils de Lugalbanda devait

sitôt s'éloigner de Kish. »

Et Agga m'a confié que Dumuzi, transi d'effroi, avait écouté ses espions lui soutenir mon intention de lever une armée à Kish dans le but de le renverser. « Tu as été proclamé l'ennemi de la cité, m'a-t-il dit, et si tu tombes entre les mains de Dumuzi c'est la mort qui t'attend. » Alors je suis resté à Kish. Mais j'ai fait parvenir un message à ma mère pour la rassurer sur ma santé et ma situation, et lui faire savoir que j'attendais l'heure propice à mon retour.

Je me suis aperçu que la ville de Kish, sous bien des rapports, ne différait guère d'Ourouk. Régime de viande et de pain, de bière et de vin de dattes en Ourouk, de même à Kish. Effets de laine ou de lin, selon la saison, en Ourouk comme à Kish, et même façon de s'en vêtir. Les rues d'Ourouk étaient étroites et sinueuses, exception faite des grandes avenues, à l'image des rues de Kish. Les maisons de Kish aux toits plats, parfois à un étage, construites de briques cuites et recouvertes de briques crues enduites d'un plâtre blanc, ressemblaient aux maisons d'Ourouk. Les langues qu'on parlait en Ourouk, on les parlait également à Kish ; et on y écrivait sur des tablettes d'argile comme celles d'Ourouk, avec les mêmes symboles. Unique différence – considérable en ce qui me concernait –, les mêmes dieux n'y régnaient pas. Certes, on n'y déniait pas la majesté du Père des Cieux, An, ni le pouvoir d'Inanna – eux à qui Ourouk consacre ses temples majeurs – mais ici les temples étaient voués au Père Enlil, Seigneur des Tempêtes, et à la grande Mère Ninhursag.

La présence constante de ces dieux et non de ceux d'Ourouk m'était insolite ; j'éprouve pour la déesse Inanna plus de crainte que d'amour, mais un peu d'amour aussi, et je trouve difficile de vivre en un lieu d'où Inanna est absente. Ainsi toutes choses paraissaient semblables, à Kish et en Ourouk, mais toutes différaient en profondeur, la couleur de l'air et son odeur aussi, car on n'y respirait pas dans le sillage d'Inanna.

C'est à Kish que j'ai enfin achevé mon apprentissage des arts de la guerre que j'avais quelque peu tardé à mener à son terme car, homme par l'âge désormais, et plus qu'homme par la taille et la force, je n'avais jamais connu le goût de la bataille. Agga m'y fit goûter, mieux encore il m'en offrit un somptueux banquet, bonne chère et breuvage à satiété.

Il menait guerre dans l'est, dans le royaume montagneux d'Élam. Cette nation regorge de ce dont nous manquons au Pays : le bois d'œuvre, les minerais de cuivre et d'étain, les pierres telles que l'albâtre, l'obsidienne, la cornaline et l'onix. Nous possédons en échange des produits de valeur : les récoltes abondantes de nos champs, l'orge et le blé, les abricots et les citrons, de même que la laine et le lin. Ainsi le commerce entre Élam et les cités de Sumer se

justifierait-il, mais les dieux en ont décidé autrement : pour chaque année de paix que nous entretenons avec les Élamites, trois années de guerre s'ensuivent. Les voici qui envahissent les basses terres et viennent nous piller : il nous faut alors envoyer nos armées les repousser et s'emparer chez eux des produits dont nous avons besoin.

Le père d'Agga, le royal Enmebaraggesi, avait remporté de grandes victoires en Élam, qui lui avaient permis d'assujettir un temps le royaume à Kish. Mais sous le règne d'Agga les Élamites étaient entrés de nouveau en sédition. Et la guerre maintenant faisait rage tout au long de la frontière. Durant ma deuxième année d'exil, donc, j'ai marché avec l'armée de Kish à travers la vaste plaine balayée des vents qui s'étend en avant de Suse, la capitale de l'Élam.

J'avais rêvé depuis bien des années de batailles, depuis le temps de mon enfance où mon père, dans le bref répit qui séparait deux guerres, faisait revivre pour moi les chars et les javelots. J'avais souvent connu l'affrontement sur les terrains de jeux d'Ourouk, imaginé des dispositifs de combat, conduit mes camarades en de farouches assauts contre d'invisibles ennemis. Mais il est un chant de bataille qu'entend seule l'oreille du guerrier, une musique aiguë et pénétrante qui traverse la torpeur des espaces avec le tranchant d'une lame : tant que l'on n'a pas eu connaissance de ce chant, on n'est pas un guerrier, pas davantage un homme. Je ne savais rien de ce chant avant que je l'entende, pour la première fois, auprès d'une rivière qu'on nomme le Karkhak, dans le pays d'Élam.

Toute la nuit durant, sous une lune éclatante, nous nous sommes préparés au combat : l'huile pour le bois et le cuir, le ponçage pour le bronze, jusqu'au miroitement. Le ciel était si clair qu'on y voyait marcher les dieux à grandes enjambées, vastes silhouettes sombres et cornues, bleues sur fond d'obscurité, et qui se déplaçaient de nuage en nuage. Le visage paisible et colossal d'An, à qui rien n'est caché, semblait emplir la nuée. On distinguait sur son trône le très puissant Enlil conjurant la tempête sur de lointaines terres. Et leur pouvoir soufflait dans l'air une chaleur âpre et torride comme le vent de la fièvre. Alors nous avons allumé des feux, nous leur avons sacrifié des bœufs, et les dieux sont descendus vers nous ; nous avons sur nos cœurs ressenti la pesanteur divine. À l'aube de cette nuit sans sommeil, j'ai coiffé mon casque étincelant, revêtu la courte tunique en peau de mouton, la protection de cuir pour l'entre cuisse, et j'ai grimpé dans mon char comme si j'avais vécu toute ma vie sur les champs de bataille.

Les trompettes ont retenti. Deux centaines de gorges ont hurlé le cri de guerre : « Agga et Enlil ! Agga et Enlil ! »

J'ai entendu ma propre voix, rauque et profonde, rugir ces mêmes mots que je n'aurais jamais imaginé ainsi proférer :

« Agga et Enlil ! »

Et nous nous sommes avancés sur la plaine.

Le conducteur de mon char se nommait Namhani. C'était un homme aux larges épaules, au coffre puissant, originaire de la cité de Lagash : on l'avait encore enfant vendu à Kish et il n'avait jamais connu que le métier de la guerre : les cicatrices lui couvraient le corps comme autant de cordons honorifiques, certaines d'un rouge enflammé, d'autres pâles sur sa peau sombre. Il s'est tourné vers moi et m'a grimacé un sourire juste avant de charger. Il était édenté, hormis trois ou quatre méchants chicots jaunes.

Agga m'avait fait don d'un char splendide à quatre roues et non deux comme il est d'usage d'en équiper les novices. Le fils de Lugalbanda, selon ses paroles, ne méritait pas moins. Et le roi m'avait octroyé quatre ânes d'attelage, robustes, rapides et résistants. J'avais moi-même aidé Namhani à les harnacher, fixé les courroies de sangle autour de leur poitrail, ajusté le joug et le collier, attaché les rênes aux anneaux dans leurs lèvres. C'étaient de bonnes bêtes, patientes et intelligentes. Il m'arrive de rêver à des charges guerrières sur des chars tirés, non par nos onagres placides, mais par de puissants chevaux aux longues pattes : s'imaginer pourtant harnacher des chevaux, hôtes sauvages et mystérieux des montagnes du nord-est, équivalait à vouloir harnacher le vent tourbillonnant. On prétend que, dans les contrées au-delà du pays d'Élam, il est un peuple qui a su domestiquer les chevaux pour les monter, mais je tiens cela pour mensonge. En des terres lointaines j'ai parfois surpris de noirs chevaux qui traversaient comme des spectres sur les eaux les plats pays balayés des tempêtes. Comment contraindre de telles créatures à nous servir, en admettant encore qu'on puisse les capturer ?

Namhani s'est emparé des rênes et s'est penché en avant, appuyé contre la peau de léopard qui recouvrait le châssis du char. J'ai entendu le gémissement des barres d'essieux, le grincement des roues de bois, les ânes ont pris le rythme d'une foulée soutenue, et nous voilà roulant sur la terre meuble et spongieuse, sus à la ligne noire des Élamites qui nous attendait à l'horizon.

« Agga ! Enlil ! »

Mes cris se mêlaient aux cris des autres et j'en ajoutais de mon cru : « Lugalbanda ! Père des Cieux ! Inanna ! Inanna ! Inanna ! »

On m'avait attribué le cinquième char, honneur insigne car le général et trois des fils d'Agga occupaient les quatre qui me précédaient. Huit ou dix autres me suivaient. Derrière le vacarme des chars marchaient les colonnes de fantassins ; à leur tête l'infanterie lourde, casquée et caparaçonnée d'épais manteaux de feutre noir, la hache à la main ; puis l'infanterie légère, formée de soldats pratiquement nus qui maniaient la lance ou l'épée courte. J'étais moi-

même armé d'une douzaine de javelots de superbe fabrication, longs et fins, qui reposaient dans mon carquois. Je disposais aussi d'une hache à double tranchant pour me défendre lorsque j'aurais épuisé mes javelots, ainsi que d'une petite épée, mince et maniable, si tout le reste venait à me faire défaut.

Tandis que nous roulions avec fracas vers l'ennemi, j'ai discerné une musique sur les ailes du vent, une musique comme je n'en avais jamais entendu : une note unique, incisive et farouche, qui se formait, à peine audible, puis s'amplifiait jusqu'à résonner dans toute la plaine. Elle tenait de la mélodie stridente que les femmes entonnent pour la mort du dieu Dumuzi lors de la fête des moissons ; mais ce n'était pas un chant de lamentation. C'était un chant clair et fougueux, de lumière et de feu. Nul besoin de me dire quelle était cette musique : c'était la musique du combat qui déferlait de nos âmes, toutes unies en cet instant. Car nous nous étions fondus en une seule entité, douée d'un seul esprit, nous qui chargions les Élamites, et c'est du feu de cette fusion que jaillit le chant silencieux que seule entend l'oreille du guerrier.

J'ai senti, au même moment, l'aura du dieu se répandre en moi, avec le bourdonnement d'insectes, la luminescence d'or et cette impression d'une présence allogène : Lugalbanda s'animait au plus profond de ma conscience. Je me suis campé fermement et, tel un rocher submergé par le courant rapide d'une rivière sombre, j'ai repoussé la crainte. Peut-être ai-je perdu le sentiment durant un court instant. Mais de nouveau j'étais lucide, d'une lucidité plus acérée que jamais auparavant. Et voici qu'au grand galop nous nous sommes rués sur les lignes ennemies.

Les Élamites n'ont pas de chars. Ils ont en revanche des multitudes à nous opposer, et d'épais boucliers, et l'âme tenace et dure que certains tiennent pour de la stupidité mais que je reconnais, moi, pour bravoure authentique. Ils faisaient front, massés devant nous, ces hommes à la barbe fournie, aux yeux plus sombres que la nuit de la nouvelle lune, vêtus de justaucorps de cuir gris, brandissant de sinistres épieux aux larges soies. Ils n'avaient pour visage que le poil et les yeux. Namhani a rugi puis il a précipité le char droit sur leurs rangs.

« Enlil ! Agga ! » Et moi : « *Inanna ! Inanna !* »

La déesse guerrière nous ouvrait le chemin, elle renversait les Élamites comme des quilles. Ils poussaient des cris aigus, s'écroulaient sous les sabots des ânes, et le char montait et retombait comme navire par gros temps, tandis que les roues passaient sur les corps à terre. Namhani faisait tourner une hache au long manche, à lame pointue, et l'abattait pour repousser les guerriers aux épieux qui cherchaient à nous serrer de près. J'ai saisi dans chaque main la hampe d'un javelot

et j'ai choisi mes cibles. Lugalbanda m'avait maintes fois répété que la tâche de l'avant-garde est de détruire le moral de l'ennemi, afin de faciliter l'avance du gros des chars de guerre et de l'infanterie. Et le meilleur moyen d'y parvenir, disait-il, consiste à repérer parmi les adversaires les figures de proue, héros et officiers, et de les abattre en premier.

J'ai regardé autour de moi et n'ai vu que chaos, tumulte de formes entrechoquées et d'épieux agités. Puis j'ai trouvé mon homme. Lorsque mes yeux se sont posés sur lui, le chant du combat dans mes oreilles s'est fait plus clair, plus brûlant, et la lueur incandescente de Lugalbanda s'est épanouie en une flambée soudaine, comme la flamme bleue qui jaillit du feu de joie où l'on a jeté le vin de dattes. *Celui-ci. Oui. Tue-le et tout sera plus aisé.*

Lui aussi m'a vu. C'était un chef de clan des montagnes, la barbe et la toison comme une fourrure noire, et son bouclier arborait la face d'un jaune démon aux yeux rouge flamboyant. Lui aussi savait l'intérêt de faucher tout d'abord les héros et je crois qu'il m'avait distingué comme tel, même si je ne méritais guère encore cet honneur. Son regard lançait des éclairs ; il a brandi son épieu.

Mon bras droit s'est levé et j'ai lancé mon javelot sans l'ombre d'une hésitation. La déesse l'a guidé vers sa cible et la pointe a pénétré dans la gorge du guerrier, juste entre sa barbe et la courbe du bouclier. Le sang a giclé de ses lèvres et ses yeux ont roulé comme ceux d'un dément. Il a laissé choir son épieu puis il est tombé à la renverse et s'est mis à battre des pieds tel un forcené.

Un grand cri, comme le soupir d'une bête formidable, s'est échappé de ceux qui l'entouraient. Plusieurs se sont penchés pour l'entraîner à l'abri. Et de ce fait une brèche s'est ouverte dans les rangs des Élamites, par laquelle Namhani a aussitôt engouffré notre char. J'ai lancé de la main gauche mon second javelot avec autant de réussite que le premier : un autre grand guerrier s'est abattu.

Et nous sommes entrés au cœur des forces ennemies, en compagnie de quatre ou cinq autres de nos chars. J'ai vu les hommes de Kish écarquiller les yeux en me désignant : il m'était impossible d'entendre leurs paroles mais ils dessinaient des signes sacrés à mon endroit, comme si la cape d'un dieu s'était étendue dans les airs au-dessus de ma tête.

J'ai fait usage de tous mes javelots sans jamais manquer mon but. La pression irrésistible des chars a semé la confusion parmi les Élamites, et leur courage ne pouvait empêcher que leur cause fût désespérée dès les premières minutes. L'un d'eux est parvenu à prendre pied sur mon char : il a tailladé l'âne attelé à main gauche et l'a blessé gravement. Namhani a fauché l'homme d'un seul coup de hache. Puis il a bondi du char, l'intrépide auge, pour couper les

longes avec son épée de poing et libérer ainsi l'animal blessé afin qu'il ne nous ralentisse pas. Un Élamite s'est dressé, l'épieu pointé vers le dos de Namhani ; je l'ai abattu d'un revers de hache et me suis retourné juste à temps pour enfoncer le manche de mon arme dans le ventre d'un autre qui venait de sauter sur le char par l'arrière. Tels ont été les seuls moments de danger. Les chars ont traversé les lignes ennemies, ils ont fait volte-face pour les prendre à revers tandis que nos fantassins se mettaient à l'œuvre, phalange redoutable d'une largeur de onze hommes. Ainsi la bataille a-t-elle tourné ce jour à l'avantage de Kish. Au crépuscule la rivière était rouge de sang et nous avons fêté la victoire dans l'allégresse, au son des harpes qui chantaient notre vaillance, alors que le vin coulait à flots. La journée du lendemain n'a pas été de trop pour nous partager le butin, tant il était copieux.

Durant cette campagne j'ai participé à neuf batailles et six escarmouches. À l'issue du premier engagement, on m'a décerné la seconde position, derrière le char du général mais en avant des fils du roi. Et ceux-ci ne m'en ont témoigné aucune colère. J'ai reçu quelques blessures, ici et là, sans gravité, et chacun de mes javelots a coûté la vie d'un ennemi. Je n'avais alors même pas quinze ans ; mais je suis de la race des dieux, là est la distinction. Mes propres soldats me regardaient avec crainte et, au lendemain de notre troisième victoire, le général m'a pris à part pour me dire : « Jamais je n'ai connu combattant de ta valeur. Mais il est une chose qu'il te faudrait éviter dans le feu de l'action.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Tu lances le javelot indifféremment des deux mains. Je voudrais que tu te serves de l'une ou de l'autre, mais non des deux.

— Je suis pourtant également adroit des deux côtés, ai-je répliqué. Et il me semble que cet avantage sème la terreur chez l'ennemi. »

Le général a souri du bout des lèvres. « Cela est vrai. Cependant mes soldats aussi te regardent. Ils sont tentés de voir en toi plus qu'un simple mortel, un dieu, car aucun homme ordinaire ne saurait combattre à ta façon. Et cette attitude est susceptible d'entraîner des complications, comprends-tu ? Car il est certes salubre de compter un héros parmi nous dans la bataille ; mais la présence d'un dieu se révèle parfois décourageante. Chaque jour, vois-tu, chaque homme de l'armée caresse l'espoir d'accomplir des miracles de vaillance, et cet espoir affermit son bras dans l'affrontement. Mais la pensée que ses efforts sont vains à le hisser au rang de héros de la journée parce qu'il entre en compétition avec un dieu, cela sape son esprit, cela pèse lourdement sur son cœur. Alors lance tes javelots de la main droite, fils de Lugabanda, de la gauche si tu veux, mais non des deux.

Comprends-tu mon souci ?

— Je comprends. » À la suite de quoi je me suis efforcé de ne lancer le javelot que du bras droit, dans l'intérêt de mes compagnons. Mais dans l'ardeur de la bataille il n'est pas toujours facile de se souvenir que l'on a promis de se battre avec telle main. Il m'arrivait d'empoigner un javelot de la main gauche et c'eût été folie que de changer de prise pour le projeter. Si bien que je n'ai guère tardé à cesser de m'en soucier. Nous avons remporté chacun des engagements. Et le général s'est abstenu d'y refaire allusion.

Ourouk était, au début de mon exil, constamment présente dans mes pensées, moins souvent par la suite et jusqu'à presque disparaître. J'étais devenu un homme de Kish. Durant les premiers mois, l'écho des hauts faits de l'armée d'Ourouk contre les tribus du désert ou les cités montagnardes d'Orient me remplissait d'orgueil : « nous » avions vaincu ; et puis les forces d'Ourouk ont quitté dans mon esprit la catégorie du « nous », et leurs activités ont cessé de me concerner.

Et je savais pourtant, si je prenais la peine d'y réfléchir, que mon existence à Kish ne me conduisait nulle part. Je vivais certes comme un prince à la cour d'Agga, et l'on m'accordait haute préséance militaire lorsque venait la saison de la guerre, à l'égal presque d'un fils du roi. Mais je n'étais pas fils du roi et je n'ignorais pas avoir atteint déjà le statut le plus élevé qu'il m'était possible d'espérer : prince, guerrier, peut-être général un jour, rien de plus.

En Ourouk j'aurais pu être roi.

Je me sentais, par ailleurs, toujours aussi affligé par cet abîme glacial qui me séparait des autres hommes.

Oui, j'avais des camarades, compagnons d'armes, de ribote, de lupanée et de rixes. Mais leur cœur m'était fermé. D'où provenait cette coupure ? De ma taille au-dessus des normes, de mon maintien royal ou de la présence divine qui planait en permanence sur moi ? Je n'aurais su le dire. Je savais seulement que le fléau de la solitude m'avait accompagné d'Ourouk à Kish, et je ne connaissais aucun sortilège pour m'en libérer.

Je songeais aussi à ma mère, souvent. Il m'était pénible de la savoir condamnée à vieillir sans la présence d'un fils à ses côtés. Je lui faisais tenir parfois de petits témoignages de mes sentiments filiaux, par des estafettes clandestines, et je recevais d'elle des messages en réponse, par l'intermédiaire des prêtres chargés des liaisons entre les cités. Jamais elle ne s'enquérât de mon retour qui pourtant, je le savais, devait la préoccuper plus que toute autre chose. Et je souffrais aussi de ne pouvoir me prosterner devant le tombeau de mon père afin de lui rendre les dévotions que sa mémoire exigeait. Car son esprit sans doute se manifestait en mon âme, il voyait par mes yeux, il

entendait par mes oreilles, mais cela ne me dispensait pas des rites dus à son fantôme. À Kish, il m'était impossible d'accomplir ces rites. Et cette carence me tourmentait.

De même, je n'arrivais pas à bannir entièrement de mes pensées le souvenir de la prêtresse Inanna, de son regard étincelant, de son corps mince et souple. À la venue de l'automne, chaque année, je m'imaginai dans la bousculade de la foule sur la Terrasse blanche, devant la prêtresse et le roi, la déesse et le dieu qui se présentaient au peuple ; une amère douleur se levait en moi à la pensée qu'elle allait, cette nuit-là encore, partager sa couche avec Dumuzi. J'avais beau me répéter qu'elle m'avait trahi, pour le moins qu'elle s'était montrée déloyale envers moi, elle rayonnait toujours en mon cœur et je me languissais de sa présence. La prêtresse, ainsi que la déesse qu'elle servait et incarnait, restait un personnage de danger, mais aussi de séduction, auréolé de désolation et de deuil, mais aussi de volupté et de passion. Plus encore, elle personnifiait l'union spirituelle de deux êtres, c'est-à-dire le Mariage sacré dans son essence. Elle était l'autre moitié de moi-même et elle le savait depuis toujours, depuis qu'un enfant avait trébuché dans le dédale des noirs corridors du temple d'Enmerkar. Or voici que j'étais un guerrier de Kish, et elle déesse d'Ourouk ; il m'était interdit de la rejoindre parce qu'elle avait fait de moi un proscrit dans ma cité natale, que ce fût par intrigue ou par légèreté.

Dans la quatrième année de mon exil, un prêtre au crâne rasé qui arrivait d'Ourouk est venu me rendre visite au palais d'Agga ; il m'a adressé le signe de la déesse avant d'extraire de sa robe une petite bourse noire en cuir de chèvre. Il me l'a placée dans la paume en disant ces paroles : « Voici pour le roi Gilgamesh, de la main même de la déesse. »

Je n'avais entendu prononcer cet étrange patronyme, Gilgamesh, qu'en une autre occasion, cela faisait déjà longtemps. Et le prêtre, en le formulant à son tour, m'ôtait le moindre doute sur l'identité de qui m'envoyait cette bourse.

Je l'ai ouverte après son départ, dans mes appartements privés. Elle contenait un petit objet miroitant, un cylindre-cachet, de ceux que nous utilisons pour notre courrier et nos documents de valeur. Il était taillé dans l'obsidienne blanche, si clair que la lumière le traversait parfaitement, si délicatement gravé, avec tant de raffinement, qu'il attestait la main d'un grand maître. J'ai fait venir un scribe et lui ai demandé de m'apporter sa plus belle argile rouge ; puis j'ai roulé soigneusement le cylindre sur l'argile afin de prendre connaissance de son empreinte.

Deux scènes étaient représentées sur le sceau, toutes deux tirées du récit d'Inanna dans le pays de la mort. L'une montrait Dumuzi

revêtu de nobles atours, altièrement assis sur son trône. Devant lui se tient Inanna, habillée de toile grossière, à peine remontée de son séjour aux Enfers. Son regard est le regard de la mort, elle élève les bras pour vouer son époux à l'infortune ; car c'est lui, le bouc émissaire désigné, dont le trépas détermine sa délivrance du monde d'En-bas. L'autre côté du sceau faisait suite à la première scène, on y voyait un Dumuzi tremblant, entouré de démons farouches qui le fauchent de leurs haches, tandis qu'Inanna arbore un regard triomphant.

J'ai supposé qu'Inanna ne m'avait pas envoyé ce cylindre-cachet dans le seul but de me remémorer cet illustre poème, non. Je l'ai pris pour un signe, une prophétie, un message brutal. Il enflammait un brasier dans mon âme et mon sang s'est accéléré comme le flot turbulent de la rivière, mon cœur s'est envolé comme l'oiseau qu'on libère du piège.

Mais la prudence m'est revenue, une fois passé cet accès d'émotion. À supposer que j'aie correctement déchiffré le message, fallait-il pour autant lui faire confiance ? Inanna, la prêtresse, m'avait déjà conduit vers l'abîme ; Inanna, la déesse, nul ne l'ignore, est la plus meurtrière des divinités. Le message venait de l'une sous les auspices de l'autre : n'était-ce point une invitation au plus funeste sort ? Il me fallait agir avec circonspection. L'après-midi même, j'ai fait porter une missive en Ourouk par l'un de mes esclaves personnels, et la missive disait : *Salut à toi, Inanna, noble dame des deux ! ô sainte torche, tu illumines le ciel !* C'est ainsi que le roi que l'on vient de sacrer adresse son premier hymne à la déesse. Qu'elle interprète à sa guise ! J'ai signé la tablette du nom qu'elle m'avait choisi, Gilgamesh, que j'ai fait suivre du symbole de la royauté.

Deux jours après, Agga m'a fait mander dans la salle du trône où il aimait à se produire de longues heures durant, la vaste salle aux murs d'albâtre où se répercutait l'écho. Il m'a déclaré : « La nouvelle m'est venue d'Ourouk que le roi Dumuzi est gravement malade. »

Une onde d'allégresse m'a traversé comme le sursaut des premières eaux printanières. J'ai senti que s'annonçait le début de l'accomplissement de ma destinée. Aucun doute, me suis-je dit, c'est la confirmation du message contenu dans les gravures du cylindre-sceau. Je l'avais correctement traduit : la malédiction d'Inanna était à l'œuvre. Et Ourouk serait mienne.

Mais devant Agga je n'ai fait que hausser les épaules : « Cette nouvelle ne saurait guère me chagriner. »

Il a secoué sa tête fraîchement rasée, depuis le crâne, aussi lisse qu'un œuf, jusqu'à la barbe et les sourcils. Il a tiré sur ses bajoues et s'est penché en avant, les bourrelets roses de son ventre nu se sont empilés les uns sur les autres, et il m'a considéré du haut de son trône

avec une évidente contrariété, feinte ou sincère, qu'en savais-je ? Il a fini par me dire : « Ah ! tu provoques la colère des dieux en tenant ce langage ! »

J'ai senti les pommettes me cuire. « Dumuzi est mon ennemi.

— Le mien également. Mais l'onction a fait de lui un roi de notre Pays, il porte la bénédiction d'Enlil et sa personne est sacrée. Tous, nous devrions nous lamenter de le savoir malade ; et toi surtout, enfant d'Ourouk, sujet de son royaume. J'ai l'intention de dépêcher une ambassade à Ourouk afin d'y transmettre mes prières pour sa santé. Et je compte faire de toi mon ambassadeur.

— Moi ?

— Prince d'Ourouk, du lignage de Lugalbanda, héros valeureux, je ne pourrais mieux choisir, même parmi mes propres fils. »

Stupéfait, j'ai répondu : « As-tu pris le parti de m'envoyer au malheur ? Car il est assurément dangereux pour moi de retourner en Ourouk, même maintenant !

— Certes non, m'a rétorqué Agga d'une voix douce.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Dumuzi souffre d'un mal sans rémission ; tu ne représentes plus aucune menace pour lui. Ourouk tout entière te fera bon accueil, et lui-même compris. Tu ne peux que tirer parti de la situation, ne le vois-tu pas ?

— S'il est mourant, oui. Mais dans le cas contraire ?

— Et même dans le cas contraire, mon ambassadeur bénéficie d'un sauf-conduit. Les dieux ne manqueraient pas de détruire la cité qui violerait cette immunité sacrée. Crois-tu qu'Ourouk oserait porter la main sur le héraut de Kish ?

— Dumuzi l'oserait. Si ce héraut est le fils de Lugalbanda.

— Dumuzi agonise, a répété Agga. Ourouk aura bientôt besoin d'un nouveau roi. En te dépêchant aujourd'hui, je te place dans la position la plus avantageuse. » Il s'est lentement levé du trône pour venir se planter à mon côté ; il a lourdement posé son bras sur mes épaules dans le geste d'un père. En vérité, il avait été comme un second père pour moi. La sueur perlait sur son crâne poli. Sa présence physique avait un impact presque aussi intense que celle d'un dieu : c'était un homme de poids, et je ne parle pas de sa masse charnue mais de l'impérieuse puissance qui émanait du plus profond de son être. Et cela malgré son haleine qui fleurait la bière. Je ne pense pas que notre Père Enlil sente la bière, non plus que notre Père An, le maître des Cieux. Tranquillement Agga ajoutait : « C'est chose presque certaine. Je tiens mes renseignements de la plus haute autorité d'Ourouk.

— De Dumuzi lui-même, dis-tu ?

— De plus haut. »

J'ai ouvert de grands yeux. « Tu es en relations avec *elle* ?

— Nous nous rendons mutuellement service, ta déesse et moi. »

Alors la vérité m'est apparue tout à coup, elle m'a frappé comme la flamme des dieux et je me suis brutalement senti privé de souffle. Le bourdonnement d'abeilles que génère l'aura du dieu m'a traversé le cerveau, une luminescence d'or parcourue d'ombres d'un bleu profond enveloppait Agga et tout ce qui se trouvait dans la salle : la tempête s'annonçait dans mon âme. Je me suis mis à trembler. J'ai serré les poings et j'ai lutté pour garder mon équilibre. Imbécile que j'étais ! Inanna s'était jouée de moi depuis le début. Elle avait manigancé ma fuite d'Ourouk en la rendant inévitable, elle savait que je m'en irais à Kish et que l'exil allait me permettre de me préparer à remplacer Dumuzi sur le trône. Cette conspiration associait Inanna et Agga ; le roi de Kish m'avait envoyé combattre pour sa cité, il m'avait formé comme prince et comme chef. Maintenant que j'étais mûr, on n'avait plus besoin de Dumuzi, on le précipitait vers la Maison de la poussière et de l'ombre. Héros, moi ? non, une simple marionnette qui dansait au son de leur musique. Et lorsque je serais roi d'Ourouk, c'est la prêtresse qui exercerait le pouvoir, elle et Agga qui m'avait extorqué le serment d'allégeance. Et le fils dont j'avais fécondé Ama-sukkoul, la fille du roi de Kish, régnerait sur Ourouk à ma disparition, apothéose finale du dessein d'Agga. Sa semence dominerait alors les deux grandes cités.

Cependant je pouvais encore espérer renverser la situation en ma faveur, si j'avancais avec prudence.

« Quand dois-je partir pour Ourouk ?

— Dans quatre jours, pour la fête d'Utu ; c'est un jour faste aux prémisses des entreprises audacieuses. » La main d'Agga s'agrippait toujours fermement à mon épaule. « Tu voyageras dans l'apparat de la majesté, et ils t'accueilleront dans l'allégresse. Tu emporteras de ma part de somptueux présents destinés au trésor d'Ourouk, en témoignage de l'amitié qui désormais régnera entre ta cité et la mienne, lorsque tu seras roi. »

À la veille de la fête d'Utu, la lune à son lever s'était couverte d'un voile : ce présage bien connu annonce au roi l'apogée de son pouvoir. Mais la lune se taisait quant à l'identité du roi : Agga, déjà roi, Gilgamesh, roi en puissance ? C'est le grave désagrément des présages comme des oracles dans leur ensemble : ils énoncent la vérité, mais nul ne peut garantir le sens de cette vérité.

De mon voyage vers Ourouk on peut dire qu'il fut celui d'un roi déjà couronné, de mon entrée dans la ville qu'elle évoquait celle d'un conquérant à l'heure du triomphe.

Agga m'avait pourvu de trois de ses plus fins vaisseaux, de ceux qui font commerce maritime avec Dilmoun ; leurs grandes voiles, écarlates et jaunes, se déployaient sous la brise qui nous poussait vivement vers l'aval, et nous allions ainsi, dans le plus grand appareil. J'emportais avec moi une profusion de richesses, cadeaux du roi de Kish : esclaves, jarres de vin et d'huile, ballots de tissus précieux, métaux et pierres de valeur, effigies des divinités. Trois douzaines de guerriers m'escortaient, ainsi qu'une garde d'honneur et bon nombre d'importants dignitaires de la cour d'Agga, parmi lesquels son astrologue, son médecin personnel et son échanson qui veillait à mon bien-être à chaque repas.

Mon épouse Ama-sukoul ne m'accompagnait pas car elle attendait la naissance prochaine de mon second fils. Je ne devais plus jamais la revoir ; mais cela, je ne le savais pas encore.

À chaque bourgade que nous dépassions le long du fleuve, les habitants s'assemblaient pour nous acclamer. Ils ignoraient bien entendu à qui s'adressait leur salut, et certainement ne se doutaient pas que l'homme de royal maintien, à la peau de bronze, qui leur retournait l'hommage dans un geste souverain, ne faisait qu'un avec le jeune fugitif auquel ils avaient quatre ans plus tôt accordé leur hospitalité. Ils avaient conscience cependant du prestige d'une escadre comme la nôtre et les cris des riverains, les bannières qu'ils agitaient nous suivaient jusqu'à ce que nous fussions hors de vue. On compte ainsi le long du fleuve deux fois douze villages importants au moins, chacun de plus de mille âmes, ceux du nord soumis à Kish, ceux du sud inféodés à Ourouk.

L'astrologue, la nuit, me montrait les étoiles et déduisait les présages inscrits dans le ciel. Je ne connaissais pour ma part que la brillante étoile du matin et du soir, l'étoile sainte d'Inanna ; mais il me désignait l'étoile rouge de la guerre et celle, blanche, de la vérité. Ces étoiles sont des planètes, c'est-à-dire des astres errants. Et il

m'indiquait encore les étoiles du ciel boréal, qui suivent la route d'Enlil, et celles du ciel austral, qui suivent la voie d'Enki ; les étoiles de l'équateur céleste, enfin, dans le sillage d'An. Il m'apprenait à repérer l'étoile du Chariot, l'étoile de l'Archer et l'étoile du Feu. Il me montrait la Grande Ourse, les Gémeaux, le Bélier et le Lion. Et me révélait plus d'un mystère que les astres recèlent, ainsi que la façon d'y lire les augures. Il m'enseignait aussi à me servir des étoiles pour me guider la nuit, et ces connaissances m'ont été inappréciables lors de mes voyages ultérieurs.

Il m'arrivait souvent, aux heures les plus sombres de la nuit, de me tenir à la proue du navire et de converser avec les dieux. J'ai cherché conseil auprès d'Enki le Sage et du puissant Enlil et du Père des Cieux, An, qui domine toutes choses comme l'arche du firmament. Ils m'ont accordé l'immense privilège d'entrer en mon esprit ; une faveur insigne, car je sais que les grands dieux ne manquent pas d'ouvrage et que le monde des mortels ne saurait retenir bien longtemps leur attention. Il en va de même pour les souverains d'icibas, qui n'ont guère de temps à consacrer aux enfants et aux gueux.

Or ces princes tout-puissants du royaume des dieux se sont penchés sur moi. J'ai senti leur présence réconfortante. Et j'en ai acquis la conviction d'être bien Gilgamesh, Celui qui est l'Élu ; les dieux n'ont pas pour habitude de prodiguer le réconfort et voici qu'ils s'étaient penchés sur moi tandis que nous faisons voile vers la cité d'Ourouk.

Au matin du neuvième jour du mois d'Ululu, je suis arrivé à Ourouk.

Les cieux étaient limpides, illuminés par un immense soleil radieux. On avait dépêché des émissaires pour annoncer ma venue, et la moitié de la ville, à ce qu'il m'a paru, s'était assemblée pour m'attendre lorsque mes navires ont accosté au Ponton blanc. J'ai entendu battre les tambours, sonner les trompettes et puis scander mon nom, mon ancien nom, mon nom de naissance que j'allais bientôt abandonner. Il y avait bien là dix mille personnes, massées depuis la digue du Navire d'An jusqu'à la porte Royale aux battants cloutés de métal.

J'ai sauté lestement à quai et je me suis agenouillé pour baiser les briques de la digue vénérable. Quand je me suis relevé, ma mère Ninsoun se tenait devant moi, merveilleusement belle sous le ciel lumineux, et comme une déesse. Elle était en robe cramoisie délicatement brochée de fils d'argent ; une longue fibule d'or agrafait son manteau à l'épaule. Elle portait sur sa chevelure la couronne d'argent des grandes prêtresses d'An, incrustée de cornaline et de lapis et rehaussée de reflets d'or. Elle n'avait pas vieilli d'une journée depuis notre séparation. Et ses yeux brillaient, j'y pouvais lire non pas

seulement la tendresse d'une mère mais encore la chaleur de la noble Ninhursag, fontaine de quiétude et de sérénité, notre mère universelle.

Elle m'a longuement examiné d'un regard à la fois de mère et de prêtresse. Je l'ai sentie évaluer la carrure et la puissance de mon corps ainsi que la présence qui m'auréolait dans la force de ma virilité. Était-il plus ferme assurance de la divinité de Lugalbanda que la divine morphologie de son fils ?

Elle a fini par tendre les mains vers moi et m'a nommé de mon nom de naissance, disant : « Viens avec moi au temple du Père des Cieux ; il me faut rendre grâces pour ton retour. »

À la tête d'une longue procession nous avons passé la porte Royale pour nous engager sur l'allée des Dieux. À chaque lieu de culte il convenait d'accomplir un rite. Au petit temple que l'on appelle le Kizalagga, un prêtre à la ceinture pourpre a embrasé une torche garnie d'épices où il a répandu une huile d'or afin de célébrer le rite de l'ablution de la bouche. Au lieu saint dit l'Ubshukkinakkou, on a enflammé une autre torche et brisé des cruches. Près du sanctuaire des Destinées on a sacrifié un taureau et fait offrande de la cuisse et de la peau rôties. Puis nous avons gravi les marches du temple d'An où le patriarche des prêtres, Gungunoum, a mélangé le vin et l'huile pour une libation devant le seuil, partie dans l'embrasure, partie sur la porte elle-même. Lorsque nous sommes entrés, il a immolé un taureau ainsi qu'un bélier, et j'ai rempli les encensoirs avant de dédier l'offrande au Père des Cieux et, successivement, à toutes les divinités.

Je n'ai pas posé de question, je n'ai pas prononcé une parole qui fût hors de propos. Je me mouvais comme dans un rêve, au son lancinant d'un lointain tambour lilissou que l'on ne bat qu'au moment d'une éclipse ou de la mort d'un roi. Et j'ai su que le roi Dumuzi avait trépassé et qu'on allait m'offrir la dignité royale.

Je n'avais pas encore perçu l'aura de la déesse. Je n'avais pas non plus posé les yeux sur la prêtresse Inanna. Jusqu'alors Ourouk m'avait dissimulé la déesse et je ne m'étais trouvé qu'en présence du Père des Cieux, à qui ma mère s'était vouée. Mais je savais qu'Inanna ne tarderait guère à se manifester.

« Viens », m'a dit Ninsoun, et nous avons quitté l'enceinte d'An pour celle de la déesse, nous avons gravi les marches de la Terrasse blanche jusqu'au temple d'Enmerkar.

C'est là que m'attendait Inanna.

À sa vue je me suis senti le souffle coupé. Les quatre années de mon absence avaient achevé de consumer en elle la fillette. Sa féminité était entrée dans une maturité épanouie, et sa beauté devenue irrésistible. Son regard sombre brillait toujours d'une étincelle impudique, mais une singulière autorité y avait supplanté la malice. Elle paraissait plus grande, plus mince, la ligne aiguë de ses

pommettes s'était accentuée ; mais elle avait la poitrine plus épanouie que dans mon souvenir. Sa peau brune était luisante d'huile. Elle ne portait pour toute parure que les ornements de la déesse, boucles d'oreilles et colliers de perles, triangle d'or au pubis, bijoux aux hanches, sur les ailes du nez, dans le nombril.

J'ai senti la présence musquée du souffle divin et, dans le même temps, le bourdonnement de l'aura du dieu. La lente et régulière pulsation du tambour a pénétré mon âme jusqu'au tréfonds, je m'y suis immergé jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un. Mon corps se raidissait sous la clarté du ciel tandis que les maillets couverts de feutre s'abattaient encore et encore. Mes yeux ont rencontré les yeux d'Inanna ; attiré par leur obscure immensité tout comme autrefois dans le regard de mon père Lugalbanda, je me suis abandonné un instant et j'ai dérivé dans le lac de leurs ténèbres.

Elle a souri, et ce sourire était terrifiant, le sourire du serpent d'Inanna. D'une voix basse et comme voilée, elle a dit : « Le roi Dumuzi est un dieu à présent. La cité n'a plus de roi. La déesse requiert ce service de toi.

— Je m'y consacrerai », ai-je répondu.

Il m'appartenait depuis toujours d'entendre ces paroles et d'y répondre ainsi.

Je savais devoir le trône à Inanna et Agga, qui avaient conspiré pour me l'offrir, dans leur propre intérêt, mais je n'en avais cure. Une fois roi, roi je serais ; je n'appartiendrais à personne et personne ne se servirait de moi. Tel est le serment que je me suis prononcé : une fois roi, roi je serais. Et que tremblent ceux qui ne l'entendraient pas ainsi !

Tout était déjà prêt. Au signe d'Inanna, on m'a conduit vers un édicule à trois côtés qui jouxtait le temple ; on y effectuait les préparatifs des cérémonies majeures. Six jeunes prêtresses m'ont dévêtu, baigné, oint le corps d'huiles parfumées ; elles ont peigné ma chevelure, l'ont brossée, nattée et nouée en un chignon ; puis elles m'ont passé une jupe à volants pour me couvrir des hanches aux pieds. Enfin j'ai recueilli dans mes bras les offrandes que le roi nouvellement couronné présente à Inanna, et je me suis lentement dirigé du vestiaire, à travers la fournaise du grand jour, sous le soleil d'été, vers le vestibule du temple d'Enmerkar. Et je suis entré revendiquer la dignité royale.

Les trois trônes étaient là, portant l'un l'emblème d'Enlil, le second l'emblème d'An et le dernier flanqué de la gerbe de roseaux d'Inanna. Le sceptre était posé sur l'un, la couronne sur l'autre. Et sur le trône du milieu se tenait assise Inanna, prêtresse et déesse, radieuse dans sa redoutable majesté.

Ses yeux ont rencontré les miens. Elle me regardait intensément,

comme pour me dire : *Tu es à moi, tu m'appartiens à jamais.* Mais j'ai soutenu ce regard avec une égale fermeté, comme pour lui répondre : *Tu me mésestimes, ma dame, si c'est ce que tu crois.*

Alors s'est ouverte la cérémonie, avec ses prières et ses libations. J'avais auprès de moi les dignitaires du règne de Dumuzi, chambellans et régisseurs, intendants et percepteurs d'impôts, ministres et gouverneurs, tous bientôt soumis à ma discrétion. Au chant des flûtes, aux sonneries des trompettes, j'ai allumé un globe de noir encens ; j'ai déposé mes présents devant chacun des trônes ; j'ai touché le sol du front devant Inanna, j'ai baisé la terre à ses pieds et lui ai remis les cadeaux appropriés. Il me semblait que j'avais accompli ces gestes des milliers de fois déjà. Une force renouvelée me parcourait comme si le sang me coulait deux fois plus abondant dans les veines, comme si je respirais du souffle de deux hommes, et tous deux géants.

Inanna s'est levée du trône ; j'ai contemplé le charme de ses longs bras et de son cou gracieux ; j'ai vu ses mamelles ondoyer sous les colliers de perles bleues. Elle s'est adressée à moi : « Je suis Ninpa, dame du sceptre », a-t-elle dit ; elle a saisi le sceptre sur le trône d'Enlil et me l'a remis. « Je suis Ninmenna, dame de la couronne. » Elle a pris la couronne du trône d'An et l'a posée sur mon front. Son regard, une fois de plus, a rencontré le mien. Et ce regard était de braise.

Elle m'a nommé de mon nom d'origine qui, de ce moment-là, jamais plus ne serait prononcé.

Puis elle a dit : « Tu es Gilgamesh, le prince d'Ourouk. Ainsi les dieux en ont-ils décidé. »

Alors j'ai entendu ce nom retentir par cent voix en même temps, plus sonore que la rivière qui mugit dans sa crue : « Gilgamesh ! Gilgamesh ! Gilgamesh ! »

J'ai dormi au palais cette nuit-là, dans le grand lit d'ébène et d'or de mon père et, avant lui, d'Enmerkar. La famille de Dumuzi avait déjà quitté les lieux, c'est-à-dire ses épouses et ses filles dodues et grassouillettes (les dieux ne lui avaient pas accordé d'enfant mâle). Avant de me retirer dans ma chambre, j'ai confirmé dans leurs fonctions les grands commis du royaume, dans le respect de la tradition, tout en sachant néanmoins que j'allais relever de leurs charges la plupart dans les mois à venir. Et j'ai royalement festoyé en leur compagnie, jusqu'à ce que la bière coule en torrents mousseux dans les rigoles de la salle des festins.

À l'issue de la soirée, le chambellan des concubines royales m'a demandé si je désirais une femme pour la nuit. Que oui ! ai-je répondu, autant qu'il m'en pourrait fournir. Et il m'en a fourni toute la nuit, sept, huit et douze d'entre elles. De leur ardeur j'ai conclu que Dumuzi très peu en avait fait usage. Je ne leur ai accordé qu'une étreinte chacune avant d'appeler la suivante. Et j'ai tenté dans leurs bras de combler ce vide en mon âme qui me causait tant de tourment. J'y suis parvenu, certes, durant chaque déduit, pour une demi-heure, avant que la douleur ne revînt m'assaillir comme le nuage de la tempête. Une femme, une seule, aurait su me délivrer de ma détresse. Mais cette femme, celle que j'aurais élue en cette nuit, eussé-je été libre du choix, ne m'était pas accessible, pas à cette heure, pas avant le nouvel an et le rituel du Mariage sacré. Alors je me suis laissé aller à revêtir de son visage celle-ci, celle-là, tandis que je les étreignais.

À l'aube je n'avais pas épuisé la vigueur de ma sève. Je me suis levé pour me rendre à pied, dédaignant les porteurs, jusqu'au cloître des courtisanes sacrées. J'y ai mandé la prêtresse Abisinti, celle qui dans l'initiation m'avait ouvert les portes de l'humanité. J'ai cru lire quelque terreur dans son regard, autant peut-être devant ma haute stature et ma force que parce que j'étais le roi désormais. J'ai souri en prenant sa main dans la mienne et j'ai dit pour la rassurer : « Regarde-moi comme l'enfant de douze ans à qui tu témoignais tant de douceur. »

Je crains d'avoir fait preuve de peu de douceur ce matin-là. Une

vigueur prodigieuse m'habitait, une vigueur nouvelle qui tenait à la dignité royale que j'avais acquise. Sans compter que la divinité était en moi. À trois reprises j'ai possédé la prêtresse, jusqu'à l'abandonner pantelante, légèrement hébétée et très inquiète de ne m'avoir pas encore rassasié. Rien en ce jour n'aurait pu me rassasier ; mais, par considération pour elle, j'ai choisi de lui épargner plus d'ahan. Abisimti était aussi belle que dans mon souvenir, la peau fraîche comme l'eau courante, les seins ronds comme la grenade : mais auprès d'Inanna sa beauté pâlisait comme la lune devant le soleil.

Et ma première journée de roi s'est écoulée. Je sentais à chaque heure le pouvoir et la majesté affluer dans mon âme. Le second jour, j'ai reçu l'hommage de l'assemblée de la cité.

À l'étranger qui demande comment on désigne le roi en Ourouk, tout citoyen répondra qu'il est choisi par l'assemblée : ce qui est l'exacte vérité mais non l'entière vérité.

Car c'est l'assemblée qui l'élit, mais sous l'empire des dieux, d'Inanna notamment qui, par la voix de sa prêtresse, fait connaître son choix. La royauté ne se transmet pas non plus systématiquement de père en fils, comme il est d'usage à Kish et dans bien d'autres cités, à ce que l'on m'a dit. Nous avons des conceptions différentes en ce domaine. Nous estimons que certains hommes possèdent par essence la divine qualité, la grâce en quelque sorte, qui les rend aptes à la souveraineté. Si cette grâce d'aventure passe du père au fils, comme d'Enmerkar à Lugalbanda, de Lugalbanda à moi-même, la raison en est qu'un fils emprunte bien des traits à son père : sa taille, la largeur de ses épaules, la forme de son nez, peut-être aussi l'étoffe dont on fait les rois. Mais ce n'est pas la règle et tous nos souverains n'ont pas été fils de rois.

Une fois que l'assemblée a élu le prince, elle n'exerce plus qu'une fonction de conseil et non d'autorité. S'il survient un désaccord entre elle et le roi, c'est la parole du roi qui prévaut. N'y voyez pas la manifestation d'un pouvoir tyrannique mais la conséquence logique d'une procédure pertinente d'élection. Car, vous en conviendrez, en temps de crise et d'incertitude, il est vital pour une cité de ne parler que d'une seule voix. Que se passerait-il si les dieux n'avaient pas d'avance désigné cette voix ? L'assemblée, dans le dialogue qu'elle entretient avec le roi, accorde cette voix, de même que le harpiste accorde son instrument ; mais lorsqu'elle parle c'est la voix du roi qui parle, autrement dit la voix de la cité, la voix des Cieux. Et si le roi dans son discours n'exprime pas la voix des Cieux, nul ne s'y trompera et les Cieux le feront choir de son trône.

Je m'étais concentré sur ces principes lorsque les hommes de l'assemblée sont venus me rendre leur visite protocolaire dans la salle des audiences du palais.

À leur tête, les libres citoyens qui forment depuis toujours l'Assemblée des hommes valides : ils représentent les bateliers et les pêcheurs, les cultivateurs et les éleveurs, les scribes, les joailliers, les charpentiers et les maçons. Ils ont traversé la salle, déposant à mes pieds leurs présents, ils ont touché mes chevilles selon le geste coutumier. Les ont suivis les doyens de l'Assemblée, ceux qui parlent au nom des ordres dominants, des familles princières et des castes sacerdotales. Ils manifestaient plus de richesse dans leurs présents, plus de vigilance aussi à prendre ma mesure. J'ai soutenu leur examen avec une assurance inaltérable. J'avais conscience d'être le benjamin de l'assistance, plus jeune que les Anciens, plus jeune aussi que tous les citoyens valides. Cependant j'étais roi.

J'ai senti la puissance sacrée liée à l'honneur du roi, et je m'en suis délecté. Mais une ombre noire s'est alors étendue sur ma joie, le souvenir de Lugalbanda gisant sur la civière d'albâtre et celui des cadavres des indigents au fil de la rivière, ce jour où j'avais escaladé les murailles de la cité. Je n'oubliais pas la farce sinistre que les dieux nous avaient jouée à tous, et même à ceux dont la gloire rivalisait avec la leur. *Souviens-toi que tu es mortel, souviens-toi qu'il ne t'est accordé qu'une heure fugitive de grandeur avant que te réclame la Maison de la poussière et de l'ombre.* De telles préoccupations assombrissaient jusqu'à mes instants les plus lumineux. Or j'étais jeune, et vive était ma force : j'ai chassé la pensée de la mort aussi souvent qu'elle s'est insinuée dans mon esprit et je me suis répété, comme au temps de mon enfance : *Mort, je te vaincrai ! Mort, je te terrasserai !*

« Durant tout le règne de Dumuzi, nous avons attendu ton retour. » Enlil-ennam, grand propriétaire terrien, m'adressait la parole. « Car Lugalbanda est en toi. »

Je l'ai considéré, quelque peu alarmé. Était-ce de notoriété publique en Ourouk ? Mais je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait que d'une formule ; il aurait dit tout aussi bien : « Le sang de Lugalbanda coule dans tes veines. » Ce que personne n'ignorait.

« Une sombre époque s'achève », a dit le doyen Ali-ellati, homme aux cheveux blancs dont la noblesse remontait à plus de quatre-vingt-dix mille ans. « Les signes et les présages devenaient confus. Les dieux refusaient de parler clairement. Et les augures menaçaient. Nous avons vécu dans la crainte et le pressentiment du malheur. Par la faute du roi. Oui : par la faute du roi.

— Et quel roi s'est montré Dumuzi ? ai-je demandé.

— Eh bien, ce n'était pas Lugalbanda, a répondu Enlil-ennam avec un large sourire affecté. Ce n'était pas non plus Enmerkar.

— Ce n'était pas même Dumuzi. » Lu-Meshlam possédait un domaine qui constituait à lui seul un petit royaume. « C'est assez d'être Dumuzi lorsqu'on ne peut être Enmerkar. Mais il n'était pas

même Dumuzi ! » Et tous de rire à ces mots.

« Que veux-tu dire par là ? » l'ai-je interrogé.

Ils m'ont dévoilé, morceau par morceau, l'un prenant la relève du récit de l'autre, l'histoire navrante d'un règne défailant. D'un homme stupide, bouffi d'orgueil ; de ses entreprises funestes, de ses aventures militaires avortées ; de l'ascension de parvenus insignifiants, de querelles dérisoires avec les hommes de mérite, de la négligence dans les devoirs religieux, des fonds publics dilapidés en chimères au détriment des besoins véritables. Et le triste bilan s'allongeait ; le barrage s'était rompu, le flot de leurs accusations ne tarissait pas. J'ai ressenti quelque gêne pour eux devant ce déballage : car enfin, qui avait porté Dumuzi sur le trône à la mort de mon père sinon eux ? La vieille prêtresse devait avoir ses raisons pour le proposer, eux-mêmes pour l'entériner ; je soupçonnais fort qu'ils l'avaient choisi pour sa docilité, la souplesse de son esprit coulé dans le plus malléable des métaux. Il s'avérait pourtant que les neuf années de son règne ne leur avaient pas procuré les avantages qu'ils espéraient en tirer. Fallait-il s'en étonner s'ils avaient, en toute connaissance de cause, choisi un homme faible ? Voici donc qu'ils tournaient leurs espoirs avidement, joyeusement, vers un plus fort en qui coulait le sang de l'excellence. Je n'ai pu me retenir d'éprouver quelque mépris pour leur sottise, sans leur en tenir rigueur bien longtemps. Ils voyaient à présent leur erreur et cherchaient à se racheter. Ils s'étaient écartés de la voie des dieux en élisant Dumuzi, soit. Mais la faute ne leur en incombait pas. Elle incombait aux dieux.

« Parlez-moi de la mort de Dumuzi », leur ai-je demandé.

Ils se sont montrés évasifs. « Les dieux lui ont retiré le sceptre », a dit Lu-Meshlam, et les autres ont acquiescé prudemment.

« Je comprends bien, ai-je fait, non sans agacement. Mais comment est-il mort ? »

Ils se sont entre-regardés et personne n'a pris la parole. Il a fallu que je leur arrache les mots de la bouche. Une mort lente et horrible, m'ont-ils dit. Une longue et douloureuse agonie. Les dieux l'ayant abandonné, une horde de démons l'ont envahi : Ashakku, Namtaru, Utukku, Alou, l'esprit des fièvres, le démon morbide, le génie du mal et l'esprit diabolique. Il n'était pas de porte pour leur clore l'accès à sa personne, pas de verrou pour les arrêter. Comme des serpents ils se glissaient et traversaient les huis de Dumuzi. Traversaient les battants de son âme comme le souffle du vent. Les devins ont lutté de toute leur science, mais il était atteint d'un mal sans remède, d'un mal indéfinissable même, et qui le dévorait.

Et le vieux prêtre Arad-Nanna, lorsque les anciens en ont eu fini de leur macabre litanie : « Sa faute résidait dans le choix de son nom. La malédiction pèse sur Dumuzi depuis le premier jour du monde.

Comment a-t-il espéré s'y soustraire, portant ce nom dans cette ville entre toutes ? »

J'avais à cet instant l'esprit tourné ailleurs et je n'ai prêté qu'une attention distraite aux paroles d'Arad-Nanna. Ce n'est que plus tard, en repensant à cette affaire avec plus d'acuité, que j'ai saisi ce que ces mots impliquaient : *dans cette ville entre toutes*. Il entendait par là : la ville d'Inanna. Qui règne en dernière instance sur Ourouk, au-delà de l'assemblée, au-delà même du roi ? La déesse et nul autre ! Et la déesse porte en elle le trépas du dieu Dumuzi, le divin berger ; on nous en conte le récit depuis notre plus tendre enfance. La prêtresse Inanna avait-elle rejoué au roi la tragédie de la déchéance dont la déesse, chaque année, accable le dieu dans les Cieux ? Tout me hurlait que oui. Le cylindre-cachet qu'elle m'avait fait remettre à Kish retraçait la mort de Dumuzi et le triomphe d'Inanna ; à la lettre j'y avais lu qu'elle jetait un sort pour le mener à sa perte. Mais s'était-elle contentée d'un sort ou bien avait-elle fait usage de drogues, plus concrètement ? Je me suis remémoré l'exposé décousu des Anciens : les souffrances du roi, la fièvre, le lent dépérissement, l'agonie. Un sourd malaise m'a gagné. Si elle avait assassiné un roi, qui la retiendrait d'en supprimer un autre lorsque bon lui semblerait ? En Ourouk, le roi tient toujours le rôle de Dumuzi auprès de la déesse, que son nom soit effectivement Dumuzi ou bien Lugalbanda, Enmerkar, ou encore... Gilgamesh.

Inanna et Dumuzi, Dumuzi et Inanna. La méditation m'a ramené, comme souvent depuis mon enfance, au récit de la descente aux Enfers, à cette époque où la déesse brûlait de conquérir un royaume autre que celui qui lui était dévolu.

Régner sur la Terre et le Ciel ne lui suffisait pas. Il lui fallait aussi le monde d'En-bas, le royaume que gouverne Ereshkigal, sa sœur aînée.

Elle revêt alors sa longue robe écarlate, coiffe sa couronne et se pare du double collier de lapis-lazuli, du bustier à coupelles, de l'anneau d'or, elle se munit de la baguette et du cordeau à mesurer ; puis, dans la cité d'Ourouk, elle se rend à la porte qui mène au séjour infernal. Elle entreprend la descente, disant à Ninshubur, son vizir, son plus ferme soutien : « Si dans le délai de trois jours je ne suis pas revenue, porte tes pas vers Enlil et supplie-le de me délivrer. »

À la première porte des Enfers, le portier lui barre le passage et lui demande la raison de sa présence. Elle répond d'un mensonge mais le portier n'est pas dupe ; il a reçu des ordres de sa reine Ereshkigal afin qu'Inanna, privée de son pouvoir, lui soit conduite mortifiée. À la première porte, donc, le portier retire à la déesse sa couronne ; il exige à la seconde les colliers de lapis : ainsi de suite à chacune des sept portes jusqu'à ce que la tunique écarlate royale lui soit ôtée. Elle entre

alors dans la salle du trône, nue, profondément inclinée. Il est de règle de se présenter nu devant la reine des Enfers, et ceci vaut pour la reine des Cieux elle-même. Quelle humiliation pour la fière Inanna ! Elle n'a pas loisir non plus de prendre d'assaut le trône de sa sœur : les sept juges du royaume souterrain l'entourent aussitôt et prononcent leur jugement : Ereshkigal dirige sur elle le regard de la mort. Et c'en est fait d'Inanna. On suspend son cadavre, comme une pièce de viande pourrissante, au crochet du mur. Trois jours et trois nuits durant elle demeure ainsi, et l'hiver s'étend sur le monde car Inanna s'en est allée.

Alors Ninshubur porte ses pas vers Enlil et demande miséricorde pour la défunte Inanna ; mais Enlil ne lèvera pas le doigt pour lui venir en aide. Non plus que Nanna de la Lune, vers qui le vizir ensuite se tourne. Mais le sage et compatissant Enki, lui qui connaît l'eau de la vie, se montre désireux de lui porter secours. Il dépêche deux messagers au royaume d'En-bas, qui découvrent Ereshkigal dans les douleurs de la parturition. « Veux-tu que nous te soulagions ? » proposent-ils ; en échange ils demandent un présent, et le présent de leur choix c'est le cadavre d'Inanna. Ereshkigal cède ; ils soulagent ses tourments, puis ils décrochent la défunte Inanna et lui rendent la vie. Mais pour quitter les Enfers, Ereshkigal l'exige, il lui faut livrer celui qui prendra sa place.

Et qui livrera-t-elle ? Voyons, qui d'autre que Dumuzi, son époux ? Ah ! le voici sur son trône magnifique, assis sous le grand pommier d'Ourouk. Il porte une tenue somptueuse et les épreuves d'Inanna ne paraissent pas l'émouvoir. Oui, certes, ce sera Dumuzi. Qu'est devenu l'amour dans le cœur d'Inanna ? Il s'agit bien d'amour ! Sa vie ou celle de Dumuzi, comment hésiter ? Il n'a pas versé de larmes à la disparition d'Inanna ; peut-être se sentait-il débarrassé d'une conjointe encombrante. Il est perdu. Elle lui jette le regard de la mort et hurle aux sept démons : « Saisissez-vous de lui ! Emportez-le ! » Les démons l'agrippent par les cuisses ; ils brisent la flûte dont il jouait ; ils le tailladent de leurs haches et le sang jaillit de son corps. Il tente de s'enfuir. Les démons le poursuivent. Il invoque les dieux, qu'on l'épargne, qu'on le secoure dans sa fuite. Mais implacable est Inanna. On l'attrape enfin, on le tue, on l'entraîne au séjour des morts. Avec le dernier soupir de Dumuzi, le grand sommeil de l'été s'abat sur le Pays. Car c'est en été que le dieu doit mourir, pour reparaître avec l'automne, avec le nouvel an, et célébrer le Mariage sacré afin que toutes choses renaissent. Mais trouve-t-on dans ce récit miséricorde auprès d'Inanna ? Aucune. Inanna est une force que rien n'arrête. Dumuzi est condamné, lui, le roi, lui, le dieu.

Je me suis penché gravement sur la situation. Inanna m'avait fait roi, c'était une quasi-certitude ; elle et Agga, coalisés dans une entente retorse. Ce qu'elle avait fait, elle pouvait aussi bien le défaire. Je me

suis juré de rester sur mes gardes afin qu'Ourouk ne soit pas une fois de plus le théâtre de l'éternelle tragédie de la déesse et du dieu.

Au troisième jour de mon règne, Inanna m'a convoqué. À l'appel de la déesse, même le roi doit se hâter.

La rencontre s'est tenue à l'écart de tout faste dans une petite pièce du temple badigeonnée de rose et meublée de quelques chaises bancales qu'un scribe famélique n'aurait pas jugées dignes de sa demeure. Inanna portait une robe toute simple et ne s'était pas maquillée. Deux jours plus tôt je l'avais vue déesse et prêtresse à la fois, formidable de majesté, éblouissante de beauté. La femme que j'avais devant moi n'avait pas pris la peine de revêtir la pompe de la divinité. Sa beauté, certes, ne la quittait pas, mais aujourd'hui sans éclat ostentatoire. Je n'allais pas m'en plaindre ; je manquais de sommeil depuis le sacre pour affronter Inanna dans toute sa gloire, expérience éprouvante, même pour qui peut se prétendre en partie dieu.

Je désirais entendre de sa bouche la vérité sur le trépas de Dumuzi. Mais lui poser la question sans ambages ? « L'as-tu fait mourir de ta main ? Prêtresse, as-tu versé le poison dans sa coupe ? » Non. Non. Lui dire, alors : « Je te sais gré d'avoir éliminé mon prédécesseur afin que le trône m'échoie » ? Non plus. Peut-être ceci : « Je suis encore novice dans les affaires d'État. Dis-moi, est-il d'usage que la déesse assassine le roi quand la cité refuse de tolérer sa nullité plus longtemps ? » Pas davantage. Je n'ai pas non plus abordé le vieux débat de mon exil forcé : « Si Dumuzi tout à coup s'est avisé de me craindre, ne serait-ce pas d'avoir appris par tes soins que l'aura de Lugalbanda était descendue sur moi ? »

Non, je n'ai rien dit de tout cela. Et elle, qui me contemplait autrefois avec une si féroce convoitise, ne m'a pas non plus prodigué son regard flamboyant, elle n'a pas grimacé le sourire fauve du triomphe ni ne m'a saisi dans l'étreinte sauvage où devaient nous conduire ses intrigues patientes. Elle a pris soin de limiter notre entretien aux strictes convenances attachées à la première visite protocolaire du roi nouvellement élu à la déesse : le formalisme le plus froid, l'observance minutieuse du rituel. Inanna et le roi ne sont pas censés se livrer aux étreintes de la passion, hormis la nuit du Mariage sacré qui n'a lieu qu'une fois l'an.

Dans les termes convenus elle m'a donc félicité de ma promotion et m'a accordé sa bénédiction ; je me suis engagé pour ma part, dans le même souci formaliste, à servir la déesse dans la tradition des rois. Nous avons partagé le vin sucré d'une coupe, nous avons mangé la viande rôtie d'un bœuf sacrifié à l'aube. Après quoi nous avons conversé comme deux vieux amis qui se retrouvent après une longue séparation, évoquant le passé, notre première rencontre au temple

d'Enmerkar, les souvenirs de mon enfance ; que j'avais grandi ! que j'avais forci ! durant les quatre années de mon exil : et tout à l'avenant, sur un mode superficiel et distant. Elle m'a parlé du décès de certains princes, de certains seigneurs, survenu pendant mon absence ; ce qui l'a conduite à aborder la mort de Dumuzi. Elle a paru d'une tristesse extrême, elle a soupiré, elle a baissé les yeux comme si la perte du roi l'affligeait terriblement. J'ai scruté son visage sans y lire aucun signe. « Je l'ai soigné de mes propres mains, m'a dit Inanna, j'ai posé des linges frais sur son front. J'ai préparé moi-même les médicaments, mélangé le *quunabu* avec le vin *kushumma*, les graines de *duashbur*, la racine du *nigmi* et de *Yarina*. Rien n'y a fait. De jour en jour il s'atrophiait et dépérissait. » Un frisson m'a parcouru en l'entendant évoquer la préparation des remèdes de Dumuzi : quelles substances diaboliques avait-elle glissées dans ces potions, qui devaient précipiter sa fin ? Mais je n'ai pas posé la question. Je crois savoir la vérité enfouie sous mes questions informulées. Mais elles sont restées informulées.

Alors le fardeau de la royauté s'est abattu sur mes épaules, plus lourd que je n'avais imaginé. J'estime toutefois l'avoir porté très honorablement.

Il m'incombait de prendre part aux rites, aux offrandes, aux sacrifices, et je m'y étais attendu. Mais il y en avait tant ! Le Festin de l'orge, le Festin des gazelles, la Fête du sang des lions, la fête de ceci, de cela, le calendrier liturgique ne ménageait ni le temps ni les forces du roi. Les dieux sont insatiables. Il faut sans cesse les nourrir. Dix jours de règne m'ont suffi pour me sentir écœuré de l'odeur âcre de la viande rôtie et de l'arôme douceâtre du sang frais. Comprenez bien que je n'étais encore qu'un tout jeune homme : je me savais dans le devoir de célébrer tous ces offices rituels, mais j'aurais de loin préféré livrer assaut dans la maison des lutteurs ou lancer le javelot sur le champ de bataille que passer mon temps, jour et nuit, à répandre le sang des bêtes sur les autels. Et puis j'ai vaincu mes répulsions liminaires et je me suis acquitté de ces tâches sans rechigner. Être roi ne consiste pas seulement à conduire l'armée en guerre et à parler au nom des dieux dans le gouvernement de la cité ; il faut encore assumer la redoutable fonction de premier des grands prêtres.

Ainsi, au soir voulu, je m'avançais sur le toit du temple d'An à l'heure de la première veille, au moment où l'étoile du dieu apparaît, pour présider la table d'or du festin consacré au Père des Cieux : on y avait disposé des victuailles à son intention ainsi qu'à celle de son épouse et des sept étoiles vagabondes. Et j'offrais à ces divinités insignes la viande du bœuf, du mouton, la chair des oiseaux, la bière la meilleure et le vin de dattes que je leur versais d'un broc d'or ciselé. De chaque variété de fruits je leur faisais présent ; je répandais le miel et les aromates au-dessus des sept brûleurs d'encens précieux. Je faisais le tour des quatre cornes de l'autel avant de le baiser, pour en relever la divine vertu.

Je buvais le vin, la bière, le lait, le miel, l'huile parfois, jusqu'à m'en gonfler l'estomac. Lors de certaines liturgies, il me fallait avaler à la cruche une gorgée de sang, ce que je n'ai jamais apprécié. Je portais de lourdes robes à certaines cérémonies, à d'autres j'étais

entièrement nu. Il ne se passait pas de nuit sans astreinte rituelle et, le jour, une autre m'attendait. Il faut que les dieux se rassasient. Je commençais à me sentir dans la peau d'un cuisinier doublé d'un serveur.

Et d'un boucher parfois. On m'a, lors de tel sacrifice, amené un bœuf trop obèse pour se tenir debout ; on aurait cru un bloc de graisse. Il me regardait de ses grands yeux bruns et tristes comme s'il devinait en moi sa mort prochaine, bien trop placide cependant pour protester. On lui a fait tendre le cou, on m'a posé le couteau dans la main. « Les dieux t'ont mis au monde dans l'attente de ce jour, lui ai-je dit. Je te renvoie vers eux. » Je lui ai tranché la gorge d'un seul geste. Le bœuf soufflait, battait des flancs, il s'est affaissé sur ses antérieurs mais il a mis longtemps à mourir ; et j'ai cru l'entendre pleurer. J'ai laissé son sang chaud couler à flots sur ma peau nue et m'engluer de la tête aux pieds. Tel est le partage du roi.

J'étais également contraint à certaines abstinences, soumis à certaines interdictions. Tel jour du mois la viande de bœuf m'était défendue, tel autre c'était le porc, tel autre enfin je n'avais droit à aucune viande du tout. À telle date manger de l'ail m'aurait fait courir de gros risques, à telle autre la sécurité de l'État exigeait que je m'abstienne de rapports sexuels ; le jour de la pose des pierres de bornage dans les champs, il m'était interdit de m'approcher du fleuve ; et le reste à l'avenant. La plupart de ces astreintes me paraissaient absurdes, mais je les observais toutes. Il en est encore que je respecte, et d'autres que j'ai abandonnées au fil des ans sans que le châtiment ne s'abatte sur Ourouk ni sur moi-même en guise de sanction.

Avec l'accoutumance, tous ces devoirs et ces obligations ont cessé de me peser aussi lourdement. Il m'arrivait encore de regretter la vie plus libre, plus gaillarde des guerriers de Kish, mais comme une émotion passagère ; ainsi les oiseaux de l'hiver jettent-ils un éclat éphémère dans le bleu du firmament. Par ailleurs, je faisais exactement ce que l'on attendait de moi, et le faisais de bonne grâce. Un roi qui n'accomplit ses devoirs qu'à contrecœur n'est pas un roi : un imposteur.

Il était une cérémonie à laquelle je me serais prêté avec plus que de la complaisance : un zèle passionné.

Mais j'avais inauguré mon règne au plus fort de l'été ; il me fallait attendre jusqu'au nouvel an. Je parle du Mariage sacré, du jour où Inanna s'étendrait enfin dans mes bras.

La chaleur finalement s'est retirée et la brise, légère et douce, s'est levée du midi. Le parfum des mers chaudes voyage sur le Mensonger ; un long moment je me suis enivré de sa senteur sur la terrasse du palais. Voici l'annonciateur : une saison va chasser l'autre ; avec le retour des pluies l'heure approche du labour et des semailles. Mais,

avant la terre, la déesse reçoit la semence. Et j'en tremblais d'avance.

Ce matin-là, le chambellan dont c'est la charge m'a enjoint de ne plus forniquer avec les concubines du palais, car l'époque des fêtes est proche. Le temps est venu de la purification, et la sève du roi n'appartient plus qu'à Inanna. Dans un éclat de rire je me suis déclaré prêt à consentir joyeusement ce sacrifice. Je m'en suis ressenti un jour ou deux plus tard. Le flux du désir toujours m'a ébranlé comme le flux de l'océan ébranle le rivage, par vagues puissantes et assidues. Qui peut prétendre contenir le flux de la mer ? Il m'était difficile de contenir la vague de mon désir, autant qu'il l'eût été de retenir les vagues avant qu'elles ne s'écrasent sur la plage. Depuis ma virilité, il me semble, je n'avais guère souvent passé plus d'une demi-journée de chasteté prolongée. Il m'a fallu décréter à mon usage une grande et sévère abstinence durant laquelle j'ai senti mon sang prodigieusement épaissir. Rude période pour moi. J'ai tenu bon parce que je savais Inanna au bout de cette épreuve et que je l'attendais comme les fraîches ondées de l'hiver après la fournaise d'été.

Toutes affaires cessantes, la cité se prépare aux festivités. On répare, on rénove, on repeint ; on offre les sacrifices, on se livre aux fumigations, les processions défilent. Les exorcistes s'activent aux quatre coins d'Ourouk, délogent les démons de l'enceinte de la ville. Les prêtres parcourent les champs desséchés, munis de leurs brocs d'or, et les aspergent d'eau bénite. Ceux des castes impures quittent la cité pour leurs villages de fortune, et de même les étrangers sont priés de partir.

Je demeure, quant à moi, reclus dans le palais, soumis au jeûne, à l'abstinence, aux ablutions. Je respire tout le jour durant les vapeurs de l'encens royal consacré qui se consume sur de hauts braseros. Je ne dors presque pas, mes nuits se passent en prières et en litanies. Les dieux s'en viennent dans ma chambre et puis s'en vont, grandes figures sombres qui s'approchent un instant avant de me quitter. J'ai frémi cette nuit à la présence d'Enlil ; la nuit du lendemain, la silhouette en cape d'Enki me tire de la somnolence et ses yeux flamboyants me transpercent comme des charbons rouges. La visite des dieux me laisse transi d'effroi. Car nul, même le roi, ne garde sa sérénité à leur contact. Un ami proche et sincère m'aurait aidé à endurer le commerce de ces esprits ; mais je n'avais en ce temps-là que la solitude pour compagne. Les divinités arpentaient ma chambre, elles me passaient au travers comme si je n'avais pas existé, dans un souffle blafard et glacé, un vent du monde des ténèbres. À cette époque de l'année, lorsque la mort sèche, l'été, se cramponne encore au Pays, le monde des Enfers est très proche : sa bouche s'ouvre dans la cité même, derrière une porte scellée.

Au troisième matin, Gungunoum, grand prêtre d'An, vient me

chercher. Mes serviteurs me parent des atours et des insignes de la royauté afin que je l'accompagne à la chapelle du palais. Je m'agenouille en face du Père des Cieux et Gungunoum arrache les ornements de ma dignité, il me gifle au visage, me tire les oreilles et m'humilie devant le dieu ; il me fait jurer que rien de vil ne subsiste en mon cœur, susceptible de blesser le regard des dieux. Puis il me relève, m'habille de ses mains et me restitue la dignité royale.

Une fois ce rite accompli, le prêtre me tend un bol de tranches fraîches de cœur de palmier, la jeune pousse du dattier. Nous tenons cet arbre pour saint car de lui nous viennent autant de bienfaits qu'il y a de jours dans l'année : nourriture et boisson, cordes et filets que nous tressons avec ses fibres, le mobilier que nous confectionnons de son bois, et tant d'autres services ; c'est un arbre béni. Je saisis donc le bol des mains de Gungunoum et mange le cœur de palmier. Aussitôt Dumuzi entre en moi.

Je veux dire le dieu, bien entendu, et non cette contrefaçon de roi qui s'était affublée de son nom. Le cœur du palmier, c'est la faculté de l'arbre de produire le fruit nouveau : et lorsque je l'absorbe c'est cette faculté, ce pouvoir, qui s'empare de moi, c'est le dieu Dumuzi. Voici que la fertilité me possède. Je suis la pluie qui féconde. Je suis la sève qui monte. Je suis la fleur et la graine. Je suis la force qui engendre les dattes et l'orge, les figues et le blé. C'est de moi que s'épancheront les rivières. De moi couleront le vin et la bière, et le lait, et la crème. Le dieu palpite en moi et la vigueur nouvelle de l'an neuf emplit mon corps. Je regarde ma nudité : le sceptre rigide de ma virilité se dresse en proue comme un troisième bras, animé d'une sourde pulsation.

Mais que peut Dumuzi sans le concours d'Inanna ? Le jour est venu de libérer la puissance du dieu dans sa matrice féconde.

Alors enfin, enfin, la nuit du Mariage sacré est là. Quand la lune s'est retirée dans le sommeil, au matin, je me suis baigné dans l'eau pure puisée à la fontaine du temple d'An ; les servantes m'ont oint le corps tout entier de l'huile d'or que l'on extrait des dattes les plus belles. Je me suis vêtu de ma jupe, coiffé de ma couronne et, torse nu, je me suis fait conduire à la maison de Dumuzi, obscure et sans fenêtre, à l'orée de la ville. J'y ai passé la moitié du jour dans le silence et le recueillement, mon esprit s'est vidé de tout ce qui n'est pas le dieu. Je vous affirme que tel j'étais, homme dans un rêve, démuné de sa propre personne, absolument possédé par le dieu. À la nuit tombante, le bateau m'a conduit – car il convient que le roi s'approche par la voie des eaux et glisse en la cité comme le fluide séminal dans le vagin de la femme – et m'a déposé sur le quai le plus proche de l'enceinte de l'Eanna ; j'ai poursuivi ma route à pied vers la Terrasse blanche et le temple où la déesse m'attend.

J'escalade la Terrasse par la face occidentale sans un regard de

part et d'autre de mon chemin. Je mène par une laisse de cuir un mouton noir de toison, je porte sur le bras un jeune chevreau : ce sont offrandes pour Inanna. L'air est-il doux, est-il frais cette nuit ? Les étoiles scintillent-elles ou bien la brume en voile-t-elle l'éclat ? Sur la brise peut-être flotte le parfum des premières floraisons ; mais peut-être que non. Je ne pourrais le dire. Rien ne m'atteint que la lueur du temple et la sensation lisse de la brique sous mes pas.

Je pénètre dans le temple où je confie le cabri à une prêtresse et le mouton à un prêtre ; puis je m'avance vers la longue chambre où se tient Inanna. Vivrais-je douze mille années, jamais je ne contemplerai spectacle plus glorieux.

Elle rayonne plus qu'un écu poli, luisante, éblouissante. Baignée, ointe, on a drapé sa nudité d'ivoire et d'or, d'argent et de lapis-lazuli. Des fourreaux d'albâtre enveloppent ses cuisses, un triangle d'or couvre son giron, des quartiers de lapis reposent sur ses seins. Des tresses de fil d'or s'entrelacent dans sa chevelure. Mais tout ceci n'est que parure que je connais depuis la nuit de son premier Mariage avec Dumuzi, et que portait déjà sa devancière, du temps de Lugalbanda. Ce qui m'inspire la vénération, ce n'est pas la magnificence des chamarrures mais celle de la déesse, lumineuse sous ses ornements. De même que me voici l'incarnation de la puissance virile – une insistante tumescence entre mes jambes palpite pour me le rappeler –, de même elle personnifie dans son essence ardente la féminité. De ce triangle d'or à la base du ventre émanent les ondes d'un pouvoir intense, plus fascinantes que l'éclat du soleil.

Souriante, elle me tend les mains, doigts ouverts. Son regard rencontre le mien. Le gouffre des années s'abolit ; dans ce même temple la fillette Inanna vient de me trouver errant, elle me réconforte de ses caresses, elle prononce mon nom ; droit dans les yeux elle affirme que je serai roi, qu'alors elle s'étendra dans mes bras ; les boutons de ses jeunes seins se pressent sur ma joue, je respire son parfum pénétrant...

Oui, tout a eu lieu ainsi qu'elle l'avait prophétisé : nous voici face à face dans le temple : c'est la nuit du Mariage sacré, ses yeux noirs, brillants comme l'onyx à la lueur des torches, s'embrasent du feu de la déesse. « Salut à toi, Inanna, dis-je dans un murmure.

— Salut à toi, mon royal fiancé, fontaine de la vie.

— Mon divin joyau.

— Mon époux. Mon amour véritable. »

Puis elle rit, d'un rire aux accents plus humains. « Tu vois ? Tout s'est produit. Ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas vrai ? »

J'entends la musique nous appeler devant le peuple. J'effleure de mes doigts le bout de ses doigts, juste le bout, mais c'est du feu – du feu ! – et par le long couloir nous avançons vers le porche du temple

qui s'ouvre devant nous. Le croissant lumineux de la première lune surplombe la Terrasse et mille paires d'yeux me contemplent dans la nuit.

Nous disons les paroles rituelles. Nous buvons une gorgée du miel de la fiole et répandons l'orge du vase à nos pieds. Et, durant l'hymne de porrection de la déesse et du dieu, nous demeurons immobiles, main dans la main. Trois prêtres nus prononcent la bénédiction. On épanche sur mon avant-bras puis sur sa joue le sang du chevreau dont j'ai fait offrande. On nous présente sur un plat d'or la chair rôtie de mon autre présent, le mouton ; nous en prenons une bouchée chacun. Des siècles me sont nécessaires pour parvenir à avaler ce petit morceau de viande.

De nouveau nous entrons dans le temple sous escorte des prêtres, des prêtresses, accompagnés de la psalmodie des musiciens, du ballet bondissant des danseurs, et nous marchons vers la chambre à coucher de la déesse. C'est une pièce étroite mais haute de voûte, jonchée de paille verte et souple parfumée d'huile de cèdre. Au centre le lit, de la plus noire ébène rehaussée d'or et d'ivoire ; le drap, de lin très fin, porte l'emblème d'Inanna. Tout autour, une profusion de dattes fraîchement cueillies de l'arbre, encore en grappes : la vraie richesse du Pays, plus précieuse que toutes les gemmes. Elle en ôte une de sa grappe et me la met tendrement dans la bouche ; je l'imité, dans le même geste d'offrande.

L'impatience du désir, pensez-vous, à cet instant me torture. Non, non, car le dieu est en moi et le calme divin me gouverne. Combien d'années ai-je attendu que ce Mariage s'accomplisse ? Et que sont les minutes qui m'en séparent à présent ? Tranquille, je regarde les prêtresses d'Inanna la dépouiller de ses bijoux, de ses perles, des fourreaux d'albâtre, des anneaux, boucles d'oreilles, pierres ornementales des yeux, des hanches et du nombril. Elles retirent les colliers qui couvrent sa poitrine, elles dénudent ses seins hauts et ronds, et fermes comme ceux d'une jeune fille, elle qui a plus de vingt ans. Elles détachent la plaque d'or qui habille son ventre pour me révéler le territoire intime de sa féminité, obscur d'une toison généreuse et richement parfumée. Les mêmes femmes alors m'ôtent ma robe et dévoilent mon corps.

Puis elles quittent la chambre et nous laissent, nus l'un et l'autre, en notre seule compagnie.

Je m'approche d'elle ; la respiration soulève sa poitrine et l'abaisse. Elle se passe lentement la langue sur ses lèvres luisantes. Elle parcourt sans honte mon corps du regard ; et mon regard aussi voyage sur le sien, s'attarde sur les seins épanouis, la plénitude des cuisses, la toison luxuriante qui dissimule le puits de sa féminité. Je la conduis doucement par la main jusqu'à la couche.

Mon corps un instant suspendu au-dessus du sien, l'aura du dieu vacille et s'enfuit, me laissant en mon âme humaine. Et surgissent alors dans mon esprit les souvenirs de mes relations tortueuses avec cette femme, le désarroi, le trouble qu'elle suscitait en moi ; son impudicité, son inquiétant badinage, son mystère, son autorité. Je songe à cet autre Dumuzi, le mortel, qu'elle étreignait chaque année dans le même rituel et qu'elle a fait mourir, négligemment, lorsqu'il a cessé de lui être utile. Mais la divinité reprend son empire sur moi et disperse toutes ces pensées. Comme le dieu doit dire à la déesse en cette circonstance, alors je dis :

« Je suis le berger, je suis le laboureur, je suis le roi : je suis l'époux. Que la déesse se réjouisse ! »

Je ne rapporterai pas les mots que nous avons échangés par la suite cette nuit-là. Vous connaissez le langage que la déesse tient au dieu, le dieu à la déesse, car c'est le même chaque année ; il est aisé de deviner ce que disait le roi à la prêtresse et la prêtresse au roi, et qui n'a guère d'intérêt. Mais un troisième couple s'unissait aussi dans cette chambre, c'était l'homme et la femme ; et les paroles que se sont dites l'homme et la femme, ma foi, j'estime qu'elles n'appartiennent qu'à cet homme, à cette femme, et je les garderai secrètes bien que je garde ici peu de choses secrètes. Que ces mots demeurent notre mystère. Le mystère plus éminent que nous avons accompli cette nuit, il vous est facile de l'imaginer. Vous n'ignorez pas le rituel des amants divins, le jeu des lèvres et des mamelons, des fesses et des mains, des bouches et des sexes. Sa peau était brûlante comme la glace des montagnes du Nord, ses mamelons dans mes mains plus durs que l'albâtre. Nous avons fait tous les gestes qui devaient être faits avant l'acte décisif, et nous avons su le moment de l'acte venu sans qu'il fût besoin de le dire. M'enfoncer en elle, c'était glisser dans le miel. Elle a ri en s'unissant à moi et j'ai reconnu ce rire pour celui de la fille du corridor autant que celui de la déesse dans le Ciel. J'ai ri à mon tour, que s'assouvisse mon désir au bout d'une si longue attente. Ensuite nos rires se sont résorbés dans une intonation plus grave, plus profonde. Et pendant que nous nous mouvions ensemble, elle bredouillait des phrases que je ne comprenais pas ; c'était le langage de la femme, le langage de la déesse et des Rites anciens. Je ne voyais que le blanc de ses yeux révoltés. J'ai alors fermé les paupières et je l'ai fermement étreinte de mes deux bras. La puissance du dieu a roulé dans mes flancs comme un torrent de feu, dans ses entrailles le pouvoir de la déesse s'est réalisé. Avec l'éruption de ma semence est né le nouvel an. Un cri de joie s'est échappé de mes lèvres comme des siennes, et le chant des musiciens, à la porte de la chambre, nous a répondu. C'est à ce moment-là que nous nous sommes parlé, par nos regards d'abord et nos sourires ; puis les mots sont venus.

Nous avons bientôt recommencé le rite, et puis encore, et encore, et l'aube enfin nous a offert les grâces du nouvel an. Alors, sereinement, nous sommes sortis du temple pour nous tenir nus sous la pluie veloutée que nos amours avaient conviée sur la terre d'Ourouk.

Ainsi s'est écoulée la nuit du Mariage sacré, la nuit qui nous a vus nous unir au terme d'une longue attente. Mais le Mariage concerne la déesse et le dieu, non la prêtresse et le roi ; une fois la fête achevée, nous sommes retournés chacun à notre sort, elle recluse dans son temple et moi parmi les concubines du palais. Je ne l'ai même pas entrevue durant quelques semaines. Après quoi, lors de la cérémonie des semailles, elle m'a traité avec froideur et formalisme, une attitude au demeurant tout à fait digne et convenable. J'ai détesté cela ; j'avais encore sur la langue le goût de sa peau. Mais je savais que nous ne connaîtrions pas d'autre étreinte avant la prochaine saison du nouvel an, avant douze mois encore. Et cela m'était douloureux.

Les rites tout de même, et la responsabilité de l'État tissaient entre nous des relations permanentes. Le roi est en Ourouk le bras de la déesse et son glaive ; elle est le divin bâton sur lequel il s'appuie. Sans la déesse point de roi. Mais sans le roi la déesse ne pourrait toucher l'âme du peuple. C'est pourquoi tous deux sont à jamais inséparables ; centres jumeaux de la cité, ils tournent l'un autour de l'autre et tout tourne autour d'eux.

Les premières ondées de Tashritu ont laissé place, dès le début du mois d'Arahsamna, à des pluies autrement plus violentes : des trombes d'eau venues du nord s'abattaient presque chaque jour. La terre desséchée les absorbait goulûment au début ; puis sa soif s'est étanchée tandis que les orages continuaient de gronder à travers le Pays. Et je me suis attentivement penché sur l'état des canaux qui n'avaient pas été entretenus durant la dernière année du règne de Dumuzi. Si on ne déblayait pas la vase qui s'était accumulée et si les pluies persistaient dans leur véhémence, les crues printanières risquaient de provoquer des inondations.

J'étais plongé dans l'étude de ce problème en compagnie de mon ministre des Eaux, du surintendant des canaux et de trois ou quatre autres de mes hauts fonctionnaires, lorsque le vizir du palais est entré dans la chambre royale. Un prêtre du temple d'Enmerkar, a-t-il expliqué, apportait un message d'Inanna. Elle requérait d'urgence mes services. Un démon, semblait-il, avait élu domicile dans son arbre-

huluppou et elle me demandait de l'en déloger.

Gravement préoccupé par la situation des canaux, je n'ai fait aucun effort pour dissimuler mon impatience. J'ai regardé le vizir avec stupeur et lui ai répondu tout net : « Elle ne pourrait pas se trouver un autre exorciste ? »

Quelques murmures désapprobateurs ont parcouru le groupe des ministres assis à ma table. Je les ai tout d'abord crus aussi contrariés que moi par le dérangement. Erreur, c'était ma rebuffade qui les chagrinait, non la requête intempestive d'Inanna. Ils m'observaient, l'air gêné. Et personne n'osait prendre la parole.

Puis le surintendant des canaux a murmuré, sans me regarder en face : « Il est de la compétence du roi, mon seigneur, de se charger de ces tâches quand il en est prié. » Une soudaine transpiration faisait luire son visage.

« Nous avons un travail pressant... ai-je tenté de plaider en écartant les bras.

— On ne peut ignorer une convocation d'Inanna, Majesté, a doucement rappelé mon vizir ; disant cela, il s'est touché le front avec infiniment de tact.

— Les canaux...

— Mais la déesse, a dit le ministre des Eaux.

— C'est donc à tous votre sentiment ? » leur ai-je demandé, parcourant le comité du regard.

Cette fois, ils se sont tus. Mais on ne pouvait se méprendre sur leur conviction. Et je leur ai cédé avec le sourire. Je ne connais pas d'autre façon de céder. Avais-je le choix ? Occupé comme je l'étais, il me fallait me rendre au temple sur-le-champ pour expulser un démon de l'arbre d'Inanna.

L'arbre-huluppou était – il est encore d'ailleurs – une essence de haut fût aux branchages pleureurs, que la déesse avait plantée dans le jardin de son temple voici cinq mille années. Le sol qui le nourrit est d'une terre noire si sainte qu'une pincée près des racines suffit à guérir la plupart des maladies de l'esprit ; au printemps, les femmes stériles viennent enlacer le tronc et nombreuses sont celles que l'égoutture de la sève rend fertiles. De ses feuilles infusées, on prépare un thé dont on se sert parfois pour la divination. C'est un arbre noble et vénérable et je n'aurais pas aimé qu'il y fût porté atteinte. Il me semblait pourtant, en cette occasion, qu'Inanna aurait bien pu s'occuper elle-même de son arbre et me laisser m'occuper de mes canaux.

À la seconde veille du matin, il avait cessé de pleuvoir : le ciel était clair et lumineux, l'air avait la senteur fraîchement purifiée des aubes hivernales. Je me suis dirigé vers le jardin du temple en compagnie d'un groupe de jeunes hommes du palais. L'arbre-huluppou se dressait à l'angle nord-est de l'enclos qu'il dominait, immense, de

son opulente ramée. Une demi-douzaine de prêtresses se lamentaient au pied du tronc et, dans un large cercle concentrique, le double de vieilles femmes de la cité exécutaient une ronde traînante en récitant une funèbre psalmodie.

Nul besoin d'un jardinier chevronné pour constater que l'arbre était mal en point. La pluie avait fait choir ses longues feuilles étroites qui gisaient en énormes tas. Le peu de feuillage qui lui restait avait flétri, jauni, et les branches elles-mêmes paraissaient flasques et anémiées. Je me suis approché et j'ai posé les mains sur l'écorce épaisse et rugueuse, comme pour essayer de sentir le démon qui s'y était établi. Je n'ai senti en fait de démon que l'écorce épaisse et rugueuse.

Je m'étais fait accompagner d'un petit homme bossu dont les sourcils très noirs se rejoignaient au-dessus de son nez, un nommé Lugal-amarku, versé dans l'exorcisme et la conjuration. Il a posé les mains sur l'arbre à son tour et les en a retirées aussitôt, comme sous l'effet d'une brûlure.

« Oui ? Qu'as-tu découvert ? lui ai-je demandé.

— Non pas un démon, seigneur. Trois !

— Ah ! trois, dis-tu ? » Quelle scie. Je pensais à la vase obstruant les canaux, à la pluie qui ne nous accordait qu'une trêve passagère. Trois démons, maintenant ? Trois ?

Derrière moi les prêtresses et les vieillardes se sont mises à chuchoter. J'ai tourné la tête et j'ai vu Inanna s'avancer à grandes enjambées, indifférente à la boue du jardin qui maculait sa robe blanche à chaque pas. Je ne l'avais rencontrée qu'en une autre occasion depuis l'aube du Mariage sacré. Les images de cette nuit m'ont traversé l'esprit : Inanna devant moi, son visage empourpré, sa poitrine palpitante... Et la vision s'en est allée.

Brusquement elle m'a adressé le signe par lequel la grande prêtresse accueille le roi ; je lui ai fait, de mon côté, le signe de la déesse.

« Sauve-moi l'arbre, a-t-elle dit aussitôt.

— Il abrite trois démons, à ce qu'il paraît.

— Tu t'en es rendu compte toi aussi ?

— Pas moi. Lui. » J'ai désigné Lugal-amarku.

Le bossu a ouvert les mains dans un geste de modestie. « C'est manifeste, ma dame.

— C'est vrai. » Elle s'est approchée de l'arbre et m'a jeté un coup d'œil. « Regarde. Le serpent qui ne connaît pas de charme a élu domicile là. Sur la cime l'oiseau Imdougoud a construit le nid où il élève ses petits. Et ici, dans le tronc même, réside maintenant la démons Lilith, fille de désolation, dévoreuse des âmes. »

J'en suis resté pantois. Les paroles d'Inanna résonnaient comme le

glas d'une cloche de plomb. Était-ce donc cela, le sort du roi d'Ourouk ? Chaque matin une besogne impossible, et trois les jours de gala ? Le serpent qui ne connaît pas de charme. L'oiseau Imdougoud. La démons Lilith. Il y avait un trou dans la terre, c'était exact, au pied de l'arbre, et qui s'ouvrait entre deux grosses racines enchevêtrées. J'ai scruté la cavité mais n'y ai rien vu. Pas plus que de nid sur le faite ou de repaire de démon dans le tronc. J'ai regardé Inanna, Lugal-amarku, puis Inanna de nouveau. Trois démons, et ma tâche était de les déloger ! Si seulement j'avais le droit de hausser les épaules et de retourner au palais me colleter avec des difficultés concrètes et palpables ! Impossible : il me fallait me soumettre aux désirs d'Inanna si je voulais éviter qu'Ourouk tout entière, dans l'heure qui suivait, apprenne que Gilgamesh avait manqué à ses devoirs par crainte du monde invisible. Désespéré au-delà de toute expression, je me répétais : Ah ! mes canaux, mes pauvres canaux !

Alors j'ai dit : « Nous allons régler cette affaire, et vite. »

J'ai donné l'ordre à Lugal-amarku de me confectionner une potion si fétide, si infecte qu'aucune créature n'y puisse résister, pas même le serpent qui ne connaît pas de charme. Je la voulais avant une heure. J'ai envoyé l'un des hommes de ma troupe – en l'occurrence le guerrier Bir-hurturre, mon ancien condisciple et tourmenteur, désormais membre de mon conseil privé – me ramener ma grande hache du palais. Et j'ai commandé aux prêtresses d'aller me chercher au temple d'Enmerkar une longue corde, épaisse et résistante. Nous allions nous occuper de ces démons séance tenante. Car, si tôt dans mon règne déjà, j'avais élaboré mes principes de gouvernement : sens de la décision, détermination clairement affichée.

Le bossu s'en est revenu, non pas une heure après mais moitié moins. Il portait une coupe d'airain emplie d'une substance jaunâtre et bouillonnante, tachetée de vert et de rouge, irrespirable, pestilentielle à un point tel que je me suis étonné de n'en pas voir le récipient lui-même rongé. Notre préparateur semblait fier de lui. Je lui ai assené une claque gaillarde sur sa bosse que j'ai ensuite frottée vigoureusement pour me porter bonheur, et je me suis écrié : « Ça sera parfait, par Enlil ! C'est exactement ce qu'il faut ! »

Secoué de haut-le-cœur, tout près de vomir, je lui ai pris des mains la coupe immonde de puanteur et l'ai vidée dans le trou à la base du tronc. La terre en a sifflé de répulsion. J'aurais juré que les parois du trou s'étaient écartées de dégoût. Et nous avons attendu. Le serpent qui ne connaît pas de charme n'obéit à personne, ni An ni Enlil, ni même Inanna, maîtresse de tous les serpents. Mais au bout d'un moment il s'est produit comme une agitation dans l'ouverture sombre, deux yeux jaunes ont flamboyé de colère et une langue noire et fourchue a frétille.

« Passe-moi la hache », ai-je dit calmement à Bir-hurturre.

Lentement, très lentement, le serpent s'est coulé hors du trou. Il avait la peau noire comme la nuit, rayée de jaune, et son corps souple faisait bien l'épaisseur de mon bras. En arrière de moi, les prêtresses n'en finissaient pas de bourdonner leurs saintes litanies et mes hommes eux-mêmes murmuraient des incantations protectrices. Je n'éprouvais cependant aucune peur de la bête, peut-être à cause de son air piteux, abruti et malade : la potion redoutable de Lugal-amarku avait fait son effet. Je ne suis pas homme, d'ordinaire, à massacrer l'ennemi que je prends au dépourvu. Mais l'heure n'était pas à la sensiblerie ; j'ai levé ma hache et, d'un seul geste vif, j'ai sectionné en deux le serpent. Les deux moitiés se tortillaient, s'enroulaient, se déroulaient, bondissaient sauvagement tandis que de la gueule s'échappait un hurlement féroce. Je crois qu'il a tenté de me cracher son venin mais je n'ai pas été atteint. Dans mon dos, sanglots et prières se poursuivaient.

Au bout de quelques instants, le serpent a cessé de bouger.

« Et d'un », ai-je déclaré.

J'ai alors saisi l'épaisse corde qu'on m'avait apportée du temple, j'en ai entouré l'arbre avant de la nouer derrière mon dos, de telle sorte qu'en posant les pieds sur le tronc et en tenant fermement la corde j'étais en position de me hisser, pas à pas, le long du tronc. Ce que j'ai fait, gagnant de la hauteur sans guère de difficulté. L'écorce était dure et striée, il en émanait, à mesure que je l'écrasais des pieds, une fragrance de fleur d'amandier ou de vin capiteux.

J'ai bientôt atteint la partie médiane du tronc ; c'est là, paraissait-il, qu'avait emménagé Lilith, la ténébreuse créature qui séjourne dans les ruines et provoque l'affliction des voyageurs. Si je m'étais accordé une pause pour réfléchir, sans doute aurais-je éprouvé une cruelle angoisse. Mais il y a des circonstances où il ne faut pas réfléchir. J'ai empoigné les deux parties de la corde d'une seule main et me suis mis de l'autre à frapper le tronc de toutes mes forces. « Lilith ? Lilith ? Tu m'entends ? C'est Gilgamesh qui te parle, le roi d'Ourouk ! » J'ai éclaté de rire pour souligner que je ne la craignais pas. « Écoute-moi, Lilith ! Je t'interdis cet arbre, c'est l'arbre d'Inanna ! Je te l'interdis ! Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en ! » Allait-elle m'obéir ? Je l'espérais bien. Le nom d'Inanna exerce une grande autorité sur les créatures de cette espèce. J'ai encore frappé le tronc par deux fois puis, sans attendre de réponse, j'ai repris mon escalade.

« Et de deux ! »

C'est sur la cime de l'arbre, aux dires d'Inanna, que l'oiseau Imdougoud avait niché ses petits. J'ai vainement tenté de l'apercevoir au travers des branchages touffus ; il m'a semblé pourtant deviner sa présence. Je me suis hissé plus haut que le tronc, de branche en

branche, et me suis adressé à l'oiseau avec beaucoup de douceur.

« Imdougoud ? Imdougoud, c'est moi, Gilgamesh, le fils de Lugalbanda. »

Il n'est pas d'oiseau plus redoutable que l'oiseau des tempêtes, le messager du tonnerre et de la pluie ; son corps est celui d'un aigle et sa tête celle de la lionne. C'est l'oiseau de la fatalité, qui décrète les destinées et prononce la parole que nul ne peut transgresser. Il ne dépend d'aucune cité, d'aucun dieu, libre de son vol, solitaire, souverain. Mais je n'avais pas à le craindre car mon père entretenait des relations cordiales avec lui. Du temps de sa jeunesse, sous le règne d'Enmerkar, Lugalbanda avait effectué de nombreuses missions ordonnées par le roi vers de lointains royaumes. Un jour ses pérégrinations le conduisirent au pays de Zabû, c'est-à-dire aux confins du monde. Il s'aperçut alors qu'il lui était impossible de revenir en sa ville d'Ourouk, car le voyage qu'il avait entrepris était un voyage sans retour. Sa détermination n'en fut point ébranlée pour autant. Il découvrit dans ces parages le nid de l'oiseau Imdougoud. Profitant de son absence, il s'approcha du nid, il offrit aux oisillons du miel, du pain et de la graisse de mouton ; il couvrit leurs visages des fards de l'honneur, puis les coiffa de couronnes *shugurra*. Lorsque l'Imdougoud s'en revint, il se réjouit de ce que mon père avait accompli, lui accorda ses grâces et son amitié, et lui offrit la récompense de son choix. « Décrète mon voyage de retour favorable », demanda Lugalbanda. Ainsi fut-il fait et, en temps voulu, il regagna sain et sauf sa ville natale.

Scrutant les branchages du faîte, doucement j'ai repris : « Je suis le fils de Lugalbanda, ô Imdougoud. Cet arbre relève d'Inanna ; au nom de Lugalbanda, je te demande de chercher gîte ailleurs. Acceptes-tu, Imdougoud ? En souvenir de Lugalbanda qui t'a aimé et honoré, acceptes-tu ? »

Aucune réponse : aucune agitation dans les branches presque entièrement dépouillées de feuillage. En silence je suis resté accroché, retenant mon souffle. Je ne sentais plus la présence de l'oiseau des tempêtes. L'Imdougoud, s'il s'était réellement niché dans l'arbre, avait dû écouter mon appel et s'y conformer ; s'envoler avec ses oisillons. Il planait maintenant au-dessus du Pays. Quoi qu'il en fût, je lui ai dit ma gratitude.

« Et de trois ! » ai-je lancé à ceux qui attendaient en bas.

Au lieu de redescendre aussitôt, j'ai poursuivi l'ascension, posant les pieds successivement sur chacune des grosses branches. La six ou septième que j'ai éprouvée portait, à mon sentiment, l'empreinte de la mort. Elle était raide, sans souplesse, comme desséchée, anormale au toucher. Il fallait élaguer cette branche pour éviter que son charme de mort ne s'étendît à l'arbre tout entier. J'ai averti l'assistance de se

tenir à l'écart, puis j'ai saisi ma hache et j'ai taillé dans le bois jusqu'à ce qu'il rompît. C'était une branche gigantesque, aussi grosse de circonférence que le tronc de bien des arbres, et la fendre entièrement n'allait pas sans mal. Elle a fini par céder. Je l'ai projetée le plus loin que j'ai pu afin que dans sa chute elle franchisse les branchages inférieurs et tombe en terrain dégagé. Alors je suis redescendu dans un mouvement cadencé et j'ai sauté à terre d'une bonne hauteur en poussant un cri joyeux. Inanna, silencieuse et pâle, me regardait avec une expression que je ne lui avais jamais connue : il y avait du respect dans ses yeux.

« Les démons ont quitté ton arbre, ma dame », lui ai-je déclaré.

J'ai goûté la satisfaction du devoir accompli. Avais-je vraiment éconduit Lilith et Imdougoud ? S'étaient-ils d'ailleurs réellement trouvés là ? Qui peut le dire ? Quant au serpent, il n'y avait aucun doute. Un peu plus tard dans l'hiver, l'arbre-huluppou a commencé de se couvrir d'un feuillage nouveau ; au printemps il avait retrouvé sa luxuriance naturelle. Le souffle ardent du serpent avait-il mutilé ses racines ? Pour autant que je sache, les deux autres démons tout aussi bien avaient pu corrompre son tronc et son feuillage. L'unique certitude, c'est que l'arbre s'est rétabli après mon intervention.

De la branche morte que j'avais coupée Inanna s'est fait faire un trône ainsi qu'un lit. Dans le bois qui restait, elle m'a fait confectionner, en manière de cadeau, un tambour et une baguette d'une facture si magistrale que la main d'Our-nangar, l'artisan qui les a façonnés, devait être guidée par Enki en personne. La baguette possédait un équilibre si parfait que je la sentais voler dans ma main dès que je l'effleurais ; un léger mouvement du poignet suffisait pour obtenir le plus complexe des roulements. Le tambour lui-même avait été poli jusqu'à la douceur du fessier d'une vierge ; et pour la peau Our-nangar avait choisi celle d'une gazelle mort-née, tendue et fixée par des nerfs prélevés dans les entrailles de sa mère. Jamais tambour ni baguette au monde n'ont approché la qualité de ceux qu'Our-nangar, sur l'ordre d'Inanna, m'avait fabriqués. Je les ai perdus depuis et je crois bien qu'il ne se passe pas de jour sans que je rêve de les recouvrer.

J'allais employer ce tambour, tout au long des années suivantes, pour deux usages bien distincts. Le premier, le mieux connu des citoyens d'Ourouk, c'était l'appel à la guerre : lorsque l'heure était venue de mobiliser les troupes, je m'avançais sur la place du palais et je battais avec entrain la générale ; chacun savait alors ce que cela voulait dire. « Écoutez ! s'exclamait-on, Gilgamesh nous appelle à la guerre ! » Et toute la cité de s'émouvoir, avertie que bientôt se révéleraient des héros, se lamenteraient des veuves.

Je jouais aussi de ce tambour à des fins beaucoup plus

personnelles. Car il m'ouvrait la porte du séjour des dieux, grâce peut-être au pouvoir de la déesse – il était du bois de l'arbre sacré d'Inanna – ou grâce à quelque enchantement de l'oiseau Imdougoud qui s'y était ancré ; je l'ignore.

Mais voici : lorsque, dans l'intimité de ma chambre la plus retirée, je me mettais à jouer d'une certaine manière, il avait le talent de me conduire hors de moi-même et de m'emporter au royaume où réside Lugalbanda. Il me rendait apte à convoquer à volonté toutes les manifestations de l'essence divine dans mon esprit. Le bourdonnement d'abeilles s'élevait ; le jour s'éclairait d'une luminescence d'or, de vermillon ou de bleu très profond. Et je trouvais l'accès d'un autre monde, que ce fût une échelle montant jusqu'au Ciel, une colonne d'eau noire où je me plongeais, ou encore un tunnel qui descendait en s'incurvant et m'invitait à courir le long de ses parois cylindriques étincelantes. Et ce monde était le monde des dieux. Là, il m'était donné de changer d'apparence, de m'élever dans les airs et de voler. De glatir comme l'aigle, de rugir comme le lion. De voyager dans le monde souterrain et sur le territoire des monstres. Je dînais avec les dieux et les demi-dieux. Je dansais avec les esprits. Je parlais le langage des rêves. Je me faisais le compagnon de l'Oiseau-tonnerre. Toutes choses devenaient accessibles à mon regard, toute sagesse m'était offerte. Je demeure convaincu qu'Étana de Kish disposait d'un tambour de cette sorte et qu'il s'en est servi pour s'élever au Ciel, plutôt que de s'envoler sur les ailes d'un aigle ainsi que l'antique légende voudrait nous le faire croire.

Je ne faisais pas souvent appel à cette faculté de l'instrument. C'était une épreuve déroutante, terrible, et qui drainait l'énergie dont j'avais besoin pour les tâches quotidiennes du pouvoir. Retour de ce voyage enivrant, j'avais mal aux mâchoires, la langue gonflée comme de m'être mordu dans les transports de l'extase, je me sentais hébété, épuisé pour des heures, voire des jours entiers. J'ai donc gardé le secret du tambour et ne m'y suis adonné que par nécessité, lorsque mon âme en ressentait l'exigence ou lorsque la cité affrontait un péril qui dépassait mes seules compétences. Car assis, solitaire, battant de ce tambour, je m'élevais au rang des dieux.

Les pluies sont revenues, plus violentes que jamais, et la question des canaux s'est faite encore plus pressante.

Jadis, avant que la communauté de mes aïeux n'investisse le Pays, à l'époque du Peuple ancien qui se servait de faucilles de pierre et vivait dans des huttes de terre, il n'y avait pas de canaux. Chaque printemps, à la fonte des neiges sur les montagnes du Nord, les Deux Fleuves en crue débordaient de leur lit pour se répandre sur les champs. Ils engloutissaient les récoltes avec les villages. Telle saison, l'amplitude de la crue détruisait des années de travail. Telle autre, les eaux se retiraient rapidement sous le soleil brûlant de l'été, et les récoltes mouraient sur pied, desséchées. Et même les années de très hautes eaux, où les vallées demeuraient submergées tout l'été, la majeure partie du Pays restait déserte, trop sèche pour la culture ; car on ne connaissait aucun moyen d'amener l'eau des terres inondées aux terres arides. Quelle existence abominable !

Lorsque nous avons conquis le Peuple de la déesse et que nous nous sommes emparés du Pays, la solution nous a été donnée. Nous la devons à Ninurta, le fils d'Enlil, le dieu guerrier, le dieu des vents orageux du sud.

Il advint que Ninurta se prit de querelle avec le démon Asag qui séjournait aux Enfers. Ninurta descendit au royaume d'En-bas occire le démon à l'issue d'un prodigieux combat. Mais le trépas d'Asag déclencha sur le Pays une terrible calamité : car c'était Asag qui assurait la garde du dragon Kour, c'est-à-dire de la rivière ténébreuse des Enfers. À la mort d'Asag, le Kour brisa ses entraves et surgit à la surface de la terre, les eaux infectes du fleuve souterrain se répandirent sur le monde ensoleillé et l'inondèrent.

Profondes furent les lamentations des dieux qui avaient charge des champs et des jardins, de ceux qui portaient la pioche et le panier. Le Kour recouvrit le Pays et la famine fut sévère. Rien ne poussait plus que les mauvaises herbes qui pousseraient n'importe où. Mais en ces tristes circonstances, Ninurta sut trouver un remède. Il amassa des pierres sur les montagnes et les fit descendre sur le Pays comme une traînée de nuages de pluie. Puis il les empila à l'endroit même où le

Kour avait jailli du monde infernal, élevant un barrage que ses eaux ne pouvaient plus franchir. Une fois cette tâche achevée, il édifia des digues pour contenir les eaux d'inondation, des canaux pour les reconduire vers le lit des Deux Fleuves et des rivières vers les champs. Ainsi le dragon fut-il jugulé et ses dépréciations interrompues. Désormais les champs produisirent d'abondance le grain, les vergers et les vignes donnèrent leurs fruits et la moisson s'entassa, opulente, dans les greniers.

De nos jours, c'est à nous qu'il incombe d'entretenir et d'étendre le réseau des canaux ; c'est notre tâche majeure, la grande mission qui sous-tend toutes les autres, car des canaux dépend notre prospérité. À la saison des crues ils nous permettent de détourner le dangereux trop-plein des eaux et de l'emmagasiner dans les déchargeoirs de dérivation. À la décrue des rivières nous fermons les écluses et conservons nos réserves pour la saison sèche. D'autres canaux d'irrigation acheminent l'eau des réservoirs vers les champs cultivés et jusqu'aux terres qui n'étaient autrefois que désert. Ainsi les fleuves, après avoir été nos ennemis, sont-ils aujourd'hui nos domestiques. Le contrôle du niveau comme du débit préserve nos campagnes de l'inondation et de la sécheresse à la fois. Quais et embarcadères dans nos cités s'étendent sur les berges des rivières, là où l'on ne trouvait jadis que marécages. Notre réseau d'irrigation sillonne le Pays, reliant entre eux chaque champ, chaque village, chaque cité.

Mais la glèbe est profonde et meuble, au printemps la force du courant l'entraîne, elle tend à combler les canaux tandis que les dépôts de limon obstruent leurs embouchures. Il serait intolérable de laisser cette situation se dégrader. Si les canaux viennent à manquer par trop de profondeur, la circulation de l'eau dans le réseau en sera compromise, bientôt elle s'arrêtera et les crues nous conduiront au désastre, comme si le dragon Kour nous assaillait à nouveau. Il nous faut donc en permanence travailler à l'entretien des canaux. Chaque fermier est responsable de sa rigole d'irrigation, chaque surveillant de village des adducteurs, le gouvernement des chenaux principaux. Mais en dernier ressort, c'est le roi l'ultime garant : il est tenu de comprendre le vaste dessin du réseau, de repérer les déficiences qui réclament une intervention, de dépêcher les armées d'ouvriers. Dumuzi s'était démis de cette responsabilité. Pour cela seul, il ne méritait pas le pardon ; pour cela seul, il encourait de disparaître à jamais dans la Maison de la poussière et de l'ombre.

Nous étions au plus fort de la saison des pluies, durant laquelle je ne pouvais rien faire que parcourir les rapports des surveillants et décider par où il allait falloir commencer d'urgence les réparations. Les tablettes s'empilaient autour de moi, corbeille sur corbeille ; leurs inscriptions serrées me dépeignaient le danger qui menaçait Ourouk.

Des scribes se tenaient derrière moi, de part et d'autre, pour me les lire, mais je faisais rarement appel à leurs services : il valait mieux les dépouiller moi-même tant que j'en avais la compétence, afin de m'imprégner davantage des priorités.

Au milieu de l'hiver les pluies se sont calmées et nous nous sommes mis au travail. Rivières et canaux roulaient de hautes eaux à la suite des précipitations prolongées, mais la situation n'était pas inquiétante : le véritable danger ne viendrait qu'avec la fonte des neiges du Nord. Or le temps nous était compté.

J'ai choisi pour inaugurer les travaux le canal que l'on nomme la Bouche de Nimah et qui se trouve un peu au nord d'Ourouk ; c'est ce canal qui nous approvisionne en eau potable. Il avait besoin d'un sérieux dévasage et d'un récurage, mais là n'était pas la difficulté : la sueur et l'huile de coude suffisaient pour ce faire. Par contre, les levées et les vannes de régulation nécessitaient d'être reconstruites, et tout spécialement la digue principale ; aux dires de mes ingénieurs, elle risquait d'être emportée aux premiers assauts de la crue de printemps.

Il est de tradition ancestrale, au seuil de tout grand ouvrage de construction, que le roi façonne et pose la première brique. Cette coutume a-t-elle été constamment respectée par chacun de nos rois ? je l'ignore ; je m'y suis pour ma part conformé volontiers car j'ai toujours pris grand plaisir au travail des artisans. Mes astrologues ont fixé le jour propice de la cérémonie. La veille au soir, je me suis noué les cheveux dans le dos pour me rendre au petit temple d'Enlil, vêtu d'une simple tunique. Je m'y suis baigné et j'ai dormi toute la nuit, seul, allongé sur la pierre noire. Le soleil resplendissait au matin. Je suis allé au temple d'An faire offrande de bœufs et de chèvres sans tache. Puis, sur la tombe de Lugalbanda, j'ai accompli le geste rituel de la main au visage et j'ai senti le dieu mon père s'animer en moi. À l'heure de midi, j'ai gagné le chantier où l'on prépare les briques, coiffé d'un coussinet de tête sur lequel je portais l'outillage des bâtisseurs.

Je me suis mis à l'ouvrage tandis que les prêtres attachés aux dieux de toutes les corporations d'artisans m'entouraient en battant du tambour. Je travaillais demi-nu sous le soleil, comme tout ouvrier. En manière de libation j'ai versé l'eau de bonne fortune dans le moule au gabarit. J'ai allumé ensuite un feu de bois aromatique afin de chasser les impuretés et les esprits malins qui rôderaient dans les parages.

J'ai enduit le moule de miel et de beurre, et de la meilleure huile fine. Puis j'ai pris l'argile, l'ai mouillée jusqu'à la rendre malléable et j'y ai mélangé la paille ; je l'ai foulée aux pieds. Avec la hotte de maçon consacrée j'ai ramassé le pisé et l'ai pressé dans le moule. J'ai lissé la surface des briques de la main et les ai mises à sécher. Il n'a pas plu de la nuit ; je crois bien que sinon j'aurais écorché vifs mes

astrologues. Le lendemain s'est tenue la cérémonie du démoulage : nouvelle flambée de bois aromatique, à la suite de quoi j'ai extrait la première brique de son moule en le tenant par la poignée. Et je l'ai brandie au ciel comme une couronne en criant :

« Enlil est satisfait ! »

On le serait à moins. La brique était parfaite. Les dieux avaient écouté favorablement ma requête, signe que le temps de l'infortune était révolu et qu'ils protégeraient Ourouk.

Les jours qui ont suivi, côte à côte avec les artisans, les ouvriers, j'ai façonné les briques, je les ai transportées au canal, je les ai entassées en rangées imposantes. Alors, au jour propice désigné cette fois encore par les astrologues, nous nous sommes attelés à la tâche de retenir le débit des eaux dans le canal. Rude épreuve où deux hommes ont perdu la vie, mais que nous avons menée à bien. À cette époque j'ignorais toute modération, prodigue de moi-même aussi bien que de mon entourage lorsque l'intérêt de la cité était en jeu. Il m'est arrivé de rester dans l'eau, les bras étendus, une heure durant, au plus profond du chenal, pendant que l'on édifiait la structure du barrage autour de moi. Le rôle m'incombait non pas tant comme roi mais parce que nul n'égalait ma taille ni ma vigueur. Une fois le débit de l'eau contenu, nous avons ouvert les vannes en aval pour assécher le canal et nous avons entrepris la réfection des parois. J'ai posé la première brique, celle que j'avais pétrie de mes mains le jour de la cérémonie. Jour après jour nous avons peiné de l'aube au crépuscule, et je n'accordais pas de repos à mes gens car le temps pressait, la tâche était urgente. Jamais je ne me fatiguais et, si d'autres cédaient à l'épuisement, j'allais parmi eux les ragaillardir, le bras sur leurs épaules : « Lève-toi, compagnon, le service des dieux nous appelle ! » Alors, quelle que fût leur fatigue, ils se levaient et se remettaient au labeur. Je les menais dur, sans les ménager, mais je me ménageais moins encore. Des bûchers aromatiques purifiaient le chantier, Enlil était content et le travail avançait vite et bien. Tout allait bien en Ourouk cet hiver-là. Lorsque les crues de printemps sont venues, les canaux ont accueilli les hautes eaux, les ont entièrement contenues, emmagasinées, si bien que nous n'avons connu aucune inondation. Je me suis senti fier d'être roi.

Au premier jour de l'été des messagers sont venus, mandatés par le roi de Kish ; ils ont réclamé que lui paye tribut.

Ils étaient trois, des dignitaires de sa cour, des hommes que j'avais connus durant mon exil. Et je n'ai pas compris, en les voyant arriver, que j'accueillais des ennemis. Je les ai reçus chaleureusement et j'ai offert un grand festin en leur honneur, où nous avons tard dans la nuit devisé du temps passé, des fêtes au palais d'Agga, des guerres élamites, des caprices du destin qui avait jeté ses filets sur tel et tel autre de ma connaissance. À leur intention j'ai fait tirer le vin du fût d'Enki et abattre trois bœufs des pâtures d'Enlil. « Dites-moi, leur ai-je demandé, comment se porte le royal Agga, mon père, mon bienfaiteur. » Ils m'ont assuré qu'Agga était en bonne santé, qu'il me gardait une grande affection, qu'il ne manquait jamais d'appeler la bénédiction de ses dieux sur ma tête. À chacun de ces émissaires j'ai procuré une concubine de choix et je les ai logés dans les plus belles chambres d'apparat. Ils se sont déclarés le lendemain porteurs d'un message du roi et m'ont présenté une tablette de forte dimension, scellée dans une chemise d'argile blanche précieuse qui arborait le sceau royal de Kish. Tandis qu'ils me remettaient la tablette, leurs paupières battaient nerveusement ; j'aurais dû prendre cela pour un signe.

« Nous te demandons la permission de nous retirer. » Et je les ai congédiés.

Une fois seul, j'ai rompu la chemise d'argile blanche pour en extraire la tablette. Je me suis mis à lire et, de ligne en ligne, mes yeux s'écarquillaient davantage.

Le message commençait avec les formules habituelles consacrées : Agga, fils d'Enmebaraggesi, roi de Kish, roi des rois, seigneur du pays de Sumer par la grâce d'Enlil et d'An, s'adresse à son fils bien-aimé Gilgamesh, fils de Lugalbanda, seigneur de Kullab et d'Eanna, roi d'Ourouk par la grâce d'Inanna, et ainsi de suite l'expression pieuse de ses vœux de santé, de prospérité, et ainsi de suite le regret qu'éprouvait Agga de ne pas avoir reçu de récentes nouvelles de son fils bien-aimé Gilgamesh ni du royaume qu'il avait remis à ce fils bien-

aimé. À cet endroit j'ai soupçonné pour la première fois que les ennuis s'annonçaient : Agga me rappelait son rôle dans mon élévation à la dignité royale ; il n'avait pas tort, assurément, mais peut-être cette attitude manquait-elle de tact. Ce n'était pas comme s'il m'avait arraché de l'obscurité la plus humble pour me hisser sur le trône : j'étais le fils d'un roi et l'élu de la déesse.

J'ai ensuite très vite saisi où il voulait en venir. La formulation même de son salut le révélait – « roi des rois, seigneur du pays de Sumer ». Tel était le titre séculier du roi de Kish, que personne ne s'était jamais soucié de contester. Mais l'usage qu'en faisait Agga paraissait affirmer clairement qu'il me considérait comme un vassal. Et, de fait, jeune réfugié dans sa cité, je lui avais prêté serment de fidélité. J'ai poursuivi ma lecture dans un malaise croissant. La demande de tribut arrivait.

Le mot « tribut » n'apparaissait jamais. Il parlait de « présent », d'« offrande », de « don d'amour filial ». Mais il s'agissait bien d'un tribut. Tant de têtes de moutons, tant de chèvres, tant de barils d'huile, tant de jarres de miel ; telle quantité de vin de dattes, tel poids d'argent, de laine, de lin fin ; tant d'esclaves mâles et tant de femelles, de tel et tel âge. La requête était rédigée dans les termes les plus affables, les plus gracieux, sans l'ombre d'un ultimatum, comme s'il était inutile d'user de menace puisque ces présents et ces dons allaient de soi, qu'il revenait tout naturellement au fils loyal de s'en acquitter auprès du père bienveillant, du suzerain équanime.

Cette lettre d'Agga me plongeait dans le désarroi. Elle ne me volait pas seulement ma royauté, elle me retirait aussi ma dignité. Pourtant, lui avais-je ou non juré fidélité ? Eh bien oui, j'avais prêté serment sur le filet d'Enlil. Et voici que je me débattais dans ce filet. Mes joues s'enflammaient, des larmes de rage me venaient aux yeux. D'un bout à l'autre, quatre fois j'ai relu la missive, les mots étaient les mêmes à chaque fois, des mots accablants. J'aurais dû m'y attendre et je n'avais pas prévu cela. Agga m'avait reçu lorsque j'étais sans foyer, il m'avait accordé haut rang et privilège en sa cité. Il avait conspiré avec Inanna pour me faire roi. Aujourd'hui, Agga présentait sa facture. M'était-il possible cependant de lui payer le prix qu'il demandait et de garder la tête haute parmi les rois du Pays comme parmi mon peuple d'Ourouk ?

À la nuit je me suis rendu seul auprès du mémorial de Lugalbanda ; je me suis agenouillé dans un murmure : « Père, que dois-je faire ? »

L'aura du dieu s'est posée sur moi et j'ai perçu au fond de mon oreille la voix calme de Lugalbanda : « Tu dois à Agga ton amour et ton respect. Rien de plus.

— Mais, père, mon serment ? Mon serment !

— Était-il question de tribut ? Si tu lui paies ce qu'il demande, c'est toi-même que tu lui vends, et la cité, à jamais. Il cherche à t'éprouver. Il cherche à savoir si tu lui appartiens. Est-ce le cas ?

— Je n'appartiens à personne si ce n'est aux dieux.

— Alors tu sais ce qu'il te reste à faire », a conclu la voix intérieure de Lugalbanda.

J'ai passé la nuit en prières, de dieu en dieu, de temple en temple à travers la ville. La seule dont je n'ai pas requis les conseils, c'est Inanna, bien qu'elle soit la déesse de la cité. Car il m'aurait fallu me confesser à la prêtresse et je ne voulais pas qu'elle apprenne la honte qui pesait en mon cœur.

Dans la matinée, tandis que les émissaires d'Agga se distraient en musique dans la compagnie des femmes, j'ai convoqué d'urgence l'Assemblée des anciens au palais. Les veines de mon cou se gonflaient, la sueur ruisselait à mon front et j'ai dû marcher de long en large devant eux, sous l'emprise de l'émotion et du courroux, avant de me décider à parler.

« La Maison de Kish réclame notre allégeance et nous demande de lui payer tribut. » Et les vieillards de marmotter confusément. J'ai brandi la tablette d'Agga et l'ai secouée avec colère. Puis à haute voix j'ai lu la liste de ses exigences. Après quoi j'ai examiné l'assistance pour lire sur les visages la pâleur, l'accablement, la peur. « Allons-nous nous soumettre ? leur ai-je demandé. Sommes-nous leurs vassaux ? Sommes-nous des serfs ?

— Kish est très puissante, a dit Enlil-ennam, le propriétaire terrien.

— Le roi de Kish est suzerain de tout le Pays, a dit le vieil Ali-ellati, de noble et vénérable lignage.

— Ce n'est pas un tribut excessif », a dit avec douceur le riche Lu-Meshlam.

Et tous d'opiner, de courber la tête et de marmonner, tous de se révéler farouchement hostiles à une politique de résistance.

« Nous sommes une cité libre ! me suis-je écrié. Allons-nous nous soumettre ?

— Nous avons des puits à creuser et des canaux à dévaser, a répondu Ali-ellati. Payons à Agga ce qu'il réclame et retournons en paix à nos travaux. La guerre entraîne d'énormes dépenses.

— Et Kish est très puissante, a renchéri Enlil-ennam.

— J'en appelle à votre suffrage, leur ai-je répliqué. J'ai l'intention de braver Agga : apportez-moi votre soutien. »

Mais eux : « La paix » et « le tribut » et « les puits à creuser ».

Ils ne voulaient entendre parler de guerre à aucun prix. En désespoir de cause je les ai renvoyés pour convoquer à leur tour les hommes plus jeunes de l'Assemblée des citoyens valides. Je leur ai lu

la missive d'Agga, je leur ai dit ma colère et mon indignation, et l'Assemblée des citoyens m'a répondu ainsi que je le désirais. J'ai su comment leur parler. J'ai embrasé leur fierté, j'ai fait appel à leur courage. Si eux aussi s'étaient tournés contre moi, j'étais perdu. J'avais le pouvoir, s'il le fallait, de passer outre les Anciens, mais je ne pouvais seul décréter la guerre si les deux conseils me désavouaient.

L'Assemblée des citoyens ne m'a pas fait défaut. Ils ne m'ont pas prétexté de puits à creuser ni de canaux à dévaser. Ils ont clamé leur refus du tribut comme on refuse un affront. J'ai appelé à la guerre et ils m'ont retourné mon appel amplifié. Non à la soumission ! Frappons de nos armes la Maison de Kish ! Écrase Kish, toi, Gilgamesh, roi, héros, conquérant, prince aimé de notre Père An ! Un à un les hommes de l'Assemblée se sont dressés pour manifester leur mâle détermination. Qu'y avait-il à redouter dans la venue d'Agga ? Une armée dérisoire ? Une arrière-garde déficiente ? Des soldats tremblant de regarder en face l'ennemi ?

Je tenais l'armée d'Agga en plus haute estime que cela et à plus juste titre. Mais je me suis réjoui de leur langage et toute brume s'est dissipée de mes esprits. Comment aurais-je pu me résigner, en effet, à la condition de vassal ? Quels que fussent les droits qu'Agga jugeait posséder sur ma personne, ma dignité de roi était ici en jeu ainsi que ma dignité d'homme. Il n'était pas question que mon règne en Ourouk reposât sur le bon vouloir du roi de Kish.

Alors le dilemme était résolu : le sort des armes déciderait de notre indépendance. Nous allions défier Agga. Nous allions passer l'été à préparer la guerre.

Qu'il vienne, ai-je conclu devant l'assemblée. Nous serons prêts à le recevoir.

Je suis retourné auprès des ambassadeurs de Kish, vautrés dans leur débauche ; aussi froid qu'une pierre, je leur ai annoncé : « J'ai lu le message de mon père Agga, votre roi. Donnez-lui la réponse que voici : je déborde d'un amour infini pour sa personne et ma gratitude est sans bornes pour ses bontés. De tout mon cœur je l'embrasse tendrement. C'est là l'unique présent que je lui destine : je l'embrasse de tout mon cœur. Est-il entre un père et son fils besoin d'autre cadeau ? Et Agga reste mon second père. Alors, dites-lui bien : je l'embrasse tendrement. »

La nuit même les messagers sont repartis pour Kish, porteurs dans leurs bagages d'une accolade filiale et rien de plus.

Nous avons entrepris de nous préparer à la guerre. J'avouerai que la perspective ne me désolait nullement. Je n'avais plus entendu résonner cette musique ardente et sauvage depuis le temps où je combattais pour Agga dans le pays d'Élam, et cela faisait bien des années. L'homme se doit de retrouver de temps en temps l'odeur du

champ de bataille, et le roi plus encore s'il désire éviter de se rouiller de l'intérieur. Garder tout son tranchant, conserver un esprit affûté, voilà ce qui est en cause ; on s'émousse toujours bien assez tôt, et plus vite sans pierre à aiguiser. Donc l'heure était venue de polir les chars, d'oindre les hampes des lances et des javelots, d'aiguiser les lames, de sortir les ânes de l'écurie pour leur rappeler le goût de la course. Malgré la chaleur accablante de l'été, durant ces quelques jours l'air d'Ourouk exhalait une vivacité piquante comme aux plus beaux jours de l'hiver. L'excitation anticipée. Les hommes jeunes avaient soif du combat comme j'en avais soif moi-même. C'était la raison pour laquelle ils avaient conspué l'attitude des Anciens et plébiscité la guerre.

Mais une surprise nous attendait. Personne, dans le Pays, n'entreprend de campagne en été s'il peut l'éviter. Il faut dire qu'en cette saison, si l'on se déplace trop vite, l'air lui-même s'enflamme. Et j'étais convaincu que nous disposions de tout l'été pour nous préparer à recevoir Agga. Erreur ! mon jugement s'est trouvé totalement infirmé. Car Agga, certainement, s'était attendu à mon opposition et ses armées étaient prêtes ; elles s'étaient probablement mises en marche aussitôt ses émissaires de retour à Kish, porteurs de mon message. Les trompettes m'en ont informé alors que je dormais au milieu de mes femmes, à l'aube du jour le plus étouffant de l'été. Les bateaux de Kish avaient très vite descendu le fleuve, des mois plus tôt que prévu. Les troupes d'Agga avaient débarqué. Elles tenaient déjà les quais. Ourouk était assiégée.

Et je me suis trouvé face à la première véritable épreuve de mon règne. Je n'avais jamais gouverné la cité en guerre. Je suis sorti sur la terrasse du palais et j'ai battu le rappel sur le tambour issu de l'arbre d'Inanna. C'était la première fois que retentissait dans la ville cette musique ; ce ne devait pas être la dernière. Mes braves se sont rassemblés autour de moi et le trouble se reflétait sur leurs visages. Car ils doutaient de mes qualités de général. Nombre d'entre eux avaient connu les campagnes de Dumuzi et certains combattaient déjà dans l'armée de Lugalbanda ; quelques-uns même se souvenaient d'Enmerkar. Mais aucun n'avait jamais servi sous mes ordres.

« Je veux un homme de cœur, leur ai-je dit, pour aller demander à Agga les raisons de cette incursion. »

Bir-hurturre, ce guerrier magnifique, s'est avancé, les yeux brillants. Il avait acquis une stature et une force peu communes et je ne savais pas en Ourouk d'homme plus vaillant que lui. Il a répondu : « Je serai celui-là. »

J'ai posté mes troupes derrière chacune des portes de l'enceinte de la ville, la porte Haute et la porte Royale, la porte du Nord et la porte Sainte, la porte d'Our, la porte de Nippour et les autres. J'ai fait

patrouiller le long du périmètre de la muraille afin de nous prémunir contre une tentative des guerriers de Kish d'escalader les remparts à l'aide d'échelles ou de démolir un mur pour s'y frayer chemin. Nous avons ensuite ouvert la porte de l'Eau et Bir-hurturre s'en est allé parlementer avec Agga. Mais il n'avait pas fait dix pas que les hommes de Kish se sont saisis de lui et l'ont entraîné. Ils agissaient sur l'ordre d'Agga, fils d'Enmebaraggesi, lui qui m'avait affirmé que les hérauts jouissaient d'une immunité inviolable. Mais peut-être ne s'appliquait-elle qu'aux hérauts de Kish.

Zabardi-bunugga est venu me trouver en courant. « Ils sont en train de le torturer, mon seigneur ! Qu'Enlil leur dévore le foie, ils sont en train de le torturer ! » J'avais fait de Zabardi-bunugga mon officier en second, un robuste gaillard de visage aussi disgracié qu'au temps de son enfance, mais loyal et inébranlable. Il était, à ses dires, monté au poste de surveillance de la tour de Lugalbanda d'où il avait vu les hommes de Kish assaillir sous les yeux de tout le monde Bir-hurturre, le frapper, le rouer de coups et le battre encore à terre. « Qu'Enlil leur arrache le foie ! » s'est-il écrié. Et d'ajouter qu'à sa vue, en haut de la muraille, les ennemis l'avaient interpellé, lui demandant s'il était le roi Gilgamesh. À quoi il leur avait hurlé que non, qu'il n'était rien auprès du roi Gilgamesh.

« Allons-nous maintenant leur donner la charge ? m'a-t-il demandé.

— Attends encore un peu. Je vais aller me rendre compte à quel adversaire nous avons affaire. »

J'ai traversé la ville à grandes enjambées. De sur les toits des maisons, des regards me suivaient : les gens du peuple, transis d'effroi. Il y avait bien longtemps qu'aucun ennemi ne s'était aventuré aux portes d'Ourouk ; ils ignoraient ce qui les attendait et ils craignaient le pire. Parvenu à la tour de guet de Lugalbanda, j'ai gravi quatre à quatre les larges marches de brique, une bannière jaune et bleue à la main, que j'avais prise à l'un des gardes. Je me suis avancé à découvert sur la terrasse, au sommet de la muraille. Et le sang s'est mis à me battre aux oreilles lorsque j'ai contemplé cette marée d'envahisseurs.

Les grandes barques d'Agga se pressaient le long des quais où déambulait crânement sa soldatesque. J'ai vu flotter les bannières de Kish, émeraude et cramoisi. J'ai vu les rudes visages tannés de ces hommes que je connaissais, ces guerriers en compagnie desquels j'avais enfoncé les défenses d'Élam comme nuages floconneux. Sous l'ardeur dévorante du soleil d'été, ils portaient leurs épais manteaux de feutre noir sans inconfort apparent, et leurs casques de cuivre poli brillaient de mille feux. J'ai vu deux des fils d'Agga ; j'ai vu six officiers supérieurs de la campagne élamite ; et j'ai vu Namhani, mon

vieux conducteur de char. Lui aussi m'a vu, il s'est agité, il a grimacé son sourire édenté en me montrant du doigt et m'a interpellé par le nom sous lequel on me connaissait à Kish.

Alors j'ai rugi :

« Non ! Gilgamesh ! Je suis Gilgamesh !

— Gilgamesh ! m'ont-ils retourné. Voyez, c'est Gilgamesh, le roi Gilgamesh ! »

Je n'avais pas mon bouclier mais je suis resté exposé à la vue de tous sur champ de ciel, car je n'éprouvais aucune crainte. Nul n'aurait osé décocher un trait sur le roi d'Ourouk. J'ai parcouru leurs forces du regard : depuis le sud jusqu'au nord ils étaient des centaines, peut-être des milliers. Ils avaient dressé des tentes en prévision d'un siège durable.

« Où est Agga ? ai-je crié. Que votre roi s'approche ! Ou bien craint-il de se montrer en personne ? »

Agga est venu. Si je ne redoutais pas de me produire en haut de la muraille, il ne pouvait faire moins. Il a émergé d'une tente à l'arrière et s'est avancé lentement, plus gras que jamais, montagne de chair rose au crâne, aux joues et au menton rasés de près. Il ne portait pas d'arme et s'appuyait sur un bâton de bois noir ouvragé aux formes troublantes. Il s'est arrêté juste au-dessous de moi et je lui ai adressé, affable, un salut respectueux. Puis d'une voix tranquille j'ai dit ces mots : « Bienvenue dans ma cité, père Agga. Si tu m'avais averti de ta visite, j'aurais eu le loisir de mieux organiser ta réception.

— Tu m'as l'air de bien te porter, Gilgamesh. J'ai reçu ton accolade et je t'en remercie.

— Ce n'était que mon devoir.

— J'avais espéré davantage.

— C'est ce que j'ai compris, père Agga. Où se trouve mon héraut, Bir-hurturre ?

— Dans une de nos tentes. Nous nous entretenons avec lui.

— On l'a frappé, paraît-il. On l'a battu et jeté dans la poussière avant de le mener à la torture. Il me semble avoir traité plus décemment tes émissaires, père Agga.

— Il a fait preuve d'impudence et d'effronterie. Nous lui enseignons la politesse, mon fils.

— En Ourouk, c'est moi qui donne les leçons, personne d'autre. Renvoie-le-moi. Après quoi je t'invite à entrer ; viens partager le festin qu'il est de mon devoir d'offrir au plus noble des hôtes.

— Ah ! m'a répondu Agga, je crois bien que je m'inviterai tout seul. Et je te rendrai ton valet lorsque j'en aurai fini avec lui. Ouvre tes portes, Gilgamesh. Ainsi l'ordonne le roi des rois. Ainsi l'ordonne le seigneur du Pays.

— Qu'il en soit ainsi », ai-je dit. Je me suis retourné et j'ai lancé

ma bannière dans la ville, au bas de la muraille. C'était le signal convenu : nous avons ouvert toutes les portes aussitôt et nous avons chargé l'armée de Kish.

Lorsqu'un ennemi se présente aux portes d'une cité fortifiée, il est en général recommandé de s'y retrancher, surtout si cet ennemi a la témérité de se manifester durant l'été. En saison sèche, on ne trouve pas de vivres hors de l'enceinte, à l'exception de ce qu'on a laissé emmagasiné dans les greniers extérieurs. Une fois que l'assiégeant s'y est servi, il ne lui reste plus rien. Dans la cité, on a de quoi attendre l'hiver, et des réserves d'eau potable conséquentes. C'est l'agresseur qui souffre le plus durement du siège et il finit par se retirer : voilà ce que commande le bon sens.

Mais le bon sens n'est pas toujours de bon conseil. Agga connaissait ces principes aussi bien que moi et mieux encore. S'il avait choisi de nous assiéger en été, c'était évidemment qu'il ne comptait pas que le siège s'éternise. Je devinais donc qu'il projetait de faire donner l'assaut directement. Les murs d'Ourouk – édifiés sous le règne d'Enmerkar – n'étaient à cette époque pas très hauts, comparés à ceux des autres grandes cités. Nul doute que les bateaux d'Agga regorgeaient d'échelles et que les guerriers de Kish ne tarderaient guère à escalader nos murailles par tous les côtés à la fois. Et leurs tâcherons, dans le même temps, attaqueraient la base de nos remparts à la hache pour y percer des brèches. Je savais parfaitement que les haches de Kish enfonceraient aisément nos vieilles briques. Il était donc vain d'attendre sans bouger qu'on nous donne l'assaut. Je disposais de plus d'hommes qu'Agga n'en avait amené avec lui ; mais une fois entrés dans la ville, munis de torches qu'ils lanceraient autour d'eux, ses guerriers nous tiendraient à merci. Alors que si je parvenais à les vaincre sur les quais, ce serait le salut. Il fallait prendre l'initiative.

Nos chars ont surgi de cinq portes à la fois. Ils ne comptaient pas nous voir apparaître si tôt, ni même, sans doute, nous voir apparaître du tout. Dans leur assurance, leur arrogance, ils s'attendaient à ce que je plie le genou devant Agga sans combattre. Mais nous leur sommes tombés dessus la hache haute et la lance brandie. Le char de Zabardi-bunugga conduisait l'avant-garde et dix autres le suivaient avec les plus valeureux héros de la cité. Les hommes de Kish ont fait face à cette première vague avec vigueur et vaillance. Je connaissais leur valeur au combat ; à dire vrai, je les connaissais mieux que mes propres soldats. Mais, tandis que les premiers affrontements commençaient, j'étais descendu de l'enceinte pour monter sur mon char, et j'ai mené moi-même la seconde vague d'assaut.

Je vais parler franchement : lorsque les guerriers de Kish m'ont aperçu, ils ont été saisis d'effroi et leurs âmes se sont glacées. Ils

avaient pu m'apprécier durant les guerres élamites et ils se souvenaient de moi ; mais pas autant qu'ils auraient dû, avant de me voir me ruer au milieu de leurs rangs et lancer mes javelots avec la même précision des deux mains. Alors seulement la mémoire leur est revenue. « C'est le fils de Lugalbanda ! » criaient-ils, et la panique les a gagnés.

Pourquoi prétendre le contraire ? Je ne sais aucune musique plus douce à l'oreille que celle qui traverse le champ de bataille. La joie envahissait mon cœur et je fondais sur l'ennemi comme le messager de la mort. En ce jour l'intrépide Enkimansi conduisait mon char, cet homme de trente ans au visage étroit qui ignorait la peur. Il maintenait en ligne les ânes et je me dressais derrière lui, projetant mes armes avec la même fougue que si j'étais porteur de la colère d'Enlil contre Kish. Mon premier javelot a pris la vie d'un fils d'Agga ; mon second et mon troisième ont étendu morts deux de ses généraux ; mon quatrième a perforé la gorge de l'un des ambassadeurs qu'il m'avait envoyés. Et je hurlais : « Lugalbanda ! Père des Cieux ! Inanna ! Inanna ! Inanna ! » C'était un cri de guerre que les hommes de Kish avaient déjà entendu. Et ils savaient désormais qu'un dieu prenait part au combat, un demi-dieu pour le moins, que son regard était d'une acuité divine et son bras d'une force surhumaine.

Suivant la brèche que Zabardi-bunugga et la première ligne des chars avaient creusée, je me suis enfoncé profondément dans les rangs ennemis. Sur mes traces se sont engouffrés mes fantassins aux cris de : « Gilgamesh ! Inanna ! Gilgamesh ! Inanna ! »

Je rends hommage à la bravoure des guerriers de Kish. Ils ont fait leur possible pour me tuer, et seules m'ont préservé de toute atteinte la vivacité de mon bouclier et les manœuvres adroites de l'émérite Enkimansi. Pourtant, rien ne pouvait m'arrêter. Contre leur volonté la terreur les a vaincus, ils ont fait volte-face et se sont mis à courir vers la rivière. Mais nous leur avons coupé la retraite vers la berge et nous les avons pourfendus.

Bien plus vite que je ne l'avais espéré, la cause était entendue. Par multitudes, nous leur avons fait mordre la poussière. Nous avons poussé jusqu'à leurs barques, nous nous en sommes emparés et nous avons tranché les proues pour emporter les figures d'Enlil comme trophées. Nous avons délivré Bir-hurturre, encore valide bien qu'honteusement ensanglanté et meurtri. Quant à Agga, nous avons dû nous frayer un chemin jusqu'à lui par les armes. Lui ne combattait pas, non, pas à son âge, mais il était entouré d'un cordon d'une centaine de gardes d'élite qui ont péri jusqu'au dernier. Alors les nôtres se sont saisis du roi. Zabardi-bunugga l'a conduit devant moi ; appuyé sur mon char, je buvais un flacon de bière que j'avais pris à un de leurs cantiniers.

Agga était congestionné, couvert de sueur et de poussière ; ses yeux rougis trahissaient la lassitude et la consternation. Son épaule gauche portait une légère blessure : une simple égratignure, mais la honte m'est venue de constater qu'on avait porté la main sur lui. J'ai fait signe à l'un de mes chirurgiens : « Nettoie et panse la blessure du roi des rois. » Puis je me suis approché et j'ai posé en terre le genou devant Agga, à sa grande surprise. « Père, lui ai-je dit. Maître royal du Pays.

— Ne me nargue pas, Gilgamesh », a-t-il murmuré.

J'ai secoué la tête. Et, me relevant, je lui ai tendu le flacon de bière. « Bois, père. Étanche ta soif. »

Il m'a regardé d'un air morne. Il a porté lentement la main à son ventre et s'est massé les épais bourrelets de chair. La transpiration lui dégoulinait sur le corps et traçait des rigoles dans la poussière dont il était couvert. Je ne m'en cacherai pas : je savourais mon triomphe et je jouissais de sa déconfiture comme on se délecte du vin le plus doux.

« Que vas-tu faire de moi ? m'a-t-il demandé.

— Tu seras mon convive au palais ce soir même et les deux jours à suivre. Nous accomplirons les rites d'enterrement des morts. Ensuite, tu retourneras à Kish. Car n'es-tu point mon seigneur, le roi des rois, celui à qui j'ai juré fidélité ? »

Il comprenait maintenant et la colère s'allumait dans ses yeux. Mais il a éclaté de rire, il a parcouru d'un regard de commisération ses guerriers et ses fils étendus dans la poussière imbibée de sang, ses barques mutilées, puis il a hoché la tête avant de dire : « C'est donc ainsi ? Je ne te savais pas si subtil.

— Ai-je payé ma dette à présent ?

— Ah ! m'a-t-il fait, c'est vrai. Tu as payé ta dette, Gilgamesh. »

Il en fut fait comme je l'avais dit. J'ai donné une grande fête en l'honneur d'Agga, puis je l'ai renvoyé à Kish, accompagné des restes de son armée.

Mais avant son départ il m'a communiqué de tristes nouvelles : sa fille, mon épouse Ama-sukkoul, était décédée ainsi que les deux enfants qu'elle avait mis au monde. Je m'en suis senti déchiré comme par une lame. Ah ! Mort ! il n'est de lieu où se cacher de toi ! Je me suis souvenu de mes dernières heures à Kish ; je l'avais embrassée, j'avais tendrement caressé son ventre distendu. C'est en venant au monde, pourtant, que l'enfant l'avait tuée ; et lui aussi avait péri. Alors notre premier-né s'était languï de sa mère et s'en était allé à son tour. Les dieux certainement ne désiraient pas que ma semence s'implantât dans la cité de Kish. Depuis ce temps d'autres fils me sont nés, en grand nombre, mais je m'interroge souvent : que seraient devenus ces deux-là s'ils avaient vécu jusqu'à la maturité ? Quant à la douce Ama-sukkoul, c'était une personne charmante et je l'ai davantage aimée que bien des femmes après elle.

Au moment de son départ, j'ai insisté pour renouveler ma promesse de fidélité au roi Agga. Et je l'ai fait de mon plein gré, aux yeux de tout le monde. Librement prononcé, ce vœu n'est nullement signe de soumission mais au contraire de puissance : c'est un présent, un don splendide et gracieux, et ce don me libérerait bien plus qu'il ne m'enchaînerait. J'exprimais ainsi ma reconnaissance envers Agga et ce qu'il avait fait dans le passé pour m'aider à conquérir le trône sur la dépouille de Dumuzi ; et ce même geste me délivrerait à jamais de toute forme réelle de vassalité. Je devenais enfin roi de par mon droit, de par ma prouesse au combat, de par ma grandeur d'âme. Il ne serait pas faux d'affirmer que mon règne a réellement commencé ce jour-là, le jour de la guerre qui m'opposait à Kish.

Mais si cette journée marquait le véritable début de mon règne, elle marquait aussi la fin de celui d'Agga, quoiqu'il vécût encore quelque temps. Il se retira derrière l'enceinte de Kish et l'on n'entendit plus parler de lui. Sa mort a sonné le glas de la dynastie de Kish, une dynastie de douze mille ans, car Mesannepada, le roi d'Our, a marché

vers le nord et s'est emparé de la ville. Bientôt nous est parvenue la nouvelle que Mesannepada avait fait mettre à mort le dernier fils d'Agga et s'était attribué lui-même le trône ; il s'est fait appeler par la suite roi de Kish plutôt que roi d'Our. J'ai laissé ces événements se produire parce que d'autres préoccupations retenaient mes soins à l'époque, comme vous l'apprendrez en temps opportun ; l'heure s'est présentée plus tard de régler mes comptes avec le roi d'Our et de Kish.

La première chose que j'ai faite lorsque la passion guerrière a commencé de retomber un peu dans les esprits, c'est de reconstruire les murs d'Ourouk. En vérité je ne devrais pas dire « reconstruire » mais bien construire de neuf, car on ne peut qualifier de rempart l'ancienne enceinte au regard de la nouvelle que j'ai édifiée autour de la cité. Peut-être suffisait-elle au temps d'Enmerkar ; moi, j'avais vu les murs de Kish et je savais ce qu'enceinte voulait dire.

Une enceinte doit être haute afin que l'ennemi ne puisse l'escalader avec des échelles. Elle doit être épaisse afin qu'il n'y puisse aisément percer des brèches. Ses fondations doivent être larges et profondes pour éviter qu'il ne les sape et qu'il ne creuse des tunnels par-dessous. Tout cela paraît évident : mais les murs d'Ourouk ne répondaient correctement à aucune de ces exigences. En outre, nous avions besoin de plus de tours pour observer les approches de la cité, et d'un large parapet sur tout le chemin de ronde, où les défenseurs prendraient position et seraient en mesure de faire pleuvoir le feu sur la tête de l'assaillant. Il fallait notamment flanquer de parapets chaque porte de la ville, car les portes constituent les points faibles de toute enceinte.

De tout le reste de l'été, Ourouk n'a guère connu d'autre activité que la confection des briques et l'édification de ces murs que les générations futures connaîtront jusqu'à la fin des temps – je le crois – comme l'enceinte de Gilgamesh. Aussi bien que pour la réfection des canaux, j'ai travaillé parmi le peuple artisan : c'est de mes mains que j'ai bâti cette muraille, telle est la vérité. Il n'était pas d'ouvrier plus habile que moi-même pour disposer les briques ainsi qu'il convient, sur chant, soigneusement alignées en oblique, chaque rangée orientée en épi par rapport à la rangée inférieure. C'est l'unique façon de bâtir. Nous avons démoli l'ancienne muraille d'Enmerkar, dénudant entièrement la cité, puis, aussi vite que possible, nous avons édifié le nouveau mur – plus exactement les nouveaux car l'enceinte en comporte deux. Les sept sages eux-mêmes n'auraient pu dresser meilleur plan. Je ne me suis servi que de briques parfaites cuites au four : à quoi bon construire en terre pour se trouver contraint de refaire le même travail au bout de cinq années ? Le mur extérieur brille de l'éclat du cuivre et le mur intérieur, d'un blanc lumineux, nulle part ne connaît son pareil. Les fondations demeurent, je crois, les

plus solides jamais plantées. La renommée des remparts d'Ourouk s'étend au monde entier. Elle durera mille fois douze mille saisons, si je suis bien le fils de Lugalbanda.

Je ne chercherai pas à vous faire croire que nous avons achevé la muraille en un seul été. Il ne s'est pas écoulé d'année dans mon règne, en vérité, sans que l'on remette la main à la pâte pour renforcer ici, relever l'enceinte là, ajouter de nouveaux parapets, de nouvelles tours de guet. Mais c'est pendant le premier été que nous avons bâti l'essentiel, et cela suffisait à nous protéger de quelque ennemi que ce fût.

Je me souviens de ces premiers mois de mon règne comme d'un temps d'ivresse et de fougueuse volupté. Je prenais à peine le temps de dormir. Le jour durant je me consacrais avec ardeur aux tâches qui sont celles du roi, et j'entraînais mon peuple à travailler de même. J'imagine que c'était trop lui demander ; car, je l'avoue, je le menais jusqu'à l'épuisement et l'on commençait à me traiter de tyran dans mon dos. Mais je ne m'en rendais pas compte. Intarissable était mon énergie et je ne comprenais pas qu'il n'en allait pas de même pour tous. Une fois leur journée de labeur achevée, ils n'avaient d'autre désir que le sommeil. Moi, je festoyais somptueusement le soir au milieu de ma cour et, la nuit, c'étaient les femmes. Peut-être me montrais-je excessif avec les femmes, même si je n'en avais pas le sentiment. Ma concupiscence ressemblait à l'insatiable appétit des dieux pour la chère et le vin. J'allais de mes concubines aux prêtresses du cloître en passant par d'épisodiques citadines, et ne m'en sentais jamais assouvi. N'oubliez pas que je suis dieu pour une part, du lignage de Lugalbanda et d'Enmerkar qui se disait fils du Soleil ; une vigueur divine aussi me brûle. Comment la désavouer ? Comment l'étouffer ? La pulsation du dieu battait en moi comme un tambour et j'avais à son rythme.

Il me faut dire pourtant, au plus profond de mon exaltation, de ma vitalité, la secrète mélancolie qui m'étreignait le cœur. Ourouk entière était à mes pieds et, personnage d'exception, pas un instant je n'oubliais ma solitude. Peut-être est-ce le lot de tout un chacun, je l'ignore. Mais il me semble toutefois que les autres hommes vivent dans un réseau de liens d'affection : leurs épouses, leurs fils, leurs amis, leurs camarades les entourent. Moi qui n'avais jamais eu de frère, qui avais très peu connu mon père, moi que ma taille et ma force singulières avaient tenu à l'écart de mes compagnons de jeux, voici que la royauté élevait un mur infranchissable qui m'isolait encore davantage du commerce de mes semblables. Personne dans mon entourage qui ne me craignît, ne m'enviât et, d'une façon ou d'une autre, ne reculât devant moi. Je n'avais aucun remède à cet état de fait, aucun sinon le dur labeur le jour, les agapes le soir et les

femmes la nuit, seules compensations au douloureux sentiment de la rupture. Les femmes surtout.

Mon chambellan des concubines royales vivait dans l'urgence afin de répondre à mes besoins. Lorsque les tribus nomades du désert venaient au marché d'Ourouk, il me conduisait leurs filles fauves aux longues jambes, aux yeux cernés d'ombres profondes, aux lèvres minces et larges. S'il se concluait un contrat de mariage dans la cité, la jeune épouse m'était offerte avant même que l'époux la possédât, afin que la grâce divine descendît sur elle par mes soins. Si la femme d'un de mes dignitaires venait à me plaire, le mari la menait au palais pour la nuit à ma simple demande, et ce sans un murmure. Nul n'élevait la voix contre moi. Nul ne voulait ; nul n'osait. Car j'étais le roi et ma vigueur celle d'une armée céleste tout entière. Je ne voyais aucun mal à agir de la sorte. N'était-ce pas mon privilège en tant que roi, dieu, héros, berger de mon peuple ? Fallait-il que mes désirs demeurent insatisfaits alors qu'ils grondaient si furieusement ? Ah ! le vin, la bière, la musique et le chant, la nuit venue ! Et les femmes, les femmes, la douceur de leurs lèvres, le grain lisse de leurs cuisses, le balancement ondoyant de leurs mamelles ! Jamais je n'avais cesse. Jamais je ne prenais de repos. Le rythme du tambour jamais ne se calmait. Le jour, je menais les hommes à la tâche d'édifier les murailles, à l'entraînement guerrier, jusqu'à les abrutir de lassitude ; la nuit, je me précipitais sur leurs femmes comme l'incendie rageur dévore les prairies sèches de l'été.

Je ne connaissais pas la fatigue. Ourouk se fatiguait de moi, mais cela je l'ignorais encore.

Et la saison du nouvel an est revenue, la saison du Mariage sacré. Je portais la couronne d'Ourouk depuis un an et quelques mois. Cette nuit, la déesse allait s'ouvrir à moi pour la seconde fois. Je me suis soumis aux rites de purification. J'ai médité dans l'ombre et le silence de la maison de Dumuzi. Au soir, on est venu me chercher, ainsi que de coutume, pour me conduire en barque vers Inanna.

En accostant sur le quai même où j'avais écrasé les troupes d'Agga, en pénétrant dans la ville par une porte du mur que j'avais dressé de mes mains, j'ai senti une vague puissante m'envahir, l'orgueil de ce que j'avais accompli. Je me suis vu comme un dieu, au réel : non pas le simple héritier d'une mesure de sang divin dans mes veines mais un dieu véritable, coiffé de la couronne cornue et qui traverse les paradis radieux de la magnificence. Avais-je tort d'accepter cet orgueil ? J'étais revenu d'exil pour m'asseoir sur le trône ; j'avais réparé les canaux ; j'avais étrillé le plus redoutable des adversaires ; j'avais construit les murailles d'Ourouk, et tout ceci avant l'âge de vingt ans. N'était-ce point à l'échelle d'un dieu ? Et ma fierté était-elle illusoire ?

La déesse m'attendait.

Durant les mois passés, je n'avais eu que rarement affaire à elle, si ce n'est lors des sacrifices et des liturgies habituels qui requéraient notre présence commune. Nous nous étions à peine parlé par ailleurs. J'aurais pu, à telle occasion, aller à sa rencontre et lui demander conseil ou bénédiction ; elle aurait pu, à telle autre, me faire chercher ; ni l'un ni l'autre ne l'avions voulu ainsi.

Je crois savoir pourquoi nous gardions, même alors, une distance prudente entre nous. Nous étions en Ourouk comme deux souverains rivaux, chacun maître dans le champ de son pouvoir. Or déjà je cherchais à reculer les limites de mon autorité. Non dans l'intention de provoquer son hostilité, mais simplement parce que je ne connais pas d'autre façon de régner que d'exercer une entière prépotence. Au moment où j'avais décrété la guerre contre Agga, je ne lui avais pas demandé son consentement : j'estimais la démarche trop hasardeuse après avoir déjà essuyé l'opposition de l'Assemblée des anciens. Cette guerre devait avoir lieu ; si Inanna s'était dressée contre moi, il m'aurait été impossible de lever l'armée dont j'allais avoir besoin. Je ne l'avais donc pas consultée. Je craignais les interférences de son pouvoir et j'avais souci, à l'époque déjà, de me placer hors de portée de ce pouvoir. Quant à elle, devant l'emprise croissante de mon autorité, incertaine de mes intentions, elle s'était retirée dans l'attentisme, peu désireuse de me défier avant de comprendre plus exactement mes desseins.

Mais le Mariage sacré écarte pour une nuit ces tristes considérations politiques. Je me suis avancé vers elle dans la longue salle du temple et l'ai trouvée resplendissante, ointe et couverte de ses parures. Je l'ai saluée, mon divin joyau, elle m'a accueilli, son royal époux, fontaine de la vie. Nous nous sommes soumis au rite de la porrection ; puis nous sommes ensemble rentrés dans le temple et dans la chambre, odorante et verte jonchaie ; les servantes de la déesse l'ont dépouillée de ses fourreaux d'albâtre, de ses coupelles d'or et me l'ont abandonnée nue.

Nous sommes restés seuls ; j'ai posé les mains sur ses épaules lisses et je me suis plongé dans le mystère lumineux de son regard. Elle m'a souri de ce sourire qu'elle m'avait adressé, enfant, au premier jour de notre rencontre : chaleureux et aimant, mais aussi féroce, acéré, provocateur. Je la savais capable de me dévorer s'il était en son pouvoir de le faire. Mais pour la nuit elle était mienne. Elle n'avait rien perdu de sa beauté durant les douze mois passés. Ses seins étaient lourds, sa taille fine, ses hanches larges ; ses ongles, aussi longs que des dagues, couleur d'une éclipse de lune. D'un geste léger de la main elle m'a convié sur la couche.

Nous nous y sommes glissés pour nous étreindre. De sa peau je

dirai qu'elle avait la texture des étoffes tissées au paradis. Mon corps s'est posé sur le sien, arqué vers moi. Ses doigts se sont enfoncés dans les muscles et les tendons de mes épaules ; elle a ramené les genoux sur sa poitrine et les a écartés, ses lèvres se sont ouvertes, sa langue a frémi et sa respiration s'est changée en un sifflement profond.

Elle n'a pas fermé les yeux un seul instant, ce qui est rare chez une femme. Je l'ai vu. Car j'ai moi-même gardé les yeux ouverts tout au long de la nuit.

J'ai entendu venir à l'aube la première pluie du nouvel an, un crépitement léger, assourdi, sur l'ancestrale brique blanche de la Terrasse. Je me suis coulé du lit et j'ai cherché ma tunique, prêt à prendre congé. Elle me faisait face, allongée, et me guettait du regard dont le serpent guette sa proie.

« Reste encore un peu, m'a-t-elle dit doucement. La nuit n'est pas achevée.

— N'entends-tu pas le tambour de la pluie ? Je dois me retirer.

— Toute la ville dort. Tes amis sont vautrés dans leur sommeil éthylique. Qu'as-tu donc à faire seul à cette heure ? » Elle a émis comme un ronronnement. Je me méfie des serpents qui ronronnent. « Reviens dans mon lit, Gilgamesh. La nuit n'est pas encore épuisée, je te dis. »

J'ai corrigé dans un sourire : « Tu veux dire que toi, tu n'es pas encore épuisée.

— Car tu l'es, toi ? »

J'ai haussé les épaules. « Le rite est accompli. Largement accompli, si tu veux mon sentiment.

— Dois-je comprendre que l'éternel inassouvi est assouvi pour l'heure ? Ou simplement que tu es fatigué de moi et pressé de partir en quête de la femme suivante du jour nouveau ?

— Tes paroles sont cruelles, Inanna.

— Mais non dénuées de vérité, hein, Gilgamesh ? Ce n'est jamais assez pour toi. Jamais assez de femmes, assez de vin, assez de travail, assez de batailles. Tu as fondu sur Ourouk comme un torrent dévastateur, balayant tout sur ton passage. La cité gémit sous le fardeau de son roi. Le peuple te demande grâce, si dur est le joug qui l'opprime. »

Ce langage m'a cinglé. De stupéfaction mes yeux se sont écarquillés. « Un tyran, moi ? Je suis un roi juste et sage, ma dame.

— C'est possible. En tout cas, tu en es persuadé. Mais tu accables ton peuple et tu le broies. Tu fais marcher les jeunes hommes sur les champs de manœuvre, marcher et marcher encore, jusqu'à ce qu'un voile noir s'abatte sur leurs yeux et qu'ils s'écroulent, à bout de forces, sans que cela suffise à inspirer ta pitié. Et les femmes ! jamais on n'a usé des femmes comme toi. Tu les prends comme s'il s'agissait de tes

jouets : par cinq, six et dix dans la nuit. J'entends bien ce qu'on raconte.

— Non, ai-je répliqué, pas dix. Ni six, ni même cinq. »

Elle a laissé échapper un sourire. « C'est ce que l'on dit. On ajoute qu'aucune ne peut te rassasier et qu'un taureau sauvage n'est pas pire que toi. Alors on regarde vers moi en disant : Seule une déesse saurait le satisfaire. Eh bien, je porte la déesse en moi et nous avons passé la nuit ensemble. Es-tu repu cette fois ? Est-ce pour cela que je te vois si pressé de disparaître ? »

C'est vrai, j'étais maintenant pressé de disparaître, car je ne savais pas de parade contre une offensive ainsi dirigée de sa part. Mais je n'étais pas prêt à l'admettre devant elle. J'ai répondu sur un ton contraint : « Je désire faire un tour sous la pluie.

— Alors va faire un tour ; et reviens. » Ses yeux lançaient des éclairs. Il émanait d'elle une violence pareille à la morsure d'un fouet. J'ai pris ma tunique, hésitant, puis l'ai laissée tomber. Nu devant elle, je respirais le parfum musqué de notre nuit d'amour. L'encens achevait de grésiller dans son vase. Elle avait les lèvres crispées, les narines frémissantes. D'une voix faible et rauque elle m'a demandé : « Vas-tu revenir, Gilgamesh ? Dix femmes te sont destinées chaque soir. Je n'ai que toi, une seule nuit par an. »

Mon alarme s'est dissipée soudain, comme elle cherchait à m'attendrir de paroles enjôleuses.

« Ah ! c'est cela, Inanna ? Aucun homme, tout le long de l'année ?

— Qui d'autre que le dieu, crois-tu, se permettrait de toucher la déesse ? »

Je me suis enhardi et j'ai pris le risque de la taquiner. « Pas même en cachette ? ai-je badiné. Un esclave lascif que l'on convoque aux heures les plus sombres de la nuit... »

Elle a flambé de fureur et ramené les mains devant sa poitrine, les doigts raidis comme des griffes. « Tu oses ainsi parler sous le toit de ce temple ? Honte sur toi, Gilgamesh ! Honte sur toi ! » Puis elle s'est radoucie. Chatte toujours, elle s'est étirée, elle a ronronné de nouveau, elle a levé le genou et fait glisser le pied le long de son mollet. D'une voix plus affable, elle a repris : « Il n'y a que toi, une nuit par an. Je le jure, quoique je trouve avilissant à mon égard qu'il te faille un serment. Il n'y a que toi. Et je n'ai pas envie que tu me quittes aussi tôt. Restes-tu ? Vas-tu rester encore un peu ? C'est pour moi la seule nuit, la seule.

— J'irai d'abord me purifier sous la pluie », ai-je dit.

Je suis sorti un moment dans la douceur virginale de l'aube rafraîchie par l'ondée, avant de retourner vers elle. Chatte ou serpent, prêtresse ou déesse, je ne pouvais la repousser si cette nuit pour elle était la seule où connaître l'étreinte. Et la pluie m'a lavé des

pesanteurs de la nuit, elle a réveillé ma vigueur et ravivé mon désir. Je ne pouvais la refuser. Car je la désirais. Je suis revenu à elle et nous avons recommencé la nuit.

Vers le début de la nouvelle année, il m'est venu un rêve étrange et dont la signification m'échappait. La même nuit, un second rêve l'a suivi, tout aussi insolite, tout aussi mystérieux.

Et le sens de ces rêves me demeurait énigmatique. Cela m'ennuyait, car les dieux souvent parlent aux rois dans leur sommeil ; peut-être voulaient-ils me transmettre quelque savoir essentiel au bonheur de la cité. Je me suis donc rendu au temple d'An pour communiquer ces rêves à ma mère, la sage prêtresse Ninsoun.

Elle m'a reçu dans son salon, une chambre aux murs sombres flanqués de pilastres cramoisis. Elle portait une cape noire avec une large passementerie de perles de lapis, d'or et de cornaline en galon. Comme toujours il régnait autour d'elle une suprême et harmonieuse sérénité : que tout s'agite, elle respirait encore la paix.

Entre ses mains fraîches et menues elle a pris les miennes et les a longtemps retenues ; souriante, elle attendait que je parle. Alors je lui ai dit :

« La nuit dernière, j'ai rêvé qu'un immense bonheur descendait vers moi tandis que je marchais, le cœur en fête, parmi les jeunes héros. La nuit tombait, les astres s'allumaient dans le ciel. Alors que je me tenais sous leur lumière, une étoile a plongé sur la terre, une étoile qui portait en elle l'essence du Père des Cieux. J'ai voulu la soulever, mais elle était trop lourde. J'ai voulu la déplacer, mais je n'ai pu y parvenir. Et toute la cité d'Ourouk s'assemblait autour d'elle. Les gens du peuple se bousculaient ; les nobles se jetaient à terre et baisaient le sol au pied de cette étoile. Or je me suis senti attiré vers elle comme vers une femme. J'ai fixé à mon front la sangle du portefaix, j'ai bandé toutes mes forces et, avec l'aide des jeunes héros, je l'ai levée pour la déposer devant toi. Et toi, mère, tu m'as confié que l'étoile était mon frère. Voilà mon rêve, et son interprétation me tourmente. »

Je me suis aperçu que Ninsoun fixait avec intensité le vide, dans l'attitude de la contemplation. Puis elle m'a dit, toujours souriante : « J'en connais la signification.

— Dis-la-moi.

— Cette étoile du ciel qui exerce sur toi la même attirance qu'une

femme, c'est un compagnon plein de force, c'est un ami loyal qui te viendra en aide, un camarade qui jamais ne te fera défaut. Sa vigueur est celle du dieu An, et tu l'aimeras comme toi-même. »

J'ai considéré pensivement l'amère solitude qui me rongeait ; je la croyais fatale contrepartie de la dignité royale.

« Un ami ? Mère, de quel ami parles-tu ?

— Le moment venu, tu le reconnaîtras. »

Alors moi : « Mère, un autre rêve m'a visité la même nuit. »

Elle a incliné la tête. Comme si elle savait déjà. Je lui ai raconté :

« Une hache de forme étrange se trouvait dans l'enceinte d'Ourouk aux murailles puissantes ; une hache différente de celles que nous connaissons. Le peuple tout entier s'était massé pour la contempler et chacun murmurait. Sitôt que je l'ai vue, je me suis réjoui. Je l'ai aimée ; de nouveau je me suis senti attiré comme par une femme. Je m'en suis saisi et l'ai fixée à mon côté. Tel a été mon second rêve.

— La hache que tu as vue est un homme. C'est le compagnon qui t'est destiné.

— Un compagnon, cette fois encore !

— Ton compagnon, oui. Le valeureux camarade qui assiste son ami à l'heure de l'épreuve. Et cet homme viendra vers toi.

— Fassent les dieux qu'il vienne vite, alors ! » Une grande ferveur m'animait.

Et je me suis penché vers le visage de ma mère et lui ai dit ce que je n'avais jamais révélé à personne : l'angoisse qui me dévorait, la solitude glacée qui m'étreignait au milieu de l'abondance et du pouvoir. Il ne m'était pas aisé de prononcer ces paroles ; deux fois les mots me sont restés dans la gorge, mais je me suis fait violence. Ma mère Ninsoun approuvait en souriant. Car elle savait tout cela. Et je me suis dit : C'est elle qui a soufflé aux dieux de me créer un compagnon. En quittant le temple ce matin-là, je me suis senti le cœur léger : ainsi le ciel se sent-il délivré lorsque s'enfuient les nuages orageux qui lui pesaient lourdement depuis de longues journées.

À peu près à l'époque où je faisais ces rêves – je l'ai appris par la suite –, il est arrivé une étonnante aventure à un homme que je ne connaissais pas, un chasseur du nom de Ku-ninda. Ce Ku-ninda habitait un des villages qui entourent Ourouk et vivait de la capture du gibier. Un jour qu'il était parti dans la brousse, sur l'autre rive du fleuve, relever les filets qu'il avait tendus, il les retrouva déchirés. Si des animaux s'y étaient fait prendre, on les avait libérés. Quant aux trappes qu'il avait creusées, il s'aperçut qu'on les avait comblées.

Ku-ninda en conçut une grande inquiétude. Car aucun être civilisé ne saurait détruire les pièges d'un chasseur ni combler ses trappes : c'est un acte d'indignité et d'infamie. Ku-ninda se mit donc en quête

de l'homme qui lui avait joué ce mauvais tour ; et bientôt il put l'apercevoir. Mais il ne s'agissait pas d'un homme ordinaire. Il allait nu, immense, brute hirsute couverte de poils rudes, plus proche de la bête que de l'humain, créature sauvage de la brousse. Il se comportait en animal, il grognait, accroupi, s'ébrouait et courait avec agilité à quatre pattes, pieds et poings fermés. Les bêtes sauvages ne s'émouvaient pas de sa présence et la harde l'entourait dans sa course. Ku-ninda vit l'homme sauvage parmi les gazelles sur la crête de la colline ; il broutait l'herbe en leur compagnie et se frottait à elles. Le chasseur ressentit un grand trouble à ce spectacle. Il posa de nouveaux pièges. L'homme sauvage les trouva et les détruisit jusqu'au dernier. Un jour, alors, Ku-ninda vint à la rencontre de la créature qui s'abreuvait à un point d'eau ; ils se firent face et le chasseur demanda : « Homme sauvage, pourquoi t'en prends-tu à mes pièges ? » L'autre humait l'air sans répondre. Il se mit à gronder, à feuler, ses dents se découvrirent et son regard brilla d'un éclat féroce. La bave lui écumait aux lèvres et coulait dans sa barbe épaisse. Ku-ninda n'avait rien d'un poltron, mais il recula, les traits figés de terreur, les membres glacés d'effroi. Il y eut d'autres rencontres au point d'eau, le jour suivant et le surlendemain ; à la vue de Ku-ninda l'homme sauvage chaque fois grondait et lui montrait les dents ; Ku-ninda n'osait pas l'approcher. À la longue, se rendant compte que l'inconnu hirsute lui rendait la chasse impossible, Ku-ninda renonça et s'en retourna les mains vides au village, découragé.

Il rapporta l'aventure à son père qui lui conseilla : « Va dans Ourouk te présenter devant le roi Gilgamesh. Nul n'égale sa puissance et lui saura le moyen de te venir en aide. »

Au jour d'audience pour les gens du peuple, le nommé Ku-ninda attendait son tour dans la salle. C'était un homme robuste et hardi, de taille supérieure à la moyenne, au visage rude et émacié, au regard vif et pénétrant. Vêtu de peaux brunes, il dégageait une odeur carnassière. Il a déposé son offrande de viande à mes pieds et m'a dit : « Un être sauvage parcourt la campagne ; il déchire mes filets et délivre mes proies. Il est aussi fort que l'armée céleste et je n'ose pas l'approcher. »

J'ai trouvé bizarre qu'un gaillard comme ce Ku-ninda manifestât de la crainte envers qui que ce fût. Je l'ai invité à m'en dire davantage et il m'a évoqué les grondements de la créature, ses babines retroussées dans une attitude féroce ; il m'a décrit l'homme sauvage galopant au milieu des gazelles sur le sommet des collines, broutant l'herbe parmi la harde. Quelque chose dans son récit m'a profondément troublé, retenant mon attention fascinée. Je me suis senti quelque peu la chair de poule à la révélation d'un tel prodige et des picotements m'ont saisi dans le cou. « Quelle merveille ! me suis-je

exclamé. Et quel mystère !

— Vas-tu occire cette créature pour moi, ô mon roi ?

— L'occire ? certes non : ce serait misérable de le tuer pour le seul tort d'être sauvage. On ne peut toutefois le laisser errer en liberté dans la campagne, j'imagine. Nous allons le capturer.

— Impossible, Majesté ! s'est écrié Ku-ninda. Tu ne l'as pas vu comme moi ! Sa force égale la tienne ! Il n'est pas de piège pour le garder captif !

— Il en est un pourtant », ai-je répondu dans un sourire.

Une idée m'était venue en entendant Ku-ninda : une pensée issue des antiques légendes que chantait le harpiste Our-Kununna dans la cour du palais au temps de mon enfance. Il devait s'agir du récit de la déesse Nawirtoum et du monstrueux démon Zababashoum, à moins que la déesse ne fût Ninshubur et le monstre Lahamu ; je ne m'en souviens plus et je ne crois pas que leurs noms présentent guère d'importance. L'argument en était la suprématie de la beauté féminine sur les forces brutes de la bestialité. J'ai fait mander Abisimti au cloître du temple – la courtisane sacrée aux rondeurs voluptueuses, à la longue chevelure lumineuse, celle-là même qui m'avait initié aux rites de l'amour charnel – afin de lui exposer ce que j'attendais d'elle. Elle n'a pas montré la moindre hésitation. Il y avait en Abisimti une sainteté véritable. En toutes circonstances elle était la servante du Ciel, elle servait sans poser de questions, ce qui est l'unique vraie manière.

Alors Ku-ninda conduisit Abisimti dans la brousse, il la mena sur ses terres de chasse et jusqu'à la source où le villageois avait surpris l'homme sauvage, à trois journées de marche d'Ourouk. Le premier jour ils ont attendu, et le second, puis le sauvage est apparu. « C'est lui, a dit Ku-ninda. Va maintenant, exerce sur lui ton art. »

Sans crainte ni honte, Abisimti s'est approchée et s'est tenue devant son regard. Il a grogné, il a grondé, il s'est renfrogné, dans l'ignorance de la créature qui lui faisait face ; mais il n'a pas feulé, mais il n'a pas montré les dents. Elle a défait sa robe et dévoilé ses seins. Jamais il n'avait dû voir de femme auparavant, mais le pouvoir de la déesse est immense et elle a rendu manifeste à ses yeux la beauté de la sainte prostituée. Abisimti s'est dévêtue pour lui révéler sa douce et plantureuse nudité, et que ses narines s'emplissent de son riche parfum. Elle s'est allongée près de lui, lui a prodigué ses caresses et l'a guidé sur elle afin qu'il la possédât.

Telle fut son initiation. Il était comme une bête ; par l'étreinte de la femme il est devenu comme un homme. Il serait aussi juste de dire : il est devenu comme un dieu. Car c'est ainsi, dans l'acte de la vie, que nous imprègne la divine essence.

Six jours et sept nuits sans cesse se répète leur accouplement. Je

témoigneraï moi-même des talents d'Abisimti : je n'aurais pu choisir personne de plus averti dans les voies de la chair. Avec Enkidou – car Enkidou était le nom du sauvage – j'aime à croire qu'elle a fait appel à toute sa science afin qu'après cela il ne fût plus jamais le même. Dans le feu de ces jours et de ces nuits, il s'est dépouillé des lambeaux de la sauvagerie à la forge amoureuse de la courtisane. Il s'est adouci, s'est fait aimable, il a renoncé à grogner, à gronder à la façon des bêtes. La parole lui a été donnée : il est devenu comme un homme.

Mais il ignorait encore ce qui lui arrivait. Lorsqu'il s'est senti repu de la femme, il s'est levé pour retourner vers sa harde. Or les gazelles, effrayées, se sont enfuies à son approche. L'odeur de l'homme lui était venue, l'odeur de la civilisation. Les bêtes sauvages de la brousse ne le reconnaissaient plus et se détournaient de lui. Il a voulu les suivre dans leur course, mais son corps refusait d'obéir comme si des cordes l'avaient entravé, ses genoux le trahissaient et son agilité avait disparu. Confus, il est revenu vers Abisimti qui lui a souri tendrement en l'attirant à ses côtés. « Tu n'es plus un sauvage à présent, lui a-t-elle expliqué, par gestes plus qu'en paroles car son langage restait encore rudimentaire. Pourquoi retourner à l'errance des bêtes de la brousse ? »

Alors elle a parlé des dieux et du Pays, et des cités où vivent les hommes, et d'Ourouk aux remparts formidables, et de son roi Gilgamesh. « Lève-toi et viens à Ourouk avec moi : chaque jour y est jour de fête, les gens y sont vêtus de merveilleuses robes. Viens au temple de la déesse afin qu'elle t'accueille dans le monde des hommes : au temple du Père des Cieux afin de recevoir la divine bénédiction. Et je te montrerai Gilgamesh qui règne dans l'allégresse, héros radieux parmi les hommes, lui le plus fort de tous, qui gouverne dans son incontestable suprématie. » À ces derniers mots les yeux d'Enkidou se sont enflammés, son visage s'est animé et, dans son langage épais, encore chargé d'accents animaux, il a volontiers accepté de l'accompagner à Ourouk, au temple d'Inanna ainsi qu'au temple d'An. Mais il voulait avant tout qu'on lui présente ce Gilgamesh, ce roi, cet homme à la force qu'on prétendait incomparable. Et de s'écrier : « Je veux le défier ! Je veux lui montrer qui de nous est le plus fort. Je veux lui faire tâter la puissance de l'homme des plaines. Alors les choses changeront en Ourouk et je remodelerai les destinées, moi qui suis le plus fort de tous ! » Tels ont été ses mots à quelque chose près, qu'Abisimti plus tard m'a rapportés.

Ainsi s'est accomplie la capture de l'homme sauvage, Enkidou. Conformément à la stratégie que j'avais établie, il s'est fait prendre dans le plus doux, le plus tendre des pièges et, du domaine des bêtes, conduire dans la communauté des hommes.

Abisimti a déchiré ses vêtements en deux parties ; de l'une elle l'a

couvert et de l'autre s'est habillée elle-même. Elle l'a pris par la main et, comme une mère, l'a guidé aux portes de la cité, là où se trouvent les parcs à moutons. Les bergers se sont rassemblés autour de lui : jamais ils n'avaient rencontré personne qui lui ressemblât. Quand ils lui ont offert du pain, il n'a pas su qu'en faire et l'a contemplé dans sa main, gêné, embarrassé. Car il était accoutumé à ne manger que l'herbe des collines et les baies sauvages, à ne boire qu'en tétant le lait des bêtes de la nature. Ils lui ont servi du vin et le voici confondu ; il l'a goûté mais il a tressailli, s'est étranglé et l'a recraché.

Alors Abisimti lui a dit : « C'est du pain, Enkidou : l'élément de la vie. Et c'est du vin. Mange le pain et bois le vin : c'est la coutume du Pays. »

Avec prudence il a grignoté, avec prudence il a pris une gorgée. Puis ses craintes se sont évanouies ; il a souri, il a mangé de bon appétit, dévoré le pain jusqu'à satiété et bu sept gobelets de vin fort. Son visage s'est illuminé, son cœur exultait ; il s'est mis à bondir et à danser de joie. Ensuite on l'a emmené afin de s'occuper de lui ; on a démêlé sa chevelure en broussaille, on l'a taillée, rafraîchie, on a oint son corps avant de l'habiller convenablement pour lui donner figure humaine. Encore le remarquait-on par sa taille et son système pileux hors du commun.

Il a vécu quelque temps parmi les bergers. Il y apprenait à manger la nourriture humaine, à boire la boisson des hommes et à porter leurs vêtements ; Enkidou apprenait aussi à travailler comme il est du devoir des hommes. Les bergers lui enseignaient l'usage des armes et lui confiaient la garde de leurs troupeaux. Toute la nuit, tandis que les pâtres dormaient paisiblement, il patrouillait dans la campagne, repoussant les prédateurs en maraude du troupeau de moutons. Il chassait les lions, il attrapait les loups, infatigable gardien du cheptel, lui l'ancienne bête sauvage.

De tout cela je n'ai rien su. Et je confesse que l'homme sauvage des collines m'était sorti de la tête, dans l'agitation de mes activités de roi et des plaisirs par lesquels je soignais ma détresse intime.

Un beau jour à cette époque, Abisimti et Enkidou étaient attablés dans une taverne que les bergers fréquentaient volontiers, lorsqu'un voyageur est entré, un homme de la cité. Après avoir commandé de la bière, l'inconnu, apercevant la courtisane, s'est incliné, disant : « Abisimti, tiens-toi pour heureuse de ne pas vivre à Ourouk par les temps qui courent.

— La vie est-elle si terrible dans la cité ? a-t-elle demandé.

— Gilgamesh nous asservit, a répondu l'inconnu. La ville gémit sous son joug. Il n'est rien qui puisse contenir son énergie et il nous mène tous de corvée en corvée jusqu'à l'épuisement. Outre cela, il profane le Pays par ses pratiques abominables. »

À ces mots, Enkidou a levé les yeux. « Comment cela ? Explique-toi, l'ami. »

Et l'inconnu de répondre : « Ourouk possède une maison commune réservée au peuple, et c'est là que l'on célèbre les mariages. Le roi n'a pas droit de s'y introduire. Mais il y vient pourtant, même lorsque résonnent les tambours de l'hymen ; il s'empare de l'épousée, exigeant le cuissage, et ceci devant le mari. Il prétend que les dieux lui ont octroyé ce droit à sa naissance, dès l'heure où le cordon s'est rompu qui l'attachait à sa mère. Trouvez-vous cela juste ? Est-ce un comportement décent ? Roulent les tambours du mariage, voici que Gilgamesh surgit pour réclamer la femme. Alors toute la cité gémit. »

Entendant ces paroles, Enkidou a pâli et une profonde colère l'a envahi. « Ce n'est pas tolérable ! » Et, s'adressant à la courtisane sacrée : « Mène-moi dans l'enceinte d'Ourouk et montre-moi ce Gilgamesh ! »

En compagnie d'Abisimti, Enkidou s'est dirigé vers la ville. Il est entré dans la cité, provoquant un émoi considérable, si larges étaient ses épaules, si puissants ses bras. La foule s'est rassemblée autour de lui ; lorsqu'ils ont appris d'Abisimti qu'il s'agissait de l'homme sauvage qui délivrait les animaux pris au piège, les gens se sont pressés pour le voir de plus près, certains chuchotant, d'autres bouche bée. Les plus téméraires le tâtaient afin de mesurer sa force. « Il est l'égal de Gilgamesh ! » a crié quelqu'un. « Non, a répliqué un autre, il n'est pas aussi grand. » Et le troisième : « C'est vrai, mais plus large d'épaules et plus fort d'ossature ! » Tous alors : « Un héros est arrivé ! Celui qui fut nourri du lait des bêtes sauvages ! Finalement Gilgamesh a trouvé son rival ! Enfin ! Enfin ! »

Cet homme, Enkidou, c'était celui dont mes rêves prédisaient la venue. Le compagnon que les dieux m'avaient choisi pour rompre la solitude, le frère que je n'avais pas eu, l'ami avec lequel partager toutes choses. Pour le peuple d'Ourouk, c'était aussi l'envoyé des dieux pour lequel ils avaient tant prié. Mais leurs motifs différaient des miens. Car il était exact – même si je l'ignorais – que la cité gémissait sous le fardeau de mon autorité, qu'elle redoutait mes débordements d'énergie et condamnait mon arrogance. Ainsi les gens d'Ourouk avaient-ils supplié les dieux de créer celui qui serait mon égal et de le dépêcher dans la cité : mon double, mon semblable, mon concurrent, cœur farouche pour cœur farouche, afin que nous rivalisions l'un avec l'autre et laissions Ourouk vivre en paix. Voici maintenant que cet homme était là.

C'était le jour des noces du noble Lugal-annemundu et de la vierge Ishhara. Les tambours du mariage battaient, le lit nuptial avait été dressé. Or je désirais la jeune fille et, à la nuit tombante, je me suis dirigé vers la maison du peuple afin de la ramener au palais.

Je traversais la place du marché, que l'on nomme le Marché-du-Pays et qui se trouve tout à côté de la maison nuptiale, lorsque est soudain surgie de l'ombre une silhouette colossale pour me barrer le passage. L'homme avait à peu près ma taille, à peine un pouce de moins, plus grand que quiconque de ma connaissance. Il avait la poitrine large et le coffre puissant, la carrure forte, plus forte même que la mienne, les bras de l'épaisseur d'une cuisse moyenne. J'ai contemplé son visage de près, à la lueur tremblante des torches de mes serviteurs : un menton volontaire, une large bouche, des sourcils noirs et épais ; des yeux de braise où couvait une lueur fougueuse ; la barbe fournie, les cheveux en broussaille. Et qu'il avait l'air calme et sûr de lui, à le voir se dresser sur ma route ! Ignorait-il avoir affaire au roi Gilgamesh ?

Je lui ai dit tranquillement : « Écarte-toi, l'ami.

— Je n'en ferai rien. »

Stupéfié de m'entendre ainsi parler, je me suis tenu sur mes gardes, non par crainte mais parce que le personnage n'appartenait pas au commun des mortels. Mon escorte s'est agitée et mes gens ont commencé de tirer l'arme au clair ; je leur ai fait signe de ne pas s'en mêler et me suis approché de l'inconnu.

« Sais-tu qui je suis ?

— Tu es le roi, me semble-t-il.

— C'est exact. Et il n'est pas prudent de me barrer la route ainsi.

— Toi, sais-tu qui je suis ? a-t-il répliqué d'une grosse voix profonde à l'accent rustre.

— Pas du tout.

— Je suis Enkidou.

— Ah ! l'homme sauvage. J'aurais dû m'en douter. Te voici donc à Ourouk ? Eh bien, que me veux-tu, homme sauvage ? Ce n'est pas le moment de présenter sa requête au roi. »

Alors il m'a brutalement demandé : « Où te rends-tu à cette heure ? »

— Suis-je censé te devoir des comptes ?

— Dis-moi où tu te rends. »

Mes gardes s'agitaient à nouveau. J'imagine qu'ils l'auraient volontiers embroché, mais je les ai retenus.

Non sans quelque irritation, je lui ai répondu d'un geste vers la maison du peuple, dans son dos. « Là-bas. Assister à un mariage. Pour lequel tu me retardes, l'ami.

— N'y va pas. As-tu l'intention de t'emparer de l'épouse pour ton usage ? Tu n'en as pas le droit.

— Je n'en ai pas le droit ? Est-ce un langage à tenir devant le roi, homme des plaines ? » Puis, avec un haussement d'épaules : « Cela ne m'amuse plus. Je te répète : écarte-toi, bonhomme. »

Et j'ai fait un pas en avant.

Mais, au lieu de dégager le passage, il a écarté le pied pour me faire obstacle et m'a saisi aux épaules.

Celui qui porte ainsi la main sur le roi est passible de mort. Je n'ai pas laissé pourtant à mes gardes le loisir de l'abattre ; car, dès qu'il m'a eu touché, une rage aussi soudaine que violente s'est emparée de moi et je l'ai empoigné comme pour le précipiter de l'autre côté du marché. Aussitôt, nous voici étroitement corps à corps et mes lanciers dans l'incapacité de le frapper sans risquer de me blesser ; indécis, ils se sont reculés et nous ont laissé combattre.

Je me suis aperçu dans les tout premiers instants que sa force valait la mienne ou à peu près. Et la situation était nouvelle pour moi. Depuis mon enfance en passant par ma formation militaire à Kish et jusqu'aux joutes amicales avec les jeunes héros de ma cour, j'avais souvent lutté pour le plaisir ; dès la première empoignade j'avais toujours senti mon adversaire à ma merci : j'aurais pu le projeter où bon m'aurait semblé. Si cet état de choses, enfant, me réjouissait, plus tard je m'en étais désolé car cela me gâchait le plaisir du combat, de savoir que je tenais la victoire dès le premier contact, à tout moment et à chaque reprise. Il n'en allait pas de même cette fois. Rien n'était sûr. J'essayais de l'ébranler : il refusait de céder. À son tour il s'efforçait de me déséquilibrer : j'avais besoin de toute ma force pour lui résister. Je me sentais comme transporté dans un monde étrange où Gilgamesh n'était plus Gilgamesh, et le sentiment que j'éprouvais, si ce n'était pas de la peur – il me semble que non –, avait un goût tout aussi insolite. Le doute ? La perplexité ? L'embarras ?

Nous nous sommes battus comme des taureaux furieux qui renâclent, avec force embardées et sans jamais lâcher prise. Nous avons brisé des montants de porte et fait trembler des murs. Aucun de nous ne parvenait à prendre le dessus. Puisqu'il était de ma taille ou

presque, nos regards ne se quittaient pas pendant que nous luttions ; il avait les yeux profondément enfoncés, rougis par l'effort et qui luisaient d'une étonnante sauvagerie. Grognements ; beuglements ; rugissements. Je lui jetais des hurlements de défi dans la langue d'Ourouk, la langue du peuple du désert et tous les dialectes qui me venaient à l'esprit ; et lui grondait et tempêtait contre moi dans le langage des bêtes, le rauque feulement du lion des plaines.

Je brûlais de le tuer. Je priais qu'il me fût accordé de lui briser l'échine, d'entendre le craquement sonore et brutal de ses vertèbres, de le jeter à terre comme on se débarrasse à la décharge d'une défroque en haillons. La haine me traversait comme un vertige.

Il vous faut comprendre que personne auparavant ne m'avait ainsi tenu tête. Il était la montagne surgie dans la nuit au milieu de ma voie royale. Aurais-je pu réagir autrement que par la fureur, moi le roi, moi le héros invincible ? Or je ne pouvais le vaincre et lui non plus. Je ne saurais vous dire combien de temps nous nous sommes affrontés dans ce combat où sa vigueur et la mienne se découvraient égales.

Mais je suis d'une essence divine tandis qu'Enkidou n'était fait que de pâte mortelle. Inévitablement j'allais finir par l'emporter. Mes forces demeuraient intactes alors que les siennes commençaient à décliner. Au bout du compte je me suis planté fermement, j'ai plié le genou et je suis parvenu à l'agripper de telle manière que ses pieds se sont dérobés sous son corps et qu'il a perdu l'équilibre.

À cet instant précis, toute trace de haine s'est envolée de mon cœur. Et pourquoi le haïr ? Sa puissance valait qu'on l'admire. Il était pratiquement mon égal. Ainsi que la rivière effondre le barrage, l'amour a balayé la colère, un amour si soudain, si profond, qu'il a déferlé en moi comme le plus impétueux des torrents de printemps et qu'il m'a tout entier conquis. Alors je me suis souvenu de mon rêve, de cet éclat d'étoile tombé des cieux que j'étais incapable de déplacer. Dans le rêve, j'avais bandé toutes mes forces pour le soulever à grande-peine et le porter à ma mère qui m'avait déclaré : « Voici ton frère, le compagnon de ton cœur. » Oui. Jamais je n'avais rencontré homme qui me fût si proche par tant de côtés, qui me fût si harmonieusement assorti, comme le parfait ajustement que réalise un maître charpentier. Je me suis attaché à lui dès cet instant, comme si nos deux corps étaient de la même chair, longtemps désunis, enfin ressoudés. Et c'est dans l'affrontement de nos forces que m'est né ce sentiment, dans la lutte acharnée que s'est noué ce lien. Je me suis penché vers Enkidou, l'ai aidé à se relever et je l'ai pour la seconde fois étreint, non plus comme un adversaire mais par amour. Secoués de sanglots, lui comme moi, nous avons ensemble compris ce qui nous était arrivé.

« Ah ! Gilgamesh ! s'est-il écrié. Tu n'as pas ton pareil de par le monde entier ! Gloire à la mère qui t'a enfanté !

— Il en est un pourtant, lui ai-je répondu, un seul qui me ressemble.

— Non. Car Enlil t'a fait roi.

— Mais tu es le frère du roi. »

Il m'a regardé, ahuri comme celui qui trop tôt surgit du sommeil.
« J'étais venu dans l'intention de te porter atteinte.

— Et moi de même. En te voyant me barrer le chemin, j'ai rêvé de te briser en deux avant de te jeter au rebut comme un vieil os rongé. »

Il a éclaté de rire. « Impossible, Gilgamesh !

— Impossible, c'est vrai. Mais non pas faute d'avoir essayé.

— Je voulais, moi, te faire tomber de ton piédestal. Peut-être y serais-je parvenu, la chance en ma faveur.

— Peut-être bien, ai-je fait. Essaie de nouveau si tu veux. Je suis prêt. »

Il a secoué la tête. « Non. S'il advenait que je te blesse, que je te tue, je te perdrais et serais seul de nouveau. Non, j'aimerais mieux t'avoir pour ami que pour ennemi. C'est le mot que je cherchais : *ami*. *Ami*. N'est-ce pas ce qu'il faut dire ?

— Un ami, oui. Nous sommes trop semblables pour être ennemis. »

Enkidou s'est renfrogné. « Ah ! sommes-nous donc si semblables ? Tu es le roi, et moi... je suis... (il a hésité) je ne suis qu'un gardien de troupeaux.

— Non. Tu es l'ami du roi. Le frère du roi. »

Je n'aurais jamais imaginé dire ces mots à quiconque. Pourtant je les ai dits, parfaitement sincère.

« C'est vrai ? a-t-il demandé. Alors nous ne nous battons plus ?

— Oh ! que si ! » Mon sourire s'est épanoui. « Nous nous battons encore, comme des frères ! hein, Enkidou, hein ? » Et je l'ai pris par la main. Oublié le mariage, oubliée la vierge Ishhara ! « Viens avec moi, Enkidou. Je veux te présenter à ma mère, la prêtresse d'An. Je veux lui faire connaître son second fils. Viens, Enkidou, allons-y tout de suite ! » Et nous sommes allés au temple du Père des Cieux, et dans l'ombre nous nous sommes agenouillés devant Ninsoun ; étrange et merveilleux moment. Je m'étais attendu à vivre une existence irrémédiablement solitaire, et voici que le cauchemar s'enfuyait avec la venue d'Enkidou ; ainsi le voleur s'évanouit-il dans les ténèbres.

Tel a été le préambule d'une grande amitié comme je n'en avais jamais connue, comme je n'en connaîtrai jamais plus. Il était l'autre moitié de moi-même ; il comblait en mon cœur un espace où ne régnait avant lui que la détresse du néant.

On a murmuré que nous étions amants comme le sont l'homme et la femme. Ce n'était pas le cas et je ne voudrais pas vous le laisser croire. Je n'ignore pas que les dieux chez certains hommes ont mêlé

les essences virile et féminine, et que ces gens n'éprouvent ni besoin ni goût des femmes ; je ne suis pas de ceux-là, pas plus qu'Enkidou n'en était. Je tiens l'union de l'homme et de la femme pour le plus sacré des mystères, dont les hommes ne peuvent faire l'expérience entre eux seuls. Eux prétendent que si, mais j'estime qu'ils s'abusent. Il ne s'agit pas de l'authentique union, celle que j'ai vécue dans le Mariage sacré, avec la prêtresse Inanna en qui réside la déesse. Inanna, elle aussi, est mon autre moitié, une moitié obscure et trouble. Car un homme peut connaître plusieurs autres moitiés, à ce qu'il me semble ; il peut s'unir à une femme et aimer un autre homme d'une façon tout à fait différente.

Et cet amour qui lie deux hommes entre eux, Enkidou et moi l'avons partagé. Il a éclos dans l'instant même de notre affrontement pour ne plus jamais se flétrir. Nous n'en parlions pas ensemble, il n'en était pas besoin ; mais nous savions sa présence. Nous ne formions qu'une âme en deux corps différents. Il nous était rarement nécessaire de formuler nos pensées, chacun de nous les devinant chez l'autre. Nous nous complétions harmonieusement : un dieu habite en moi ; la terre habitait en lui. Moi, descendu des cieux ; lui, remonté de la glèbe. Et le lieu de notre rencontre : l'espace entre les deux, le monde de l'humanité mortelle.

Je l'ai installé au palais, dans la grande suite aux murs blancs qui longe l'enceinte méridionale, celle qu'on réservait aux gouverneurs en visite et aux rois des autres cités. Je lui ai fourni les robes les plus fines, de laine et de lin blanc ; des servantes pour l'oindre et le baigner. J'ai envoyé mes barbiers et mes chirurgiens rogner et polir les dernières traces de son passé de sauvagerie. J'ai éveillé en lui le goût des viandes rôties de choix, des vins capiteux et veloutés, des riches bières mousseuses. Je lui ai donné des peaux de léopard et de lion pour s'en parer, pour décorer ses appartements. J'ai partagé mes concubines avec lui et ne m'en suis réservé aucune. J'ai fait forger à son usage un bouclier de bronze gravé de scènes des campagnes de Lugalbanda, une épée plus rayonnante que le regard du soleil, ainsi qu'un casque luxueusement orné de rouge et d'or et des lances parfaitement équilibrées. Je l'ai moi-même initié aux arts de la guerre, à la conduite du char et au lancer du javalot.

Ainsi, même s'il a toujours gardé en lui quelque chose de primitif, de tellurique, il en est très vite venu à prendre la tournure et les manières d'un aristocrate de la cour, digne, accompli, superbe. J'ai aussi tenté de lui faire enseigner à lire et à écrire, mais il a refusé cet effort. Après tout, bien des grands personnages du royaume ignorent ces disciplines et peu d'entre eux les maîtrisent.

Certains à la cour ont-ils éprouvé quelque jalousie à son égard ? Je ne l'ai pas remarqué. Peut-être dans le cercle fermé des héros et des

guerriers s'en est-il trouvé pour tourner la tête amèrement et dire : « Voici le favori du roi, l'homme sauvage. Pourquoi lui plutôt que moi ? » Mais, si c'était le cas, ils dissimulaient très bien leur aigreur et leur fiel. Je préfère croire que ces sentiments envieux relèvent de la fable. Car les choses ne se sont pas passées comme si Enkidou avait pris la place d'un favori antérieur. Jamais je n'avais eu de favori, même parmi de vieux camarades tels Bir-hurturre ou Zabardibunugga ; je n'avais laissé personne entrer à ce point dans mon intimité. Et tous se sont aussitôt rendu compte que la nature de mes relations avec Enkidou différait profondément de ce qui me liait cordialement à eux, de même que sa force différait par nature de la leur. Il n'avait pas au monde son pareil ; il n'était pas au monde une amitié comparable à la nôtre.

Je me suis entièrement ouvert à lui et ne lui ai caché aucune des facettes de mon âme. Je lui ai même permis de m'accompagner dans le secret de ma retraite et de me voir battre le tambour façonné dans le bois de l'arbre-huluppou, de la manière qui me plongeait en transe. Il s'est accroupi près de moi tandis que je disparaissais dans cet autre royaume irradié de lumière bleue ; lorsque j'en suis revenu, je me suis retrouvé allongé, la tête dans le berceau de ses genoux. Il me dévisageait comme s'il avait surpris en moi l'émanation du dieu : il effleurait mes pommettes et traçait des signes sacrés du bout des doigts. « Me montrerais-tu le chemin de ce monde ? » m'a-t-il demandé. Et moi : « Volontiers, Enkidou. » Mais jamais il n'est parvenu à l'atteindre malgré toutes ses tentatives. Parce que, je présume, contrairement à moi, il n'avait pas reçu l'empreinte la plus intime du dieu ni ressenti au plus profond de lui-même la palpitation des ailes géantes, ni jamais entendu le bruissement, le bourdonnement d'abeilles, ni reconnu l'aura grésillante, les premiers signes de la possession. Souvent pourtant, je l'ai gardé près de moi pendant que je jouais de ce tambour ; il me protégeait au moment où je roulais par terre, où je me bourrais de coups les jambes et les bras, dans les affres de l'extase.

Quand le travail m'appelait – aménagement des canaux, renforcement des remparts ou toutes autres tâches que les dieux m'assignaient – Enkidou ne me quittait pas. Lors des cérémonies il se tenait à mes côtés, il me tendait la vaisselle sacrée ou soulevait jusqu'à l'autel les bœufs et les moutons sacrificiels aussi aisément que s'il se fût agi d'oiseaux. Lorsque venait la saison, nous allions chasser de conserve et c'est là qu'il se montrait mon maître, car il avait des bêtes sauvages une connaissance familière. Il humait l'air, la tête rejetée en arrière, et déclarait en pointant le doigt : « Un lion par ici. Là, un éléphant. » Il ne se trompait jamais. Bien souvent nous sommes partis dans les marais, dans les steppes ou ailleurs, là où séjourne le gros

gibier, et je n'ai pas souvenir d'un animal qui ne soit tombé sous nos coups. Ensemble, dans la boucle du fleuve, nous avons abattu trois grands éléphants mâles dont nous avons rapporté les défenses et la peau à Ourouk pour les exposer, suspendues à la façade du palais. Un autre jour, Enkidou a creusé une fosse qu'il a recouverte de branchages et nous avons capturé vivant un autre pachyderme ; nous l'avons également ramené en ville où il est resté tout un hiver à barrir et s'ébrouer dans un enclos, avant que nous en fassions offrande à Enlil. En char, nous avons chassé des lions des deux espèces : à crinière noire et sans crinière du tout ; à mon exemple, Enkidou lançait le javelot avec la même précision des deux mains. Je vous le dis : une seule âme en deux corps distincts.

Naturellement, sa personnalité différait de la mienne et de bien des façons. Il était plus expansif, plus turbulent surtout, notamment quand il avait abusé du vin ; il avait l'humour assez épais et partait d'un rire inextinguible et tonitruant à des blagues pour lesquelles un gamin aurait plissé le nez de dégoût. Ma foi, cet homme avait grandi parmi les bêtes et, s'il ne manquait pas de dignité, elle lui venait d'une noblesse naturelle et non de la noblesse de celui qui a grandi dans un palais auprès du roi son père. Il m'était bénéfique de profiter de la pétulance et du tapage d'Enkidou, étant moi-même d'un tempérament trop sévère pour mon bien ; il illuminait mes jours, non comme le bouffon de ses plaisanteries savamment concertées, mais à sa manière simple, spontanée, comme une brise vive et fraîche par une journée accablante.

Il s'exprimait avec une franchise inaltérable. Lorsque je l'ai mené au temple d'Enmerkar, m'attendant à le trouver subjugué par la splendeur et la majesté des lieux, il a aussitôt réagi : « C'est moche et c'est petit, tu ne trouves pas ? » Après quoi je me suis mis à regarder le grand temple de mon aïeul par les yeux d'Enkidou et, oui, je l'ai trouvé petit, laid, vieux, en grand besoin de réfection. Mais au lieu de le ravalier je l'ai fait abattre pour en construire un nouveau, magnifique, cinq fois plus important, sur la Terrasse blanche : il s'agit du temple que l'on y voit aujourd'hui et qui me vaudra – je le crois – la renommée dans les millénaires à venir.

La démolition du temple d'Enmerkar m'a valu aussi quelques petits accrochages avec la prêtresse Inanna. Je lui ai dit mes intentions et elle m'a regardé comme si j'avais craché sur les autels. « Mais c'est le plus grandiose de nos temples !

— Et celui qui l'a précédé, le temple de Meskiaggasher, était également le plus grandiose en son temps. Aujourd'hui, personne ne s'en souvient. C'est dans la nature des rois que de reconstruire plus grands les temples. Enmerkar a bien mérité pour son œuvre, mais la mienne la dépassera. »

Revêche, elle m'a lancé un regard furibond. « Et où résidera la déesse pendant que tu construis ton temple ? »

— La déesse réside partout, en Ourouk. Elle habitera chaque maison et chaque rue, jusqu'à l'air que nous respirons. N'en est-il point déjà ainsi ? »

Inanna enrageait. Elle a convoqué l'Assemblée des anciens puis l'Assemblée des citoyens valides pour élever des protestations. Mais qui aurait pu m'empêcher d'édifier le temple ? Car il ressortit au souverain que de magnifier la gloire de la déesse en lui bâtissant de nouveaux temples.

Nous avons donc démoli l'édifice d'Enmerkar jusqu'aux fondations, n'épargnant que les antiques souterrains hantés par les démons : je ne tenais pas à me mêler de leurs affaires. J'ai fait venir du pays des carrières de gros blocs de pierre à chaux pour les assises de mon temple, et j'en ai tracé l'étendue sur une échelle que personne en Ourouk n'aurait imaginée possible. Les citoyens en restaient le souffle coupé lorsqu'ils venaient observer les travaux et qu'ils prenaient conscience des dimensions de mon entreprise.

J'ai fait appel, pour édifier le nouvel édifice, à tout ce que je savais des techniques du métier. J'ai surélevé la Terrasse blanche jusqu'à ce qu'elle culminât à mi-chemin des cieux et, sur de hautes fondations, j'y ai établi mon temple, à l'image des temples de Kish. J'ai fait dresser les murs les plus épais jamais imaginés et les ai soutenus par d'immenses colonnes aussi solides que la cuisse des dieux. En manière d'ornementation des murs et des colonnes, j'ai conçu un dispositif original, si merveilleux qu'à lui seul il me vaudrait la mémoire des siècles, toutes mes autres réalisations fussent-elles tombées dans l'oubli : j'ai fait enfoncer des milliers de longs cônes pointus de terre cuite dans le plâtre de revêtement des murs et des colonnes avant qu'il n'ait durci. Seule la base de ces cônes demeurerait visible, peinte de rouge, de jaune et de noir, agencée pour former comme une mosaïque éclatante de couleurs, dessinant des diagonales, des zigzags, des losanges, des triangles et des chevrons. Ainsi le regard peut-il se promener partout à l'intérieur du temple pour s'y sentir séduit par une pittoresque et complexe variété, semblable à une gigantesque tapisserie, non pas tissée de laine colorée mais d'une infinité de saillants circulaires d'argile peinte.

Enkidou estimait aussi indigne de Lugalbanda le petit mémorial que Dumuzi avait érigé à la gloire de mon père auprès du campement militaire, dans le quartier du Lion. J'ai dû l'admettre ; je l'ai fait également raser pour en construire un nouveau, plus honorable, avec arceaux et pilastres de grande taille couverts de mes mosaïques décoratives de cônes vivement colorés. Au centre du monument j'ai placé l'ancienne statue de Lugalbanda en pierre noire que Dumuzi

avait dressée, car elle donnait une image assez noble du roi et je me garderais de mettre avec légèreté au rebut quelque œuvre que ce soit d'une pierre si rare. Cependant je l'ai entourée de lampes sur de hauts trépieds, environnées de miroirs de cuivre poli, afin qu'à toute heure le mémorial s'éclairât d'une lumière éblouissante. Nous avons peint les murs de scènes animées de léopards et de taureaux, en hommage à Enlil des Tempêtes pour qui Lugalbanda éprouvait une vive affection. Au jour de la consécration, j'ai répandu le sang des éléphants et des lions sur le sol carrelé de tuiles. Qui oserait prétendre que le héros Lugalbanda méritait moins que cela ?

Ce furent des années sans guerre. Les Élamites restaient tranquilles, les tribus du désert maraudaient sous d'autres cieux, la chute de la dynastie de Kish nous soulageait d'une menace redoutable au nord. Le roi d'Our s'était proclamé roi de Kish, mais je n'en concevais aucune inquiétude ; Our et Kish sont des cités très éloignées l'une de l'autre et je l'imaginais mal parvenant à combiner la puissance des deux pour les liguier contre nous. Alors nous avons vécu dans le calme et l'aisance, Ourouk s'enrichissait dans la paix, le commerce nous engraisait plutôt que le butin de lointaines batailles.

En ce temps-là, émissaires et marchands d'Ourouk se rendaient par tout le Pays à mon commandement, pour la plus grande gloire de la cité. Des montagnes orientales ils rapportaient des poutres de cèdre de cinquante et même soixante coudées de longueur, ainsi que des rondins d'*ourkarinnou* jusqu'à vingt-cinq coudées de long ; nous nous en sommes servis pour édifier le nouveau temple. De la ville d'Oursou, dans la montagne d'Ibla, ils ramenaient du bois de *zabalou*, de grands fûts d'*ashukhou* et du bois d'œuvre de platane. Des hauteurs d'Oumanou dans le pays de Ménua, de Basalla, montagne des terres d'Amourrou, mes agents me faisaient parvenir de gros blocs de cette pierre noire si peu commune dans laquelle nos artisans taillaient de nouvelles statues des dieux pour tous les anciens temples. J'ai importé du cuivre de Kagalad, montagne de Kimash, et j'ai façonné de mes mains une grande figure dans la masse. De Gubin, la montagne aux arbres-huluppou, j'ai rapporté du bois de cette essence, et de Magda venait l'asphalte pour la terrasse du temple ; sur les hauteurs de Barshib je suis allé chercher des quartiers de la superbe roche *naloua*, que nous avons ramenés par bateau. J'établissais des plans pour des expéditions encore plus lointaines, vers Magan, Meluhha, Dilmoun aussi. La cité prospérait, chaque jour plus magnifique. J'ai pris une épouse qui m'a donné un fils ; et puis j'en ai pris une autre, ce qui était mon droit. La paix régnait. Au soir du nouvel an, je me rendais au temple que j'avais bâti ; je m'étendais sur la couche de l'impétueuse Inanna dans le rituel du Mariage sacré. D'année en année elle s'accrochait à moi, plus ardente, et son corps souple s'abandonnait

davantage : elle n'avait que cette nuit pour assouvir les désirs de toute une saison. L'amour d'Enkidou me soutenait au long des jours. Le vin coulait à flots ; le fumet de la viande rôtie s'élevait quotidiennement vers les dieux. Tout était pour le mieux. Je me prenais à croire que mon règne se prolongerait ainsi à jamais. Or les dieux n'accordent point à jamais pareille félicité ; et c'est même miracle s'ils l'accordent un tant soit peu.

J'ai surpris un jour Enkidou d'humeur abattue ; il soupirait, maussade et même au bord des larmes. Je lui ai demandé ce qui le chagrinait, certain pourtant de l'avoir deviné. « Si je te le dis, m'a-t-il déclaré, tu me prendras pour une bête.

— C'est possible ; et alors ? Allez, parle.

— Ce n'est que folie, Gilgamesh !

— Je n'en suis pas si sûr. » Je l'ai scruté du regard. « Laisse-moi deviner. La vie que nous menons te rend nerveux, ai-je raison ? Tu te fatigues de te prélasser dans le désœuvrement. »

Il a rougi, stupéfait. « Par tous les dieux, comment sais-tu cela ?

— Il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour s'en apercevoir, Enkidou.

— Je ne voudrais pas que tu m'imagines impatient de retrouver mon existence primitive et de courir nu dans la brousse.

— Non. Je ne crois pas cela.

— Mais, vois-tu, ici je me ramollis. Ma force s'émousse. Mon bras perd de son énergie, mon souffle se fait court.

— Et nos parties de chasse ? Et nos joutes sur le terrain d'exercice ? Insuffisantes, pas vrai, Enkidou ? »

Et lui, d'une voix faible, à peine audible : « J'ai honte de l'avouer, mais oui : elles me sont insuffisantes. »

J'ai posé la main sur son bras. « Eh bien, à moi aussi. »

Il a cligné des paupières. « Que veux-tu dire ?

— Que je ressens la même impatience que toi. La royauté me lie et me maintient enfermé. J'ai travaillé avec ardeur afin que la cité connaisse la quiétude ; mais ma réussite se retourne aujourd'hui contre moi. Mon âme est inquiète autant que la tienne, Enkidou. Et je désire comme toi l'aventure, le danger, les exploits qui exalteraient mon nom devant l'humanité. Ici, je ronge mon frein ; et je rêve d'un grand voyage. »

C'était la vérité. Ourouk vivait dans une sérénité telle que le métier de roi ne m'y paraissait guère différent de celui du boutiquier. Je ne m'en ressentais pas pour l'existence de boutiquier, car les dieux m'avaient imprégné de leur essence et la part divine qui est en moi

refusait le repos, toujours en quête, toujours insatisfaite. Les dieux m'ont joué ce tour pendable : je recherche la paix, mais la paix, une fois atteinte, me laisse inassouvi. Aujourd'hui cependant, je crois avoir résolu l'énigme de ce paradoxe, ainsi que je vous le confierai en temps voulu.

Alors Enkidou : « C'est donc vrai ? Tu endures ce que j'endure ?

— Exactement la même chose. »

Il a éclaté de rire. « Nous sommes deux gamins trop vite grandis, toujours aux aguets de nouvelles distractions. Mais qu'allons-nous faire, Gilgamesh ? Où irons-nous donc ? »

Je l'ai fixé d'un regard soutenu. Lentement j'ai dit : « Il est un lieu que l'on nomme le Pays des cèdres. Cela fait quelque temps déjà que j'envisage d'y organiser une expédition. » C'était faux : l'idée venait de m'en surgir à l'esprit. « En as-tu entendu parler, Enkidou ? »

Avec un froncement de sourcils il a répondu, la voix quelque peu lugubre : « J'en ai entendu parler, oui.

— Crois-tu pouvoir guérir le mal dont tu souffres en m'y accompagnant ? »

Il s'est passé la langue sur les lèvres. « Et pourquoi ce choix, Gilgamesh ?

— Nous avons besoin des cèdres. C'est un bois superbe et qui manque au Pays. » Ce n'était pas un argument retors mais bien la vérité. Toutefois j'avais aussi choisi la Terre des cèdres pour son air viv et tonifiant que je croyais apte à dissiper la mélancolie d'Enkidou. Par ailleurs et surtout, on prétendait depuis peu que les Élamites revendiquaient l'ensemble du territoire autour de la Forêt des cèdres, et cela je ne pouvais le permettre.

« Des cèdres, tu pourrais en trouver ailleurs...

— Peut-être bien. Mais je préfère aller les chercher dans cette contrée. On la dit magnifique, montagneuse, verte et fraîche. Un beau pays.

— Et très périlleux », a-t-il ajouté.

J'ai haussé les sourcils. « Ah oui ? Tant mieux, alors ! Tu te prétendais las de te prélasser dans le confort citadin, assoiffé d'aventure et de péril... »

Et lui, le visage déconfit comme jamais : « Peut-être as-tu choisi trop de fil à retordre.

— Quoi ? *Trop* de danger ? Ces mots sortent-ils bien des lèvres d'Enkidou ? Je ne m'attendais pas à t'entendre un jour parler un langage de couard. »

Ses yeux ont flamboyé mais il a fait l'effort de se contenir. « Mon frère, il y a une frontière nette entre la couardise et le bon sens.

— Et le bon sens consiste à redouter l'échauffourée avec une poignée d'Élamites ?

— Non pas les Élamites, Gilgamesh.

— Alors qu'est-ce que...

— Ignores-tu que le Seigneur Enlil a fait du démon Huwawa le portier de la Forêt des cèdres afin qu'il assure la garde des arbres sacrés ? »

J'ai failli éclater de rire. Naturellement, j'avais eu vent du démon de la Forêt : quelle forêt ne possède pas son démon, voire ses démons, avec les contes effrayants qui s'y rattachent ? Mais on s'arrange en général pour se les rendre favorables ou, sinon, pour détourner leur regard ; et je n'aurais pas cru d'Enkidou qu'il s'alarmât de ce genre de créatures plus que d'un pet de moucheron.

Conciliant, je lui ai répondu : « Admettons. Mais peut-être le démon aura-t-il d'autres chats à fouetter pendant notre séjour. Peut-être n'est-il pas aussi féroce que le prétend la légende. Ou peut-être, Enkidou, n'y a-t-il pas de démon du tout dans cette forêt. »

Calmement il m'a répliqué : « J'ai vu Huwawa, je l'ai de mes yeux vu. »

Il avait à peine soufflé ces mots mais la fermeté de sa conviction leur avait donné l'impact d'un coup dans le ventre, et c'était à mon tour de cligner des paupières, stupéfait. « Quoi ? ai-je laissé échapper. Tu l'as vraiment vu ?

— À l'époque où je courais encore les étendues sauvages parmi les bêtes, je me suis un jour aventuré loin vers l'orient, jusqu'à la Forêt des cèdres. Elle s'étend sur dix mille lieues dans toutes les directions, mais Huwawa est partout. On ne peut se cacher à lui. Il a surgi devant moi, rugissant, et j'ai cru mourir de frayeur ; pourtant je ne suis pas un pleutre, Gilgamesh. » Il m'a regardé droit dans les yeux. « Me crois-tu pleutre ? Huwawa s'est dressé, il a rugi et son rugissement est celui des tempêtes du grand Déluge. J'ai cru mourir de terreur. Sa bouche c'est le feu, son souffle c'est la mort. »

Je ne parvenais toujours pas à le croire. « Tu dis que tu as vu la face du démon ?

— Je l'ai vue. Il n'est rien au monde de plus effroyable. Ce monstre défie toute imagination. Il a les dents comme les crocs du dragon, la gueule comme celle du lion. » Enkidou frissonnait ; ses yeux brillaient au souvenir de l'épouvante. « S'il se met à charger, ce sont les eaux impétueuses du fleuve qui déferlent. Il dévore les arbres et les roseaux comme s'il s'agissait d'herbe. »

Lourdement j'ai répété encore : « Tu as vu le démon !

— Je l'ai vu, Gilgamesh. Et j'ai eu la chance de m'en sortir. Il a détourné le regard ; il m'a oublié. Mais je ne m'en sortirais pas une seconde fois. Il nous massacrera, Gilgamesh. Crois-moi, si nous entrons dans la Forêt des cèdres, il nous massacrera. Rien n'échappe à sa perception, dans la forêt. Il entend rôder les taures sauvages à

soixante lieues à la ronde.

Il n'y a rien à faire, le combat est par trop inégal. » Il a secoué la tête. « Gilgamesh, Gilgamesh, tout autant que toi j'aspire à des prouesses ; mais aspirer à la mort !...

— Crois-tu cela de moi ?

— Tu te proposes d'aller dans le Pays des cèdres.

— Par attrait de l'aventure, oui. Pour faire battre plus vite mon cœur dans ma poitrine. Mais je n'ai pas de goût pour la mort. C'est l'appétit de vivre, au contraire, qui m'attire vers la Forêt des cèdres et non le désir de la mort. Tu le sais bien.

— Mais pénétrer dans le repaire d'Huwawa...

— Non, Enkidou. J'ai vu flotter les cadavres sur la rivière et je garde le cœur meurtri de cette révélation : tel est notre lot. Je hais la mort. Elle est ma grande ennemie.

— En ce cas, pourquoi...

— Parce qu'il le faut.

— Mais pourquoi ? Allons plutôt vers le nord ! Allons vers le sud ! Allons...

— Non. »

Je m'échauffais de plus en plus, affligé de découvrir Enkidou rongé par la frousse. Ah oui ! son âme s'était amollie à Ourouk : il courait à sa perte si je ne le bousculais pas. Il fallait, dans son propre intérêt, que nous entreprenions ce voyage quels qu'en soient les risques. « Il n'y a qu'un endroit vers où tourner nos pas, et c'est la Forêt des cèdres.

— Nous y périrons fatalement.

— Je n'en suis pas si sûr. Mais songe, mon ami, que les dieux seuls vivent éternellement sous le soleil et qu'il leur arrive parfois, à eux aussi, de connaître le goût de la mort. Quant à nous, pauvres mortels, que valent nos entreprises que le vent emporte ? Il ne nous reste que la ténacité.

— Et la mort. Je ne t'avais jamais connu cette soif de la mort, Gilgamesh. Qu'importe ton discours, ton attitude parle autrement.

— Ah non ! Non ! J'en détournerai les coups aussi longtemps que je pourrai. Mais je refuse de vivre dans la peur. Comment se fait-il, Enkidou, que tu acceptes la peur ? »

Et cette fois ma raillerie ne l'a point irrité. Il a détourné les yeux, le visage morne et fermé, parlant d'une voix maussade :

« J'ai vu Huwawa. »

Alors je me suis mis en colère. Tel n'était pas l'Enkidou que je connaissais. Et j'ai tonné : « Parfait ! Garde tes craintes ! Moi, je n'en ferai rien. Tu resteras en sécurité. Tu m'accompagneras dans le Pays des cèdres, oui, car le voyage te dérouillera et l'air pur t'éveillera les esprits. Mais lorsque nous arriverons dans la forêt, tu marcheras

derrière moi. Si le démon me tue ? Eh bien, si je péris, mon nom, lui, restera immortel. On dira de moi : “Gilgamesh a succombé devant le féroce Huwawa.” Quelle honte à cela ? Quelle honte de succomber devant un démon si effroyable qu’il terrifie le héros Enkidou ? »

Son regard a croisé le mien. Il a grimacé furieusement, les narines dilatées. « Que tu es malin, Gilgamesh !

— Malin ? Comment ça ?

— “Tu marcheras derrière moi, Enkidou.”

— Ce sera plus prudent de ta part.

— Ah oui ? Afin qu’Ourouk tout entière murmure ensuite : “Voilà Enkidou, celui qui marchait derrière son frère dans la forêt du démon” » !

— Mais puisque le démon te fait si peur...

— Tu sais très bien que je serai à tes côtés lorsque nous entrerons dans le domaine d’Huwawa.

— Ah ! mais je n’exigerais jamais de toi pareille épreuve... toi qui as vu l’épouvantable Huwawa.

— Épargne-moi tes quolibets, a répliqué Enkidou d’un ton las. Je marcherai à tes côtés, et tu le sais parfaitement, Gilgamesh. Tu le sais depuis le début.

— Si tu désires éviter...

— *Nous marcherons côte à côte*, je te dis ! » Il a hurlé ces derniers mots. Soudain nous avons éclaté de rire et nous sommes tombés dans les bras l’un de l’autre. La discussion était close. Et j’ai laissé la nouvelle s’ébruiter que je comptais bientôt quitter Ourouk pour me rendre au Pays des cèdres.

Je ne saurais vous dire combien de fois, durant les préparatifs du voyage, j’ai demandé à Enkidou de me décrire le démon. Il usait chaque fois des mêmes mots : le rugissement du Déluge, la bouche de feu, le déferlement de la tempête. Aurais-je pu le démentir ? Car en lui pas le moindre artifice, pas la moindre tendance à la supercherie. Il avait vu le démon et ce démon n’était pas un adversaire falot. Point. Il nous arrive à tous de rencontrer des démons ; il s’en dissimule un peu partout, derrière les portes, dans les airs, sur les toits, sous les buissons. J’en avais moi-même assez souvent croisé ; mais aucun de l’envergure d’Huwawa. N’importe, je ne ressentais pas de frayeur. Et l’effroi qu’Enkidou avait exprimé ne faisait que renforcer ma détermination à m’emparer des cèdres de la forêt d’Huwawa.

J’ai désigné cinquante hommes pour nous escorter, parmi lesquels Bir-hurturre ; Zabardi-bunugga devait rester quant à lui, car je lui confiais le commandement de l’armée d’Ourouk durant mon absence.

J’ai fait fondre de grandes cognées pour abattre les arbres, chacune d’un poids de trois talents avec leurs manches de saule et de buis ; et mes artisans nous ont forgé des glaives dignes de héros, aux

lames pesant deux talents chaque, avec pommeaux et gardes à la mesure d'hommes puissants, ainsi que leurs fourreaux d'or. Nous avons fourbi nos meilleures haches de guerre, nos arcs de chasse et nos épées. Avant même le jour du départ, le chant de la guerre bourdonnait à mes oreilles ; cela faisait trop longtemps que sa musique ne m'avait pas enivré, je me sentais un jeune homme et un sang nouveau, bouillant, me courait dans les veines.

Les Anciens m'ont fait triste figure, comme de bien entendu. Ils ont regroupé une délégation sur le quai et sont entrés en procession dans la ville par la Porte aux sept verrous, psalmodies et prières à l'appui, dans le style éploré qu'ils affectionnent. Le peuple s'est rassemblé autour d'eux sur le Marché-du-Pays, et tous de se mêler aux pleurs et aux antiennes ; on allait au-devant des ennuis et je me suis décidé à les rejoindre pour me présenter aux Anciens. Inutile d'être devin pour prédire le langage qu'ils allaient me tenir : « Tu es bien jeune encore, Gilgamesh, ton courage dépasse ta sagesse et ton cœur t'entraîne à la témérité. Tu t'engages sur une route inconnue où tu risques de t'égarer. Quelle que soit ta force, jamais tu ne l'emporteras sur Huwawa. Car c'est un être monstrueux ; sa bouche c'est le feu, son souffle c'est le souffle de la mort. » Et ainsi de suite... C'est d'ailleurs exactement ce qu'ils m'ont dit. Je les ai entendus jusqu'au bout ; j'ai répondu dans un sourire que j'allais chercher à m'assurer la protection des dieux et que je me fiais à la bienveillance qu'ils m'avaient toujours témoignée. « C'est une route qui m'est inconnue, je vous l'accorde, mais je m'y engage sans crainte, le cœur léger. »

Se rendant compte de leur impuissance à me faire renoncer, ils ont alors changé de refrain. Ils m'ont déconseillé de ne compter que sur ma propre force. « Qu'Enkidou marche devant toi, m'ont-ils recommandé. Qu'il t'ouvre le chemin et protège le roi. » Flegmatique, j'ai écouté leurs exhortations, peu soucieux de me disputer avec eux. Ils m'ont encore demandé de me placer sous la sauvegarde d'Utu, le dieu Soleil, le protecteur de ceux qui s'exposent au danger, et j'ai juré de me rendre le jour même au temple d'Utu pour lui faire sacrifice de deux chevreaux, l'un blanc, sans la moindre imperfection, brun le second. J'implorerais le secours d'Utu et je m'engagerais à le remercier d'une offrande somptueuse à sa louange ainsi que de riches présents, s'il m'accordait de revenir indemne. Tout au long de mon itinéraire vers le Pays des cèdres, j'observerais tel rite aussi bien que tel autre, je me conformerais à telle règle, à telle autre, à toutes fins préventives. J'ai promis, promis, et ce en toute sincérité. Car après tout j'ignorais quels périls m'attendaient.

Lorsque les Anciens en ont eu fini de me harceler, le tour est venu de la prêtresse Inanna, laquelle, fort en colère, m'a convoqué au temple que je lui avais bâti. « Quelle est cette folie, Gilgamesh ? Où

t'en vas-tu ainsi ?

— Es-tu ma mère pour me parler sur ce ton ?

— Certes non. Mais tu es roi d'Ourouk et, si tu périss d'aventure, qui te succédera ? »

J'ai haussé les épaules. « Ma succession est du ressort de la déesse, pas vrai ? et non du mien. Mais n'aie crainte, Inanna. Je ne périrai pas dans ce voyage.

— Et si cela arrivait ?

— Je ne périrai pas, ai-je répété.

— Est-ce une entreprise tellement importante ?

— Il nous faut les cèdres.

— Envoie donc tes troupes et laisse-les en découdre avec les démons.

— Allons, tu me vois leur dire : "Huwawa me terrorise, alors je vous envoie à ma place tandis que je reste chez moi, tranquille, jusqu'à la fin de mes jours" ? Je pars, Inanna. La cause est entendue. »

Elle m'a considéré sans aménité. J'ai senti, comme chaque fois, le pouvoir de sa beauté maintenant dans sa maturité la plus épanouie ; j'ai senti également l'intensité de son amour pour moi, dont l'ardeur accrue la dévorait comme le feu du ciel depuis l'époque où nous étions enfants ; et, derrière cela, j'ai encore senti la rage qu'elle éprouvait de ne pouvoir assouvir cet amour ainsi qu'hommes et femmes d'ordinaire l'assouvissent.

Je me suis remémoré ces heures – une fois l'an – passées ensemble sur la couche de la déesse, où elle s'allongeait nue dans mes bras, les seins gonflés de désir, les cuisses ouvertes, tandis qu'elle me griffait le dos, et je me suis demandé si je vivrais assez longtemps pour encore connaître cette étreinte. Car à ma manière je l'aimais aussi, d'un amour tempéré de défiance et d'une crainte certaine de ses artifices madrés. Un moment de silence s'en est suivi. Puis elle m'a dit : « Je ferai des sacrifices pour ton salut. Va et présente-toi devant ta mère la reine, afin qu'elle en fasse tout autant.

— Telle est mon intention », ai-je répondu.

De fait, Enkidou et moi-même avons traversé la ville pour nous rendre auprès de la noble et sage Ninsoun ; je me suis agenouillé devant elle, déclarant que j'allais emprunter une route incertaine au bout de laquelle m'attendait un étrange combat. Elle a soupiré, elle s'est désolée que les dieux, lui ayant donné pour fils Gilgamesh, l'aient investi d'un cœur si agité. Mais elle n'a pas cherché à me dissuader de partir. Au lieu de quoi elle s'est levée pour revêtir sa robe sainte cramoisie, se parer de son bustier d'or, de ses colliers de lapis et de cornaline, coiffer sa tiare et monter à l'autel d'Utu, sur le toit de sa résidence. Elle y a allumé de l'encens et s'est adressée au dieu Soleil. Elle est ensuite revenue vers nous et s'est tournée vers Enkidou, lui

disant : « Tu n'es pas l'enfant de ma chair, vigoureux Enkidou, mais je te prends dès maintenant pour fils. Devant mes prêtresses et mes fidèles, je t'adopte. » Elle a passé une amulette à son cou, l'a embrassé et lui a déclaré : « Je te le confie. Garde-le. Protège-le. Ramène-le sain et sauf. Car c'est le roi, Enkidou. Et c'est aussi mon fils. »

Prières et palabres enfin se sont taries ; à la tête de mes hommes j'ai quitté la cité d'Ourouk pour le Pays des cèdres.

Nous avons bientôt laissé derrière nous les basses terres baignées de chaleur, les palmeraies de dattiers, le ventre d'or du désert, et nous avons abordé les vertes et fraîches hauteurs orientales.

Nous voyagions à marche forcée, de l'aube au crépuscule ; sept montagnes nous avons passées, l'une après l'autre et sans faire de pause, jusqu'à ce qu'enfin nous apparaissent les forêts de cèdres : légions d'arbres innombrables alignés sur les versants de l'âpre pays qui s'étendait devant nous. Qu'il était étrange à nos yeux d'hommes d'une contrée dépourvue d'arbres, ce paysage infiniment boisé ! Les collines déchiquetées en devenaient presque noires. Et les arbres nous semblaient à l'image d'une armée hostile dans l'attente sereine de notre assaut.

Ces reliefs tourmentés de crêtes et de ravins rocaillieux présentaient une autre singularité : les flammes des dieux et des démons proscrits y jaillissaient de la pierre, çà et là, ainsi que leurs épanchements d'huile épaisse et noire qui s'écoulaient vers nous comme les serpents engourdis des mondes infernaux. Car nous entrions dans les terres que l'on nomme les Provinces rebelles depuis qu'y furent exilés les dieux insurgés contre Enlil. Guerriers victorieux, Enlil, Ninurta et Ningirsu y bannirent leurs ennemis au lendemain de l'antique et terrible bataille des dieux ; c'est là qu'ils demeuraient encore confinés, maussades et boudeurs, faisant trembler la terre, exhalant de fortes bouffées de flammes et de fumées, tandis que leurs serpents d'huile grasse suintaient des profondeurs de la terre. À chaque pas nous pénétrions plus profondément dans ce royaume obscur, conscients de la présence de divinités malveillantes aux yeux rouges, qui reniflaient et haletaient sous nos pieds.

Nous n'avons pas laissé la peur nous envahir. Nous faisons halte quand il le fallait, afin de rendre nos dévotions à Utu, An, Enlil, Inanna. Lorsque à la nuit nous nous arrêtons pour camper, nous creusions des puits et les eaux saintes qui remontaient à la surface nous tenaient lieu d'offrandes. Enfin, avant de m'endormir, j'invoquais Lugalbanda et je prenais conseil car il avait lui-même séjourné dans cette contrée, en proie aux vapeurs et aux émanations toxiques des

dieux rebelles. Sa présence m'était d'un grand réconfort.

Enkidou connaissait bien le pays. Comme la créature sauvage qu'il avait été autrefois, il nous guidait sans hésitation dans notre marche interminable, loin de toute piste. Il nous faisait contourner les espaces calcinés et noircis par le souffle brûlant des esprits maléfiques. Il nous conduisait par-delà les régions où la terre avait glissé, s'était brisée, soulevée, rendant le territoire infranchissable ; par-delà d'épaisses nappes d'huile comme de noirs étangs sur le ventre du monde. Et nous nous approchions de la forêt profonde, du domaine interdit du démon Huwawa.

Nous voici parmi les premiers cèdres isolés. Si nous n'étions venus que pour le bois, nous aurions pu, j'imagine, abattre quelques douzaines d'arbres et les ramener triomphalement en Ourouk. Mais nous n'étions pas venus seulement pour le bois.

Enkidou : « La grande porte se trouve par ici, qui délimite la futaie sacrée. Nous en sommes tout près maintenant.

— Et Huwawa ?

— De l'autre côté de la porte, à proximité. »

Je l'ai attentivement examiné. Il avait la voix ferme et posée mais je m'inquiétais cependant. Sans intention de faire injure à sa fierté, je lui ai quand même demandé : « Tout va bien jusqu'ici, Enkidou ? »

Il a souri, disant : « Ai-je l'air pâle ? Me vois-tu trembler de crainte, Gilgamesh ?

— En Ourouk, tu parlais d'Huwawa avec beaucoup de révérence. On ne peut lui échapper, disais-tu ; c'est un monstre qui dépasse l'imagination. Tu croyais tomber mort de frayeur à son rugissement. Ce sont tes propres paroles. »

Enkidou a haussé les épaules. « J'ai peut-être ainsi parlé en Ourouk. L'homme s'amollit dans les villes. Ici, je sens mes forces me revenir. Nous n'avons rien à redouter, mon ami. Suis mes pas : je sais où séjourne Huwawa et je connais les chemins qu'il emprunte. » Il m'a pressé l'épaule de la main puis il a noué solidement son bras dans le mien.

Le jour suivant, nous sommes arrivés devant le mur de la forêt puis devant la grande porte.

Je m'interrogeais sur ce mur depuis qu'Enkidou y avait fait allusion. Le Pays des cèdres se situe aux marches de notre Pays, dans la zone frontière du royaume d'Élam ; au moins depuis Meskiaggasher, le premier roi d'Ourouk, la souveraineté sur ce territoire a toujours fait l'objet de litiges. Comme on ne peut le mettre en culture, nous n'avons jamais cherché à en prendre formellement possession mais, chaque fois que nous avons eu besoin de cèdre, nous y sommes librement entrés nous approvisionner. Si quiconque dressait une muraille devant la forêt, la situation devenait critique. Qu'Enlil décide

d'y poster un démon redoutable et lui confie la garde de ses arbres : je n'avais rien à redire aux arrêts d'Enlil. Mais je n'allais pas tolérer qu'un roitelet barbu d'Élamites montagnards se permette d'élever un mur afin de revendiquer l'entière propriété de la forêt pour sa tribu de loqueteux.

À l'instant même où j'ai vu l'ouvrage, j'ai compris que les Élamites en étaient responsables, ni Huwawa ni aucun autre esprit. Il portait la marque des hommes et non des plus habiles. On avait empilé sans souci de rigueur, pêle-mêle, des rondins de cèdre vaguement équarris, grossièrement ligaturés d'osier, le long d'une piste mal taillée qui s'étirait à perte de vue dans les deux directions. L'aubier rose s'exposait lamentablement, comme si on avait écorché plutôt que raboté les arbres. Au spectacle de cette immense et disgracieuse muraille, mon sang n'a fait qu'un tour ; je me suis tourné vers mes hommes pour leur demander : « On démolit ce tas de bois et on entre ? »

— Tu devrais voir la porte d'abord », a remarqué Enkidou.

Le portail s'élevait à une demi-lieue vers le sud.

Avant même de l'atteindre, j'ai tressailli de surprise. Il s'agissait d'une tour plus que d'une porte, elle dominait largement le mur, à tous points de vue magnifique. Elle n'aurait pas déparé l'enceinte d'Ourouk. Faite de cèdre également, elle avait été charpentée, menuisée de main de maître, assemblée avec un admirable tour de main ; son immense chambranle était parfaitement ajusté, de même que ses gonds.

« Une porte des dieux ! s'est écrié Bir-hurturre. Une porte dressée par Enlil lui-même ! »

— Une porte, en tout cas, qu'aucun Élamite n'aurait su construire », me disais-je en l'inspectant de plus près.

Une merveille. Sans défaut de façonnage, mais aussi somptueusement ornementée : gravées dans le bois qu'on avait apprêté avec soin, des figures de monstres et de serpents voisinaient avec des dieux et des déesses ; j'y reconnaissais le style élamite que j'avais observé sur les boucliers des guerriers abattus lors de mes campagnes dans l'armée de Kish. On avait fixé au sommet du portail trois cornes imposantes rapprochées, de ces cornes massives que les Élamites sculptent pour en parer les façades de leurs temples. Et les montants, le long du mur, étaient couverts d'inscriptions rédigées dans le graphisme barbare d'Élam, gauchement imité de notre écriture : des dessins d'animaux, de vases, de cruches, d'étoiles, de montagnes et cent autres se bouscuaient pour composer quelque déclaration qui m'était indéchiffrable. La gravure en était estimable, mais cette manière imbécile d'écrire en dessinant me paraissait inepte.

C'est alors que j'ai remarqué quelque chose qui m'a mis en colère,

tout à fait en bas, sur la gauche du monument : une épigraphe en caractères cunéiformes sumériens, claire et sans équivoque :

Utu-ragaba, maître artisan de Nippour, a bâti cette porte pour Zinuba, roi des rois, roi de Hatamti.

« Ah, le traître ! me suis-je exclamé. Il aurait mieux fait de rester à Nippour que de venir ici rendre pareil service à un seigneur d'Élam. » Et j'ai levé ma hache pour enfoncer le portail.

Enkidou m'a saisi le poignet pour arrêter mon geste. Je me suis tourné vers lui, le regard noir.

« Quoi encore ? »

Son visage rayonnait. « Cette porte est très belle, Gilgamesh.

— D'accord. Mais vois-tu cette inscription ? C'est un homme de mon pays qui l'a construite pour nos ennemis.

— Possible, a-t-il fait avec indifférence. Mais la beauté reste la beauté ; on ne doit pas la profaner. Ne vient-elle pas des dieux ? J'estime qu'il ne faut pas briser cette porte. Écarte-toi, mon frère, et laisse-moi plutôt la forcer. Il importe peu que l'artiste soit un traître si son œuvre, elle, atteint à la vertu. À l'évidence les dieux guidaient sa main. Ne vois-tu pas cela ? »

D'abord surpris de l'entendre tenir ce raisonnement, j'ai vu la sagesse dans ses paroles qui rabattaient mon orgueil et j'ai cédé. Je le regrette aujourd'hui. Enkidou s'est fièrement avancé, il a bloqué le tranchant de sa hache contre le verrou puis il a poussé d'estoc de toutes ses forces ; ses muscles et tendons se sont raidis sur tout son corps, il a grogné violemment sous l'effort, et la porte s'est ouverte soudain devant lui. Mais, à cet instant, il a crié d'une voix étranglée, il a laissé tomber sa hache et s'est frappé de la main le bras droit qui pendait maintenant, flasque autant qu'une corde.

Il s'est affaissé sur les genoux, gémissant, se frottant avec l'énergie du désespoir. Je me suis baissé auprès de lui. « Qu'y a-t-il, mon ami ? Que t'est-il arrivé ? »

Il a murmuré d'une voix pâteuse : « Il devait y avoir un démon dans la porte. Regarde ! je me suis blessé le bras. J'ai perdu toute force dans la main. Elle s'est déchirée de l'intérieur. Elle est perdue, je ne peux plus m'en servir. Touche, rends-toi compte ! » Et, de fait, sa main était affreusement glacée, elle ballottait comme une chose morte et la peau s'était couverte d'étranges marbrures. Il grelottait, comme pris d'un accès de fièvre, et je l'entendais claquer des dents.

« Du vin ! ai-je ordonné. Qu'on apporte du vin pour Enkidou ! »

Le vin l'a réchauffé, il a cessé de trembler ; mais sa main demeurait impotente, même après des heures de friction. En vérité, il est ainsi resté estropié plusieurs jours et jamais il ne devait s'en remettre entièrement. Il est bien triste qu'un héros comme Enkidou perde une partie de sa force, surtout pour avoir voulu préserver une

œuvre de beauté. Pire encore, la crainte d'Huwawa l'avait regagné avec sa blessure : il avait acquis la conviction que le démon avait jeté un maléfice sur la porte ; et voici qu'il reculait maintenant, qu'il refusait de franchir le seuil du passage qu'il nous avait lui-même ouvert.

Cela m'affligeait de le voir retombé sous le joug de la peur au regard de tous nos compagnons. Mais il ne passerait pas la porte et je ne pouvais tout de même pas l'abandonner derrière moi. Nous avons donc bivouaqué sur place quelque temps, jusqu'à ce que l'angoisse le tourmente moins et qu'il juge la vigueur revenue dans sa main. Même alors, il répugnait à avancer. Il restait assis par terre, muré dans un silence morne, à ruminer des idées noires. La peur était sur lui comme un rapace nocturne, les serres enfoncées dans ses épaules. Je suis allé le trouver. « Viens, mon ami, il est temps de partir. »

Il a refusé de la tête. « Pars sans moi, Gilgamesh. »

Et moi, d'un ton sec : « Ça me fait mal au cœur de t'entendre parler comme une chiffre molle. Avons-nous fait ce long voyage, à travers tant de périls, pour rebrousser chemin devant une porte ? »

Tout aussi sèchement, il a répliqué : « T'ai-je seulement demandé de rebrousser chemin ? »

— Non, c'est exact.

— Alors pars sans moi !

— Il n'en est pas question. Non plus que je retourne les mains vides en Ourouk.

— Tu ne me laisses guère de choix. Faut-il que je t'accompagne, que je me soumette à chacun de tes désirs ?

— Je ne t'y oblige pas. » Une grande détresse pesait sur moi. « Mais nous sommes frères, Enkidou. C'est côte à côte que nous devrions affronter le danger. »

Il m'a jeté un regard sombre et amer. « Tu crois ? Et si je ne le veux pas ? »

J'ai ouvert de grands yeux. « Cela ne te ressemble pas. »

Il s'est rembruni dans un soupir. « Non. Cela ne me ressemble pas. Mais qu'y puis-je ? Qu'y pouvons-nous ? Quand je me suis meurtri la main, une terreur indicible s'est emparée de moi. J'ai peur, Gilgamesh. Sais-tu ce que ce mot veut dire ? *J'ai peur* ! » Et dans ses yeux j'ai lu pour la première fois les sombres lueurs mêlées de l'effroi, de la honte, du remords et de la rage. La transpiration faisait luire son visage. Il regardait autour de lui, comme animé par la crainte que les autres aient surpris notre conversation. D'une voix défaillante d'anxiété, il a répété : « Que faire ? »

J'ai secoué la tête. « Il y a une solution. Écoute : reste auprès de moi et tiens-toi à ma tunique. Ma force te pénétrera ; ta faiblesse se dissipera. Ta main va cesser de trembler. Alors nous entrerons

ensemble dans la forêt. D'accord ? »

Il a hésité, puis : « Me tiens-tu pour un couard, Gilgamesh ?

— Non, Enkidou, tu n'es pas un couard.

— Tu m'as traité de chiffé molle.

— J'ai dit que ça me rendait malade de t'entendre parler comme une chiffé molle. Parce que tu n'en es pas une. Comprends-tu cela, mon frère ?

— Oui.

— Alors viens. Je vais te guérir.

— En es-tu capable ?

— Oui, je le crois.

— Guéris-moi. »

Il s'est approché, il a tendu la main vers ma tunique et s'en est saisi un instant. Puis je l'ai serré dans mes bras, si fort que j'en tremblais. Il m'a rendu mon étreinte au bout d'un moment, avec une égale vigueur. Sans qu'il fût besoin d'échanger un mot, j'ai senti la peur le quitter, le courage lui revenir. Enkidou redevenait Enkidou et je savais dès lors que nous pénétrerions ensemble dans la forêt. Je lui ai dit : « Va, prépare-toi. Huwawa nous attend. La fièvre du combat réchauffera ton sang, elle raffermira ta détermination. Je crois bien qu'il n'est pas de démon pour nous porter atteinte, si nous restons côte à côte. Mais si nous tombons au combat, nous laisserons derrière nous un nom immortel. »

Il m'a écouté en silence. Approuvant de la tête, il s'est ensuite dressé, il m'a touché la main puis il a piétiné le feu de camp avant d'aller huiler ses armes à l'écart. Au matin nous avons passé la porte, nous sommes entrés dans la Forêt des cèdres, sans imprudence aucune mais dans l'audace et la résolution.

Le décor était d'une grandiose majesté. On aurait dit un temple et j'y sentais la présence de dieux, mais lesquels ? je l'ignorais. Jamais je n'avais vu d'arbres plus hauts que les cèdres. Largement espacés au sol, ils pointaient vers les cieux comme des lances ; mais si denses étaient leurs frondaisons que la lumière du soleil perçait à peine le couvert. Un monde vert, un monde de silence et de fraîcheur, d'enchantement. En face de nous, une montagne unique, demeure incontestable des dieux, trône seyant au plus digne d'entre eux. Mais autour de nous la présence d'Huwawa : nous la sentions, nous en découvrions les traces dans les émanations de gaz et de flammes qui, par endroits de la forêt, s'échappaient des profondeurs souterraines. Telle était la marque du démon.

Il ne se manifestait pourtant par aucun signe direct. Nous nous sommes enfoncés plus avant, jusqu'à ce que l'obscurité nous arrête. Lorsque le soleil s'est mis à descendre, j'ai creusé un puits, j'ai répandu l'eau fraîche et déposé trois offrandes de mets succulents au

pied de la montagne ; j'ai prié les dieux autochtones de m'envoyer un rêve favorable. Puis je me suis étendu auprès d'Enkidou, me confiant au sommeil.

Je me suis brusquement réveillé vers le mitan de la nuit, aussitôt dressé sur mon séant, tout à fait lucide. À la lueur des braises j'ai vu briller les yeux d'Enkidou.

« Qu'est-ce qui t'agite, mon frère ?

— Est-ce toi qui m'as réveillé ?

— Non pas. Un rêve peut-être ?

— Un rêve, oui. C'est cela.

— Raconte-le-moi. »

J'ai regardé en moi-même et vu les brumes épaisses qui me recouvraient l'esprit, blanc moutonnement de nuages ; mais sous les brumes j'ai reconnu mon rêve, une partie du moins. Nous traversons, Enkidou et moi-même, une profonde gorge de la Montagne des cèdres ; nous n'étions, sur le flanc massif de cette immense croupe, pas plus que les mouches noires bourdonnantes au-dessus des marécages. Et la montagne s'est soulevée comme le navire qui s'échoue sur un haut-fond, puis elle s'est renversée. Je ne me rappelais pas davantage. J'ai rapporté mon rêve à Enkidou dans l'espoir qu'il saurait l'interpréter. Mais il a renoncé, estimant la vision inachevée, et m'a pressé de m'y replonger. Je doutais de me rendormir cette nuit, mais à tort car, sitôt que j'ai fermé les yeux, le songe est revenu, le même : la montagne s'écroulait sur moi. Une avalanche grondante de rochers dérobait le sol sous mes pieds, un éclat de lumière aveuglante flamboyait, intolérable. Mais alors apparaît un homme, un homme ou un dieu, d'une beauté, d'une grâce étrangères à ce monde. Il me libère de sous la montagne, me donne à boire de l'eau et console mon cœur. Il me redresse enfin sur mes jambes.

J'ai tiré Enkidou du sommeil pour lui dire mon second rêve. Et lui, aussitôt : « C'est un rêve heureux, un rêve propice. La montagne que tu as vue, mon ami, c'est Huwawa. Même s'il s'abat sur nous, nous le vaincrons. Car les dieux sont avec toi : demain nous livrerons bataille. Nous le tuons. Nous jeterons son cadavre dans la plaine.

— Tu as l'air très sûr de tout cela.

— J'en suis certain. Rendors-toi maintenant, mon frère. Rendors-toi. »

Et nous nous sommes rendormis. C'est à Enkidou, cette fois, que la Montagne des cèdres a envoyé un songe, et non des plus encourageants : des torrents de pluie tombaient sur lui tandis qu'il se pelotonnait, frissonnant comme l'orge des hauteurs sous l'orage hivernal. Je l'ai entendu crier, puis il s'est éveillé et m'a confié son rêve. Nous n'en avons pas cherché la signification car il vaut mieux parfois s'abstenir d'approfondir les rêves. Alors, dans cette nuit

peuplée de visions, je me suis de nouveau abandonné au sommeil, le menton sur les genoux ; de nouveau un songe m'est venu, de nouveau je me suis réveillé tout à fait ébaubi, tremblant.

« Encore ? a demandé Enkidou.

— Regarde comme je grelotte, ai-je murmuré. Qui m'a tiré du sommeil ? Un dieu m'a-t-il frôlé ? Pourquoi ai-je la peau hérissée ?

— Réponds, as-tu rêvé encore ?

— Oui, pour la troisième fois. Et c'était plus effroyable que jamais.

— Raconte.

— Qu'avons-nous donc mangé qui nous provoque toutes ces illusions ?

— Tant que tu ne te seras pas confié, ton âme en restera grevée.

— Oui, oui... »

J'hésitais toujours, et pourtant les images terrifiantes étincelaient encore dans ma tête. Mais il avait raison : il faut se soulager des rêves, il faut les porter au grand jour, sinon ils vous taraudent l'âme comme des asticots. Alors j'ai pris une profonde inspiration et j'ai parlé : « Voici : l'heure était calme et l'air immobile. Soudain un cri perçant a déchiré les cieux et de la terre est montée une clameur mugissante. Le jour s'est enténébré. La foudre a jeté ses éclairs, une fournaise a embrasé l'horizon. De lourds nuages obscurcissaient le ciel, il en pleuvait la mort. Ensuite la lumière s'est éteinte avec le feu, et tout n'était plus que cendres. »

Enkidou a frémi. « Je pense que nous avons assez dormi pour la nuit.

— Mais le rêve, qu'en dis-tu ?

— Viens, lève-toi, marchons, mon frère. Oublie ce rêve.

— L'oublier ? Comment veux-tu...

— Ce n'est qu'un songe, Gilgamesh. »

Je l'ai regardé, déconcerté. Puis j'ai souri. « Quand les présages sont favorables, tu dis que le rêve est heureux. S'ils sont funestes, tu dis : "Ce n'est qu'un songe." Ne vois-tu pas...

— Je vois seulement que l'aube est proche. Viens avec moi dans la forêt. La matinée nous réserve de lourds travaux. »

Oui, me suis-je dit, il a peut-être raison. Et peut-être ce rêve ne mérite-t-il pas qu'on s'y attarde. La journée qui s'en vient nous annonce de grandes épreuves ; nous avons besoin de tout notre courage.

J'ai réveillé mes hommes dès le point du jour. Nous avons revêtu nos plastrons, saisi nos haches et nos glaives, et nous avons entrepris de descendre dans la vallée qui s'étendait devant la montagne couverte de cèdres. C'était là, prétendait Enkidou, qu'il avait rencontré Huwawa. Le démon avait surgi de terre sans crier gare et lui, l'homme

sauvage, avait eu bien de la chance de se sauver.

« Aujourd'hui, a-t-il ajouté, c'est Huwawa qui aurait de la chance s'il s'échappait. Et lorsque nous en aurons fini avec lui, nous nous occuperons de ces Élamites qui veulent murer la forêt, pas vrai, mon frère ? » J'ai éclaté de rire. C'était bon de partir au combat. Peu importait que l'ennemi fût un démon. Peu importait que mon ultime rêve et celui d'Enkidou fussent lourds de sombres auspices. La marche à la guerre est source de joie, source de poésie et de musique. Plus que notre fonction, c'est notre raison d'être en ce monde, à nous autres guerriers. Qu'en pouvez-vous comprendre, vous qui restez vous engraisser à l'abri des murailles citadines ? Car la guerre dans sa vérité n'est point irresponsable destruction ; elle est remise en ordre de ce qu'il convient de redresser : partant, un devoir sacré.

J'ai senti, à un moment donné, un grondement souterrain, lointain mais sans équivoque possible. On aurait dit qu'un dieu cornu s'agitait, allait et venait sous la surface du monde. J'ai marqué un temps d'arrêt. J'irais me battre contre les démons d'un cœur joyeux, mais que peut-on espérer en affrontant les dieux ? J'ai prié Lugalbanda de m'être trompé, que le tonnerre distant que j'avais perçu n'augurait pas la colère d'Enlil. Ah ! que ce soit seulement Huwawa qui s'éveille ! Que ce soit le démon, non le dieu !

Derrière moi, j'ai entendu les chuchotements inquiets de ma troupe. « À quoi ressemble ce démon ? » demandait l'un, et l'autre : « Crocs du dragon, gueule du lion » ; un troisième : « Rugissement de la tornade » ; un autre encore : « Griffes aux pieds, la mort dans le regard. » Je me suis retourné vers eux et j'ai poussé un rire tonitruant. « C'est ça ! Continuez ! Faites-vous peur ! Rendez-le vraiment épouvantable ! Trois têtes, dix bras ! » J'ai mis mes mains en porte-voix pour brailler à travers la forêt voilée de brume : « Huwawa ! Viens donc ici ! Viens, Huwawa ! »

La terre a tremblé de nouveau, plus brutalement cette fois.

J'ai bondi en avant, Enkidou à mes côtés et les autres à deux pas derrière. Devant nous se dressait comme un unique mât un grand cèdre solitaire, plus haut que tous ses pareils ; et j'ai pensé : Voici le moyen de convoquer Huwawa. Alors j'ai décroché ma hache et me suis mis au travail de toutes mes forces, tandis que de l'autre côté du tronc Enkidou creusait l'entaille annexe destinée à guider l'arbre dans sa chute. J'ai senti l'air autour de nous s'échauffer considérablement, chose étrange à cette heure la plus fraîche du petit matin. Nouvelle trépidation sous mes pieds, pour la troisième fois. Aucun doute là-dessus : quelque chose émergeait du sommeil, quelque chose d'énorme et de féroce, de torride et de forcené. Je voyais au loin le sommet des arbres osciller, j'entendais des branches craquer et se rompre. De coup de hache en coup de hache l'entaille s'élargissait dans le grand cèdre,

jusqu'à ce qu'il fût à deux doigts de s'abattre.

C'est alors que j'ai pris conscience – ô horreur ! – du bourdonnement d'abeilles, manifestation de la présence divine qui allait se répandre en moi-même. La crise approchait, aussi sûre que si je l'avais appelée au son de mon tambour. J'avais beau supplier : pas maintenant ! oh non, pas maintenant ! il eût été plus facile de retenir le souffle des Huit Vents. Les veines de mon cou se gonflaient et battaient d'une infernale pulsation. Les yeux me lancinaient comme s'ils allaient me sortir des orbites ; les mains me picotaient ; chaque heurt de la hache sur le bois m'embrasait le sang.

« Cogne, mon frère, cogne ! » Enkidou m'encourageait, dissimulé par le tronc. Il ne savait pas ce qui était en train de m'arriver. « Ça y est presque, maintenant ! Encore quatre coups... trois... »

Extase et terreur à la fois. L'air autour de moi grésillait, bleu, torride. Un fleuve d'eau noire surgissait de la terre. Un halo d'or enveloppait toutes choses devant moi. Le dieu s'emparait de ma lucidité.

La terre a tremblé, la terre s'est boursouflée, la terre s'est cabrée. Trois fois j'ai appelé Lugalbanda.

Ensuite : la voix d'Enkidou, dominant la confusion : « Huwawa ! Huwawa ! Huwawa ! »

Vint le démon, mais je ne l'ai pas vu tout de suite ; la nuit s'écroulait sur moi, le dieu me dévorait.

J'ai recouvré mes esprits, allongé par terre, la tête reposant sur les genoux d'Enkidou qui me frictionnait le front et les épaules dans un geste apaisant. J'avais mal partout, au visage et au cou plus particulièrement. Le grand cèdre gisait ; en vérité, beaucoup d'arbres autour de nous étaient abattus, entièrement ou en partie, comme si la moitié de la forêt s'était écroulée dans le tremblement de terre. De sombres fissures déchiraient le sol en une douzaine d'endroits. Juste en face de nous la terre s'était largement crevassée ; elle vomissait une effroyable colonne de fumée noire, striée de rougeurs ardentes, qui s'élevait au ciel dans un fracas digne des mugissements du Taureau céleste au dernier jour du monde.

« Qu'est-ce que c'est ? ai-je questionné Enkidou, désignant la colonne de fumée assourdissante.

— C'est Huwawa.

— Ça ? Huwawa ne serait-il que flamme et fumée ?

— C'est la forme qu'il a choisie.

— Avait-il cette apparence le jour où tu l'as vu ?

— C'est un démon, m'a dit Enkidou dans un haussement d'épaules. Les démons prennent l'apparence qu'ils désirent. Il redoute le combat parce qu'il sent la présence en toi de la divinité. Il hésite, il se crache et se répand. C'est le moment de le tuer.

— Aide-moi à me relever. »

Il m'a soulevé comme si je n'étais qu'un enfant, m'a mis debout. Je me sentais encore étourdi, vacillant, mais il m'a aidé à reprendre mon aplomb et le vertige a passé. J'ai senti la terre vibrer sous mes pieds, tant Huwawa jaillissait puissamment de sa tanière souterraine, à part quoi le sol était redevenu stable et ferme. Ce qui s'agitait sous nos pas avant le séisme, que ce fût Enlil le cornu ou son larbin Huwawa, avait cessé de menacer les piliers et les fondations qui soutiennent le monde.

Je me suis avancé pour examiner le démon.

Difficile de s'approcher. Au voisinage de cette colonne fumeuse, l'atmosphère, huileuse et viciée, me pesait sur les poumons comme une vase grasse. Je me sentais la tête martelée, ce qui ne provenait pas

seulement de la crise que j'avais traversée. Je me suis rappelé un épisode de la vie de Lugalbanda : il voyageait dans ces contrées orientales lorsqu'un démon de fumée pareil à celui-ci le vainquit sur les pentes du mont Houroum ; ses compagnons l'abandonnèrent pour mort. J'ai prévenu tout le monde : « Attention de ne pas absorber par nos narines la substance du démon ! » Nous avons déchiré le bord de nos tuniques afin de nous en couvrir le visage, et pris soin de respirer doucement en nous approchant de la fumée nocive.

La crevasse ouverte dans la terre pour cracher Huwawa n'était pas bien grande : j'en aurais épousé la largeur entre mes deux mains. Le monstre pourtant en jaillissait, brûlant, avec une force prodigieuse. J'ai cherché à en discerner la face et les yeux, sans rien voir d'autre que fumée. Je l'ai apostrophé : « Huwawa, je t'en conjure, montre-toi tel que tu es ! » Mais encore et seulement fumée.

« Comment l'occire, a dit Enkidou, s'il n'est que fumée ?

— Le noyer, ai-je répondu. Le noyer. L'étouffer. »

J'ai désigné près de là une source souterraine que le séisme avait découverte. Un petit ruisseau courait maintenant vers le fond de la vallée : l'eau en était chaude, soumise, j'imagine, au souffle du dieu sous la terre, et il s'en élevait de la vapeur. Nous nous sommes réunis pour élaborer un plan d'action. J'ai commis trente hommes à creuser un canal afin de détourner le torrent vers la bouche par laquelle Huwawa se déchaînait, et les autres à débiter dans le tronc du grand cèdre une longueur double de celle d'un homme, à la forme d'un pieu. Nous avons travaillé au plus vite, de crainte que le démon ne revête une tournure solide pour nous attaquer ; mais la présence en moi du dieu paraissait toujours le tenir en échec. Par mesure de sécurité, j'ai affecté trois hommes à psalmodier des litanies et effectuer des signes saints sans interruption.

Lorsque tout fut en place, j'ai appelé : « Huwawa ? Entends-tu ma voix, démon des abîmes ? C'est Gilgamesh, roi d'Ourouk, qui se prépare à te tuer ! » J'ai tourné les yeux vers Enkidou et, l'espace d'un instant, sans mentir, la peur et le doute se sont insinués en moi. Ce n'est pas mince affaire que donner la mort à un démon au service d'Enlil. Alors j'ai hésité : était-il nécessaire, après tout, de lui ôter la vie ? Ne suffirait-il pas de lui sceller son trou et de le confiner sous terre ? Je vous assure que mon cœur se prenait de compassion pour cet être. Trouvez-vous étrange ce sentiment ?

Enkidou connaissait mon âme aussi bien que la sienne ; il a vu ma résolution vaciller, il est intervenu : « Dépêche-toi, Gilgamesh ! Ce n'est pas le moment de tergiverser, mon frère. Il faut que meure le démon si tu veux garder espoir de revenir sur tes pas. Il n'y a pas d'alternative. Épargne-le : jamais tu ne reverras ta cité ni la mère qui t'a donné le jour. Il te barrera la route de la montagne. Il te rendra les

sentiers impraticables. »

J'ai reconnu la sagesse dans ces paroles et j'ai levé la main pour donner le signal.

Aussitôt mes compagnons ont ouvert à la hache le barrage de terre qu'ils avaient élevé en travers du ruisseau, et les eaux se sont déversées dans le nouveau chenal qui les conduisait droit à la bouche d'Huwawa. La cascade fumante a roulé vers sa demeure, elle a atteint la crevasse et s'est précipitée dedans. Il a surgi des profondeurs une plainte, un hurlement tels que je n'en croyais pas mes oreilles. Un jet de vapeur blanche a giclé au sein de la fumée noire, accompagné d'un grondement de tonnerre. Le sol a tremblé comme s'il allait se soulever sous une poussée nouvelle. Mais il a tenu bon. La crevasse avalait le cours d'eau et le ruisseau se déchargeait en elle jusqu'à plus soif. Les étincelles rougeoyantes se sont estompées dans la colonne noire ; la fumée toxique a fléchi jusqu'à ne plus jaillir que par bouffées intermittentes.

« Maintenant ! » ai-je décidé. Nous avons soulevé le pieu.

Je supportais la plus grande partie de la charge, même si Enkidou, de son unique main valide, me fournissait un appoint qu'aucun homme en pleine possession de ses forces n'aurait égalé ; sept ou huit de nos compagnons nous venaient en renfort. Nous avons transporté ce formidable poteau au trot forcé jusqu'à l'aplomb du trou fumant, aussi près que possible ; les larmes nous coulaient des yeux sur le visage, rouge à force de retenir notre respiration. Alors, hissés sur la pointe des pieds, nous avons fourré le pieu dans l'ouverture et l'avons enfoncé.

Nous avons bondi en arrière, craignant une éruption. Mais non : affaibli ou noyé sous les eaux, il était incapable de refouler le tampon de bois. Tout autour, j'ai vu sourdre de la terre quelques volutes de fumée ; mais elles n'ont pas persisté, le calme est revenu.

Silence de mort. La gloire et l'éclat d'Huwawa s'étaient éteints. Ni flammes ni fumée, le vestige seulement de la puanteur viciée qui assaillait nos narines ; et même ces relents commençaient à se dissiper dans la douce fraîcheur de la forêt. Sans doute dira-t-on de nous – lorsque l'aventure, cent fois répétée, aura subi les remaniements que le temps se charge toujours d'introduire – qu'Enkidou et moi nous sommes élancés sur Huwawa pour lui trancher la tête : comment les harpistes des âges à venir concevraient-ils qu'on abatte un démon à l'aide uniquement d'un ruisseau détourné et d'un rondin taillé en pointe ? soit. Cependant c'est la vérité, quoi qu'on vous dise lorsque je ne serai plus là pour témoigner.

Alors j'ai dit : « Il est mort. Purifions le site et poursuivons notre chemin. »

Nous avons coupé des rameaux de cèdre pour les déposer sur la

tombe du démon, nous avons procédé aux offrandes rituelles et prononcé les paroles d'usage. Puis nous avons choisi cinquante troncs des plus beaux arbres pour les ramener en Ourouk, nous les avons ébranchés, écorcés, pour les charger ensuite ; et quand cela fut fait, nous sommes retournés au mur des Élamites que nous avons écrasé comme paille tout en respectant – hommage à la beauté – la porte magnifique façonnée par le traître Utu-ragaba au profit d'un roitelet montagnard.

Nous étions sur le point de partir quand une centaine de guerriers élamites nous sont tombés dessus ; au nom de leur roi, ils nous ont demandé pourquoi nous violions ce territoire. À quoi j'ai répliqué que nous ne violions rien du tout, que nous étions venus couper un peu de bois pour notre temple, ce qui nous avait amenés à liquider le démon du coin. Ils ont trouvé ma réponse insolente et leur chef m'a interpellé :

« Qui es-tu, toi ?

— Qui je suis ? Dis-le-lui, Enkidou. »

Et Enkidou a répondu : « Eh bien, tu es Gilgamesh, roi d'Ourouk, héros parmi les héros, taureau sauvage qui dépouille les montagnes à sa guise ; Gilgamesh le roi, Gilgamesh le dieu. Et moi je suis ton frère Enkidou. » Il s'est frappé le ventre et, dans un rire tonitruant : « Ignorez-tu le nom de Gilgamesh, mon bonhomme ? »

Mais déjà les Élamites avaient pris la fuite. Nous leur avons donné la chasse, nous en avons massacré la moitié, épargnant les autres afin qu'ils avertissent leur roi de l'imprudence à construire un mur autour de la Forêt des cèdres. Je suppose que le monarque a reconnu le bon sens de ce conseil, car plus jamais on ne m'a parlé d'un mur de cette sorte ni de l'effroyable Huwawa ; dans les années qui ont suivi, nous nous sommes servis en cèdres à notre convenance dans cette forêt, et ce sans rencontrer d'obstacle.

Ce fut un jour de gloire. Nous sommes entrés dans la cité d'Ourouk plus radieux et plus fiers que si nous venions de conquérir six royaumes. J'imagine que notre orgueil pouvait passer pour déraisonnable, mais la déraison en était bien pardonnable. Ce n'est pas chaque jour, après tout, qu'on occit un démon.

En fêtes et rires nous avons ainsi célébré nos exploits dans le Pays des cèdres. Mais une première discordance est venue assombrir cette nuit d'honneurs et de réjouissances à son début, une deuxième avant que le jour se lève.

Comme nous approchions des remparts de la ville, à la fin de l'après-midi, munis de notre butin, la Porte royale s'est grande ouverte, aussitôt franchie par un détachement de chars avec à leur tête Zabardi-bunugga. On sonnait les trompettes, on agitait les bannières, on acclamait interminablement mon nom. Nous avons fait halte. Zabardi-bunugga s'est porté à ma hauteur, il m'a salué, les mains levées, puis il m'a accueilli avec le faisceau de gerbes d'or, ainsi qu'il convient d'accueillir le roi qui s'en revient de voyage. Il a fait une offrande en rendant grâces pour mon retour indemne, et nous avons ensemble par une libation rendu nos devoirs aux divinités. Brave et loyal Zabardi-bunugga ! Malgré son visage camus, quel digne prince !

Une fois le cérémonial achevé, nous nous sommes embrassés de façon moins formaliste. Affable, il a incliné la tête devant Enkidou puis souri à Bir-hurturre. S'il gardait quelque jalousie de n'avoir pas pris part à notre grande aventure, je ne l'ai pas décelé. Je lui ai touché deux mots du voyage, mais il était déjà au courant car des messagers nous avaient précédés, portant l'annonce de notre victoire. Alors je me suis enquis de ce que devenait Ourouk depuis mon départ ; une ombre a passé devant ses yeux, il a détourné le regard et m'a dit : « La cité prospère, ô Gilgamesh. »

Seul un aveugle n'aurait pas perçu son trouble, son malaise. « Est-ce bien vrai ? » lui ai-je demandé.

Il a hésité. Enfin, nerveusement : « Puis-je venir auprès de toi ? »

Je lui ai fait signe de monter sur mon char. Il a jeté un coup d'œil vers Enkidou, à mes côtés, mais d'un geste j'ai fait savoir que mon

frère pouvait entendre tout ce qu'il avait à me dire. Zabardi-bunugga l'a fort bien compris sans qu'il me fût besoin de prononcer un mot. Avec souplesse il a sauté dans le char et Enkidou a donné le signal ; le cortège s'est dirigé vers la grand-porte de la cité.

« Eh bien ? ai-je fait. Des ennuis, n'est-ce pas ? raconte. »

Et lui, d'une voix basse : « La déesse est en effervescence. Je crois qu'il y a danger, Gilgamesh.

— Explique-toi.

— Elle broie du noir. Elle se fait du mauvais sang. Elle estime que tu lui fais de l'ombre, que tu te montres par trop présomptueux. Elle prétend que tu l'ignores, que tu évites de la consulter, que tu vas ton chemin comme si notre cité n'était pas la cité d'Inanna mais celle de Gilgamesh.

— J'en suis le roi : j'en porte le fardeau.

— Elle te rappellerait, à mon avis, que tu n'es roi que par la grâce d'Inanna.

— Je ne l'oublie jamais. Mais qu'elle se rappelle aussi qu'elle n'est pas la déesse : elle n'en est que la voix. » J'ai ajouté dans un éclat de rire : « Trouves-tu que je blasphème, Zabardi-bunugga ? non. Non. C'est la vérité, que tous s'en souviennent. La déesse parle par sa bouche mais elle n'est qu'une prêtresse. Moi, chaque jour je charge sur mes épaules le poids de la cité. » Nous approchions de la porte lorsque j'ai repris : « Quelles preuves peux-tu me donner de son ressentiment ?

— Je le tiens de mon père à qui elle a rendu visite au temple d'An pour consulter d'anciennes tablettes de l'époque d'Enmerkar, les annales du règne de ton grand-père, les comptes rendus de ses rapports avec la prêtresse de ce temps-là. Elle a aussi compulsé les archives des prêtres d'Enlil. Et elle a convoqué l'Assemblée des anciens à plusieurs reprises en ton absence. »

J'ai suggéré d'un ton léger : « Elle écrit peut-être un ouvrage d'histoire, non ?

— Je ne crois pas, Gilgamesh. Elle cherche le moyen de te mettre en échec : un précédent, une manœuvre imparable...

— Est-ce un soupçon seulement ou bien en as-tu l'assurance ?

— C'est une certitude. Elle n'a pas caché son courroux, nombreux sont ceux qui pourraient en témoigner. Ton voyage l'a irritée. C'est ce qu'elle a dit à ta mère, à mon père, Gungunoum, à certains des anciens, à ses acolytes même : elle n'en fait pas mystère. Elle dénonce ton outrecuidance à entreprendre cette aventure sans d'abord quêter sa bénédiction.

— Outrecuidance, dis-tu ? Mais il nous fallait les cèdres. Les Élamites avaient construit un mur dans la forêt. Il ne s'agissait pas seulement d'une quête sainte, Zabardi-bunugga, mais d'une situation de conflit. L'arbitrage en matière de belligérance est du ressort du roi.

— Ce n'est sans doute pas son opinion.

— Alors je lui ferai la leçon.

— Méfie-toi. Elle n'est pas femme à se laisser intimider. »

Souriant, j'ai posé la main sur son poignet. « Tu ne m'apprends rien, mon vieil ami. Je serai sur mes gardes. Et je te remercie. »

Les chars ont franchi la porte. Nous avons cessé de nous entretenir et j'ai brandi mon bouclier ; dans la lumière déclinante du soir, il captait les derniers feux du soleil et les retournait comme des traits d'or dans la foule massée le long de la grande avenue des processions. La moitié de la ville était venue m'accueillir. « Gilgamesh ! » Les voix s'enrouaient à force de crier. « Gilgamesh ! Gilgamesh ! » Et d'ajouter le mot qui implique la divinité et qu'on n'attribue d'ordinaire jamais au roi de son vivant. « Dieu Gilgamesh ! Dieu Gilgamesh ! » Légèrement déconcerté, je me suis vite repris car il eût été absurde de nier l'essence divine qui m'animait.

Les informations alarmées de Zabardi-bunugga avaient assombri quelque peu mon retour en Ourouk. Mais elles ne m'avaient guère surpris : Inanna s'était tenue tranquille trop longtemps et cela faisait un moment déjà que je m'attendais à des difficultés de sa part. Soit : on verrait bien. Pas question de se faire de la bile à ce sujet dans l'immédiat. Pas le soir de mon retour, le soir de mon triomphe.

Rentré au palais, j'ai nettoyé, huilé mes armes avant de les ranger à l'arsenal, prononçant sur elles les prières de repos. Puis je me suis rendu aux bains, j'ai délié ma longue chevelure qui s'est répandue en cascade dans mon dos, et les servantes me l'ont rincée de la poussière du voyage. J'ai ensuite décidé de la laisser flotter librement. Je me suis drapé dans une fine cape à franges retenue par une ceinture écarlate et me suis même coiffé de ma tiare royale que je ne porte pas souvent. Une fois préparé, j'ai appelé auprès de moi mes cinquante héros, Enkidou mon frère, et nous nous sommes assemblés dans la grande salle du palais où nous attendait un festin : agneaux et veaux rôtis, gâteaux de farine et de miel, bière forte et bière douce, vin de palme des plantations royales – le plus épais, le plus savoureux du Pays. Nous avons bu aussi le vin de la vigne que l'on fait venir des territoires septentrionaux, un jus pourpre foncé qui donne à l'âme des ailes et lui fait prendre son essor. Alors se sont mêlés les chants, les récits guerriers de jadis, les joutes amicales à la lueur des flammes sur les corps nus, les caresses des filles du palais jusqu'à satiété. Après quoi nous nous sommes baignés, rhabillés de nos atours de fête et nous sommes sortis parader par toute la ville au son de nos fifres, de nos trompettes, et frappant dans nos mains. Ah ! quel beau souvenir ! Quelle époque bénie ! Jamais je n'en connaîtrai de pareille.

À l'heure grise du petit matin, les héros assoupis cuvaient leur vin, vautrés par grappes ici et là. Je n'avais pas sommeil ; je suis allé

me baigner à la fontaine du palais en compagnie d'Enkidou. Ses vêtements sentaient la boisson et le jus de viande, et les miens ne devaient pas valoir mieux. Des fétus de paille, des brindilles carbonisées du foyer souillaient nos barbes et nos cheveux. Mais l'eau fraîche et limpide nous a purifiés comme l'eau d'une fontaine des dieux. En sortant de ce bain, j'ai cherché du regard un esclave pour nous apporter des habits propres et j'ai aperçu une silhouette mince à l'extrémité de la cour, une femme vêtue d'une robe légère et chatoyante couleur de cendre ; elle avait enroulé un châle autour de sa figure pour dissimuler ses traits. Elle se dirigeait vers moi.

« Toi, là-bas ! lui ai-je fait signe. Viens nous rendre service, veux-tu ? »

Elle s'est approchée, baissant le châle. J'ai reconnu son visage mais n'en ai pas cru mes yeux.

D'une voix douce elle a fait : « Gilgamesh ? »

La stupeur m'a coupé le souffle. Une apparition ! « Un démon ! ai-je murmuré à Enkidou. Regarde, elle a volé les traits d'Inanna ! Est-ce Lilith venue pour nous hanter ou bien le spectre Utukku ? » Une respectueuse malepeur me frappait comme le son brutal d'une cloche d'airain ; frissonnant, j'ai fouillé mes vêtements éparpillés pour y trouver la petite amulette divine, si lointain présent de la jeune prêtresse Inanna.

De la même voix suave elle a dit : « Ne crains rien, Gilgamesh. Je suis bien Inanna.

— Ici ? Dans le palais ? La prêtresse jamais ne quitte le temple pour voir le roi : elle le fait venir à elle dans son domaine réservé.

— Cette nuit, c'est moi qui suis venue à toi. »

Elle se trouvait à présent tout près de moi et je l'ai crue : s'il s'agissait d'un démon, il faisait preuve de plus de maîtrise à se travestir qu'aucun de ceux de ma connaissance. Quel démon, d'ailleurs, aurait osé se donner l'apparence de la déesse au cœur de sa propre cité ? Pourtant, je ne parvenais pas à comprendre la présence d'Inanna dans l'enceinte du palais. Ce n'était pas décent. Ce n'était pas convenable. J'ai senti mes reins se geler, un frisson me parcourir la nuque, et j'ai saisi ma robe pour m'en recouvrir, toute maculée, tout imprégnée de sueur fût-elle. Enkidou considérait la nouvelle venue, les yeux écarquillés, comme s'il avait fait face à une bête féroce de la prairie, crocs et griffes, prête à bondir.

D'une voix rauque j'ai demandé : « Que me veux-tu ?

— Te parler. Seulement te parler. »

J'avais la gorge et les lèvres sèches. « Alors parle !

— Ce que j'ai à te dire, j'aimerais mieux le dire en privé. »

J'ai lancé un regard à Enkidou qui s'était renfrogné. Il m'était désagréable de le renvoyer ; mais je connaissais trop Inanna pour

ignorer qu'elle ne fléchirait pas là-dessus. Résigné, j'ai dit : « Je te demande de nous laisser, mon ami.

— Tu veux que je m'en aille ?

— Pour cette fois, oui. »

Il s'est éloigné lentement, se retournant à plusieurs reprises comme s'il avait craint que la prêtresse s'abatte sur moi dès qu'il aurait le dos tourné.

Alors elle a commencé : « Je t'ai vu depuis le portique du temple hier soir, lorsque tu défilais en compagnie de tes braves. Jamais tu n'as été plus beau, Gilgamesh. Tu resplendissais comme un dieu.

— L'allégresse de la victoire rayonnait en moi. Nous avons anéanti le démon ; nous nous sommes procuré le bois de cèdre ; nous avons abattu le mur des Élamites.

— C'est ce qu'on m'a dit. Magnifique succès qui t'élève au-dessus de tous les héros. On chantera tes louanges dans les âges à venir. »

Je l'ai fixée dans les yeux. À cette heure matinale, sous la lumière grise et blafarde de l'aube, ses prunelles m'ont paru d'une couleur que je ne leur connaissais pas, plus noires que la nuit noire. J'ai parcouru l'arc sans défaut de ses sourcils, observé le dessin rectiligne et délicat de son nez, la courbe charnue de ses lèvres. Il émanait d'elle une chaleur intense, mais c'était une chaleur froide. Avais-je devant moi la femme ou la déesse ? Plus encore que d'habitude les deux s'alliaient étroitement. Les avertissements de Zabardi-bunugga me sont resurgis à l'esprit ; je savais par ses dires qu'elle était mon ennemie, mais à cet instant elle ne se conduisait pas en ennemie.

« Pourquoi es-tu ici, Inanna ?

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. Lorsque je t'ai vu dans la soirée, je me suis promis de te rejoindre à l'issue du banquet avant que le jour soit levé, de te rejoindre et de m'offrir à toi.

— T'offrir à moi ? Que me dis-tu là ? »

Ses yeux brillaient étrangement, soleils d'argent éclos à minuit.

« Épouse-moi, Gilgamesh. Prends-moi pour femme. »

Complètement abasourdi, j'ai balbutié : « Mais ce n'est pas la saison, Inanna ! Il reste encore plusieurs mois avant les fêtes du nouvel an et...

— Je ne te parle pas du Mariage sacré, m'a-t-elle interrompu, tranchante. Je te parle du mariage qui unit l'homme et la femme afin qu'ils vivent sous le même toit, donnent naissance à des enfants et vieillissent ensemble dans les nœuds conjugaux. »

Se serait-elle exprimée dans le langage d'un peuple tombé de la lune que je n'en aurais pas été plus ahuri.

« Mais pareille alliance est inconcevable, ai-je rétorqué dès que l'usage de la voix m'est revenu. Le roi... la prêtresse... jamais depuis la fondation de la cité... jamais de tout temps, dans tout le Pays...

— Je me suis entretenue avec la déesse. Elle y consent. Oui, c'est possible. Je sais que l'idée paraît neuve et insolite. Mais c'est possible. » Elle s'est approchée d'un pas, elle a posé ses mains sur les miennes. « Écoute-moi, Gilgamesh. Sois mon époux, fais-moi présent de la semence de ton corps, non pas une nuit l'an mais chaque nuit. Sois mon époux et je serai ta femme. Écoute : je te donnerai de splendides cadeaux ; je t'offrirai un char d'or et de lapis-lazuli, ses roues seront d'or, ses cornes de bronze. En place des mulets, j'y attellerai les démons de la tempête. Notre demeure embaumera le parfum des cèdres : à ton entrée, seuil et trône baiseron tes pieds.

— Inanna... »

Il n'était pas moyen de l'arrêter. Comme en transe, elle a poursuivi sa litanie : « Les rois, les seigneurs et les princes se prosterneront devant toi ! Ils te déposeront en tribut tous les fruits de la terre, des plaines aux montagnes ! Tes brebis enfanteront des jumeaux, tes chèvres des triplés ! L'âne qui porte ton fardeau gagnera de vitesse le plus rapide des mulets ; tes chars domineront toutes les courses ; tes bœufs n'auront point de rivaux ! Ah ! laisse-moi te couvrir de mes bénédictions, Gilgamesh !

— Le peuple ne le permettra pas, ai-je glissé, tout engourdi.

— Le peuple ! Le peuple ! » Son visage s'est fait dur et sombre, ses yeux de glace. « Pourrait-il nous en empêcher ? » Elle a resserré sa prise sur ma main et j'ai cru sentir le jeu de mes os dans sa poigne. Sur un ton singulièrement grave, elle a dit : « Les dieux sont en colère après toi, Gilgamesh, pour le meurtre d'Huwawa. Le sais-tu ? Ils entendent bien se venger.

— Ce n'est pas vrai, Inanna.

— Ah ! te promènes-tu dans la société des dieux comme moi ? Je te le dis : Enlil pleure le gardien de sa forêt. On exigera de toi le prix du sang pour cette mort. Comme Enlil tu connaîtras l'affliction. Mais je peux t'épargner cette épreuve. Je peux intercéder en ta faveur. Donne-toi à moi, Gilgamesh ! Prends-moi pour épouse ! Je suis ton seul espoir de paix. »

Ce discours s'est déversé impitoyablement sur moi comme un torrent glacé. J'aurais voulu m'enfuir ; j'aurais voulu m'enterrer la tête dans l'ombre et le sommeil. Folie que tout cela ! L'épouser ? impossible. Durant un bref instant d'extravagance, je me suis imaginé partageant sa couche toutes les nuits, la chaleur de son souffle sur ma joue, le goût de sa bouche sur mes lèvres. Oui, certes, y aurait-il un homme pour refuser pareille félicité ? Mais le mariage ? Avec la prêtresse, avec la déesse ? Non : elle ne pouvait pas se marier ; je ne pouvais pas l'épouser. Et même si Ourouk s'en accommodait – ce qui ne serait pas le cas : la cité se soulèverait aussitôt contre nous et jetterait nos cadavres aux loups –, moi, je ne le supporterais pas. Me

rendre humblement au temple muni de mes cadeaux de nocces, m'agenouiller devant ma propre épouse parce qu'elle serait aussi la déesse, la reine des Cieux : non, non, je courrais à ma ruine. Je suis le roi et le roi ne se prosterne pas. J'ai secoué la tête comme pour disperser les brumes qui s'étaient accumulées dans mon esprit. J'entrevois la vérité. Le dessein d'Inanna commençait à m'apparaître, combinaison d'avidité, de vindicte et de concupiscence. Son but était de me prendre à ses rets puis de me faire mordre la poussière. S'il ne lui était pas donné d'autre moyen de briser le pouvoir du roi, elle y réussirait par le mariage. Déesse, elle me ferait plier le genou comme aucun homme jamais – assurément aucun roi – devant sa femme. Dans les rues de la ville, les gens riraient de moi. Les chiens eux-mêmes aboieraient à mes talons. Mais je n'allais pas la laisser me réduire en servitude. Je n'allais pas la laisser m'acheter avec ses charmes pour tomber en esclavage. Quant à sa péroration sur la colère des dieux qu'elle seule pourrait éloigner de moi... non, rien d'autre qu'un sot mensonge destiné à me faire peur.

Je n'allais pas non plus me laisser impressionner.

À mesure que la situation se clarifiait, une fureur incandescente montait en moi comme les flammes en haut de la montagne l'été. Naissait-elle de ma longue insomnie ? du vin que j'avais bu ? de quelque diable obscur errant dans l'aube et qui s'était emparé de mon cœur ? Peut-être était-ce simplement l'orgueil sans borne que je devais à ma victoire sur Huwawa ? Toujours est-il que j'ai réagi avec une violence immodérée. J'ai libéré sèchement ma main qu'elle tenait dans les siennes, je me suis dressé au-dessus d'elle et j'ai crié : « Mon seul espoir, dis-tu ? Quelle espérance m'offres-tu sinon la perspective de la douleur et de l'humiliation ? Que puis-je attendre si je me montre assez stupide pour te prendre en mariage ? Tu n'apportes qu'infortune et tourment. » Ces paroles de colère s'écoulaient de ma bouche sans que je veuille ni puisse les retenir. « Qui es-tu ? Le brasier qui s'éteint dans la froidure. La porte qui laisse entrer l'averse et le vent. L'outre qui fuit et arrose son propriétaire. La sandale qui fait trébucher le marcheur. »

Elle me considérait avec autant de stupeur que j'en avais témoigné devant son plaidoyer matrimonial.

Et moi de renchérir : « Qui es-tu, enfin ? La chaussure qui meurtrit le pied. La pierre qui choit du parapet. Le bitume qui souille la main, le palais qui s'écroule sur ses habitants, le turban qui ne couvre pas la tête. T'épouser ? T'épouser, toi ? Ah ! Inanna, Inanna, quelle folie, quelle aberration !

— Gilgamesh...

— Quel espoir reste-t-il à l'homme pris dans tes filets ? Le jardinier Ishullanu... j'en sais l'aventure. Il venait vers toi avec des

couffins de dattes et tu as posé les yeux sur lui, tu as souri de ton sourire, lui disant : “Ishullanu, approche-toi, laisse-moi jouir de toi, pose ta main sur mon corps.” Il a reculé, terrorisé : “Que veux-tu de moi ? Je ne suis qu’un simple jardinier. Tu me glaceras le sang comme le gel glace les jeunes pousses des joncs.” À ces mots, tu l’as changé en taupe et l’as envoyé creuser ses galeries sous terre. »

Elle a répondu, sidérée : « Gilgamesh, ce n’est qu’une légende et qui concerne la déesse, pas moi ! Je n’y suis pour rien. C’est de l’histoire ancienne !

— Il n’y a pas de différence. La déesse est en toi, tu es la déesse. Ses crimes sont les tiens. Qu’est-il advenu des amants d’Inanna ? Le berger qui te comblait de gâteaux et te sacrifiait les plus tendres chevreaux : tu t’es lassée de lui, tu l’as frappé et transformé en loup ; aujourd’hui, les gardiens de ses propres troupeaux le chassent et ses chiens lui mordent les cuisses...

— Un conte, Gilgamesh, une fable !

— Le lion que tu as aimé : sept fosses tu as creusées pour lui, et sept encore. L’oiseau multicolore : tu lui as brisé l’aile et le voici dans la futaie qui pleure : “Mon aile, mon aile !” L’étalon si noble dans la bataille : tu lui as destiné la longe et la mèche du fouet ainsi que l’aiguillon, tu l’as fait galoper sept lieues et tu l’as condamné à s’abreuver d’eau trouble...

— Es-tu fou ? De quoi parles-tu ? Ce ne sont qu’antiques légendes des harpistes, et qui regardent la déesse ! »

Je devais être en état de délire car je n’ai pas modéré mes propos. « As-tu jamais gardé fidélité à l’un de tes amants ? Et ne me traiterais-tu pas comme tu les as traités ? » Elle a ouvert les lèvres pour se récrier, mais les mots ne sont pas venus ; dans le silence qui s’en est suivi J’ai dit encore : « Et Dumuzi ? Parle-moi de lui ! Tu l’as précipité aux Enfers.

— Pourquoi me jettes-tu ces fables ancestrales au visage ? Pourquoi persistes-tu à me faire grief de ces choses dans lesquelles je n’ai rien à voir ? »

J’ai feint d’ignorer ses paroles. J’étais comme dément. « Non pas le dieu mais le roi Dumuzi qui régnait sur cette cité et qui est mort avant son heure. Oui, parle-moi de Dumuzi ! Dumuzi le dieu, Dumuzi le roi, Inanna la déesse, Inanna la prêtresse : du pareil au même. Tous les enfants en connaissent l’histoire. Elle le prend au piège, elle se sert de lui, elle consomme son triomphe sur le malheur du roi. Je ne serai pas ta victime. » Alors j’ai repris ma respiration, je me suis essuyé le front et, d’une voix différente, glaciale : « C’est ici le palais royal. Tu n’as rien à y faire. Va-t-en. *Va-t-en !* »

Elle a cherché ses mots et, cette fois encore, les mots ne lui sont pas venus. Elle a ouvert la bouche, bredouillé quelques syllabes

rageuses, puis elle a reculé, les yeux comme des braises, le visage en feu. À la porte elle s'est arrêtée un moment et m'a adressé un long regard pétrifiant. D'une voix froide et paisible qui semblait monter des profondeurs infernales elle m'a dit : « Tu connaîtras la douleur, Gilgamesh. Je te le promets. Tu souffriras au-delà de toute souffrance imaginable. La déesse t'en fait le serment. »

Elle était partie.

À l'époque des fêtes du nouvel an cette année-là, la chaleur de l'été n'est pas retombée, le vent humide qu'on nomme le Mensonger n'a pas soufflé du sud et le ciel boréal n'a pas montré le moindre indice de pluie à venir. Ces phénomènes m'ont empli de crainte, mais j'ai gardé mon inquiétude secrète et n'en ai même pas touché un mot à Enkidou. Après tout, ce n'était pas le premier automne de sécheresse, et les pluies, tôt ou tard, finissaient toujours par arriver. Elles arriveraient plus tard cette année mais il pleuvrait quand même. Telle était du moins ma conviction ; mon espoir, en tout cas. J'avais pourtant grande appréhension, car je savais qu'Inanna m'était hostile.

Au soir de la cérémonie du Mariage sacré, elle et moi nous sommes fait face pour la première fois depuis sa visite matinale au palais. Or, quand je me suis avancé dans la longue salle du temple pour la rencontrer, ses yeux m'ont fait l'effet de pierres polies, elle m'a accueilli sans un mot et, lorsque j'ai prononcé les paroles : « Salut à toi, Inanna », elle n'a pas répondu comme il est du rôle de la déesse : « Salut, ô mon royal époux, fontaine de la vie. » Alors j'ai su qu'un maléfice menaçait Ourouk, un maléfice de son cru.

Je me sentais désespéré. Nous nous sommes exhibés publiquement au portique du temple, nous avons accompli le rite du miel et de l'orge, nous nous sommes dirigés vers la chambre, et nous voici devant le lit d'ébène marqueté d'or et d'ivoire. Elle n'avait pas cessé de garder le silence, mais je lisais bien dans son regard que sa haine pour moi ne s'était pas atténuée. Les prêtresses de service l'ont dépouillée de ses perles, des coupoles de son bustier, elles ont détaché la plaque d'or qui lui couvrait les reins et l'ont abandonnée nue devant moi ; puis elles m'ont dévêtu avant de quitter la pièce. Elle m'a paru aussi belle que jamais ; pourtant, sur elle aucun des signes que le désir excite : ses mamelons restaient souples, sa peau ne s'irisait pas du feu de la passion lascive. Ce n'était pas l'Inanna que j'avais connue jusqu'alors, femme d'inextinguible lubricité. Elle se tenait auprès du lit, les bras croisés, et m'a dit ceci :

« Reste ou va-t'en, comme tu l'entends. Mais tu ne me prendras pas cette nuit.

— C'est la nuit du Mariage sacré. Je suis le roi, toi la déesse.

— Le roi d'Ourouk ne pénétrera pas dans mon corps. La colère d'Enlil s'abat sur la cité et sur son souverain. Le Taureau céleste sera lâché.

— Veux-tu anéantir ton propre peuple ?

— Je veux anéantir ton arrogance, a-t-elle déclaré. Je me suis avancée à genoux devant notre Père Enlil – moi, la déesse ! – “Père, lui ai-je dit, libère le Taureau céleste afin qu'il terrasse Gilgamesh pour moi, car Gilgamesh m'a humiliée. Si Enlil n'accède pas à ma prière, lui ai-je annoncé, je briserai la porte des Enfers, j'en fracasserai le verrou, je laisserai béante l'entrée du monde d'En-bas, je ferai sortir les morts pour dévorer la subsistance des vivants, et les armées des morts dépasseront en nombre les vivants.” Il s'est rendu à ma requête : le Taureau sera lâché parmi nous.

— Par colère envers moi, tu laisserais s'abattre sur Ourouk des années de sécheresse ? Mais le peuple mourra de faim !

— Mes greniers regorgent de grain, Gilgamesh. Le peuple s'acquitte de ses redevances à la déesse et j'ai emmagasiné assez de grain pour faire face à sept années de moissons sans épis. J'ai aussi entassé du fourrage pour le bétail. Quand la disette frappera, Inanna sera capable de venir en aide à son peuple. Mais toi, Gilgamesh, déjà tu seras déposé. On t'aura destitué de ton trône pour avoir appelé le courroux des dieux sur la cité. » Elle parlait d'une voix sereine, debout sans voiles devant moi, indifférente d'exhiber sa nudité, comme si elle n'avait été qu'une statue d'Inanna ou moi-même un eunuque. Je me suis rendu à l'évidence : il n'était rien que je puisse dire ou faire. Si la déesse et le dieu ne consomment pas le Mariage sacré, la pluie ne viendra pas. Mais comment l'y obliger ? Il eût été pire encore de la forcer. Elle m'a répété : « Pars ou reste, c'est comme tu veux. » Je n'avais certes aucun désir de passer la nuit à grelotter sous la bise de sa colère. J'ai ramassé mes robes d'apparat, m'en suis drapé hâtivement, puis j'ai quitté le temple, rongé d'amertume et d'appréhension.

Au palais, j'ai trouvé Enkidou qui célébrait à sa manière le Mariage sacré en compagnie de trois concubines. Des ruisseaux de vin noir coulaient autour de lui, des quartiers entamés de viande rôtie reposaient sur la table. Grandement étonné, il m'a fait : « Te voilà donc si tôt de retour, Gilgamesh ?

— Laisse-moi, mon frère. C'est une bien triste nuit pour Ourouk. »

Il n'a pas paru m'entendre. « En as-tu déjà fini de la déesse ? Bon sang, sers-t'en donc une ou deux des miennes ! » Et de s'esclaffer. Mais son rire s'est éteint au vu de ma mine sépulcrale. Il s'est dégagé des filles qui s'entortillaient à lui pour venir poser les mains sur mes épaules. « Qu'y a-t-il, mon frère ? Dis-moi ce qui se passe. »

Je lui ai dit. Voici sa réaction : « Si son taureau est lâché dans la ville, ma foi, il nous faudra le capturer pour le reconduire à l'enclos, pas vrai ? N'est-ce pas ton avis, Gilgamesh ? On ne peut pas laisser un taureau sauvage faire des siennes dans Ourouk ! » Dans un nouvel éclat de rire il a jeté ses bras autour de moi, m'étreignant à sa façon bourrue. Pour la première fois de la soirée, mon cœur a émergé de la consternation ; je me suis dit : Peut-être allons-nous tenir bon, peut-être nous opposer à elle et vaincre, Enkidou et moi.

Mais la pluie ? Jour après jour, le ciel comme un drap de bleu lumineux et l'œil immense d'Utu impitoyablement braqué sur nous ? Le vent brûlant, comme un coutelas mordait la glèbe, il se ruait au-dessus des berges de boue séchée et poursuivait sa route vers les sables gris et jaunes du désert. Des nuages de poussière suffocante s'abattaient sur nos têtes, linceuls implacables. L'orge se fanait dans les champs. Les feuilles des palmiers noircissaient sous les cendres et s'affaissaient comme des ailes d'oiseaux estropiés. Tonnerre, éclairs ; et des embrasements de lumière couvraient la terre d'un linge fiévreux ; mais les orages restaient secs et de pluie toujours pas. Enlil nous était hostile. Inanna nous était hostile. An nous ignorait. Utu ne nous écoutait pas. Le peuple s'assemblait dans les rues aux cris de : « Gilgamesh ! Gilgamesh ! va-t-il enfin pleuvoir ? » Et que leur dire, misère, que leur dire ?

Alors, loin vers l'orient la terre a tremblé, les collines ont grondé, il s'est produit une éruption de flammes et de gaz fétides telle que les manifestations d'Huwawa en devenaient une brise inoffensive et légère. Je disposais d'une armée de mille hommes dans ce territoire, chargés de débusquer les Élamites qui s'infiltraient sur notre domaine ; de ces mille soldats à peine la moitié sont revenus dans la cité. « Le Taureau céleste s'est libéré, m'ont-ils rapporté. Le ciel s'est assombri, une fumée noire s'est élevée, la terre s'est éboulée dans un fracas de tonnerre ; c'est alors que nous avons vu le Taureau dans les airs, au-dessus de nos têtes. Trois fois il s'est ébroué. À la première fois cent hommes ont péri, cent encore à la deuxième fois, et la troisième deux cents de plus. Le sol a tremblé, les collines ont mugé, le Taureau céleste a soufflé son haleine immonde sur nous. Nous en gardons l'odeur au fond de nos narines. Et maintenant il marche sur Ourouk. »

Que faire ? Vers où me tourner ?

Les gens hurlaient : « Voici le Taureau ! Il va nous assaillir !

— Le Taureau broute encore au pacage du temple, répondais-je. Tout ira bien. L'adversité touche à sa fin. »

Je levais les yeux vers le ciel embrasé, m'adressant à Lugalbanda en mon for intérieur : *Père, mon père, dirige-toi vers Enlil, demande-lui pour nous la pluie.* Mais toujours pas de pluie.

Inanna ne sortait pas du temple. Elle refusait les suppliques et

s'abstenait de tout service religieux. La foule se regroupait au pied de la Terrasse blanche pour implorer miséricorde ; elle envoyait ses jeunes vierges avec le message suivant : Vous vous trompez d'endroit, c'est auprès de Gilgamesh qu'il faut demander grâce car nul autre que lui n'appelle ce malheur sur Ourouk. Alors les gens s'en revenaient vers moi. Mais que leur dire ? Et que faire ?

Le vent se déchaînait. Dans la cité se faisait jour une interprétation selon laquelle ce vent soufflait du monde souterrain, vent démoniaque chargé des germes de la mort et de la décomposition, exhalé de la Maison de la poussière et de l'ombre. J'ai fait savoir que c'était faux. On murmurait aussi qu'une malédiction pesait sur les puits, qu'ils allaient bientôt se gorger de sang, que les vignobles et les palmeraies se teindraient alors de rouge. J'ai certifié que ces calamités ne se produiraient pas. La rumeur s'est ensuite répandue en ville qu'une armée de sauterelles du septentrion se dirigeait vers nous et qu'elle allait incessamment obscurcir le ciel de son vol. Il n'y aura pas de sauterelles, ai-je promis.

J'ai ouvert à mon peuple mes greniers à grain. J'ai distribué du fourrage pour le bétail. Or je ne disposais pas de provisions suffisantes, loin s'en fallait. Car il n'incombe pas au roi mais à la déesse d'assurer le ravitaillement à l'heure de la sécheresse et de la famine. Et Inanna se refusait à ses ouailles et leur refusait son grain. Le peuple ne lui en tenait pas rigueur pour autant : elle faisait savoir à la ronde qu'il fallait qu'Ourouk se purifiât avant qu'elle n'ouvrît ses greniers aux nécessiteux. Tous concevaient cela. Je le concevais bien aussi : le but était de me faire tomber.

Elle a fini par lâcher le taureau dans l'enceinte de la cité. Je parle ici du taureau des pâtures du temple, en qui s'incarne le pouvoir et la majesté des dieux. Il y a vingt mille ans, sinon deux fois plus, que le pacage du temple d'Inanna abrite des taureaux, de grands taureaux puissants, gigantesques et sans pareils dans tout le Pays ; on les engraisse du grain que le temple reçoit en offrande, on les pare de guirlandes de fleurs nouvelles à chaque saison, on leur conduit journellement des génisses à saillir. À leur mort – car ils meurent, tout représentants du Taureau céleste qu'ils soient –, on les enterre dans le domaine du temple au cours d'une cérémonie digne d'un dieu. Je ne saurais vous dire combien de taureaux y ont été enterrés depuis la fondation d'Ourouk, mais je gage que le laboureur qui retournerait ce pré mettrait à jour un océan de cornes.

Jamais le taureau ne quitte la pâture du temple une fois qu'il y est établi. Des gardes postés nuit et jour s'assurent qu'une telle éventualité ne se produise pas ; l'animal a beau s'ébrouer avec l'énergie d'Enlil lui-même, gratter le sol du sabot et se ruer avec fracas contre la barrière, il ne recouvre jamais la liberté. Et voici qu'en ce jour saint du milieu

de l'hiver, alors que la sécheresse était à son comble, le ciel assombri de poussière tourbillonnante, et que ceux d'entre nous dont les sens avaient le plus d'acuité percevaient au fond de l'air ambiant l'âcre puanteur des épanchements noirs comme la mort rejetés par les cratères des Terres rebelles, loin vers l'est, voici qu'en ce jour où le malheur régnait déjà sur Ourouk Inanna libéra le Taureau céleste dans les rues de notre cité.

Un cri s'est élevé, un cri de douleur et d'effroi, tel que jamais Ourouk n'en avait entendu. Je jurerais que ce cri a retenti jusqu'à Kish ; qu'il a résonné dans Nippour ; et peut-être même les Élamites, levant les yeux au ciel, se sont-ils demandé : « Quelle est cette horrible clameur qui monte de l'occident ? »

Au cœur de mon palais, j'ai frissonné d'effarement et de désolation. Ne me restait-il maintenant qu'à me rendre auprès d'Inanna, m'agenouiller devant elle, soumis, et lui restituer la ville ? sinon mon peuple allait périr tout entier ou me déchoir lui-même. Je commençais à me sentir après tout responsable du fléau qui s'abattait sur Ourouk, à faire retomber sur mes épaules et non sur celles d'Inanna les maux qui accablaient la cité, comme elle-même le prétendait. Peut-être les dieux exerçaient-ils réellement leur vengeance après la mort d'Huwawa. Peut-être m'étais-je dévoyé en refusant de prendre la prêtresse comme reine. Peut-être... peut-être... peut-être...

Je n'avais jamais sombré dans un tel désespoir que ce jour où le taureau d'Inanna fringait et s'ébrouait dans Ourouk. Je dois à Enkidou de m'en avoir tiré. Il m'a surpris à me morfondre au palais, m'a relevé, embrassé et m'a dit : « Viens, mon frère ; pourquoi ces larmes ? La délivrance est à notre portée !

— Ne sais-tu point que le Taureau céleste parcourt en maître la cité ?

— Oui, Gilgamesh, c'est vrai, le taureau est là ! Et notre heure est venue. Car sommes-nous capables de repousser les vents du désert ? Capables de convoquer la pluie des nuages ? De changer en eau le sable ? non, non, rien de tout cela ne nous est accessible. Mais tuer un taureau ? Ah ! oui ! nous en sommes capables ! Inanna en fin de compte a concentré sa fureur en un seul réceptacle. Allons-y, Gilgamesh : brisons-le ! » Ses yeux brillaient d'excitation. Son corps irradiait la force. À son énergie j'ai puisé un nouveau courage. J'ai souri pour la première fois depuis tant de jours et je l'ai serré dans une étreinte si vigoureuse qu'il a grogné. « Viens, mon frère », m'a-t-il répété, et nous sommes sortis dans la poussière aride qui couvrait la ville, à la rencontre du Taureau céleste.

Midi. Par cette chaleur torride les rues étaient désertes. Mais je n'avais pas besoin de m'enquérir de la piste du taureau. Sa présence

dans la cité se signalait comme la chaleur radiante de l'enclume chauffée : j'en sentais le rouge éclat sur mes joues. Il en allait de même pour Enkidou dont l'instinct sauvage survivait. Il se plaçait le visage au vent, ouvrait largement les narines, tournait la tête, les oreilles aux aguets du moindre bruit, et désignait une direction. Nous avons ainsi progressé à travers la ville. Dans le quartier qu'on nomme le Lion, nous avons rencontré les bouses fraîches du taureau, enveloppées d'une aura d'or ; des mouches à tête bleue bourdonnaient autour sans oser s'y poser. Dans le quartier du Roseau, nous avons trouvé les carrioles des commerçants renversées et leurs marchandises éparses sur la voie publique : le taureau était passé par là. Et dans le quartier qu'on appelle la Ruche, où les constructions achevées permettent à peine le passage, nous avons constaté que la bête, dans sa course, avait arraché des briques sur les murs en se frayant un chemin.

Un peu plus loin, nous avons croisé un spectacle désolant : les galets de la chaussée tachés d'un sang brillant, les sanglots amers d'une lamentation : un homme et une femme, figés comme deux statues, le regard vide de toute expression. L'homme tenait entre ses bras le cadavre rompu d'un enfant. Il s'agissait, je crois me souvenir, d'un garçon de quatre à cinq ans, qui s'était sans doute élancé sur le trajet du taureau. J'ai souhaité qu'Enlil ait accordé à cet enfant une mort rapide ; mais quelle miséricorde le dieu témoignerait-il à ses parents ? Nous les avons dépassés en courant et la femme nous a reconnus. Sans un mot elle a tendu la main vers moi comme en une prière : *ô seigneur, rends-moi mon fils*. À ce faire j'étais impuissant. Je ne pouvais rien lui offrir qui calmât son chagrin, si ce n'est le sang du taureau, et je n'imaginais pas que ce fût suffisant.

Cette petite mort, me suis-je dit, serait portée au débit d'Inanna. Était-ce une façon de servir son peuple que d'en faucher les enfants sous les coups d'une bête vengeresse enragée ?

Nous nous sommes hâtés, Enkidou et moi, le visage durci, plus résolu que jamais. Nous n'avons guère tardé à déboucher sur la vaste esplanade de Ningal ; et là, nous sommes tombés sur le taureau qui piaffait impétueusement comme un veau turbulent.

Il était blanc – ainsi que tous les taureaux du temple –, énorme, ses yeux étaient cerclés de rouge et ses longues cornes plus pointues que des lances, mais malignement recourbées, à la forme approximative des bras d'une lyre. Sur les sabots de ses antérieurs et sur son poitrail j'ai aperçu les éclaboussures du sang de sa jeune victime. À notre approche il a flairé l'odeur de la sueur, il s'arrête, se retourne et nous lance un regard furibond de ses yeux comme des braises ardentes ; il s'ébroue, frappe le sol du sabot, baisse la tête : on dirait qu'il s'apprête à charger. Enkidou me regarde et je lui rends son

regard. Ensemble nous avons tué des éléphants, abattu des lions, massacré des loups. Nous étions venus à bout d'un démon surgi de la terre sous la forme d'une colonne de feu. Mais de taureau jamais n'avions affronté, et celui qui nous faisait face goûtait pour la première fois la griserie de la liberté à la suite d'une trop longue captivité. Il débordait de puissance, de par sa force naturelle à laquelle s'ajoutait le pouvoir du Père Enlil ; car je ne doutais pas que ce taureau fût en ce jour le Céleste Taureau, de même qu'en certaines occasions la prêtresse devient la déesse Inanna et le souverain d'Ourouk Dumuzi le dieu champêtre. Nous avons repris notre souffle et nous nous sommes préparés à faire front, sachant quel rude combat nous attendait.

J'ai fait signe de la main. « Viens donc, chuchotais-je d'une voix aguichante. Approche-toi. Viens donc, viens, viens. Je suis Gilgamesh et voici mon frère Enkidou. »

Le taureau piétine. Le taureau renâcle. Il relève sa grosse tête et secoue ses cornes. Il charge enfin, et sa course, de grâce et de majesté, le propulse à travers l'esplanade comme s'il flottait au-dessus du revêtement de briques.

Enkidou se met à rire et s'écrie : « Quel exercice en perspective ! Excite-le, mon frère ! Fais-le courir ! Nous n'avons rien à craindre ! »

Il se met à bondir d'un côté, moi de l'autre. Le taureau s'arrête au milieu de sa course, il pivote et se retourne vivement, reprend sa charge et s'arrête à nouveau. Pirouette, se tourne et la poussière s'envole sous ses sabots. On croirait qu'il fronce le nez tandis que nous passons comme des flèches devant lui, derrière, et nos rires l'entourent, et nous nous prodiguons de joyeuses claques sur les épaules. L'écume de l'animal nous atteint au visage et le panache de sa queue nous fouette les reins. Mais il ne parvient pas à nous percuter, à nous encorner, à nous jeter à terre.

À cinq reprises le taureau a chargé, à cinq reprises nous l'avons esquivé d'un bond. Le voici qui fulmine, perplexe, et charge de nouveau. Il feinte avec une habileté démoniaque, et feinte encore, change de direction avec l'agilité d'un danseur du temple, un coup à droite, l'autre à gauche. Il s'acharne sur Enkidou, cornes basses, et je tremble qu'il empale mon frère. Mais non : à l'instant où le taureau va le heurter, Enkidou jette les mains en avant, se cramponne à ses cornes et se lance au-dessus de la bête d'un saut rapide ; il se retourne en même temps pour atterrir à califourchon sur son dos, toujours fermement agrippé aux cornes.

Alors une bataille a commencé telle que le monde n'en avait jamais connu à mon sens. Enkidou chevauchait le Taureau céleste, accroché à ses cornes, et lui tordait et retordait la tête. Le taureau en fureur se cabrait vainement sur ses postérieurs afin de le démonter. Et

je savourais ce spectacle enchanteur. Mon ami devait avoir recouvré toute la force de sa main blessée car il tenait bon malgré la puissance formidable de l'animal ; et même s'il n'était pas entièrement remis, sa vigueur suffisait encore à lui assurer une prise solide. Le taureau s'avérait incapable de se débarrasser de lui. Il mugissait, frappait du sabot, éclaboussait de bave son adversaire : Enkidou tenait bon. Il consacrait sa force colossale à vaincre la résistance de la bête, à l'user, à lui faire baisser sa tête râblée. Je me réjouissais d'entendre tonner son rire, de voir ses bras musculeux gonflés par l'effort. Et l'attitude du taureau se faisait plus morne, comme découragée. Mais le combat soudain a connu un nouveau retournement. Ayant récupéré ses forces, le monstre blanc s'est mis à plonger, se cabrer, plonger encore et se cabrer sans cesse, dans un nouvel effort d'une férocité inouïe pour jeter Enkidou à terre. J'ai craint pour mon ami, mais lui ne témoignait d'aucun affolement.

Il se cramponnait sans lâcher prise et tordait la tête massive d'un côté puis de l'autre ; une fois encore il réussissait à lui rabattre le muflle.

« Maintenant, Gilgamesh ! m'a-t-il crié. Frappe ! Frappe de ton épée ! Estoque-le ! »

C'était le moment. Je me suis précipité, le glaive brandi à deux mains ; je me suis dressé de toute ma hauteur et j'ai pointé l'arme vers le bas. Je l'ai plongée entre la nuque et les cornes, le plus profondément que j'ai pu. Le taureau a émis un son qui tenait du bruit de la mer à l'instant du reflux, un voile a couvert l'éclat brûlant de ses yeux. Durant quelques secondes il est resté parfaitement immobile, puis ses pattes se sont dérobées sous lui. Au moment de sa chute, Enkidou s'est dégagé d'un bond, il a sauté près de moi et nous sommes tombés, tout rires, dans les bras l'un de l'autre.

Nous nous sommes reposés quelque temps auprès du taureau moribond, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir. Alors nous lui avons arraché le cœur pour en faire offrande sur place à l'astre solaire, Utu.

Ceci accompli, j'ai regardé autour de moi et dans la direction de l'occident, du côté des remparts d'Ourouk, j'ai vu sur la muraille des silhouettes. J'ai touché le bras d'Enkidou et les ai désignées.

« Ta déesse », m'a-t-il fait.

Oui-da. Inanna se tenait en haut du mur, accompagnée de ses suivantes. Elle avait dû observer l'affrontement ; de la distance je sentais l'ardeur passionnée de sa colère. J'ai placé mes mains en coupe devant ma bouche et l'ai interpellée : « Regarde, prêtresse ! Nous avons étendu raide ton taureau : je crois bien que les pluies nous reviendront bientôt !

— La malédiction soit sur toi ! » a-t-elle répliqué d'une voix

comme surgie des Enfers. Et, s'adressant à ses suivantes ainsi qu'à tous les spectateurs, elle s'est écriée : « Malheur à Gilgamesh ! Malheur à celui qui se risque à me traiter par le mépris ! Malheur au bourreau du Taureau céleste ! »

À quoi Enkidou a hurlé en retour : « Et malheur à toi, oiseau de mauvais augure ! Tiens : voici mon offrande ! »

Il a effrontément arraché les organes de la bête défunte et les a lancés de toutes ses forces ; la chair ensanglantée, projetée jusqu'au rempart, a presque atterri aux pieds d'Inanna. Il a éclaté de son rire tonitruant, l'apostrophant ainsi : « Eh bien, déesse ? Y a-t-il là de quoi apaiser ton courroux ? Si je m'emparais de toi, je te draperais dans les viscères mêmes du taureau ! » À la suite de ce blasphème, elle nous a encore maudits tous les deux ; et les femmes qui l'entouraient sur la muraille, prêtresses, servantes, courtisanes du temple et dévotes de tout poil, venues voir le taureau nous éventrer, le taureau qui gisait à présent devant nous dans l'immobilité de la mort, ont entonné de longues et profondes lamentations.

Elle n'aurait pas même la carcasse de l'animal pour l'inhumer dans la terre du temple : décidé à l'intransigeance, j'ai ordonné aux bouchers de découper en tranches la viande et de la distribuer aux chiens des rues afin que nul n'ignorât mon mépris pour Inanna et son taureau. Je me suis gardé les cornes cependant. Je les ai remises à mes artisans et mes forgerons, émerveillés par la longueur et la masse de ces cornes. Je leur ai demandé de les plaquer de lapis-lazulis sur une épaisseur de deux doigts, dans l'intention de les suspendre au mur du palais. Si grandes étaient-elles qu'on y pouvait verser six pleines mesures d'huile ; je les ai remplies du chrême le plus pur et suis allé le répandre sur le tombeau de Lugalbanda pour honorer le dieu mon père à qui je devais cette victoire.

Ces choses accomplies, nous nous sommes lavé les mains dans les eaux du fleuve, puis nous avons sur le chemin du palais parcouru la cité. Un par un, les gens se hasardaient à sortir de leurs demeures pour nous contempler ; au fur et à mesure ils reprenaient de l'assurance, jusqu'à ce qu'un grand concours de foule s'alignât sur notre passage, parmi laquelle les héros et les guerriers d'Ourouk, les jeunes filles qui jouaient sur leurs lyres et bien d'autres encore. L'orgueil s'est emparé de moi et je les ai apostrophés : « Qui donc est le plus glorieux parmi les héros ? Qui le plus grand parmi les hommes ? » Et leur réponse : « C'est Gilgamesh le plus glorieux des héros ! Gilgamesh le plus grand parmi les hommes ! »

N'avais-je point droit à la superbe ? Inanna nous avait lancé le Taureau céleste et je l'avais vaincu – Enkidou et moi l'avions vaincu. Notre fierté ne se justifiait-elle pas ?

La soirée s'est passée en ripailles et réjouissances au palais, chants, danses et beuverie jusqu'à n'en plus pouvoir. Nous sommes allés nous coucher et, dans la nuit, le Mensonger s'est levé. Avant que l'aube pointât, la première pluie de l'hiver s'est mise à tomber sur Ourouk.

Ce jour, ce jour d'apothéose marquait l'apogée de ma gloire. Ah ! plus rien ne me paraissait impossible. J'avais accru la richesse de ma cité pour la placer au premier rang dans le Pays ; j'avais abattu

Huwawa ; j'avais mis à mort le Céleste Taureau ; j'avais ramené la pluie en Ourouk ; oui, je m'étais montré le meilleur des bergers pour mon peuple. Et pourtant, à dater de ce jour, j'allais connaître bien plus la peine que la joie ; tel est, faut-il croire, le destin que m'avaient assigné les dieux alors même qu'ils m'accordaient mon comptant de triomphe. Car ainsi va la vie : splendeur et misère ; en temps et heure nous l'apprenons : à la lumière succèdent les ténèbres, qu'on l'ait ou non décidé.

Enkidou est venu me trouver au matin, le visage sombre et plein de lassitude, comme si le poids d'une ombre immense avait endeuillé son sommeil. « Pourquoi fais-tu si triste figure, mon frère ? lui ai-je demandé. Le Taureau n'est-il pas abattu ? Les pluies ne sont-elles pas revenues sur Ourouk ? »

Il s'est assis au bord de ma couche et m'a dit dans un soupir : « Pourquoi les grands dieux tiennent-ils conseil ? » Je n'ai pas compris son propos, mais il a ajouté : « J'ai rêvé, mon ami, un rêve qui me pèse sur le cœur. Dois-je t'en rendre compte ? »

Il avait rêvé que s'asseyaient dans la salle du conseil divin : An et Enlil, Enki le Sage, et le céleste Utu. Alors le Père des Cieux s'adressait à Enlil : « Parce qu'ils ont tué le Taureau céleste, parce qu'ils ont tué Huwawa, il faut que meure l'un d'entre eux ; que périsse celui qui a dépouillé les montagnes de leurs cèdres. »

La voix d'Enlil s'est élevée, impérative : « Non, Gilgamesh ne mourra pas : il est le roi. C'est Enkidou qui doit mourir. » Alors Utu a déclaré : « Quand ils sont partis se mesurer à Huwawa, ils ont imploré ma protection et je la leur ai accordée. Quand ils ont vaincu le Taureau, ils m'en ont sacrifié le cœur. Ils ne sont point en faute et Enkidou est innocent. Pourquoi faudrait-il qu'il périsse ? » À ces mots, Enlil a grondé de colère, il s'est tourné vers le céleste Utu, disant : « Tu en parles comme si tu étais leur camarade ! Mais des offenses ont été commises et c'est Enkidou qui paiera. » Ainsi la controverse a-t-elle fait rage jusqu'à ce qu'Enkidou s'éveillât.

Lorsqu'il en a eu fini, je me suis tenu coi, le visage aussi figé qu'un masque. Quel songe funeste ! je m'en sentais empli d'effroi. Mais je ne voulais pas qu'il s'en aperçût ; et je ne voulais pas affronter non plus ma propre angoisse, car l'angoisse ne peut qu'accroître le pouvoir des songes. J'ai décidé de récuser le pouvoir de ce rêve et de le rejeter de mon esprit comme on rejette un roseau desséché.

Je me suis enfin prononcé : « J'estime que tu ne devrais pas prendre tout ceci trop à cœur, mon frère. La véritable signification d'un rêve se révèle souvent moins évidente qu'il n'y paraît. »

Lugubre, Enkidou gardait les yeux fixés sur le sol. « Un présage de mort est un présage de mort, a-t-il enfin répliqué, boudeur. Tous les sages en conviendront. Je suis un homme déjà mort, Gilgamesh. »

Absurde, ai-je pensé, absurde, lui ai-je dit. Nul n'est un homme mort tant que l'âme le souffle de la vie, et il débordait de vie, à mon sens. Et c'est folie, ai-je affirmé, que de prendre les songes pour argent comptant au point de les laisser gouverner notre existence réelle. Je ne prétendrai pas mes paroles empreintes d'une totale conviction : je sais, comme tout un chacun, que les rêves sont chuchotements nocturnes des dieux à nos âmes et qu'ils véhiculent souvent des messages dont il nous faut tenir compte. Mais je ne voyais rien dans ce rêve sur quoi Enkidou gagnerait à s'arrêter, alors que je savais parfaitement le tort qu'il se ferait en le ruminant. Je l'ai pressé, par conséquent, de remiser toutes ses idées noires pour aller son chemin comme s'il n'avait entendu en songe que jacasserie d'oiseaux ou murmure des vents.

Mes paroles ont semblé lui redonner courage. Peu à peu son visage s'est éclairci, il a opiné de la tête, disant : « C'est vrai ; je prends peut-être ces choses trop au sérieux.

— Moitié trop au sérieux, Enkidou.

— Oui, oui. C'est mon grand défaut. Mais tu es là, mon vieil ami, pour me ramener à de plus justes sentiments. » Il a souri, m'a saisi le bras. Puis, se redressant, il est tombé dans l'attitude du lutteur et m'a fait signe : « Allez, viens : que dirais-tu d'un peu d'exercice pour illuminer cette journée ?

— Excellente idée ! » Je me suis réjoui de voir le désespoir l'abandonner. Durant une heure nous avons lutté, puis nous nous sommes baignés ; et bientôt l'heure est venue pour moi d'assister à la séance de l'assemblée. Vers le milieu du jour j'avais chassé de mon esprit le rêve d'Enkidou, et je pense qu'il avait fait de même. Nos existences en avaient été assombries l'espace d'un moment ; et ce moment était passé, comme l'ombre du nuage sur la campagne. C'était du moins ce que je croyais.

Quelques jours plus tard, en manière d'action de grâce pour notre délivrance du Taureau céleste, j'ai décrété que l'on célébrât le rite de purification que l'on nomme l'Obturation. Cela faisait si longtemps qu'on avait négligé cette cérémonie en Ourouk, que même les plus âgés des prêtres ne s'en rappelaient pas les détails. J'ai mis six clercs à l'œuvre, qui ont fouillé trois jours entiers la bibliothèque du temple d'An à la recherche d'une relation de ce rituel ; le mieux qu'ils ont pu mettre à jour était une tablette rédigée dans une écriture si ancienne qu'ils sont à peine parvenus à en déchiffrer les pictogrammes. « Ne vous inquiétez pas, ai-je déclaré, je demanderai à Lugalbanda qu'il m'inspire. Il me montrera ce qu'il convient de faire. »

Je tenais à m'assurer que le passage de galerie qui s'ouvre en Ourouk et plonge dans le monde infernal était scellé comme il faut, car Inanna, pour parfaire l'œuvre du Taureau céleste, avait menacé de

l'ouvrir. Elle avait fort bien pu, dans sa colère, mettre la porte à mal au point de permettre à des esprits malins ou peut-être aux spectres des morts de la traverser dans leur dérive ascendante et de s'introduire dans la cité. Je m'estimais donc en devoir de contrôler la fermeture étanche de cette porte, et j'ai imaginé à cet effet un rituel approprié. J'en ai conçu le procès à partir des souvenirs brumeux des doyens du clergé ainsi que des antiques tablettes, et mon jugement a fait le reste. Je considère qu'il s'agissait d'un rituel adéquat. Pourtant, si c'était à refaire, je laisserais béant le gouffre des Enfers des siècles durant plutôt que d'endurer ce qui allait ce jour-là se produire.

La porte des Enfers constitue l'un des plus anciens ouvrages d'Ourouk, plus ancien encore – prétendent certains – que la Terrasse blanche. Elle est l'œuvre des dieux eux-mêmes, bien entendu. Elle se trouve à cent vingt pas à l'est de la Terrasse. Il ne s'agit de rien de plus qu'une structure annulaire de briques cuites au four d'une très antique facture, meurtrie par les intempéries, et qui entoure une porte circulaire et massive de cuivre écaillé, vert-de-grisé, à même le sol, comme une trappe. Un anneau est fixé au mitan de la porte, d'un métal noir que nul ne peut identifier.

Il faut, pour soulever cette trappe, deux ou trois hommes robustes tirant ensemble sur l'anneau de toute leur force. Une fois déplacée, elle découvre, comme une trouée noire, l'embouchure d'une galerie guère plus large que la carrure d'un homme vigoureux, et qui s'enfonce sous terre. Cette galerie mène, non loin de l'entrée, à une seconde porte simplement constituée de barres métalliques verticales semblables aux barreaux d'une cage. De l'autre côté, la pente se raidit nettement ; s'il se trouvait quelque fou pour s'y aventurer, le tunnel le conduirait alors jusqu'à la première des sept enceintes du monde souterrain. À chacune de ces enceintes sa porte, sous la garde du démon Néti, huissier des Enfers ; et derrière la septième enceinte, la tanière d'Ereshkigal, reine des infernaux séjours, sœur de la déesse Inanna.

Avant le jour funeste que j'avais assigné au rite de l'Obturation, personne n'avait franchi la trappe de cuivre depuis des millénaires. La dernière à s'y hasarder, pour autant que je sache, n'était autre qu'Inanna défiant le pouvoir d'Ereshkigal lors de sa regrettable incursion au royaume d'En-bas. De ce temps, le tunnel d'épouvante n'avait sûrement pas reçu d'autre visite. On ouvre bien la porte à intervalle de douze années pour la cérémonie de l'Aperture, au cours de laquelle des libations sont offertes afin de nous concilier Ereshkigal et ses hordes diaboliques, mais personne de sensé ne se risquerait à enjambrer le seuil.

Nous avons commencé le rituel de l'Obturation en plein midi, c'est-à-dire, dans l'empire des morts, au milieu de la nuit, à l'heure ou

vraisemblablement la plupart des démons se reposaient. Il faisait doux, le ciel était clair après les pluies nocturnes. Enkidou se tenait auprès de moi, et ma mère Ninsoun dans mon dos ; formant un cercle nous entouraient les grands prêtres de tous nos temples ainsi que les notables du palais. La seule personnalité majeure absente, c'était Inanna. Elle se morfondait, recluse dans le temple que je lui avais bâti. En retrait sur le cercle des dignitaires se trouvait le clergé mineur, deux fois douze prêtres, et des centaines de musiciens prêts à jeter la clameur de leurs fifres, trompettes et tambours contre les esprits qui se hasarderaient à franchir la porte au moment où nous allions l'ouvrir. Derrière encore s'étaient rassemblés les simples citoyens d'Ourouk.

J'ai fait signe à Enkidou. Il a saisi l'anneau de la main gauche, moi-même de la droite, et nous avons tiré. On disait la trappe extrêmement pénible à déplacer, mais nous l'avons soulevée comme s'il se fût agi d'une plume. Un air vicié, sentant l'aigre et le renfermé, s'est échappé du puits. J'avais les mains froides, le visage crispé. Le frisson de la mort montait des territoires souterrains. J'ai tenté d'en percer l'obscurité du regard, mais elle demeurait opaque au-delà des premières marches.

J'ai fait le vide en moi. Il est des lieux d'où s'éveille une telle épouvante qu'il faut ignorer le danger, contraindre son esprit à ne pas battre la campagne : agir sans penser, car penser c'est se condamner. Ainsi me suis-je armé pour la cérémonie. J'ai donné le signal et nous avons commencé.

Le rituel que j'avais conçu s'ouvrait par une offrande de grains d'orge aromatiques : je les ai moi-même lancés par l'ouverture. S'il se trouvait d'aventure certains êtres des ténèbres cachés près de l'entrée du tunnel, on pouvait les espérer trop occupés à se disputer l'orge pour songer à profiter de la porte béante. Ensuite les prêtres d'An et d'Enlil, d'Utu et d'Enki se sont avancés ; ils ont procédé à des libations de miel, de lait, de bière, de vin et d'huile, destinées à nous garantir la bienveillance des grands dieux. Une jeune enfant, fille d'un prêtre, m'a conduit une blanche agnelle que j'ai sacrifiée d'un mouvement bref et net de ma lame sur un autel improvisé par Enkidou au bord de la galerie souterraine. Le sang a jailli comme d'une fontaine, d'un éclat saisissant, il a couru le long de la gorge fine et blanche du petit animal qui a frémi, soupiré, m'a regardé d'un air triste avant de mourir. Je voulais en faire présent à Néti, le portier du royaume d'En-bas, afin qu'il empêche démons et revenants de faire surface. J'ai tracé sur mon front une barre de sang, une autre sur ma joue gauche, en guise de protection personnelle. Après quoi je me suis agenouillé en compagnie des prêtres devant le tunnel pour entonner la litanie des formules d'obturation et tisser un charme en travers du passage : notre dernière ligne de défense. Car je savais que ni la porte aux barreaux ni la

trappe elle-même n'arrêteraient l'esprit déterminé à faire irruption. Porte et trappe n'étaient efficaces que pour éviter aux vivants de disparaître dans les profondeurs infernales ; mais seules des incantations pouvaient interdire aux hôtes d'En-bas de quitter leur domaine.

L'angoisse me tenaillait. Qui n'en aurait été victime, quelle que fût la vaillance dont il témoignait par ailleurs ? L'Enfer lui-même s'ouvrait devant moi. J'entendais les eaux noires de ses rivières mystérieuses lécher leurs berges invisibles. L'âcre et mordante fumée de ses émanations vénéneuses montait et s'enroulait autour de moi tel un nœud de serpents affamés. Ah ! l'angoisse, oui, mais aussi l'ivresse et la plus ferme des résolutions. N'étais-je point Gilgamesh, celui qui avait déclaré dès l'enfance : *Mort, je te vaincrai ! Mort, tu ne seras pas la plus forte !*

Donc nos incantations s'égrenaient. Et j'ai crié : « Vous tous qui désirez notre malheur, qui que vous soyez, vous dont le cœur fomenté notre infortune, dont la langue fielleuse prononce notre ruine, vous que suit la mort pas à pas, je vous conjure ! Je conjure vos bouches et vos langues, je conjure vos regards luisants, je conjure vos pieds agiles, vos genoux endurants, vos bras lourds sous la charge ! Et par cette invocation je vous lie les mains derrière le dos. Spectre sans sépulture, spectre oublié de tous, spectre pour qui nul ne fait offrande, spectre pour qui nul ne fait libation, spectre sans descendance, qui que tu sois, quelle que soit la cause de ton errance, je t'ordonne de rester sous terre ! Par Ereshkigal et Gugalanna, par Nergal et Namtaru, je t'ordonne de ne jamais franchir ces portes ! Par le pouvoir d'Enlil qui est en moi, par An et Utu, par Enki et Ninazu, par Allatu, par Irkalla, par Belitséri, par Apsu, Tiamat, Lahmu, Lahamu... »

Ainsi répandais-je ma litanie. J'invoquais, pour astreindre les créatures infernales, tous les noms susceptibles de leur inspirer le respect, tous à l'exception d'un seul : je n'invoquais point Inanna. Bien que déesse tutélaire de la cité, je me gardais de l'invoquer. Car il ne me serait d'aucun secours d'en appeler à elle tant que la prêtresse Inanna me demeurerait hostile.

Et parce que je m'étais abstenu d'invoquer Inanna, j'ignorais si mes incantations se montreraient efficaces. C'est pourquoi j'avais apporté à cette cérémonie mon tambour aux vertus surnaturelles, que le maître-artisan Our-nangar m'avait façonné dans le bois de l'arbre-huluppou. Je comptais y jouer les rythmes qui me plongent en transe, pour la première fois en présence de mon peuple ; alors il me serait loisible de descendre en esprit dans le tunnel, de me risquer jusqu'aux portes mêmes des Enfers, car en état de transe aucune barrière ne pouvait faire obstacle à mon vagabondage. De cette façon, je constateraï par moi-même si le charme avait agi, si le passage était

désormais interdit à ces terribles créatures de fumée noire et d'exhalaisons humides et rances.

J'ai dit à Enkidou : « Que la joie des frairies et des danses m'accompagne. Donne l'ordre aux musiciens d'attaquer. »

Le son des fifres et des trompettes a retenti dans l'instant. Je me suis courbé sur mon tambour et me suis mis à battre doucement cette cadence lente et sereine que je connaissais si bien. Je me sentais en présence du mystère de tous les mystères, la vie au-delà de la vie, auquel les dieux seuls ont accès. Toute conscience m'a quitté du monde concret qui m'entourait. Ne demeurait que le tambour et la baguette, le rythme subtil et régulier qui s'emparait de mon âme. Empoigné, soulevé, j'ai vu poindre une aura du tunnel, droite comme une flamme, mais fraîche et bleue ; un bourdonnement s'est propagé dans mes oreilles, un crépitement. Un remuement profond, comme une ombre farouche établie dans mon corps et soudain prise d'agitation. Ma respiration s'est précipitée ; ma vision s'est brouillée. Un océan débordait de moi-même pour m'engloutir aussitôt.

Mais au moment précis où l'extase allait m'envahir, au moment où je me préparais à m'extraire de mon enveloppe charnelle, un cri dans mon dos m'a transpercé comme la hache tranche le bois ; une clameur stridente qui m'arrachait de ma transe, sauvage, déchirante, suraiguë et maintes fois répétée :

« Utu ! Utu ! Utu ! »

Dieux, quel hurlement ! La voix surnaturelle m'a heurté de plein fouet, secoué, assommé. J'ai piqué du nez, abruti, presque sans connaissance, comme si l'on m'avait durement frappé sur la nuque. Enkidou m'a saisi par les épaules pour me retenir, sans quoi j'aurais basculé dans la galerie souterraine ; mais tambour et baguette ont échappé à mes doigts engourdis. Avec horreur je les ai vu disparaître dans la gueule sombre des Enfers.

Sans réfléchir, j'ai entrepris incontinent de descendre à quatre pattes dans le puits. Mais Enkidou, qui me tenait toujours aux épaules, m'a violemment ramené en arrière et m'a projeté à l'écart comme un vulgaire sac d'orge. « Pas toi ! m'a-t-il crié d'une voix de colère. N'entre pas là, Gilgamesh ! » Alors, avant que j'aie pu dire ou faire quoi que ce fût, il a dévalé les marches qui s'enfonçaient sous terre et s'est évanoui dans le gouffre noir.

Abasourdi, privé de parole, j'ai scruté l'obscurité qui l'avait enveloppé. Une torpeur accablante régnait autour de moi : les musiciens s'étaient tus, les danseurs s'étaient immobilisés. Et dans ce silence s'élevaient uniquement les sanglots étouffés, les gémissements d'une fillette de huit ou dix ans qui se contorsionnait sur le sol, maintenue par un prêtre. C'est elle qui, par ses hurlements effroyables, m'avait tiré de ma transe. J'ai compris que mon tambour avait agi sur

son âme aussi bien que sur la mienne, avec davantage d'influence encore ; il l'avait entraînée par les affres de l'extase dans une crise fatale où son esprit avait succombé. Ses convulsions ne s'apaisaient aucunement : spectacle atroce.

Et Enkidou ? Qu'advenait-il d'Enkidou ? Tout tremblant, j'ai sondé le tunnel du regard mais n'ai vu que ténèbres. Alors j'ai retrouvé l'usage de la parole pour crier son nom d'une voix rauque. Pas de réponse. J'ai appelé de nouveau, plus fort cette fois. Rien. Le silence. « *Enkidou !* » C'était un hurlement plaintif de perte douloureuse. À coup sûr, les sbires d'Ereshkigal s'étaient emparés de lui, l'avaient entraîné au fin fond des Enfers. « Attends-moi ! J'arrive !

— Il ne faut pas », a dit ma mère d'un ton tranchant ; aussitôt trois ou quatre hommes se sont postés auprès de moi, décidés à me retenir. S'ils s'étaient avisés de me contraindre, je les aurais jetés par-dessus les remparts jusque dans la rivière. Mais point n'a été besoin d'en venir là : le bruit proche d'une toux étranglée m'est parvenu du puits et Enkidou, lentement, est remonté à l'air libre. Il tenait à la main mon tambour et ma baguette.

Il avait l'air d'un spectre, d'un revenant du royaume des morts. Sa peau avait perdu toute couleur ; on aurait dit son visage déteint tant il montrait de pâleur. Cheveux et barbe étaient gris de poussière et sa robe blanche souillée. Il avait le corps couvert de toiles d'araignée qui s'accrochaient même sur sa bouche et dont il cherchait à se débarrasser en les brossant des épaules. Émergeant en pleine lumière, il s'est immobilisé un instant, ébloui, clignant des paupières. Ses yeux brillaient d'un éclat si singulier, inhumain, que j'avais peine à reconnaître mon ami. Les hommes qui se tenaient à mes côtés se sont reculés ; j'avais moi-même presque envie de m'écarter instinctivement de lui.

« Je te rapporte ton tambour et ta baguette, Gilgamesh, a-t-il proféré d'une voix de cendres. Ah ! ils étaient tombés bien bas, au-delà de la seconde porte. Mais j'ai marché sur les mains et les genoux jusqu'à les atteindre dans le noir. »

Je le fixais, consterné. « Ce n'était que folie. Tu n'aurais jamais dû descendre dans ce tunnel.

— Tu avais perdu ton tambour », a-t-il répliqué du même insolite murmure. Il a frissonné, il a frotté encore de l'épaule sur son visage. La poussière l'a fait tousser, éternuer. « Il fallait bien que j'essaye de te le ramener. Je sais ce qu'il représente pour toi.

— Mais le danger... les esprits malveillants... »

Il a haussé les épaules. « Voici ton tambour, Gilgamesh. Et voici ta baguette. »

Je les lui ai pris. Ils m'ont paru anormaux, comme s'ils avaient perdu onze douzièmes de leur poids, si légers que j'ai craint qu'ils ne

s'envolent de ma main. Enkidou a incliné la tête, disant : « Oui. Ce ne sont plus les mêmes. Je crois que le pouvoir divin s'en est enfui. C'est un endroit abominable, en bas. » Il a frémi de nouveau. « Je n'ai rien vu. Mais tandis que je rampais, j'ai senti des os se briser sous moi. De vieux ossements tout secs. Un tapis d'ossements couvre la galerie, Gilgamesh. Des gens y sont descendus avant moi. Mais je suis peut-être le premier à en être ressorti. »

Quelque chose comme un rideau en l'air suspendu nous séparait l'un de l'autre. Le séjour dans cet autre monde l'avait revêtu d'un voile étrange qui faisait écran entre nos deux âmes. Je me sentais incapable de parvenir jusqu'à lui, il m'était presque devenu étranger. Le sentiment d'une perte irrémédiable m'a serré le cœur : cet Enkidou que je connaissais avait disparu. Il s'était rendu en un lieu où je n'osais pas me rendre moi-même ; il en était revenu affecté par un savoir au-delà de mon entendement.

« Dis-moi ce que tu as vu, lui ai-je demandé. Il y avait des démons ?

— Je te l'ai dit : il faisait noir. Je n'ai rien vu. Mais j'ai senti leur présence. » Il a désigné le souterrain béant. « Tu devrais boucher cette fosse, mon frère, pour ne jamais plus la rouvrir. Scelle la trappe, scelle-la encore, et sept fois de suite obture la porte. »

De le voir à ce point anéanti pour avoir voulu sauver mon tambour, j'aurais éclaté de rage. Mais comment revenir en arrière ? Je me serais accroché au tambour afin qu'il ne tombe pas dans le puits. Je me serais accroché à Enkidou afin qu'il ne se précipite pas derrière lui. Non. Ces choses étaient gravées dans les tablettes du Temps. Alors j'ai répondu, non sans amertume : « Oui, je vais la sceller. Mais il est trop tard, Enkidou ! Si seulement tu n'étais pas descendu... »

Il a esquissé un triste sourire. « Pour toi, j'y retournerais s'il le fallait. Mais j'espère que ce ne sera pas le cas. » Puis il s'est approché de moi à me faire sentir l'odeur sèche de la poussière et des toiles d'araignée dont il était couvert. D'une voix comme une torche soufflée, il m'a confié : « Certes, je n'ai rien vu du territoire sous la terre car les ténèbres régnaient. Mais il est une chose que j'ai vue, vue des yeux de mon cœur : moi-même, Gilgamesh, ma propre dépouille, que la vermine dévorait comme s'il se fût agi d'une cape usagée. Et c'est sur mes propres os que je rampais le long de ce tunnel. Voici maintenant que j'ai peur, mon vieil ami, oui, très peur. » Légèrement il a posé les bras sur mes épaules et m'a étreint contre son corps poussiéreux. Avec douceur il a ajouté : « Je regrette que ton tambour ait perdu sa vertu divine. Je te l'aurais ramené intact si j'avais pu. Tu le sais bien : je te l'aurais ramené intact. »

C'est le lendemain, je crois, que la maladie s'est déclarée. Enkidou se plaignait que sa main, celle qu'il avait blessée en forçant la porte de la Forêt des cèdres, devenait insensible et glacée. Une heure ou deux plus tard, il faisait état d'une raideur douloureuse du bras. Il s'est ensuite senti fiévreux et s'est alité.

« Comme dans mon rêve, m'a-t-il dit d'un ton lugubre. Les dieux se sont réunis en conseil ; je suis celui qui doit mourir car toi tu es le roi.

— Non, tu ne mourras pas, ai-je répliqué, la voix empreinte d'une affectueuse colère. On ne meurt pas d'une douleur au bras ! Sans doute auras-tu ravivé ta blessure en rampant dans cet ignoble tunnel. J'ai mandé les guérisseurs : ils t'auront soulagé avant ce soir. »

Mais lui de secouer la tête : « Gilgamesh, je te dis que je meurs. »

Effrayé autant qu'exaspéré, je le voyais adopter une attitude soumise. Au démon, quel qu'il fût, qui l'avait agrippé, il se rendait sans résistance. Et j'ai crié : « Je ne veux pas ! Je ne te laisserai pas mourir ! »

Il était rouge et de son front perlait une luisante transpiration. Agenouillé près de lui, j'ai ajouté d'un ton pressant : « Mon frère, je ne supporterais pas de te perdre. Je t'en prie, ne parle plus de mourir. Les guérisseurs arrivent qui te remettront d'aplomb. »

Je suis resté veiller sur lui comme la lionne sur son petit. Il grommelait, il geignait, le regard comme terni par un voile. Il se plaignait de maux de tête, d'irritations dans la bouche ; ses yeux étaient endoloris, ses oreilles bourdonnaient, sa gorge s'étranglait, les muscles du cou lui étaient douloureux. Il souffrait de la poitrine, des épaules et des reins ; des crampes lui broyaient les doigts, le feu brûlait son ventre ; ses intestins bouillaient. Aux mains, aux pieds, aux genoux, partout il avait mal ; il n'était aucune partie de son corps qui ne lui causât de souffrance. Il gisait tout tremblant, crispé dans l'étreinte de la mort, ou – comme je l'espérais pour son salut – dans la seule crainte de la mort. Et le spectacle de son angoisse m'a remis en mémoire l'éventualité de mon propre trépas, comme une dague dans ma chair. Ma vieille ennemie revenait, non pour moi-même mais pour

mon ami ; au passage elle ravivait mes terreurs. Pourtant j'étais résolu : j'avais déjà décidé de ne pas me soumettre à la mort ; je ne lui permettrai pas non plus de s'emparer d'Enkidou.

J'ai fait tout ce qui m'a paru de quelque utilité. La présence du tambour dans le palais, porteur peut-être de quelque infection des Enfers, lui était-elle dommageable ? Je l'ignorais mais je n'en voulais pas courir le risque. Ce tambour m'était devenu odieux. À des prêtres j'ai commandé de le brûler hors de l'enceinte de la ville au cours d'un rituel susceptible de dissiper les esprits malins. Sa perte me causait grande peine, mais il fallait m'en séparer s'il était cause du mal qui frappait Enkidou. On a donc détruit le tambour par le feu. Enkidou cependant ne s'est pas rétabli.

Les guérisseurs sont venus, les exorcistes et les devins les plus doctes de la cité. L'a examiné tout d'abord le vieux Namennaduma, archiprêtre-*barou* et grand haruspice royal. La consultation s'est éternisée ; il a étudié Enkidou durant de longues heures, prenant les augures afin d'établir diagnostic et pronostic préliminaires. Puis il m'a fait entrer dans la chambre du malade pour m'annoncer :

« Il y a grand danger.

— Prends soin, mage, de l'écarter, sinon le danger pour toi-même se révélerait encore plus grand. »

Ce ne devait pas être la première fois que Namennaduma s'entendait proférer de pareilles menaces : la dureté de mes paroles n'a pas semblé l'émouvoir. Impassible, il a poursuivi : « Nous allons le soigner. Mais il nous faut en savoir davantage. Cette nuit, nous consulterons les étoiles et, demain, nous pratiquerons la divination dans le foie d'un mouton. Ensuite nous commencerons le traitement.

— Pourquoi attendre si longtemps ? Faites vos divinations dès aujourd'hui !

— Aujourd'hui n'est pas un jour propice, a répliqué le prêtre-*barou*. Nous nous trouvons en période néfaste de ce mois et la lune nous est défavorable. » Quels arguments pouvais-je lui opposer ? Il est donc sorti étudier les étoiles tandis qu'entrait l'*azou*, le sage des eaux, l'homme des médications. Il a posé la main sur la poitrine d'Enkidou, sur sa joue, il a hoché la tête, froncé les sourcils et extrait d'une sacoche un choix de poudres. Il m'a dit alors, comme s'il s'adressait à quelque autre *azou* : « Nous allons lui donner la poudre d'*anadishsha* et les graines pilées de *duashbur* mélangées dans la bière et l'eau. De quoi faire tomber la fièvre. Contre la douleur nous lui ferons un cataplasme de lie-de-vin desséchée et d'huile de pin. Enfin, pour l'aider à s'endormir, une poudre de graines de *nigmi* ainsi qu'une décoction de racine et de tronc d'arina mêlée à la myrrhe et au thym, dissoute dans la bière. »

L'espoir me revenait. Ma respiration s'est faite plus brève. « Et il

sera guéri ? »

Non sans irritation, le sage m'a répondu : « Sa fièvre fléchira et il souffrira moins. Quant à la guérison, ce sera pour plus tard. S'il guérit. »

Enkidou n'a que très peu dormi cette nuit-là et moi-même n'ai pas fermé l'œil. Namennaduma s'en est revenu au matin. Il avait le visage rembruni mais il s'est refusé à me dire ce qu'il avait lu dans les étoiles ; lorsque je lui en ai intimé l'ordre, il s'est contenté de me fixer du regard, comme s'il avait affaire à un fou. « Le pronostic est complexe, m'a-t-il affirmé dans un haussement d'épaules. Il nous faut maintenant opérer la divination par le foie du mouton. »

On a porté dans la chambre une statue de Ninib, fils d'Enlil et dieu guérisseur, devant laquelle on a lié un agneau blanc. J'ai contemplé ce petit animal au regard éploré comme s'il détenait lui-même pouvoir de vie et de mort sur Enkidou. Namennaduma a prononcé des prières, effectué des purifications suivies de libations, puis il a sacrifié l'agneau. Avec des gestes vifs et précis il lui a ouvert le ventre pour en extraire tout fumant le foie, qu'il s'est mis en devoir d'examiner avec la compétence de soixante années de pratique. Il a observé la position que l'organe occupait à l'intérieur du corps – ce qu'il nommait « le palais du foie » – et s'est ensuite absorbé dans l'étude du foie lui-même, de ses lobes, ses veines, son galbe et son modelé, ses délicates excroissances digitiformes. Il a fini par redresser la tête et m'annoncer : « Le *shanu* est double, de même le *niru*. Mauvais présage, mon roi.

— Trouve-t'en un meilleur.

— Regarde ceci. Majesté : cette grosseur charnue au fond du *na*. »
Je sentais la colère me gagner. « Ah oui ? Et alors ? »

Namennaduma s'est contracté. Il percevait le bouillonnement de mon courroux et n'ignorait point ce qu'il encourait. Pourtant, si j'avais espéré l'amener par intimidation à me produire un oracle de réconfort, il m'a fallu déchanter. Il m'a déclaré sans détours : « Cela signifie qu'une malédiction pèse sur le malade. Il mourra. »

Ses paroles m'ont heurté les tympanes avec la violence d'un maillet. La fureur me possédait. Le tonnerre roulait dans mon âme. J'étais bien près de le frapper. « Tous, nous mourrons ! ai-je rugi. Mais pas maintenant, pas si tôt ! Malédiction sur toi, prêtre-*barou*, pour tes odieux présages ! Cherche encore ! Et trouve-moi la vérité vraie !

— Veux-tu que je t'abuse ? Dois-je te faire entendre les mots que tu désires ? »

Il m'a tenu ce langage brutal avec un accent si tranquille, impavide, que ma rage est tombée sur le coup : je me trouvais en présence d'un homme pétri de force d'âme et de dignité, qui se refusait à dénaturer la vérité, sa vie fût-elle en jeu. Je me suis dominé

puis, dès que capable de m'exprimer normalement, j'ai dit : « C'est bien la vérité que je désire. Je n'éprouve aucune inclination pour celle que tu me présentes ; j'admire cependant la valeur de ton attitude. Tu es homme d'honneur, Namennaduma.

— Je suis un vieil homme surtout. Qu'importe si j'éveille ta colère et si j'attire sur moi la mort ? Je ne mentirai pas pour te plaire.

— Tous les augures se montrent-ils si mauvais ? » Je l'interrogeais maintenant d'une voix douce, caressante, suppliante presque.

« Ils ne sont pas bons. Mais la vigueur de cet homme est immense. Cela pourrait le sauver si nous procédons comme il convient. Je ne te promets rien : mais il reste une chance. Une chance très mince, mon roi.

— Fais tout ce que tu pourras. Sauve-le. »

L'archiprêtre-*barou* a posé une main légère sur mon bras. « Comprends-tu qu'il est interdit aux médecins de soigner l'homme condamné ? C'est un défi aux dieux ; nous n'avons pas le droit.

— Je sais cela. Mais tu viens de dire qu'il reste une chance de le sauver.

— Très faible. Un autre devin te refuserait tout espoir et s'arrêterait là. Je te parle en ces termes, mon roi, afin que tu te souviennes : il y a grand péril à s'opposer à la volonté des dieux. »

Avec un soupir d'impatience j'ai dit : « C'est entendu. Maintenant, fais venir l'exorciste, le sage des eaux, et mets-les à la tâche de guérir mon frère ! »

Il en fut fait ainsi.

Une armée de guérisseurs a entouré Enkidou. Certains se consacraient aux sacrifices et libations, versant tour à tour le lait, la bière, le vin, le pain, les fruits, en quantité suffisante pour nourrir une légion de dieux, perpétrant une boucherie d'agneaux, de chèvres et de cochons de lait.

Et, tandis qu'on s'affairait ainsi, l'*ashiptu*, l'exorciste, entonnait ses incantations. « Au nombre de sept, ils sont au nombre de sept, sept au plus profond de l'Océan, disait la psalmodie. À cet homme Ashakku apporte la fièvre. À cet homme Namtaru apporte la maladie. Au cou de cet homme le génie maléfique Utukku. Au torse de cet homme le malfaisant démon Alou. Au ventre de cet homme le malveillant esprit Ékimmu. À la main de cet homme le diable Gallu. Au pied de cet homme le mauvais dieu Ilou. Ils sont au nombre de sept ; ils sont source de tous les maux. Les sept ensemble ont fondu sur lui : ils se repaissent de son corps à l'image d'un brasier vorace. Que ma conjuration les disperse ! »

La litanie continuait. J'arpentais la chambre de mur en mur, mille fois comptant mes pas. Le dieu refermait sa poigne sur Enkidou, je le sentais, j'étais à l'agonie. Les yeux voilés de brume, il gisait, la

respiration difficile, et ne paraissait guère conscient de ce qui l'entourait.

Des heures durant les rites se sont poursuivis. Puis les guérisseurs s'en sont allés, me laissant seul à son chevet. « Frère ? ai-je murmuré. Mon frère, m'entends-tu ? » Il ne m'entendait pas. « Les dieux m'épargnent et tu es le prix qu'il me faut payer ! Est-ce donc vrai ? Est-ce ainsi ? Ah ! c'est trop exiger, Enkidou ! » Il gardait le silence. Les paroles de grande lamentation me sont venues aux lèvres, lentement, entrecoupées d'hésitations, et puis je me suis tu. Il était trop tôt pour les prononcer, cela m'était impossible. « Frère, te faut-il me quitter ? Te reverrai-je jamais ? » Non, égaré dans un songe fiévreux, il ne m'entendait pas.

Il s'est éveillé au cours de la nuit et s'est mis à parler. Il avait la voix claire et disposait apparemment de sa raison, mais il n'a pas reconnu ma présence. Il évoquait la Forêt des cèdres où il s'était blessé la main pour épargner la grande porte ouvragée ; s'il avait su le malheur qui allait en découler pour lui, jurait-il, il aurait levé sa hache et fendu la porte comme courtine de roseaux. Il s'en est pris ensuite au chasseur Ku-ninda qui l'avait découvert dans la steppe. « Maudit soit-il, qui m'a remis entre les mains des citadins ! » Enkidou hurlait d'une voix rauque et sauvage, terrible à mes oreilles. « Que la santé le fuie ! Que le gibier s'échappe de ses filets ! Et la joie, que son cœur en soit à jamais privé ! » Puis le silence, le calme, et je l'ai cru retourné au sommeil. Mais soudain il s'est dressé sur son séant, le délire a repris, cette fois dirigé contre la courtisane sacrée Abisimti. « Maudite soit aussi la femme ! » À lui qui vivait dans la simplicité de la nature elle avait fait voir le monde à la manière des hommes. À lui qui ne ressentait ni tristesse ni solitude, ni crainte de la mort, elle avait fait comprendre l'existence de tous ces maux. Même le plaisir auquel elle l'avait éveillé, affirmait-il, était infecté car, en cette heure d'agonie, renoncer à ce plaisir lui causait une douleur lancinante. L'innocence, l'ignorance n'étaient-elles pas préférables ? Plein d'amertume, il disait : « Voici, courtisane, ton destin à jamais fixé : tu connaîtras l'errance dans les rues ! Tu te tiendras dans l'ombre du mur ! L'ivrogne te frappera, il te prendra puis te rejettera ! » Enkidou s'est retourné contre la paroi ; une quinte de toux, des râles, grognements indistincts. Puis il s'est affaissé.

J'ai attendu, redoutant que la malédiction suivante fût pour Gilgamesh. J'appréhendais cela, même si son esprit ne témoignait que confusion. Mais rien de tel n'est advenu. Lorsqu'il a plus tard rouvert les yeux, il m'a regardé bien en face, disant de sa voix habituelle : « Ah ! mon frère, sommes-nous au milieu de la nuit ?

— Oui, je crois.

— La fièvre se calme peut-être. Ai-je rêvé ?

— Tu as rêvé, tu as déliré, tu as parlé tout haut. Mais les remèdes ont dû produire leur effet.

— Déliré ? Qu'ai-je donc raconté ? »

Je lui ai dit qu'il avait parlé de la porte à laquelle il s'était meurtri, du chasseur et de la courtisane Abisimti, que tous il les avait maudits comme responsables de son état.

Il a incliné la tête, le regard sombre. Dans un instant de gêne il s'est tu. Puis : « T'ai-je aussi maudit, mon frère ? »

J'ai secoué la tête. « Non. Pas moi. »

Il s'est senti grandement soulagé. « Ah ! que j'ai eu peur !

— Tu ne l'as pas fait.

— Si je l'avais fait pourtant, c'est la fièvre qui aurait parlé ; non pas Enkidou, tu le sais.

— Oui, je le sais. »

Il a souri. « Je me suis montré bien sévère, mon frère. Si je me suis blessé, la faute n'en revient pas à la porte. Non plus qu'à Ku-ninda si l'on m'a pris au piège. Ni Abisimti. Crois-tu qu'il soit possible de rapporter une malédiction ?

— Je pense que oui.

— Alors je rapporte les miennes. Car, sans le chasseur et la femme, je ne t'aurais jamais connu. Je n'aurais jamais mangé la nourriture des dieux ni bu le vin des rois. Je n'aurais pas revêtu de nobles habits. Je n'aurais pas eu pour frère Gilgamesh le superbe. Alors, que le chasseur connaisse la prospérité ! Oui, et la femme, que jamais homme ne la dédaigne, que les rois, les princes et les grands l'aiment d'amour, qu'ils la comblent d'or, de cornaline et de lapis ; qu'ils abandonnent pour elle leurs épouses ! Qu'elle paraisse en présence des dieux ! Voilà, j'abroge mes malédictions. » Il m'a ensuite adressé un regard étrange et, d'une voix différente : « Gilgamesh, vais-je mourir bientôt ?

— Non, tu ne mourras pas. Les guérisseurs s'occupent de toi. Encore un peu de temps et tu te retrouveras tel qu'avant.

— Ah ! qu'il fera bon quitter cette couche, courir et chasser à tes côtés ! Encore un peu de temps, dis-tu ?

— Encore un peu. » Que lui répondre d'autre ? Au nom de quoi lui refuser une heure de répit dans la souffrance ? Et l'espoir de sa guérison se levait en moi-même. « Dors maintenant, Enkidou. Dors. Repose-toi. »

Acquiesçant, il a fermé les yeux. Je l'ai veillé jusqu'au point du jour où je me suis endormi moi-même. Le retour des guérisseurs m'a réveillé ; ils transportaient avec eux des bêtes pour les sacrifices de la matinée. Je me suis tout de suite tourné vers Enkidou. Son rétablissement nocturne ne s'était pas prolongé. La fièvre était revenue, avec l'incohérence du délire. Sans doute y aurait-il encore

bien des rechutes, me suis-je dit, avant que le mal se dissipe.

En ce jour ils ont pratiqué la divination par la bulle d'huile dans l'eau, rassemblés en un petit cercle pour observer les motifs que dessinait l'huile dans la coupe d'eau. « Regardez, disait l'un, l'huile s'enfonce avant d'émerger à nouveau ! » L'autre : « Elle se dirige vers l'orient. Elle s'éparpille et couvre le récipient. » Je ne me suis pas inquiété de la signification de ces présages. J'avais acquis la certitude qu'Enkidou recouvrerait la santé.

On a effectué à son intention l'enchantement d'Éridou. Les prêtres ont façonné l'image d'Enkidou dans la pâte à pain ; ils l'ont arrosée de l'eau de l'incantation, l'eau source de vie, l'eau purificatrice. Par la prière et les gestes liturgiques ils en ont arraché un démon pour le transférer dans un pot d'eau qu'ils ont brisé, rejetant le démon dans l'âtre. Ils ont extrait un second démon dans une corde qu'ils ont nouée à plusieurs reprises. Ils ont pelé un oignon, une par une répandant les pelures dans le feu, un par un les démons. Bien d'autres charmes se sont succédé.

De son côté le médecin se consacrait à sa tâche ; il disposait ses potions de casse et de myrte, d'assafœtida, de thym, ses écorces de saule, de figuier, de poirier, ses écailles de tortue pilées, sa poudre de peau de serpent et le reste. Ne manquaient à ses drogues médicinales ni le sel ni le salpêtre, la bière, le vin, le miel et le lait.

Tandis qu'il mélangeait ses ingrédients, j'ai remarqué le regard acerbe que se sont échangé le docteur et les exorcistes : nul doute qu'une rivalité régnait entre eux, que chaque parti s'estimait l'unique ouvrier de la guérison. Je sais, quant à moi, que l'un sans l'autre perd toute efficacité. Les médicaments soulagent la douleur, ils dégonflent les abcès, apaisent les fronts glacés, mais à quoi bon les remèdes si l'on ne chasse les démons ? Ce sont les démons qui tout d'abord provoquent la maladie.

Je n'ignorais pas que le mal dont souffrait Enkidou procédait d'une ordonnance des dieux contre notre orgueil coupable d'avoir tué Huwawa, d'avoir abattu le Taureau céleste. Devais-je moi aussi prendre remède ? Je m'y sentais enclin. Le même mal était peut-être en moi tapi quoique ses effets m'en fussent épargnés de par la volonté divine ; et peut-être Enkidou ne pourrait-il prétendre à guérir avant que je fusse moi-même purifié. J'ai donc ingurgité les mêmes potions que lui, aussi répugnantes que m'aient paru la plupart. Je m'étranglais, j'en avais des haut-le-cœur nauséux, mais j'avalais jusqu'à la dernière goutte ; et pourtant j'en restais pris de vertiges dans l'heure qui suivait. Était-ce donc de quelque utilité ? Qui sait ? Les voies des dieux nous sont impénétrables et leur pensée ressemble aux eaux profondes : nul ne peut la sonder.

Certains jours, Enkidou paraissait aller mieux ; ensuite il avait

l'air plus faible que jamais. Trois jours de suite il est resté les yeux clos sur sa couche à geindre et divaguer. Puis il a recouvré les sens et m'a demandé. Il était pâle, méconnaissable. La fièvre avait dévasté ses chairs ; il avait les joues profondément creusées et la peau lui pendait, flasque, sur les os. Il me regardait de ses yeux comme de noires étoiles embrasées dans les cavernes de ses orbites.

Alors j'ai vu soudain, manifeste, la main de la mort posée sur son épaule et mes yeux se sont gonflés de larmes.

Je me sentais complètement impuissant. Moi le rejeton du dieu Lugalbanda, moi le héros, moi le dieu : impuissant malgré l'étendue de mon pouvoir. Impuissant.

« J'ai rêvé de nouveau cette nuit, Gilgamesh.

— Raconte-moi. »

Il a parlé d'une voix calme, comme s'il se trouvait déjà à douze mille lieues de tout. « Les cieux ont gémi, disait-il, et la terre leur a répondu. Seul, je me tenais debout devant un être d'épouvante. Il avait le visage sombre de l'oiseau noir des tempêtes et ses ongles étaient des serres d'aigle. Il m'a saisi, il m'a serré dans ses griffes ; écrasé contre son corps, je perdais le souffle. Et voici, mon frère, qu'il m'a changé d'apparence : de mes bras il a fait des ailes d'oiseau couvertes de plumes. Il m'a fixé du regard et m'a emporté vers la Maison de l'ombre, vers la demeure d'Ereshkigal, reine des Enfers ; sur la route sans retour, jusqu'au séjour que nul ne quitte jamais. Il m'a conduit dans ces lieux obscurs dont les hôtes vivent dans les ténèbres, nourris de poussière en guise de pain, de glaise en guise de viande. »

Je le regardais intensément, la gorge nouée.

« J'ai vu les morts. Tels des oiseaux ils sont vêtus d'ailes de plumes. Privés de lumière, ils séjournent dans les ténèbres. Oui, je suis allé dans la Maison de la poussière et j'ai vu les rois de la terre, Gilgamesh, les gouverneurs et les grands de ce monde. Ils ne portaient point leurs couronnes. Ils servaient comme leurs maîtres les démons, leur présentaient des viandes rôties, leur versaient l'eau fraîche des outres. J'ai vu les prêtres et les prêtresses, les prophètes et les incantateurs, tous les saints clercs : que leur valait donc la sainteté ? Serviteurs eux aussi. » Durs et froids, ses yeux brillaient comme des perles d'obsidienne. « Sais-tu encore qui j'ai vu ? J'ai vu Éтана de Kish, celui qui s'était envolé dans le ciel : le voici dans les profondeurs ! Et j'ai vu des dieux aux couronnes cornues que le tonnerre précédait dans leur marche. J'ai vu Ereshkigal, reine d'En-bas, avec la scribe Belitséri prosternée devant elle et qui tenait le pointage des morts sur une tablette. En me voyant, elle a levé la tête et dit : "Qui a conduit cet homme ici ?" Alors je me suis éveillé. Et je me suis senti comme le vagabond d'une terre dévastée, comme le prisonnier dont l'angoisse martèle le cœur. Frère, ô mon frère, qu'un dieu s'avance à ta porte et

qu'il barre mon nom pour y inscrire le sien ! »

Je n'étais plus que douleur, en mon âme tout entière et dans mon corps aussi. « Je prierai pour toi les grands dieux. C'est un rêve abominable.

— Je vais bientôt mourir, Gilgamesh. Tu retrouveras la solitude. »

Que dire ? Et que faire ? Le chagrin me glaçait. De nouveau seul, oui. Je n'avais pas oublié ces jours d'accablement avant que vienne mon ami, mon frère. Seul encore, comme autrefois. Ces mots sonnaient le glas de toute joie, me laissant pétrifié, sans force aucune.

Et lui de poursuivre : « Tu trouveras cela bien étrange, mon frère. Je te vois qui voyages ici, qui voyages là-bas ; vient le moment où tu te tournes vers moi pour me dire : "Enkidou, vois-tu cet éléphant dans le marais ? Enkidou, allons-nous escalader les murailles de cette cité ?" Je ne serai pas là pour te répondre. Je ne serai plus à tes côtés. Il te faudra vivre sans moi. »

Une main me serrait à la gorge. « Ce sera bien étrange, c'est vrai. »

Il s'est légèrement redressé ; il a tourné le visage vers moi. « Tes yeux me semblent différents aujourd'hui. Pleures-tu ? Je n'ai pas souvenir de t'avoir jamais vu pleurer. » Il a souri. « Je ne sens plus guère la douleur à présent. »

Je savais pourquoi. J'ai incliné la tête. Le chagrin me pliait comme un fardeau de pierres.

Puis son sourire s'est effacé et, d'une voix sombre et dure : « Sais-tu mon grand regret, hormis celui de t'abandonner à la solitude ? C'est de mourir dans l'indignité, par la malédiction de la noble déesse, de mourir dans mon lit, de m'éteindre lentement. Heureux celui qui meurt au combat ! Mais je meurs dans l'opprobre. »

Je n'y attachais pas autant d'importance que lui. Ce contre quoi je me débattais ne concernait en rien d'aussi subtiles questions que l'honneur et l'opprobre. Il vivait encore et déjà je portais son deuil ; déjà je pleurais la perte qui m'était infligée. Qu'importait la manière ou le lieu ?

« La mort reste la mort quels que soient les chemins qu'elle emprunte, ai-je fait distraitement.

— J'aurais voulu qu'elle en choisisse un autre », a dit Enkidou.

Je suis resté muet. Il était dans les serres de la mort, nous le savions tous les deux, et les mots n'y changeraient rien. L'archiprêtre Namennaduma l'avait compris dès le début, il avait essayé de me le dire, mais j'étais resté sourd à la vérité. La mort avait rejoint Enkidou, et le roi Gilgamesh demeurait impuissant.

Onze jours encore il a survécu. Chaque jour sa souffrance augmentait : j'en supportais de plus en plus mal le spectacle. Mais je suis resté à son chevet jusqu'à la fin.

À l'aube du douzième jour j'ai vu sa vie le quitter. J'ai cru voir à l'ultime seconde une brume rouge et légère l'envelopper ; la brume s'est élevée, s'est dissipée ; l'obscurité régnait à nouveau. J'ai su qu'il était mort. Assis en silence, j'ai senti la solitude déferler sur moi. Je n'ai tout d'abord pas pleuré. Pourtant je me souviens avoir songé : L'âne sauvage et la gazelle en cette heure doivent pleurer. Les bêtes sauvages de la plaine se lamentent sur Enkidou ; l'ours lui-même, et l'hyène, et la panthère. Et les sentiers qu'il parcourait dans les bois. Et les rivières, les torrents et les collines.

J'ai tendu la main pour le toucher. La chaleur se retirait-elle de lui déjà ? Impossible de dire. Il avait l'air seulement endormi, mais ce n'était point le sommeil, je le savais. Les fièvres qui l'avaient embrasé durant ces douze jours avaient laissé leur empreinte sur ses traits creusés, son visage décharné ; mais il paraissait presque redevenu lui-même, paisible, l'expression détendue. J'ai posé la main sur son cœur et ne l'ai pas senti battre. Je me suis levé, j'ai tiré sur lui le drap de lit avec la tendresse de l'époux qui voile sa compagne. Ah ! ce n'était pas un voile, c'était un linceul. Alors j'ai pleuré. Mes larmes ont coulé, paresseuses d'abord ; les larmes m'étaient chose étrange. Un petit reniflement m'a échappé, j'ai ressenti comme une tiédeur au coin des yeux, j'ai serré très fort les lèvres. Ensuite c'est devenu plus facile. Un barrage a cédé quelque part en moi-même et la douleur s'est épanchée. J'ai marché de long en large devant le lit mortuaire, telle une lionne à qui l'on a enlevé ses petits. Je me suis arraché les cheveux. J'ai déchiré mes beaux vêtements, je les ai jetés comme s'ils étaient souillés. Je me suis déchaîné, rage et tempête. Nul n'a osé m'approcher. Mon terrible chagrin m'isolait de tous. Je n'ai pas quitté la dépouille de la journée ; non plus le jour suivant, ni le suivant encore, jusqu'à ce qu'enfin je visse les serviteurs d'Ereshkigal la réclamer. J'ai compris qu'il me fallait l'abandonner aux funérailles.

Alors je me suis ressaisi. Bien des tâches me réclamaient.

En premier lieu, le rite de la séparation. Je me suis rendu dans la resserre où l'on entrepose ces objets chercher une table de bois d'élammaqu, sur laquelle j'ai disposé une cuvette de lapis, une cuvette de cornaline. Dans l'une j'ai versé du lait caillé, dans l'autre du miel : puis j'ai porté la table sur la terrasse d'Utu et l'ai placée sous les feux de l'astre en offrande. J'ai récité les paroles d'usage. Et, lorsque j'ai prononcé la grande lamentation, ma voix n'a pas défailli.

J'ai ensuite mandé les anciens d'Ourouk. Ils n'ignoraient pas, bien sûr, ce qui s'était produit, ils arboraient à leur bras les couleurs du deuil, mais c'était en raison, de *mon* deuil et eux-mêmes n'éprouvaient aucun sentiment de perte : Enkidou n'avait rien représenté pour eux. Je me sentais quelque peu irrité de ce qu'ils n'aient pas comme moi reconnu ses vertus. Mais c'étaient des hommes du commun : comment auraient-ils pu savoir ? Comment auraient-ils pu comprendre ? Ils se montraient embarrassés de constater l'ampleur de mon chagrin. Ils ne s'y attendaient pas de ma part, précisément parce que je n'étais pas un homme du commun. Ils me considéraient comme un être hors d'atteinte des émotions humaines, le chagrin par exemple, une sorte de dieu séjournant parmi eux. J'avais sans doute largement contribué à nourrir cette opinion. Et voici que mes yeux étaient cernés de rouge, mon visage pâle et défait. Eux s'étonnaient de me découvrir ces marques d'humanité. Le roi Gilgamesh, le dieu Gilgamesh... oui, mais l'homme Gilgamesh aussi... J'avais amèrement souffert du splendide isolement que la royauté m'avait valu sans que nul ne s'en aperçût ; puis je m'étais trouvé un ami. Maintenant, cet ami m'était ravi par les démons morbides et je versais des larmes. Quoi de plus naturel ?

Je leur ai adressé la parole : « Je pleure mon ami Enkidou. Il était la hache à mon flanc, la dague à ma ceinture, le bouclier que je tenais devant moi. Il était mon frère. Sa perte m'est vive et profonde douleur.

— Ourouk tout entière déplore son trépas, m'ont-ils répondu. Les guerriers le pleurent. Les citoyens le pleurent dans les rues. Le pleurent aussi ceux qui labourent et qui moissonnent, Gilgamesh. » Mais leur langage sonnait creux à mes oreilles. La rengaine n'avait pas changé : ils me tenaient le discours qu'ils me croyaient envie d'entendre.

« Nous l'enterrerons comme un roi », leur ai-je déclaré afin de leur apprendre mieux le mérite d'Enkidou.

Un sursaut d'alarme les a parcourus ; ils s'imaginaient peut-être que j'avais en projet de commettre mon entourage et ma maison, certains même des anciens, au soin d'accompagner Enkidou dans sa tombe. Mais telle n'était pas mon intention. Je me faisais de la mort une idée plus exacte qu'en ce jour où les gens de Lugalbanda, un par un, sous la terre du tombeau l'avaient rejoint ; quel mérite y aurait-il à provoquer les larmes d'autres frères, d'épouses et d'enfants à cause

d'Enkidou ? Je leur ai donc précisé d'organiser seulement une cérémonie de grande majesté.

J'ai convoqué les meilleurs artisans de la ville, ciseleurs, orfèvres et lapidaires. Je leur ai fait sculpter une statue de mon ami, toute d'or et la poitrine de lapis-lazuli. Les fossoyeurs m'ont creusé un puits sur l'aire attenante à la Terrasse blanche, puits qu'ils ont chemisé de briques de terre cuite. J'ai rassemblé les armes d'Enkidou ainsi que les peaux de son tableau de chasse pour les ensevelir auprès de lui ; j'y ai ajouté de riches trésors, coupes et gobelets d'albâtre, anneaux, bagues et bijoux de toutes sortes.

Je me suis rendu tour à tour dans chaque temple où j'ai prié dans les formes chaque grand prêtre de prendre part aux funérailles. Je n'ai omis qu'un seul temple, celui que j'avais édifié pour la déesse. En vérité, la présence d'Inanna s'imposait aux obsèques d'un grand homme d'Ourouk ; mais je ne désirais pas l'y voir. Je la tenais pour responsable de la mort d'Enkidou, convaincu que ses malédictions étaient cause du sort de mon ami, parce que j'avais fait ombrage à son pouvoir dans la cité et qu'elle en avait conçu de la fureur. Il n'était pas question qu'elle assiste à l'enterrement du frère qu'elle m'avait arraché ; pas question de lui accorder le loisir de se délecter publiquement de la blessure profonde qu'elle m'avait infligée. Reste tapie au fond de ton temple, me disais-je. Nul ne t'a rencontrée, si ce n'est tes suivantes, depuis l'aventure du Taureau céleste. Je préfère qu'il en soit encore ainsi.

Mais elle n'en avait pas jugé de même. Au jour des funérailles, j'ai conduit la procession depuis le palais jusqu'à la tombe et j'ai pleuré tout le long du chemin. Durant les sacrifices de bœufs et de chèvres, les libations de miel et de lait, je me tenais auprès de ma mère et des prêtres ; le chasseur Ku-ninda m'accompagnait, ainsi que la courtisane sacrée Abisimti. Tous deux avaient connu Enkidou avant moi, tous deux se sentaient presque aussi amèrement affligés. Abisimti avait les yeux rougis de larmes, elle portait déchirés ses vêtements ; raide et silencieux, Ku-ninda serrait les poings, serrait les lèvres et s'évertuait à retenir sa douleur. Tous deux m'assistaient dans l'accomplissement des rites. Et c'est au moment où l'on allait verser l'eau pure et limpide afin de rafraîchir l'homme mort en route vers la Maison de la poussière et de l'ombre qu'il s'est produit un mouvement derrière moi. Je me suis retourné, me suis trouvé en face d'Inanna entourée d'un petit groupe de ses prêtresses.

Elle ressemblait davantage à une reine des Enfers qu'à une reine des Cieux. Son visage était fardé d'un blanc fantomatique et le khôl lui noircissait les cils et même les lèvres. Elle portait une robe sombre qui lui tombait avec raideur des épaules et n'affichait pour toute parure qu'une dague de pierre verte polie qui pendait entre ses seins, au bout

d'une cordelette de paille tressée nouée à son cou. Ses prêtresses étaient vêtues de la même façon.

Le service funèbre s'est interrompu. Un silence enfiévré, tendu, s'est fait autour de nous.

Elle a posé sur moi un regard de haine froide et m'a dit : « Des obsèques, Gilgamesh, sans le consentement de la déesse ? »

— Aujourd'hui, j'agis comme il me plaît. C'était mon ami.

— Il n'empêche. Inanna demeure souveraine. »

Je l'ai fixée dans les yeux sans fléchir, lui retournant le givre de ses prunelles, haine pour haine. D'une voix nette et modérée, j'ai confirmé : « Je vais enterrer mon ami sans le secours d'Inanna. Regagne ton temple.

— En Ourouk, je parle au nom de la déesse.

— En Ourouk, je suis roi. Je parle au nom des dieux. » J'ai désigné d'un geste large l'assistance.

« Regarde. Voici les prêtres d'An et d'Enlil, les prêtres d'Enki, les prêtres d'Utu. Les dieux ont donné leur bénédiction pour que repose Enkidou. Si la déesse en ce jour est absente, eh bien, j'estime que cela ne tire guère à conséquence. »

Elle m'a foudroyé du regard et n'a pas ouvert la bouche de la minute qui a suivi. Elle retenait son souffle. On aurait dit qu'elle s'enflait, qu'elle allait exploser. Son visage brillait d'une fureur impressionnante.

Alors elle m'a dit : « Prends garde, Gilgamesh ! ton arrogance dépasse les bornes. Tu as pu te rendre compte des effets de la malédiction d'Inanna : je ne souhaiterais pas la prononcer contre le roi d'Ourouk. Mais je le ferai s'il le faut, Gilgamesh. Je le ferai s'il le faut. »

À voix basse j'ai répliqué froidement : « Toi aussi, prends garde, prêtresse ! Si ta malédiction est dangereuse, mon glaive ne l'est pas moins. Je te le répète : retire-toi sur l'heure d'ici ou je ferai offrande de ton sang aux mânes d'Enkidou. Je te l'affirme, Inanna : je t'ouvrirai le ventre en présence de tous. »

Instant tragique. S'était-on jamais adressé en ces termes à l'interprète de la déesse ? L'exaltation qui m'emportait tenait de l'ivresse. La tête me tournait. Ma respiration s'était accélérée ; mon cœur battait à se rompre.

Elle a ouvert de grands yeux. « Es-tu devenu fou ? » J'ai posé la main sur la garde de mon épée. « Je le ferai s'il le faut, Inanna. Je le ferai s'il le faut. Va-t'en, maintenant. »

Je crois que je l'aurais tuée à la face d'Ourouk tout entière si elle m'avait alors bravé. Je crois aussi qu'elle en était consciente. Car elle m'a lancé un dernier regard comme la flamme glaciale du serpent dont les yeux exhalent un poison. Mais je ne suis pas tombé ; je n'ai

pas vacillé. Je lui ai retourné son regard, flamme pour flamme, glace pour glace. Alors elle a fini par faire volte-face pour regagner son temple à grands pas, accompagnée de ses femmes.

Quand elle a disparu, je me suis relâché, bras ballants, j'ai pris le temps de retrouver un souffle paisible, car je me sentais plus tendu qu'un arc. Une fois redevenu calme, je me suis adressé au prêtre officiant qui tenait toujours à la main la coupe d'eau : « Allons, poursuivons. »

Il m'a présenté l'eau que j'ai répandue dans la tombe tout en prononçant les paroles consacrées. J'ai ensuite arraché de mon front le bandeau, déchiré mes habits, cassé mes bracelets et mon collier. Je souffrais mille douleurs ; une pression s'exerçait sur mes yeux, une masse écrasante me pesait sur la poitrine et la main qui me tenait à la gorge s'était resserrée au point de m'interdire ou presque de respirer. La cérémonie s'achevait, le voyage d'Enkidou vers les ténèbres s'était accompli ; il ne restait aucun écran entre mon deuil et moi-même. Il n'était plus ; seul je demeurais. La douleur a jailli comme le débit d'une fontaine, elle m'a submergé. Je me suis jeté par terre et j'ai pleuré Enkidou pour la dernière fois. Tout était consommé. Je suis resté allongé tandis que la sérénité me revenait ; puis je me suis relevé sans un mot. J'ai scellé de briques la fosse et les prêtres l'ont recouverte de terre.

Seul, je m'en suis retourné au palais. Dans la pièce la plus reculée je me suis assis en silence le jour durant. Je guettais le rire d'Enkidou dévalant en cascade les corridors. Mais le silence. Je guettais ses coups à ma porte pour me convier à le rejoindre. Mais le silence. J'ai songé à partir à la chasse et je me suis vu tourné vers lui pour saisir un javelot d'entre ses mains ; mais il ne se trouverait pas auprès de moi. Ardemment j'ai désiré sa présence et j'ai compris que ce désir jamais ne s'éteindrait. Entre tous, pourquoi avais-je été choisi pour endurer cette pénitence ? Parce que j'étais roi ? Parce que ma vie était allée de triomphe en triomphe et que les dieux eux-mêmes en avaient conçu de la jalousie ? Enkidou ne m'avait-il été donné que pour m'être repris ? Entrait-il dans le dessein du Ciel de m'avoir fait goûter au bonheur pour m'enseigner ensuite la quintessence de l'amertume ?

La solitude. Je croyais l'avoir connue. Mais à cette heure où je venais d'enterrer mon ami, je découvrais la solitude sous un jour nouveau, sans voile et sans mélange.

On dit que le temps guérit toute blessure. D'une manière ou d'une autre, c'est sans doute vrai, même s'il nous en reste souvent une profonde cicatrice. Les jours succédaient aux jours et j'attendais que cicatrise la déchirure par laquelle Enkidou m'avait été arraché. Je parcourais les salles de mon palais sans entendre son rire, sans surprendre aux terrasses la grande silhouette crâne et désinvolte, et je me disais que bientôt je m'habituerai à son absence ; mais l'habitude ne venait pas. Une affluence de détails me remémorait constamment sa disparition.

Je ne supportais plus de vivre ainsi. Il fallait que je m'éloigne d'Ourouk. Où que se porte mon regard dans la cité, l'ombre d'Enkidou se dressait par toutes les rues. J'entendais les échos de sa voix dans la jacasserie des foules. Nul endroit où me réfugier à l'abri du souvenir. Ce devait être un des chemins de la folie : la douleur au-delà de toute raison. Elle envahissait chaque recoin de mon âme et vidait de valeur et de sens tout ce qui jusqu'alors avait compté pour moi. La perte d'Enkidou seule me rongait et me tenaillait les entrailles, je l'ai cru tout d'abord ; puis je me suis aperçu qu'il me fallait chercher plus profond en moi-même la source première de ma détresse : ce n'était pas tant la mort de mon ami qui me torturait ainsi, mais la conscience aiguë que j'en avais acquis de la mort elle-même. Le temps, je voulais bien l'admettre, finirait par me réconcilier avec la disparition d'Enkidou ; ma folie n'allait point jusqu'à exclure la guérison de cette plaie. Mais comment me résigner à ma propre disparition ? À diverses reprises au cours de ma vie, j'avais entrepris d'affronter cette perspective, avant d'y renoncer. La mort d'Enkidou la dressait une fois de plus sur mon chemin, sans que je puisse maintenant l'esquiver. La mort viendra, Gilgamesh, elle viendra même pour toi, telle était la vérité qui me faisait face avec le masque noir et moqueur de la camarade. Et cette certitude me dérobait toute espérance de bonheur et de paix.

Comme au jour lointain des funérailles de mon père Lugalbanda, j'ai plongé dans une angoisse si aiguë de mourir qu'elle m'en ôtait jusqu'au souffle. Assis sur mon trône élevé, je me disais ainsi :

Enkidou mort erre d'un pas traînant en un royaume de poussière ; vêtu comme l'oiseau d'un plumage ténébreux, il se repaît désormais d'argile froide. Bientôt peut-être, il me faudra me rendre en ces lieux à mon tour. Un jour prince dans un palais de gloire, le lendemain créature pitoyable battant des ailes dans la poussière – était-ce donc le sort qui m'attendait ? Enfant, je m'en suis souvenu, j'avais fait vœu de vaincre la mort. *Mort, tu ne seras pas la plus forte !* m'étais-je vanté. L'orgueil me la faisait tenir pour un affront inacceptable ; sa suzeraineté sur moi, je la contesterais. Était-ce pourtant réaliste ? La mort avait défait Enkidou ; assurément elle viendrait à la rencontre de Gilgamesh, à l'heure de son choix. Cette évidence me retirait toute énergie. Je ne désirais plus la dignité royale. Je ne désirais plus effectuer sacrifices ni libations, réparer les canaux, mener en guerre mes armées. À quoi bon m'en donner la peine, puisque nos vies ressemblent aux vies des verts moucherons bourdonnants qui volettent à l'heure du crépuscule avant de s'éteindre à la nuit ? Tous nos efforts ne sont-ils point absurdes ? Des amis nous sont donnés qui nous sont aussitôt repris : ne vaut-il pas mieux s'en passer ? De fil en aiguille, les entreprises humaines dans leur ensemble me sont apparues comme vaines chimères. Moucherons, moucherons à la brune et rien de plus : c'est ainsi. Car la mort demeure l'ultime farce que les dieux nous réservent. Quel sens prenait alors la royauté ? Roi des moucherons ? Non, roi je ne serais pas plus longtemps. Fuir cette cité pour des terres sauvages.

Voici donc comme la peur de la mort m'a conduit à quitter Ourouk. Il me devenait impossible de régner : j'étais un homme vidé. Sous l'ombre de mon angoisse morbide, solitaire, je suis sorti de la ville.

À personne je n'ai dit où j'allais. Le savais-je moi-même ? Je n'ai même informé personne de mon départ. Je n'ai pas nommé de régent ni laissé de consignes à respecter en mon absence. Une démente me gouvernait. Entre la minuit et l'aube je me suis éclipsé, sans plus de bagage que lors de ma fuite vers Kish, au temps de mon enfance.

Le désespoir guidait mes pas, faisait ruines de mes moindres pensées. Le serpent venimeux de la peur nichait au fond de mon thorax. Échevelé – je m'étais refusé à me faire coiffer depuis le jour où Enkidou était tombé malade –, vêtu seulement de la dépouille brute d'un lion et de sandales paysannes – j'avais renoncé à mes robes, à mes capes, à toute élégance –, je crois bien qu'aucun témoin fortuit n'aurait reconnu Gilgamesh dans le barbare hirsute et affreux qui s'en allait d'Ourouk. Me serais-je reconnu moi-même ?

Ainsi a commencé un long vagabondage dans les plaines, sans itinéraire, sans but, dans l'unique et fragile espoir de trouver quelque part où me soustraire aux meutes de la mort.

Je ne saurais vous dire quelle route j'ai empruntée. Il me semble m'être d'abord dirigé vers l'orient, vers l'Élam, jusqu'aux vertes collines où l'on avait découvert Enkidou, comme dans l'attente d'y rencontrer un autre de son espèce. Mais je n'ai guère tardé à obliquer vers le nord, la province que l'on nomme l'Ouri ; puis j'ai sans doute tourné en direction de l'ouest, où vit le peuple des Martous. Ensuite je ne sais plus. Le soleil se levait, se couchait, je n'y prenais pas garde. Démence. De jour ou de nuit je marchais, dormant n'importe où quand il m'en prenait envie, ou bien ne dormant pas du tout. Je marchais sans savoir où je me trouvais, sans savoir d'où je venais. J'ai la conviction, tout du moins, d'être resté hors des frontières du Pays, l'impression de m'être à plusieurs reprises heurté aux murailles du monde et d'avoir aperçu des contrées au-delà des bornes de la Terre. M'y suis-je rendu ? je l'ignore. Démence, je vous dis.

Je me suis mis à craindre ce que jamais je n'avais craint. Une nuit, dans un défilé de montagne où l'air, rare et froid, me piquait les narines, l'odeur des lions m'est parvenue : un effluve sur et pénétrant. Eussé-je été Gilgamesh, Enkidou se serait-il trouvé à mes côtés, nous aurions escaladé les rochers dans la nuit même, nous aurions chassé les lions et dans leurs peaux nous aurions taillé des capes avant de nous endormir. Mais Enkidou avait péri et je n'étais plus Gilgamesh : je n'étais plus personne, rien d'autre qu'un pauvre dément. La frayeur m'a couvert d'un irrépressible tremblement. J'ai levé les yeux vers la lune, blanche lampe suspendue au-dessus des sommets en pointes, et j'ai crié ma détresse au dieu Nanna. « Je t'en supplie, protège-moi car j'ai peur ! » Et ces mots – *j'ai peur* – sonnaient étrangement à mes oreilles au moment même où je les prononçais ; voilà ce qu'il me restait de Gilgamesh, rien de plus. *J'ai peur*. Ces mots m'étaient-ils jamais sortis des lèvres ? J'avais redouté la mort, certes, je le conçois. Mais peur des lions ?

Alors Nanna m'a pris en pitié. Il m'a plongé dans un profond sommeil en dépit de ma peur. J'ai rêvé de jardins et de vergers, et lorsque les lueurs de l'aurore m'ont éveillé, j'ai vu les lions s'ébattre autour de moi.

Je n'éprouvais plus aucune frayeur. J'ai saisi ma hache, j'ai dégainé de ma ceinture le poignard, je me suis jeté sur eux comme la flèche file de l'arc et les ai mis en fuite, donnant plus d'une fois la mort. Ah ! cela valait mieux que se tapir en reniflant de crainte. Démence toujours, pourtant.

En quelque autre lieu où les arbres trapus paraissaient accroupis, bardés de feuilles comme de petits poinçons aigus, j'ai vu perché sur une branche l'oiseau Imdougoud qui fouaillait des serres le bois. À dire vrai, c'est lui qui m'a vu, qui m'a identifié et m'a interpellé : « Où vas-tu donc ainsi, fils de Lugalbanda ?

— Est-ce bien toi, l'Imdougoud ? »

Il a déployé ses ailes, les ailes d'un aigle géant, et s'est lissé la tête, la tête d'un lion. Ses yeux étincelaient comme des bijoux incrustés. Alors je l'ai reconnu pour ce qu'il était et me suis confié à lui :

« Je vis dans la terreur de la mort, Imdougoud. Je cherche le séjour où elle ne pourrait m'atteindre. »

Il a éclaté de rire, le rire du lion, doux et horrible à la fois. « La mort a trouvé Enkidou. Elle a trouvé Dumuzi. Trouvé le noble Lugalbanda. Crois-tu que Gilgamesh pourrait lui échapper ?

— Je suis dieu pour les deux tiers, un tiers homme seulement. »

Il a ri de nouveau, d'un rire plus strident, saccadé. « Eh bien, tu survivras pour deux tiers, un tiers mourra seulement !

— Tu te moques, Imdougoud. Pourquoi cette cruauté ? » J'ai tendu les mains vers lui. « Quel mal t'ai-je donc fait pour que tu me nargues ainsi ? Est-ce parce que je t'ai éconduit de l'arbre-huluppou ? Il s'agissait de l'arbre d'Inanna et c'était mon devoir que de servir Inanna. Avec prévenance je t'ai parlé ; avec respect. Aide-moi, Imdougoud. »

Mes paroles ont réveillé sa compassion. Il m'a fait, d'une voix patiente : « Comment puis-je t'aider, fils de Lugalbanda ?

— Indique-moi le lieu où la mort ne saurait me trouver.

— La mort vient pour tous les mortels, fils de Lugalbanda.

— Tous, sans exception aucune ?

— Aucune », a-t-il affirmé. Il s'est alors tu un instant ; puis : « En vérité, il s'est produit une dérogation. Une dérogation que tu n'ignores pas. »

Mon cœur s'est emballé dans ma poitrine. Je l'ai pressé : « Quelqu'un s'est affranchi de la mort ? Je ne vois pas. Dis-moi. Dis-le moi !

— Ton désespoir et ta folie ont-ils effacé de ta mémoire le héros du Déluge ?

— Ziusoudra ! C'est vrai !

— Il séjourne pour l'éternité dans le pays de Dilmoun. L'aurais-tu oublié, Gilgamesh ? »

Je vibraï d'excitation, comme sous l'effet d'une soudaine fièvre. Une lueur d'espoir m'apparaissait.

Avidement j'ai crié : « Si j'allais le trouver ? Hein ? Si je lui demandais ? Se ferait-il pour moi l'oracle du secret de la vie ? »

De nouveau le rire criard et saccadé. « L'oracle du secret de la vie ? L'oracle de la vie ? » Ce n'était plus la voix du lion, davantage celle de quelque gigantesque et singulier corbeau. Il a battu de ses larges ailes. « L'oracle ! L'oracle !

— Montre-moi le chemin, Imdougoud !

— L'oracle ! L'oracle ! »

J'éprouvais de plus en plus de mal à le distinguer : l'air s'épaississait, les aiguilles de l'arbre semblaient se replier autour de lui. Il devenait aussi difficile de l'entendre : ses paroles se perdaient dans le bruit de ses ailes battantes et le bref éclat de son rire.

« Imdougoud ?

— Oracle ! Oracle ! »

Un craquement sec. La branche qui soudain tombe de l'arbre comme rompent les branches à l'issue d'une saison excessivement aride. Et s'effondre à mes pieds. À peine ai-je eu le temps de m'écarter. J'ai relevé les yeux mais n'ai vu dans le ciel d'un bleu très pâle aucune trace de l'oiseau disparu.

Ziusoudra. Oui, j'en savais l'histoire. Qui ne la connaît pas ? Voici comme le harpiste Our-kununna me la chantait lorsque j'étais enfant, dans le palais de mon père.

Il y a bien longtemps, les dieux en vinrent à se lasser des hommes. Le tumulte, la clameur qui leur montaient du Pays jusqu'aux Cieux les importunaient. Enlil, que le vacarme excédait plus que les autres, s'écria : « Comment puis-je dormir quand ils mènent ce tapage ? » Et d'envoyer la famine nous décimer. Il ne plut pas durant six années. Des grains de sel levèrent de la terre et couvrirent les champs : les récoltes périrent. Les parents mangèrent leurs propres filles ; les familles s'entredévorèrent. Mais Enki le Sage, le compatissant, nous prit en pitié et mit un terme à la sécheresse.

Une seconde fois la colère d'Enlil se déchaîna sur la dolente humanité et les plaies s'abattirent sur nous ; une seconde fois le miséricordieux Enki vint à notre secours. Ceux qui étaient tombés malades recouvrèrent la santé, des enfants naquirent à ceux qui en avaient perdu. La fourmilière humaine se reconstitua, notre rumeur de nouveau s'éleva vers les Cieux comme le mugissement du taureau sauvage. Et de nouveau l'irascible Enlil s'emporta. « Leur clameur m'est intolérable », déclara-t-il à l'assemblée des dieux réunis ; il jura devant tous de détruire le monde sous un immense déluge.

Or le Seigneur des Eaux qui séjourne dans l'abîme profond n'est autre que le sage Enki, et c'est à lui que fut confié le soin de ce déluge. L'amour qu'il porte au genre humain le conduisit à faire en sorte que l'extermination ne fût point intégrale. Il y avait en ce temps-là, dans l'antique cité de Shuruppak, un roi du nom de Ziusoudra, homme de vertu et de piété. Enki vint en songe dans la nuit lui murmurer à l'oreille : « Abandonne ton foyer, construis un navire ! Renonce au royaume et préserve ta vie ! » Il dit à Ziusoudra de faire le navire aussi large que long, avec un toit aussi solide que la voûte des abîmes marins ; et de prendre à son bord la semence de toutes les créatures vivantes, lorsque le grand déluge surviendrait.

Ziusoudra dit au dieu : « J'agirai comme tu l'ordonnes, seigneur. Mais que dirai-je au peuple et aux anciens de la cité quand ils verront

mes préparatifs de départ ? »

Alors Enki lui fit cette réponse habile : « Va les trouver pour leur dire ceci : “Enlil, je l’ai su, m’a pris en aversion ; je ne pourrai plus vivre à Shuruppak ni même poser le pied sur une terre où règne sa loi. Je m’en vais donc chercher refuge dans les profondeurs où séjourne mon seigneur Enki. Mais, lorsque je serai parti, Enlil fera pleuvoir l’abondance sur le peuple de Shuruppak : les oiseaux les plus délicats, les poissons les plus exquis, une averse de blé.” Parle-leur en ces termes, Ziusoudra. »

À la première lueur du jour, le roi réunit sa maison et commanda que l’on bâtit le navire. Tous prirent part à l’ouvrage, jusqu’aux plus jeunes enfants qui portaient les paniers de bitume. Au cinquième jour, Ziusoudra dressa la quille et la charpente du vaisseau. Les parois mesuraient cent vingt coudées de haut, le pont cent vingt coudées de long, le plancher faisait la taille d’un champ. Il aménagea six ponts, divisa chaque étage en neuf compartiments qu’il isola par de robustes cloisons. Il enfonça des chevilles marines pour l’étanchéité et fit provision de perches. À lui seul, le calfatage nécessita une pleine mesure d’huile. Chaque jour il fit égorger des bœufs et des moutons pour nourrir la main-d’œuvre et lui offrit le vin rouge et le blanc comme s’il s’agissait de l’eau du fleuve, afin que tous festoient dans une prodigalité digne du nouvel an. Et, le septième jour, le navire fut achevé.

La mise à l’eau s’avéra difficile : il fallut répartir l’estive afin que le bâtiment s’immergeât de manière équilibrée. Alors le roi fit chargement de son or et de son argent, il fit monter à bord les gens de sa maison et tous ses artisans, ainsi que tous les animaux de la nature par couples, aussi bien les bêtes domestiques que les bêtes sauvages de la plaine. Il savait que l’heure fatidique approchait.

Le ciel s’assombrit et le vent se leva. Ziusoudra embarqua à son tour et condamna tous les panneaux. Aux aurores, une nuée ténébreuse apparut au-dessus de l’horizon ; il y eut un fracas de tonnerre, il y eut un vent d’une violence inouïe. Les dieux se dressaient contre le monde. L’éclair étincela, torche divine aveuglante aux mortels. Les tempêtes rugirent et les pluies s’abattirent. Et la terre se disloqua comme la cruche fracassée contre le mur.

Tout le jour soufflèrent les ouragans du sud et leur véhémence effroyable ne fit que s’amplifier. Les eaux diluviennes rassemblèrent leurs forces et déferlèrent sur le Pays comme une armée conquérante. Toute lueur diurne avait disparu ; plus rien n’était distinct ; les crêtes des montagnes avaient été englouties.

Et les dieux eux-mêmes s’épouvantèrent du déluge, ils firent retraite et montèrent au plus haut des cieux, les Cieux du Père An tout-puissant. Ils s’y tapirent comme des chiens battus, derrière

l'ultime rempart du monde. Inanna, la dame du Ciel, gémissait et pleurait comme une parturiente, à la vue de son peuple culbuté sous les flots. Avec elle se lamentaient les dieux. Accablés, démunis devant les forces qu'ils avaient libérées, ils se tenaient accroupis et tremblants, et ils pleuraient.

Six jours et six nuits les vents soufflèrent, les tempêtes firent rage et les pluies ravagèrent la terre. Et le septième jour l'orage s'apaisa : les eaux du déluge cessèrent de monter, la mer turbulente se calma. Ziusoudra ouvrit une écoutille de son navire et ce qu'il vit le fit tomber à genoux. Le silence et la paix de tous côtés régnaient. Mais on n'apercevait aucune terre et l'eau s'étendait à perte de vue. Frappé d'une stupeur terrifiée, il se couvrit la tête et versa des larmes, car il comprenait que l'humanité tout entière était retournée à l'argile, à la seule exception de ceux qui s'étaient embarqués avec lui ; rien de ce qui avait été n'était plus.

À la recherche d'une côte, il parcourut l'immensité océane et vit enfin les pentes noires et massives du mont Niçir qui se dressaient hors de l'eau. Il fit route dans sa direction et le vaisseau y accosta, fermement retenu, sans plus pouvoir bouger. Trois jours, quatre jours, cinq et six, il s'appuya, immobile, contre le flanc de la montagne. Et le septième jour Ziusoudra lâcha une colombe ; mais la colombe, ne trouvant nulle part où se poser, s'en revint. Il lâcha l'hirondelle ; mais l'hirondelle, ne trouvant nulle part où se poser, de même s'en revint. Ensuite Ziusoudra libéra le corbeau. Et le corbeau prit son essor, il vit que les eaux commençaient à se retirer : il accomplit un large cercle dans le ciel, trouva de la nourriture, croassa, disparut au regard et ne s'en revint pas. Alors Ziusoudra ouvrit aux quatre vents l'arche sous le soleil.

Il sortit lui-même sur la montagne et fit une libation ; il disposa sept vases sacrés, sept autres encore, et brûla des roseaux, du bois de cèdre et de la myrte en hommage aux dieux qui l'avaient épargné. Les dieux respirèrent la senteur de l'offrande et vinrent s'en délecter, parmi lesquels Inanna, ornée de tous les bijoux du paradis. Elle s'écria : « Approchez-vous, grands dieux, et que tous m'accompagnent ! Mais que s'abstienne Enlil car il a livré mon peuple au Déluge ! »

Nonobstant, Enlil s'avança. Il abaissa les yeux puis demanda, furieux, comment il se faisait que des âmes humaines eussent échappé à la destruction. « Interroge donc Enki », lui répliqua le guerrier Ninurta, le dieu des puits et des canaux. Et Enki fièrement l'aborda et lui dit : « C'était agir en insensé que de provoquer ce déluge. Dans les transports de ta colère, tu as anéanti l'innocent avec le pécheur, et c'était excessif. Excessif et démesuré. Que n'as-tu envoyé le loup punir les malfaisants, le lion peut-être, ou même la famine encore, ou la

peste ! N'aurait-ce point suffi ? mais le terrible Déluge ! Enlil, voici que l'humanité s'est éteinte et que le monde est noyé. Il ne reste que ce navire et ses occupants. Et ceci seulement par la vertu d'un rêve où Ziusoudra, le monarque éclairé, prit connaissance du dessein des dieux et décida de sauver sa maison. Va donc à sa rencontre, Enlil. Parle-lui. Pardonne-lui. Montre-lui que tu n'es pas dénué d'amour. »

Et le cœur d'Enlil s'émut de compassion. Il avait contemplé les ravages du cataclysme et le regret lui vint. Il se rendit à bord de l'arche, prit le roi d'une main, son épouse de l'autre et les attira près de lui. Il toucha leurs deux fronts et les bénit. Puis le dieu énonça ce qui suit : « Mortels vous étiez, mortels vous n'êtes plus. De ce jour à jamais comme des dieux vous voici, et vous demeurerez loin des hommes, à l'embouchure des fleuves, au séjour idyllique de Dilmoun. »

Ainsi Ziusoudra et son épouse furent-ils récompensés. Au pays de Dilmoun depuis ce temps ils vivent pour l'éternité, inaccessibles à la mort, eux dont la constance et la foi permirent au monde de renaître, à l'époque où Enlil déchaîna le Déluge pour anéantir l'humanité.

Voilà comme chantait le harpiste Our-kununna lorsque j'étais enfant, dans le palais de mon père Lugalbanda.

J'ai repris ma longue pérégrination ; mais toute détresse et démence qu'elle fût, elle avait désormais un but. Je ne pourrais dire combien de mois j'ai marché de la sorte, à travers quelles steppes, quelles vallées, quelles plaines. Je cheminais parfois péniblement face à l'astre solaire, œil immense et furieux de blanche incandescence qui m'étourdissait ; parfois le soleil se tenait dans mon dos, pâle et bas sur l'horizon ; parfois encore sur ma gauche. Mais j'ignorais quelles directions j'empruntais. J'ai croisé des rivières et je les ai franchies à la nage : je doute qu'il se fût jamais agi de l'un ou l'autre des deux fleuves du Pays. J'ai traversé des marécages et des territoires de sables humides comme une fange sous mes pas. J'ai franchi des dunes et de vastes étendues arides. Je me suis frayé passage dans des halliers de joncs épineux qui me tailladaient la chair comme des ennemis vindicatifs. Je me nourrissais de lièvre, de castor, de sanglier et de gazelle, à défaut de quoi je me contentais de lion, de chacal et de loup ; si la terre n'était pas giboyeuse, je mangeais des racines, des noix et des baies sauvages. Et quand il n'y avait rien à manger, je m'en passais sans peine. Une force divine m'habitait. De nature divine était aussi ma quête.

Un jour je suis arrivé devant une montagne que j'ai reconnue pour celle que l'on nomme Mashou ; chaque jour elle monte la garde sur le lever du soleil et son coucher. Je savais qu'il s'agissait du Mashou à cause de ses deux sommets jumeaux qui touchent à la voûte céleste et de sa poitrine, à la base, qui descend jusqu'aux portes du monde d'Enbas. Il n'existe pas d'autre montagne semblable sur terre. On dit que des hommes-scorpions en gardent l'accès, créatures mi-humaines, mi-monstrueuses, munies d'une queue arquée en de nombreux segments qui s'achève par un aiguillon mortel. Si redoutables prétend-on les hommes-scorpions que l'éclat seul de leur regard suffirait à foudroyer les intrus ; une splendeur émane d'eux, qui rayonne comme la flamme sur la paroi rocheuse, et leurs prunelles vous terrassent dans l'instant. Je n'ai pas vu d'homme-scorpion lors de mon ascension du Mashou. J'ai fait la rencontre, plus exactement, de tristes créatures pitoyables, monstrueuses sans doute, mais loin de provoquer la terreur ; d'aucuns

peut-être, les entendant évoquer de seconde ou de troisième main, les ont transfigurées en monstres de cauchemar. Je soupçonne que les récits de voyageurs subissent assez fréquemment ce genre d'avatar.

Je mentirais cependant si je niais avoir ressenti le frisson de la crainte en rencontrant la première de ces créatures. J'avais gravi le Mashou jusqu'à la terrasse médiane entre les deux pics ; elle devait m'observer depuis déjà quelque temps, du haut d'un surplomb, les bras tranquillement croisés.

Par Enlil, quelle étrange apparence ! Elle tenait sans doute davantage de l'homme que d'autre chose, mais elle avait la peau sombre, rêche, racornie, autant que je pouvais m'en rendre compte, pareille à la cuirasse des bêtes marines qui courent sur les rivages, ou encore, c'est vrai, pareille à la carapace du scorpion. Je me suis aussitôt figé sur place, gardant en mémoire ce que j'avais entendu dire des portiers de la montagne et du pouvoir léthal de leur regard. Je me suis vivement protégé le visage du bras et j'ai baissé les yeux. Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine.

Alors, dans un langage voisin de celui des peuples du désert, l'homme-scorpion m'a dit : « Étranger, tu n'as rien à craindre de moi. Nous recevons si peu de visiteurs ; ce serait pitié de les occire. »

Ces paroles m'ont rassuré. J'ai retrouvé mon calme, rabaissé mon bras, contemplé sans plus d'effroi la créature ; et lui ai demandé : « Suis-je bien sur la montagne du nom de Mashou ?

— En effet.

— Me voici donc en vérité bien loin de chez moi.

— Et quel est ce chez toi ? Pourquoi l'as-tu quitté ?

— Je viens de la cité d'Ourouk, lui ai-je répondu. Gilgamesh est mon nom. Et j'ai quitté ma ville en quête d'une chose qui ne s'y trouve pas.

— Gilgamesh ? N'est-ce point ainsi qu'on appelle le roi, en Ourouk ?

— Comment sais-tu cela, dans tes lointaines montagnes ?

— Ah ! mon ami, qui ne connaît le roi Gilgamesh ? Pour deux tiers il est dieu, un tiers homme seulement : existe-t-il sur terre plus heureux que lui ?

— J'incline à croire que oui », ai-je fait.

J'ai lentement escaladé le sentier rocailleux, jusqu'à me retrouver à la hauteur de l'homme-scorpion. Je lui ai déclaré : « Sache que je suis le roi Gilgamesh, que je l'étais, du moins, car j'ai laissé ma royauté bien loin derrière moi. » Face à face, nous nous sommes examinés, l'un et l'autre tout aussi déconcertés, j'imagine. Je n'éprouvais plus aucune crainte bien que son épiderme singulier éveillât encore en moi quelques frissons. L'homme-scorpion était-il démon pour une part ou ne s'agissait-il que d'une pitoyable

malformation de naissance ? Ses yeux, quoi qu'il en fût, dans son visage monstrueux brillaient d'un regard triste et doux, un regard étranger à tous les démons de ma connaissance.

Au bout d'un moment, la créature a fait demi-tour, m'invitant à la suivre, et, contournant la corniche, elle s'est dirigée en clopinant vers une petite hutte de pierres plates et de branchages torsadés. Une entité semblable l'y attendait, une femme, plus laide encore si possible, le cuir épais et jaunâtre, dentelé de crêtes et de sillons comme une armure pesante. L'homme-scorpion était-il parvenu à se trouver une compagne pour partager sa détresse ? Ou bien s'agissait-il de sa sœur, victime de la même difformité congénitale ? Jamais je ne l'ai su. Sœur et compagne à la fois ? Les dieux nous préservent que ce couple engendre une race féconde sur la terre ! Toute repoussante qu'elle fût, elle s'est montrée accueillante et s'est empressée de préparer une infusion d'aiguilles d'arbres et d'arachides pour me l'offrir. L'heure était tardive, l'atmosphère ténue, et la fraîcheur gagnait. Les étoiles déjà pointaient sur la grisaille de cette soirée naissante.

L'homme a déclaré : « Ce voyageur est Gilgamesh, roi d'Ourouk, dont le corps est fait de la chair des dieux.

— Ah ! bon », a-t-elle fait sans plus de surprise que s'il avait annoncé : « Voici le chevrier Kish-udul », ou bien encore : « Ourshuhadak, le pêcheur. » Elle a versé l'infusion dans un gobelet d'argile noire crue qu'elle m'a tendu. « Dieu ou non, il appréciera quelque chose de chaud à boire.

— Je ne suis pas un dieu, lui ai-je dit. Le sang d'un dieu coule en mes veines, mais je ne suis qu'un mortel.

— Ah ! bon. »

Son compagnon d'ajouter : « Il est venu chercher quelque chose, mais il ne m'a pas dit ce que c'était. »

La femme a haussé les épaules. « Quoi que ce soit, ce n'est pas ici qu'il le trouvera. » Et, s'adressant à moi : « Il n'y a rien ici, rien du tout. Ces lieux sinistres sont déserts.

— Ce que je cherche se trouve au-delà. »

Elle a de nouveau haussé les épaules et s'est mise à siroter sa décoction en silence. Elle avait l'air de ne pas se soucier des raisons de ma présence ni de ma quête. Fallait-il d'ailleurs qu'elle s'en soucie ? Au nom de quoi Gilgamesh et ses malheurs la concerneraient-ils ? Murée dans cette affreuse carcasse, elle vivait en un séjour désolé ; comment pourrait-elle s'émouvoir du passage éphémère d'un monarque errant et chagrin, par une froide et grise après-midi, en quête de mystères et de fantasmagories ? Je me suis appliqué à mieux la regarder. Son visage n'était que sillons et crevasses repoussants. Mais les yeux incrustés dans la coquille hideuse ne manquaient ni de douceur ni de tendre bienveillance : les yeux d'une femme. On aurait

dit qu'un monstre insolite l'avait assaillie, engloutie tout entière, et qu'elle se trouvait réduite à voir le monde au travers de sa carapace.

Son compagnon, pourtant, faisait preuve de plus de curiosité : « Quel est l'objet de ta quête, Gilgamesh ? m'a-t-il demandé.

— En Ourouk, lui ai-je répondu, nous est venu un jour un étranger – son nom était Enkidou ; une amitié nous a unis lui et moi, d'un lien plus fort que tous les liens, plus puissant même que le lien qui enchaîne les amants. Mon ami. Nous avons ensemble traversé bien des épreuves et nous nous sommes tendrement aimés.

— Et cet homme a cessé de vivre.

— Tu sais aussi cela ? me suis-je écrié de stupeur.

— Je ne sais rien du tout. Mais je vois l'affliction comme un nuage noir autour de toi.

— Je l'ai pleuré nuit et jour. Je ne voulais pas même qu'on l'enterre, jusqu'à ce que la chose m'apparût inéluctable. Me figurais-je que mes larmes intarissables le ramèneraient à la vie ? peut-être. Mais il ne s'est pas relevé. Depuis sa mort, mon existence n'est plus que néant. Depuis sa mort, je n'ai fait que vagabonder par les déserts comme un chasseur. Non pas : comme un dément. Devant mes yeux je ne vois plus que la mort qui m'attend, et cette image draine la vie de ma vie. Mon adversaire, c'est la mort. » Et, dans le blanc des yeux de l'homme-scorpion : « Je suis décidé à la vaincre, ai-je crié.

— La mort est notre destin, a fait la femme d'une voix sourde. Elle ne vient jamais trop tôt.

— Parle pour toi ! ai-je répliqué brutalement.

— Elle vient, qu'on la désire ou non. Et je dis : mieux vaut l'accepter que d'entreprendre un vain combat, un combat que nul ne peut remporter. »

J'ai secoué la tête. « C'est faux. À quand remonte le Déluge ? Ziusoudra vit toujours !

— Par la grâce exceptionnelle des dieux, m'a-t-elle rétorqué. Il est le seul et cela ne se reproduira plus. »

Ses paroles, comme un jet d'eau froide sur mon visage. « Es-tu certaine ? Comment le saurais-tu ? »

L'homme-scorpion a tendu la main vers moi. J'ai senti sur ma peau la rugosité de l'écorce. « Tout doux, tout doux, mon ami. Tu t'énerves et tu risques la fièvre. Si les dieux autrefois ont choisi d'épargner Ziusoudra, cela te concerne-t-il ?

— De très près, lui ai-je affirmé. Sommes-nous loin du pays de Dilmoun ?

— Très, très loin, je pense. Il te faudrait franchir la crête de la montagne, puis entreprendre une périlleuse descente vers la mer. Ensuite...

— Peux-tu me montrer le chemin ?

— Je puis te dire ce que je sais. Mais ce que je sais aussi, c'est que personne n'a jamais rallié Dilmoun partant d'ici, et que personne n'y parviendra jamais. L'autre versant de la montagne est une terre de ténèbres et d'extrême désolation. Tu y périrais de chaleur et de soif. Tu tomberais dans un ravin. Les bêtes sauvages te dévoreraient. Ou bien tu te perdrais dans l'obscurité et tu mourrais d'inanition.

— Contente-toi de m'indiquer le chemin et j'atteindrai Dilmoun.

— Que feras-tu alors, Gilgamesh ? » L'homme-scorpion avait parlé posément.

« Je m'en irai trouver Ziusoudra. J'ai des questions à lui poser, à propos de la mort, à propos de la vie. Il a vécu des siècles, des millénaires peut-être : de toutes choses il doit savoir le secret. Il m'apprendra comment vaincre la mort. »

Tous deux m'ont enveloppé d'un regard de pitié, comme si c'était moi l'aberration de la nature. Mais ils n'ont pas répliqué. La femme m'a versé une autre ration d'infusion. L'homme s'est levé pour me ramener en boitillant de derrière sa hutte une espèce de pain fait de graines sauvages germées dans la montagne. Au goût, on aurait dit du sable cuit, mais j'ai mangé tout le morceau.

Au bout d'un long silence, il a déclaré : « Pour autant que je sache – et je vis ici depuis bien longtemps –, aucun homme né d'une femme n'a jamais traversé les terres désolées qui s'étendent devant tes pas. Cependant, je te serai agréable, Gilgamesh. Je te mènerai jusqu'à la crête demain matin et je te montrerai ton chemin ; ensuite... puissent les dieux guider tes pas et te conduire indemne vers le rivage. »

Il avait pris le ton de celui qui s'adresse à l'enfant déraisonnable et obstiné qui n'en fait qu'à sa tête. Un mélange de tristesse et de courroux teinté de résignation. Il estimait évidemment que j'allais au-devant du malheur. N'était-ce point d'ailleurs une opinion sensée ? Il savait, lui, ce qui m'attendait de l'autre côté du col de la montagne. Peu m'importait cependant. Je ne redoutais pas le malheur, car le malheur me possédait déjà et je n'avais d'autre but que d'avancer jusqu'à gagner la terre au-delà du malheur. Il me fallait atteindre Dilmoun, m'entretenir avec le vénérable Ziusoudra, le voyage fût-il un calvaire de douleur, de dangers, dans la chaleur ou dans le froid, les soupirs ou les larmes. J'ai dormi cette nuit-là par terre dans la hutte des créatures-scorpions, au bruit rauque et rugueux de leur souffle grinçant. À l'aube ils m'ont nourri, infusion et galettes de sable encore, et lorsque le soleil a surgi entre les deux sommets du Mashou, l'homme a donné le signal du départ. « Viens. Je vais te montrer le chemin. »

Ensemble nous avons grimpé jusqu'au défilé de la crête. Sous moi, une cuvette d'éboulis, parsemée de roches déchiquetées, couleur de

brique cuite, s'étendait aussi loin que portait le regard. À droite comme à gauche, la nature sauvage : des chicots d'arbustes tourmentés sur les hauteurs, une forêt noire et dense bien au-delà, au pied de la montagne. On aurait dit un monde d'où la présence des dieux se serait effacée.

« Il y a des bêtes sauvages ? ai-je demandé.

— Des reptiles. Des bouquetins à longues cornes. Quelques lions, pas beaucoup.

— Des démons ?

— Je n'en serais pas étonné.

— J'ai déjà rencontré leurs semblables. Peut-être éviteront-ils de me chercher querelle ; ils savent que j'en garde autant à leur service.

— Peut-être, a fait l'homme-scorpion.

— Et des ruisseaux ? Des sources ?

— Très peu avant que tu atteignes la forêt profonde, là-bas. On doit bien y trouver de l'eau puisque les arbres y poussent si dru.

— Tu n'y es jamais descendu ?

— Jamais. Personne n'a suivi cette route.

— Ça ne sera plus vrai désormais. »

J'ai pris congé de lui et l'ai chaleureusement remercié de son obligeance. Il a incliné la tête mais n'a pas offert de m'étreindre. Bien après que j'eus entrepris la descente, il se tenait toujours en haut du défilé ; lorsque je me suis retourné, levant les yeux – ce devait être des heures plus tard –, on voyait sa silhouette bizarre et difforme se découper contre le champ du ciel. Il ne cessait de m'observer. Deux fois encore je l'ai aperçu, au fil de mon parcours sinueux, puis la crête a disparu de mon horizon.

Ce fut un voyage de peu d'agrément, semé d'embûches. Je n'en garde pas un souvenir attendri. J'ai mis des jours et des jours à descendre le versant méridional de la montagne sous une chaleur torride ; le soleil, dans sa course ascendante, me frappait comme un gong brutalement sonore. Je craignais que sa violence ne m'aveugle et m'assourdisse à la fois. Les nuits apportaient l'âpre froidure des vents hurleurs, mordants comme lame. Les rochers aux arêtes coupantes étaient branlants ; si je faisais un faux pas, ils glissaient en me projetant aux narines des nuages de poussière rouge et sèche. Par deux fois je me suis blessé les jambes dans l'escalade ; cent fois je me suis coupé dans une chute. La soif me torturait en permanence. Tout au long du dévers, des essaims acharnés d'insectes agressifs me tournaient autour du visage, cherchant mes yeux. Pour toute nourriture je ne trouvais que les lézards endormis au soleil ainsi que les insectes sauteurs à longues pattes qui abondaient en ces lieux. En guise d'eau je mâchais les brindilles des plantes chétives dont la sève me brûlait la bouche. Du moins, je n'ai pas croisé de démons. Des lions parfois, tout aussi poussiéreux et lamentables que moi-même, et qui se sont tenus à l'écart. Souvent je doutais de survivre jusqu'au bas de la pente et quelquefois la certitude de l'échec me gagnait.

L'impossible cependant, je l'ai constaté, à l'épreuve se révèle souvent très difficile sans plus, parfois même malaisé seulement. Tel fut le cas. Je n'irai pas jusqu'à dire que descendre cette montagne était aisé : aucun autre homme peut-être n'y serait parvenu, à l'exception d'Enkidou. Mais tout à fait possible, oui. Disons que je n'aimerais pas devoir le recommencer.

Le plus dur du trajet était derrière moi. Une fois au pied du Mashou, je me suis avancé sur un haut plateau aride où ne poussait qu'une végétation rabougrie d'épineux ; non, certes, une terre charmante mais, à tout prendre, la traverser n'exigeait pas de surhumains efforts. Je m'y suis attelé pendant bien des jours, marchant à la mode pesante et opiniâtre d'une mule ou d'un bœuf sous le joug.

À mesure que je progressais, l'environnement s'est mis à se

transformer. La lumière s'est faite moins crue ; le sol, jusqu'ici rouge et stérile, s'est assombri, plus fertile d'apparence. Un vent tiède et léger, porteur d'humidité, s'est levé du midi. J'ai parcouru un vallon d'une telle étroitesse que j'en touchais presque les deux flancs des épaules, avant de déboucher dans une contrée brumeuse où l'air était doux, la lumière atténuée, tandis qu'une rosée délicate et scintillante tombait des hauteurs proches en lisière.

Quel merveilleux bien-être de sentir la brume de rosée s'enrouler autour de moi, lécher ma peau desséchée couverte de poussière ! Pays digne des jardins de l'Éden ! Partout des fleurs écloses et leur parfum enchanteur ; l'herbe vert tendre, douillette à mes mollets ; l'air miroitant comme l'argent. Le paysage se déployait à mon regard comme un grand éventail luxuriant, vaste et plat, ourlé de vertes collines, avec dans le lointain le scintillement de la mer. J'ignorais le temps qu'il me faudrait pour atteindre cet océan, mais je savais que j'y parviendrais et que, sur son rivage ultime, je trouverais Dilmoun, domaine béni des dieux.

Encore meurtri, courbatu depuis ma longue descente de la montagne, en tout et pour tout vêtu d'une dépouille de lion en lambeaux, je me suis enfoncé, émerveillé, sur cette terre de beauté. Dans les fruits que portaient à profusion les arbres je voyais des cornalines, et dans le feuillage des lazulites parsemées de baies suaves et charnues. Partout à mes regards je croyais reconnaître des bijoux vivants : l'agate et le corail, la topaze et l'onyx.

À mesure que j'avancais dans le cadre de cette splendeur, je sentais mes plaies commencer de guérir. J'avais le corps couvert de piqûres purulentes d'insectes et de blessures contractées sur la rocaille instable et glissante, ma chevelure et ma barbe n'étaient qu'immondes entrelacs dissimulant de multiples entailles, ma langue était gonflée de soif, mais je me rétablissais déjà. Dans l'eau fraîche et bleue d'un étang je me suis désaltéré, puis je me suis lavé longuement. Reposé, j'écoutais bourdonner les abeilles : elles s'abstenaient de me piquer et leur fredonnement m'était un chant d'amour. De blancs oiseaux, sur leurs pattes comme des échasses, s'arrêtaient un instant de vaquer à leurs occupations pour me jeter un regard où je discernais le sourire.

Je respirais la paix. Il y avait fort longtemps que je n'avais connu de paix d'aucune sorte, et jamais sans doute de paix comme celle-là. Il régnait en ces lieux une allègre quiétude qui m'incitait au repos. Allongé sur la berge de l'étang bleu, je ne ressentais pas l'urgence de me remettre en route ni de retourner en ma cité d'Ourouk : je me serais estimé satisfait de demeurer en ce séjour. Je me demande aujourd'hui s'il m'était arrivé jusque-là de m'estimer content de rester quelque part ; mais à cette heure je ne me posais pas de questions, n'éprouvant nul besoin de réponses. L'homme en paix authentique ne

s'interroge pas. Mais la béatitude ne m'est point naturelle car, tandis que je me prélassais ainsi, j'évoquais Enkidou, lequel ignorait jusqu'à l'existence de ce paradis, impatient de lui dire : « Regarde, mon frère ! Les arbres sont chargés de pierres précieuses en guise de fruits, l'air dispense une douceur pareille au vin nouveau. As-tu jamais connu site plus enchanteur ? Dans tes périples en forêt, as-tu jamais connu site plus enchanteur ? »

Je pouvais toujours parler, il ne m'entendrait pas. Une tristesse aiguë s'est alors frayé passage au milieu de ma joie sereine. J'aurais pleuré si je n'avais été déjà au-delà des larmes ; et pour cette raison même j'échouais à me vider de ma tristesse.

Le désespoir resserrait son étreinte. Impossible de retrouver cette paix suspendue. Beau paysage, certes, mais la solitude jamais ne m'accordait de répit ; non plus que le battement de mon cœur dont chaque pulsation me rapprochait de la fin. Une fois de plus mon âme se voilait d'amertume et d'angoisse et retombait dans ce qui maintenant paraissait son état naturel.

Alors, dans ma détresse j'ai levé les yeux vers le soleil et j'ai vu le dieu resplendissant, Utu, qui posait le regard sur moi. En une demi-prière j'ai sollicité qu'il me fût au moins accordé quelque consolation. Il m'a semblé l'entendre répondre : « Crois-tu que cet espoir te soit permis ? Long périple que le tien, Gilgamesh ! Et pour quelle victoire ? Jamais tu ne trouveras la vie que tu recherches.

— Je compte y parvenir, divin prince.

— Ah ! Gilgamesh, Gilgamesh, pauvre fou ! »

J'ai tenté de sonder le dieu dans son cœur, mais je n'ai pu. Alors j'ai tourné les yeux vers le dieu qui brillait sur la panse de l'étang et lui ai dit ces mots : « Écoute-moi, Utu ! Ai-je donc parcouru sans relâche tous les chemins de la désolation pour du vent ? Faut-il que je m'étende aujourd'hui dans le sein de la terre et m'endorme pour tous les temps à venir ? Qu'il n'en soit pas ainsi ! Épargne-moi les ténèbres, Utu ! Ô laisse mes yeux continuer de voir l'astre solaire jusqu'à ce que j'en sois rassasié ! »

Je crois qu'il entendit ma prière mais ne puis vous dire ce qu'il m'a répondu, car de réponse je n'ai pas perçue. Peu de temps après, un nuage a passé devant la face du soleil et je n'ai plus senti la présence du dieu. Alors je me suis levé, me suis drapé dans ma loque de peau de lion et je me suis préparé à reprendre ma route. Par toute la splendeur de ces lieux je ne pouvais reconquérir la joie que j'y avais connue un instant. Le désespoir pourtant s'était aussi dissipé. Aucune émotion n'entachait plus le calme qui m'habitait. Ce n'est point la paix que cet état, mais il est préférable au désespoir.

Et je suis reparti, privé de tout sentiment, de toute pensée. Et quelques jours plus tard le fond de l'air s'est épicé d'une odeur étrange

et pénétrante, comme le goût du métal sur la langue. La saveur du sel, la saveur de la mer. Ainsi mon long pèlerinage touchait-il à sa fin. De cette saveur j'apprenais que la côte n'était plus très loin, au large de laquelle émerge l'île de Dilmoun, l'île où séjourne l'immortel Ziusoudra. De cela je ne doutais point.

C'est avec l'allure d'un homme sauvage, un second Enkidou, que je suis arrivé dans la cité côtière qui fait face à Dilmoun. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une cité ; à peine le dixième de l'étendue d'Ourouk et loin d'égaler même Nippour ou Shuruppak, ce n'était qu'un bourg maritime, un village plutôt, peuplé de pêcheurs et d'artisans qui remmaillaient leurs filets. Mais à moi qui n'avais de si longtemps connu que des terres inhabitées, cela faisait l'effet d'une ville.

Bien piètre ville en vérité. Les rues n'étaient point pavées, les jardins ne proposaient qu'une végétation éparse et malade et l'air marin rongait la brique des murs. J'ai repéré ce qui pouvait passer pour un temple à cause de la terrasse qui surélevait l'édifice par ailleurs malingre et délabré. Je serais bien incapable de vous dire le nom du dieu auquel il était consacré, non pas un de nos dieux, selon toute vraisemblance. Les autochtones, de fluette constitution, foncés de peau, se promenaient à peu près nus, vêtus d'un simple pagne de tissu blanc autour des reins. Une tenue adéquate au demeurant, car il faisait aussi chaud qu'au plus fort de l'été dans notre Pays, sans que ce fût encore l'été. Une cité de pacotille mais, je le répète, une cité à mes yeux. J'ai cheminé par les rues, en quête d'un toit et de quelqu'un pour m'indiquer un passeur susceptible de me conduire à Dilmoun.

N'importe quel étranger aurait certainement fait sensation dans ce village endormi. Rares sont en effet, je l'imagine aisément, les voyageurs qui le recherchent pour sa magnificence, et rares sans doute les visiteurs d'aucune sorte. Il était inévitable que l'apparition d'un homme à la stature de géant, d'aspect farouche et décharné, attifé de la peau d'un lion, appuyé sur un grand bâton pointu, engendre quelque effervescence au long des rues indigentes. Des gamins m'ont d'abord aperçu – qui se sont enfuis de frayeur –, puis quelques autres plus âgés, et peu à peu les indigènes sont venus m'observer de plus près. Je les entendais chuchoter dans leur dialecte voisin de la langue des tribus du désert, que l'on parle beaucoup aux marches du Pays. Leur idiome s'éloignait passablement du parler auquel nous avions accoutumés les gens du désert venus s'établir dans nos cités, mais il

m'était assez intelligible. Certains des villageois me tenaient pour un démon, d'autres pour un pirate naufragé, les derniers pour un brigand. Je leur ai demandé : « Où pourrais-je trouver une table ainsi qu'un lit pour la nuit ? » Eux de s'esclaffer en m'entendant. Nervosité ? ou peut-être mon accent leur paraissait-il à ce point barbare. Une femme cependant m'a désigné une rue comme un bournier tortueux, qui menait à un petit bâtiment blanc de murs, plus coquet et bien moins délabré qu'aucun autre du voisinage. Un arôme de bière s'en dégageait, que la brise conduisait à mes narines : taverne de marins.

Je me suis dirigé droit dessus. À mon approche, une femme s'est avancée pour me guetter de son regard direct et pénétrant. Grande, forte et gironde, elle avait les épaules aussi larges que celles d'un homme. Elle m'a dévisagé comme si le loup s'avançait à sa rencontre, puis elle m'a claqué violemment la porte au nez. Et le loquet s'est refermé sèchement.

« Attends un peu ! Qu'est-ce que ça signifie ? ai-je crié. Je ne cherche qu'un toit pour la nuit !

— Va le chercher ailleurs, m'a-t-elle répliqué à travers la porte.

— Est-ce ainsi qu'on pratique l'hospitalité chez vous ? Qu'as-tu donc vu qui te rend si craintive ? Allons, femme, je ne te ferai point de mal ! »

Un instant de silence, puis : « C'est ton visage qui m'effraie. Le visage d'un assassin, m'est avis.

— Un assassin ? non pas, femme, non pas ! Un pèlerin fatigué, c'est tout. Ouvre-moi ! Ouvre ! » Et, la colère germant sur ma lassitude, j'ai levé mon bourdon. « Ouvre-moi ou je défonce la porte ! Je brise l'entrée ! » J'ai martelé la porte une fois, deux fois : j'ai entendu craquer le bois. Fracasser le battant ne m'aurait pas coûté de gros efforts. Une troisième fois : j'ai entendu glisser le loquet.

La porte s'est ouverte et la femme s'est plantée devant moi, le moins du monde terrifiée. Le visage ferme, elle croisait les bras sur la poitrine et son regard me renvoyait autant d'irritation que j'en avais témoigné. D'un ton sévère elle m'a fait : « Sais-tu bien ce que me coûterait une porte neuve ? De quel droit te permets-tu de tambouriner ainsi ?

— Je cherche où loger ; les gens m'ont indiqué cette maison comme taverne.

— C'est bien une taverne. Mais je ne suis pas tenue d'y accueillir tous les malandrins de passage.

— Tu me fais injustice, femme. Je ne suis pas un malandrin.

— N'en as-tu point tout l'air ? »

Nouvelle injustice, je le lui ai fait savoir : bien long le chemin que j'avais parcouru, et le voyage avait laissé sur moi son empreinte ; mais malandrin, certes non. De la bourse à ma ceinture j'ai tiré quelques

pièces d'argent que je lui ai montrées. « Si tu refuses de me laisser dormir ici cette nuit, au moins voudras-tu me vendre une chope de bière ?

— Entre, va », a-t-elle fait de mauvaise grâce.

Je suis entré, elle a fermé la porte derrière moi.

Il faisait frais chez elle, et sombre ; c'était agréable. Je lui ai tendu une pièce d'argent, mais elle a écarté ma main et m'a dit en tirant de la bière : « On verra ça plus tard. Je ne suis pas si cupide que tu parais le croire. Qui es-tu, voyageur ? D'où viens-tu ? »

J'avais d'abord pensé me présenter sous un nom fantaisiste, mais soudain ce subterfuge m'a semblé vain. « Je suis Gilgamesh. » Je m'attendais à ce qu'elle me rie au nez comme si j'avais annoncé : « Je suis Enlil », ou bien : « Je suis An, le Père des Cieux. » Mais elle n'a pas bronché, elle s'est contentée de me scruter longuement, les sourcils froncés. Il se dégageait de sa présence une assurance, une chaleur bienfaisantes.

J'ai ajouté, au bout d'un instant : « As-tu entendu parler de moi ?

— Nul n'ignore le nom de Gilgamesh.

— Et Gilgamesh est-il un criminel ?

— Il est roi en Ourouk. Les rois ont tous les mains tachées de sang.

— J'ai tué, il est vrai, le démon de la Forêt. J'ai tué le Taureau céleste le jour où la déesse l'a libéré pour qu'il ravage ma cité. Il m'est encore arrivé de prendre des vies lorsque c'était nécessaire, mais jamais gratuitement. Pourtant tu m'as fermé ta porte comme au voleur de grand chemin. Cela, je ne le suis pas.

— Tu serais donc Gilgamesh ? C'est me demander beaucoup que de te croire, étranger !

— Pourquoi douter de ma parole ? »

Et d'une voix lente elle a dit : « Si c'est bien Gilgamesh que voici devant moi – et ta stature, la majesté de ton maintien ne démentent point tes propos –, comment se fait-il que tes joues soient flétries, ton visage si dévasté, tes traits marqués par le vent, la chaleur et le froid ? Est-ce l'allure d'un roi ? Tes vêtements tombent en lambeaux. Est-ce ainsi que s'habillent les rois ?

— J'ai longtemps parcouru les terres sauvages, lui ai-je répliqué, l'Élam, et vers le nord le pays qu'on appelle l'Ouri ; j'ai traversé les déserts et franchi la montagne du nom de Mashou, et j'ai connu bien d'autres lieux encore. Faut-il s'étonner de mes guenilles et de mon visage raviné par les éléments ? Je suis bien Gilgamesh, il n'empêche. »

Elle a secoué la tête. « Gilgamesh est roi, et les rois possèdent le monde ; ils vivent dans la joie. Toi, le malheur te ronge le ventre et le chagrin baigne ton cœur. Il n'est pas bien sorcier de s'en apercevoir.

— Je suis Gilgamesh », ai-je répété. Alors, la force et la chaleur que je sentais en elle m'ont conduit à la confiance. De pot de bière en pot de bière je lui ai parlé d'Enkidou, mon frère, mon ami que j'avais tendrement aimé, qui traquait l'âne sauvage des collines et la panthère des steppes. Je lui ai dit notre compagnonnage, nos chasses en commun, nos joutes amicales, nos fêtes partagées ; les exploits qu'ensemble nous avons accomplis. Je lui ai dit le mal qui l'avait abattu, je lui ai dit son trépas et le deuil qui m'avait affligé. « Sa mort me pèse ainsi que la plus douloureuse des pertes. Comment pourrais-je connaître la paix ? L'ami que je chérissais tant s'en est retourné à l'argile.

— Ton ami a péri et tu t'es beaucoup lamenté. Oublie-le maintenant. Aucun chagrin n'égale celui que tu as enduré.

— Tu ne me comprends pas.

— Alors explique-moi. » Elle m'a servi une autre bière.

Avant de répondre j'ai pris une longue gorgée de la boisson douce et mousseuse. « Sa mort m'a plongé dans la crainte de ma propre disparition. Et c'est depuis ce temps que je parcours le monde à l'aventure.

— Tous, nous devons mourir.

— Toujours et partout j'entends dire ces mots : l'homme-scorpion dans la montagne, Utu du haut du firmament me les ont répétés ; toi-même aujourd'hui. Faut-il vraiment que je m'étende un jour comme Enkidou pour ne plus jamais me relever dans les siècles des siècles ?

— C'est ainsi, Gilgamesh », a-t-elle conclu d'une voix sereine.

Une fureur brûlante me gagnait. Combien de fois n'avais-je pas entendu cette réponse : *C'est ainsi, c'est ainsi*, qui résonnait à mes oreilles comme le bêlement du mouton ? N'y avait-il que moi pour contester l'autorité souveraine de la mort ?

« Non ! me suis-je écrié. Je ne l'accepte pas ! Je continuerai mon chemin, j'irai de par la terre entière s'il le faut, jusqu'à ce que je sache comment échapper aux griffes de la mort ! »

L'aubergiste s'est approchée, elle a posé un long regard sur moi. Sa main s'est doucement abaissée sur mon bras. Une fois encore j'ai ressenti la force émaner d'elle, et la tendresse au cœur de cette force. Une aura de bonté entourait cette femme, elle possédait l'énergie tranquille d'une mère. Benoîtement elle m'a dit : « Gilgamesh, Gilgamesh, où cours-tu ? La vie éternelle que tu cherches, jamais tu ne la trouveras. Finiras-tu par l'admettre ? C'est lorsqu'ils ont créé l'humanité que les dieux ont aussi créé la mort. La mort qu'ils nous ont destinée, tandis qu'ils se gardaient pour eux la vie.

— Non. Non. » Ma voix n'était plus qu'un murmure.

« C'est ainsi. Oublie ta quête et profite de la vie qui t'est donnée. Que ton ventre soit repu, que la joie emplisse tes jours et tes nuits, la

danse et le chant, la fête et les plaisirs. Dépouille-toi de ces hardes, ne t'habille plus que de propre et de frais. Chéris l'enfant qui te tient par la main, chéris l'épouse qui se réjouit de ton étreinte. C'est ainsi, Gilgamesh, c'est également ainsi. Et c'est la seule façon de vivre : dans la joie, tant que dure la vie. Cesse de broyer du noir et renonce à ta quête.

— Jamais je ne trouverai le repos.

— Ce soir au moins, pour une fois. »

Elle m'a relevé. Elle était grande et m'arrivait presque à la poitrine. « Je m'appelle Sidouri. Je vis au calme de ce bord de mer et quelquefois des étrangers de passage s'arrêtent dans ma taverne. Ce n'est pas si souvent et je les traite avec courtoisie ; ma tâche en ce monde n'est-elle pas d'assurer le confort des voyageurs ? Suis-moi, Gilgamesh. »

Alors elle m'a baigné, lavé les cheveux, la barbe, et me les a taillés ; puis elle a mijoté un plat d'orge et de viande que nous avons arrosé, non pas de bière mais d'un vin gouleyant à la robe claire et dorée. Ensuite elle m'a couché sur son lit pour me frictionner et me prodiguer ses caresses jusqu'à ce que toute lassitude se fût envolée de mon corps. Et j'ai passé la nuit dans ses bras. Personne ne m'avait étreint de la sorte depuis ma plus tendre enfance. Elle avait le souffle chaud, la poitrine généreuse et la peau satinée. En elle je me suis abandonné. Il est bon de s'abandonner ainsi parfois, mais ce n'est jamais pour très longtemps, dirait-on. Avant l'aube je me suis réveillé, plein d'impatience malgré la présence de Sidouri près de moi. Je lui ai dit qu'il me fallait partir ; et elle a répété en un tendre reproche : « Gilgamesh, Gilgamesh, où cours-tu ?

— Je compte me rendre à Dilmoun pour m'y entretenir avec Ziusoudra.

— Il ne te sera d'aucune aide.

— J'irai quand même.

— La traversée est difficile.

— Je n'en doute pas. Dis-moi comment faire.

— Et même si tu abordes à Dilmoun, es-tu si sûr de rencontrer Ziusoudra ?

— Je suis le roi Gilgamesh. Je le rencontrerai. Il me viendra en aide. »

Alors Sidouri : « Ziusoudra n'existe pas. »

Un rire sec m'a secoué. « Tu voudrais que je te croie ? Ce sont les dieux eux-mêmes qui lui ont accordé une vie éternelle au séjour de Dilmoun. De cela je suis sûr. Pourquoi cherches-tu, Sidouri, à me décourager ?

— Quel entêté tu fais ! » Elle a émis comme un ronronnement et s'est approchée tout contre moi. « Reste avec moi, Gilgamesh, vivre au

rivage de l'océan, passer des jours tranquilles et vieillir dans la sérénité. »

J'ai souri. Je lui ai caressé les joues et les globes opulents de ses seins. Mais j'ai dit : « Apprends-moi comment gagner Dilmoun. »

Un soupir, puis elle a répondu : « Soursunabou : c'est un batelier qui sert Ziusoudra et les prêtres de Ziusoudra. Chaque mois il débarque sur le continent pour s'y ravitailler. Il devrait arriver d'ici un jour ou deux. Je lui demanderai de te ramener avec lui à Dilmoun. Peut-être acceptera-t-il. »

Je l'ai remerciée. Je l'ai serrée longuement dans mes bras.

Trois jours encore j'ai résidé dans la taverne de Sidouri, près de la grève de ce tiède océan aux eaux vertes. Elle m'a nourri, baigné, elle a dormi avec moi.

Et je me surprénais parfois à trouver cette existence digne qu'on s'y arrête ; ne me serait-il pas possible de vivre ainsi, dans l'ingénuité de l'instant, sans songer au lendemain, et de goûter aux bonheurs simples du jour présent ? Car en vérité que nous réserve l'avenir si ce ne sont la mort et les ténèbres ? Pourtant je ne pouvais me leurrer sur mon compte et ne me croyais pas capable d'adopter longtemps cette existence. Sidouri non plus, d'ailleurs. À l'aube du quatrième jour, alors que je dormais au sortir d'une longue nuit d'amour, elle m'a secoué par l'épaule, me chuchotant : « Réveille-toi, Gilgamesh ! Le batelier Soursunabou est arrivé de Dilmoun. Debout ! habille-toi, viens avec moi sur le port, si tu désires qu'il te prenne à son bord ! »

Dilmoun, île sainte ! île bénie des dieux !

Tant de légendes fabuleuses courent sur Dilmoun, colportées par tous ceux dont le métier veut qu'ils propagent les légendes – prêtres, harpistes et conteurs de foires. C'est une île du Sud, province où nos deux fleuves se jettent dans la mer du Levant. On prétend que la maladie ni la mort ne s'y manifestent, que tout y brille d'une pureté sans tache, que le corbeau n'y pousse pas son cri et que le loup n'y dévore pas l'agneau. Elle fut jadis séjour des dieux : Enki s'y établit, et Ninhursag aussi ; ensemble ils donnèrent naissance à des dieux, des déesses. Utu sans se lasser y présente un visage souriant et les fleurs s'épanouissent en toutes saisons ; il y coule une eau la plus douce du monde.

Moi, j'ai connu Dilmoun. Je vous ferai savoir la vérité.

Un paradis ? si l'on veut. Un paradis terrestre tout au plus, agréable contrée mais non dénuée d'imperfections et qui partage avec le reste du monde son lot de misères. Le soleil n'y brille pas tous les jours, les vents d'orage y soufflent parfois. On y tombe malade, on y meurt. Les souris y rongent comme ailleurs les sacs d'orge, de même que les larves des insectes ; on y croise des mendiants, des culs-de-jatte et des aveugles de naissance, des malheureux de toute sorte, île charmante malgré tout ; j'ai connu pire. L'air y est chaud et humide, ce qui nous paraît assez étrange car au Pays la canicule sévit durant la saison sèche et l'air s'y déshydrate ; à Dilmoun, l'humidité demeure en permanence bien qu'il pleuve rarement. Pendant l'hiver la brise souffle du nord et rend plus supportable la chaleur. C'est une petite île mais très fertile, bien irriguée, plantée de riches palmeraies de dattiers. Avec ses maisons blanches aux toits plats, elle respire la prospérité.

C'est à sa situation dans la mer du Levant que Dilmoun doit sa bonne fortune. Elle vit du commerce, elle en vit bien. Ses bateaux cinglent vers les cités du Pays riveraines des deux fleuves, mais ils voguent aussi jusqu'aux lointaines terres de Makan et Meluhha et vers d'autres royaumes, encore plus distants, dont on sait peu de choses en Ourouk. Sur le marché de Dilmoun transitent le cuivre des mines de

Makan, l'or de Meluhha, les bois précieux de l'Orient, l'ivoire, le lapis et la cornaline d'Élam et des nations plus reculées, aussi bien que les produits manufacturés du Pays, nos textiles, nos objets de cuivre et de bronze, notre joaillerie fine. J'ai vu dans les échoppes de Dilmoun les belles pierres vertes et lisses qui proviennent de quelque pays hors le monde ; nul n'en connaît le nom mais on sait que la pierre y tient son origine, extraite des profondeurs par des démons jaunes de peau. Tous les biens de la terre et d'au-delà transitent par Dilmoun avant d'être revendus ailleurs, et tout ce qui transite par Dilmoun enrichit au passage les marchands de l'île. Si la richesse est marque distinctive du paradis, alors Dilmoun est bien le paradis et je comprends pourquoi Enlil y installa Ziusoudra en éternel apanage. Les marchands y sont replets, luisants de santé. Après au gain, ils ont élu demeure en d'élégants palais. Je crains qu'un jour ou l'autre un potentat, inconscient du rôle essentiel d'un port tel que Dilmoun dans le commerce mondial, n'opère un raid sauvage et ne fasse un massacre de nos bons marchands rondelets afin de mettre à sac leurs entrepôts bourrés à craquer. Jour terrible pour Dilmoun ! D'ici là, il y fera bon vivre et le commun des hommes y jouira de l'aisance des princes.

À dire vrai, je n'y ai pas séjourné bien longtemps, ayant découvert que Ziusoudra ne s'y trouvait pas. Son existence, certes, ne fait pas de doute, mais il ne s'agit pas précisément du Ziusoudra auquel les fables m'avaient préparé. Il ne réside pas à Dilmoun mais au large de la côte occidentale, sur une île plus petite, anonyme, distante d'une demi-lieue peut-être. Tout cela, je l'ai su par le batelier Soursunabou, première des multiples lumières que j'allais acquérir avant de quitter ces terres bénies.

Ce batelier était un maigre vieillard aux cheveux gris noués sur l'occiput. Il n'était vêtu que d'une loque de pagne brun autour des hanches et sa peau tannée avait la couleur sombre du cuir. Je l'ai trouvé sur le port du village des pêcheurs, qui chargeait un long bateau très étroit, fait de roseaux couverts d'une épaisse couche de poix. À notre approche il a salué Sidouri, aimable mais sans chaleur ; quant à moi, c'est à peine s'il a remarqué ma présence.

Mon hôtesse lui a dit : « Je t'amène un passager, Soursunabou. Voici Gilgamesh d'Ourouk, qui voudrait s'entretenir avec Ziusoudra.

— Qu'il s'entretienne donc avec Ziusoudra. Que m'importe à moi ?

— Il lui faut trouver passage pour l'île. »

Avec un haussement d'épaules, Soursunabou : « Qu'il trouve passage si c'est ce qu'il désire. Ensuite il verra bien si Ziusoudra l'admet en sa présence.

— Montre-lui ton argent », m'a chuchoté Sidouri.

Je me suis avancé d'un pas. « Je paierai grassement le prix de la

traversée. »

Le batelier m'a couvert d'un regard inexpressif. « Qu'ai-je besoin de ton métal ? »

Quelle fierté ! mais je n'y ai point vu de la morgue, de l'indifférence seulement ; une attitude que jamais je n'avais rencontrée et qui m'était énigmatique.

Cependant l'impatience me gagnait. « Tu refuses ? Sais-tu que je suis roi d'Ourouk ? »

— Prends garde, Soursunabou, est intervenue Sidouri. Il supporte mal qu'on l'éconduise. Il est d'un caractère ardent et son amour-propre ne connaît pas de bornes. »

Je me suis tourné vers elle, estomaqué. « Que dis-tu là ? »

Elle a souri, d'un sourire d'affection, non de raillerie. Puis elle a répondu : « De tous les hommes toi seul, entres en fureur à la perspective de ta mort. Qu'est-ce donc sinon de l'amour-propre, Gilgamesh ? Tu te lamentes sur ton propre trépas, tu pleures davantage sur toi-même que tu n'as jamais pleuré sur ton ami qui, lui, a trépassé. »

J'ai battu des paupières, interdit autant par la brutalité de son franc-parler que par la vérité qu'il exprimait peut-être. Je me suis efforcé d'imaginer une riposte, mais en vain.

Elle a poursuivi : « Toi-même l'as avoué. Tu versé des larmes abondantes sur ton Enkidou, mais c'est la crainte de la mort, de ta mort, qui t'a sorti de ta cité pour t'entraîner dans le désert. Ai-je tort ? Maintenant, voici que tu te précipites vers Ziusoudi dans l'espoir qu'il te révélera comment te soustraire la tombe. A-t-on jamais vu un tel amour-propre chez un homme ? » L'hôtesse a éclaté de rire et, s'adressant au batelier : « Allons, Soursunabou, fais-lui moins triste figure ! Cet homme est bien le roi d'Ourouk et il rêve d'immortalité. Mène-le à Ziusoudra, s'il te plaît. Et qu'il apprenne ce qu'il doit apprendre. »

Le batelier de cracher puis de reprendre le chargement de son embarcation.

C'en était trop de son dédain après l'éloquence mordante de Sidouri. Mes esprits se sont brusquement échauffés et ma colère a débordé. J'ai senti dans mon crâne la pulsation d'un tambour et mes mains se sont mises à trembler. Furieux, je me suis rué vers Soursunabou. Une rangée de petites colonnes de pierre polie me barrait le chemin du bateau ; je les ai dispersées sauvagement, à grands coups de pieds, pour me frayer passage. Certaines sont tombées à l'eau, d'autres se sont cassées. La voie libre, j'ai saisi le batelier par l'épaule. Il a levé sur moi des yeux où ne se reflétait aucune frayeur – je faisais pourtant deux fois sa taille et j'aurais pu le briser avec la même aisance que ces tronçons de pierre. Devant son regard

tranquille, ma rage s'est un peu calmée ; je l'ai lâché, j'ai retenu mon souffle et me suis efforcé d'étouffer la flamme ardente qui me brûlait intérieurement.

J'ai parlé de la voix la plus humble que je pouvais supposer : « Batelier, je t'en prie, conduis-moi à ton maître. Je t'en paierai le prix quel qu'il soit.

— Je te l'ai dit, je n'ai que faire de ton métal.

— Emmène-moi quand même. Pour l'amour des dieux dont je suis l'enfant.

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi redouter la mort ? »

Sous ses réparties abruptes et narquoises, j'ai senti ma colère se réveiller, mais je me suis dominé. « Faut-il que je t'implore ? Faut-il que je m'agenouille ? Est-ce tant demander que me conduire à ton île ? »

Il s'est mis à rire, d'un rire grêle. « C'est beaucoup demander maintenant, Gilgamesh, ô insensé ! Dans ta fureur tu as brisé les pierres sacrées qui garantissent une traversée sans danger, vois-tu ? Elles nous auraient protégés. Et tu les as cassées. »

J'étais confondu. Rarement je me suis senti si penaud. Mes joues se sont empourprées ; je suis tombé à genoux, au secours des colonnettes. Mais je m'en étais pris à elles avec trop de fougue : elles gisaient, éparpillées en morceaux, et j'ignorais combien j'en avais projeté dans la mer, un bon nombre pour le moins. Avec des mouvements gourds j'ai ramassé les pierres qui subsistaient.

D'un geste Soursunabou m'a fait comprendre la futilité de l'entreprise. « Nous ferons sans elles, m'a-t-il dit. Les risques s'en accroissent d'autant. Mais si tu es l'enfant des dieux, peut-être leur demanderas-tu de veiller sur notre croisière.

— Tu me prends donc avec toi !

— Et que m'importe ? » a-t-il conclu dans un dernier haussement d'épaules.

Sidouri m'a rejoint. Elle m'a pris les mains, elle a pressé contre ma poitrine ses douces mamelles et m'a dit, affable : « Je ne voulais pas te faire affront, Gilgamesh. Mais je crois que mes paroles n'étaient pas entièrement dénuées de justesse malgré leur dureté.

— C'est bien possible.

— En dépit de ce que j'ai dit, j'espère sincèrement que tu trouveras ce que tu cherches.

— Je t'en sais gré, Sidouri. De ce souhait comme de tout le reste.

— Mais si tu devais échouer, peut-être nous reviendrais-tu ? Sache, Gilgamesh, qu'il y aura toujours place pour toi auprès de moi.

— J'ai entendu pires propositions, lui ai-je répondu. Mais je ne pense pas revenir.

— Alors adieu, Gilgamesh.

— Adieu, Sidouri. »

Elle m'a embrassé, puis elle a dit une oraison, s'adressant à une déesse qui m'était inconnue. Elle a prié que je trouve la paix, que mes pérégrinations s'achèvent enfin. La seule paix que je pouvais envisager à ce moment, c'était la paix du tombeau, et j'ai fait vœu que Sidouri ne l'ait pas entendu dans ce sens ; mais j'ai considéré sa dévotion comme un acte d'amitié et l'en ai remerciée. Le batelier m'a fait signe à sa manière revêche et bourrue. Alors je suis monté à bord et me suis installé à la proue, contre des nattes de paille. Il a poussé l'embarcation du rivage, effectuant une brève course dans l'eau avant de sauter auprès de moi.

En silence nous avons mis le cap sur Dilmoun. Les dieux nous ont gardé leur faveur, même si j'avais brisé les talismans de pierre, et la traversée s'est effectuée sans péril sous un ciel lumineux. Parvenus en haute mer, nous avons un peu dansé sur l'eau – dont la couleur était passée du vert au bleu profond du large – et nous n'apercevions plus la côte, ni devant ni derrière nous. Je m'en suis senti affecté, car jamais auparavant je ne m'étais trouvé hors de vue de la terre. Je devinais sous moi la présence du grand abîme. Si je regardais au fond de l'eau, me suis-je dit, j'y verrais le puissant maître des profondeurs, le majestueux Enki, dans son antre marin. Je me suis imaginé que j'apercevais l'ombre de sa couronne cornue. Et dans la chaleur même du jour, un frisson m'a parcouru, le frisson que provoque une fréquentation trop étroite des dieux. Alors j'ai prié, m'adressant à lui dans ces termes : *Je suis Gilgamesh, fils de Lugalbanda, roi d'Ourouk, en quête de ce qu'il m'est donné de quérir : épargne-moi jusqu'à ce que j'aboutisse, ô mon sage seigneur Enki.* Ma prière s'est enfoncée dans l'abîme pour y trouver, je le suppose, un écho favorable, car au tomber du jour j'ai discerné, barrant l'horizon, le contour sombre des palmiers et les murs blancs de pierre à chaux d'une grande cité sur laquelle se reflétaient les derniers rayons du soleil, avec au premier plan la multitude des vaisseaux tirés au sec sur le rivage.

« Dilmoun », a grogné Soursunabou. C'était le premier mot qui sortait de ses lèvres depuis que nous avions appareillé.

Cinq jours j'ai attendu – ou bien étaient-ce six ? – l'autorisation de paraître devant Ziusoudra. Ah ! l'impatience... J'avais appris de Soursunabou que le patriarche ne résidait pas dans l'île de Dilmoun même mais s'était retiré sur l'un des îlots environnants, dans l'entourage d'une communauté de vénérables, hommes et femmes. Rares les pèlerins admis dans cet îlot. Ferais-je partie des élus ? Le batelier l'ignorait ; à sa façon cassante et bourrue il m'avait seulement promis de présenter ma requête. Puis il était reparti, me laissant à Dilmoun. Et je me demandais si je le reverrais un jour.

Je n'avais pas l'habitude, j'insiste, de mendier des faveurs auprès des bateliers, ni de quémander la permission de me rendre ici ou là. C'est un art, pourtant, qu'il me fallait apprendre car il n'y avait pas d'autre moyen. Je me suis persuadé que les dieux m'avaient réservé ces épreuves comme un palier nouveau dans mon initiation à la sagesse véritable.

Une hôtellerie sur le front de mer m'a procuré un logement agréable : une pièce large et bien aérée, ouverte au soleil et aux brises, donnant sur le large.

Ce n'est pas ainsi que l'on conçoit une habitation dans le pays de Sumer, où pratiquer des ouvertures dans les murs passe pour une ineptie ; il faut dire que l'hiver y est plus rigoureux. Je n'ai pas jugé prudent de faire connaître mon rang, si bien que je me suis donné pour Lugal-amarku auprès de l'aubergiste, empruntant le nom de ce petit sorcier bossu aux services duquel il m'était arrivé d'avoir recours. Pour une fois, il me servait sans le savoir.

Aucun expédient ne me permettant de dissimuler ma taille ni ma carrure, j'ai au moins tenté de déguiser mon maintien royal en creusant la poitrine et en rentrant le menton. Je n'ai cherché le regard de personne le premier et je me suis montré laconique autant que possible. Quelqu'un m'a-t-il reconnu ? je ne sais ; mais personne, en tout cas, ne m'a ouvertement salué comme le roi d'Ourouk.

La cité regorgeait de marchands et de marins de toutes origines. Certains parlaient des langues qui m'étaient familières – j'ai souvent reconnu la langue du Pays et celle des tribus du désert, qui est aussi la

langue de Dilmoun et des contrées avoisinantes, d'autres se distinguaient par leur babil étrange et incompréhensible, pareil au jargon que l'on peut entendre parler en rêve. Parvenaient-ils d'ailleurs à se comprendre entre eux ? L'un de ces langages n'était fait que de clics, d'éternuements et de reniflements, un autre s'écoulait avec le débit d'une rivière en crue, chaque mot s'unissant au suivant sans la moindre rupture ; un troisième tenait davantage du chant que de la parole, avec ses modulations prononcées.

Si leurs sabirs me paraissaient étranges, que dire des hommes eux-mêmes ? D'un navire arrivé dès le début de mon séjour a débarqué un équipage à la peau noire comme l'heure médiane d'une nuit sans lune. Ils avaient la chevelure pareille à de la laine en touffes serrées, le nez large et plat, les lèvres épaisses. Des démons, sans nul doute, ou bien des créatures d'un autre monde. Mais ils riaient et batifolaient comme tous les marins, et personne dans le port ne faisait grand tapage de leur présence. À ce moment est passé un marchand, le crâne rasé à la mode du Pays. Je l'ai interpellé, quasi certain de son origine : la cité d'Éridou. J'ai désigné de la tête les Noirs et il m'a renseigné : « Ce sont des gens du royaume de Punt. » L'air, dans cette contrée, brûle comme le feu et noircit l'épiderme de ses habitants. Incapable de me situer Punt, il a d'un geste vague indiqué l'horizon. Plus tard dans la journée, j'ai croisé d'autres hommes à peau noire et pourtant tout à fait différents, les lèvres et le nez minces, la chevelure longue et raide, si sombre qu'elle en paraissait presque bleue. Me fondant sur leur langage et leur tenue vestimentaire, j'ai présumé qu'ils venaient de Meluhha, vers le lointain orient, au-delà de l'Élam : et j'avais raison. J'espérais également rencontrer les démons jaunes qui extraient la pierre verte, mais ils n'étaient pas à Dilmoun. Après tout, peut-être n'existent-ils pas, si la pierre verte, elle, est bien réelle et des plus belles qui soient.

J'ai donc peu bavardé mais beaucoup écouté. Et j'ai capté des nouvelles du Pays qui m'ont profondément inquiété.

Un soir, je sirotais en solitaire une bière, assis dans la taverne où j'avais élu domicile. Deux hommes sont entrés qui discourent dans la langue du Pays. J'ai craint d'abord qu'ils ne fussent d'Ourouk ; mais ils portaient des robes écarlates rehaussées de jaune, caractéristiques du style en honneur dans la cité d'Our. Je me suis néanmoins voûté sur mon siège, cherchant à me faire aussi discret que possible, et je leur ai tourné le dos. À leur accent j'ai eu bien vite confirmation qu'il s'agissait effectivement de citoyens d'Our. Le plus jeune venait d'arriver à Dilmoun et l'autre lui demandait des nouvelles du Pays.

« Répète voir, disait le plus âgé. C'est donc bien vrai que Nippour est entre nos mains ?

— Parfaitement. »

Je me suis raidi à ces mots et j'ai retenu mon souffle. Nippour est ville sainte : Our n'était pas habilitée à la prendre sous tutelle.

« Et comment cela s'est-il produit ? » a demandé l'aîné des compagnons.

L'autre : « Heureuse fortune, heureux concours de circonstances. C'était à la saison où le roi Mesannepada se rend à Nippour faire ses dévotions sur le tombeau de Dour-Anki et accomplir le rite de la pioche. Mille hommes cette année l'accompagnaient ; et, durant son séjour, le gouverneur de la cité est tombé malade au point de paraître mourant. Alors le prêtre d'Enlil est venu dire à notre roi : « Notre gouverneur est à l'agonie, veux-tu nommer pour nous son remplaçant ? » Sur quoi Mesannepada dans le temple a longuement prié, d'où il n'est sorti que pour déclarer qu'Enlil l'avait visité et lui avait ordonné, à *lui*, d'assumer les fonctions de gouverneur de Nippour.

— Aussi simple que ça ?

— Aussi simple », a confirmé le jeune homme, et tous deux se sont mis à rire. « La parole d'Enlil... qui oserait se rebiffer ?

— Surtout si mille hommes en armes se trouvent là pour l'appuyer !

— Surtout, oui. »

J'ai serré très fort ma timbale de bière. Sinistres nouvelles. Je n'étais pas intervenu lorsque Mesannepada avait renversé les fils d'Agga et s'était proclamé roi d'Our et de Kish à la fois : ça ne m'avait pas semblé constituer une menace pour Ourouk, et j'avais d'autres sujets de préoccupation, ainsi que je l'ai déjà mentionné. Mais Nippour – qui vivait dans l'allégeance à Kish du temps d'Enmebaragesi puis d'Agga – avait repris son indépendance depuis la mort de ce dernier. Si Mesannepada, après s'être emparé de Kish, étendait aussi son autorité sur Nippour, nous étions en passe de nous retrouver encerclés par un empire en gestation. Je ne pouvais certainement pas l'accepter. Je me suis demandé si l'on savait cela en Ourouk. Mon peuple attendait-il que Gilgamesh revienne le conduire en guerre contre Our ? Car où s'arrêterait l'ambition de Mesannepada si Gilgamesh n'y mettait le holà ?

Et Gilgamesh, lui ? le voici, attablé dans une taverne de Dilmoun. Il attend, patelin, qu'on le convoque sur l'île de Ziusoudra afin d'y soutirer pour son profit le secret de la vie éternelle. Une conduite de roi, vraiment !

Que faire ? Je demeurais assis comme une pierre.

Mais le voyageur tout frais arrivé d'Our n'en avait pas fini. Entre-temps, le vieux Mesannepada était mort ; son fils Meskiagnunna l'avait remplacé sur le trône. Et il ne perdait pas de temps pour prouver qu'il entendait poursuivre la politique de son père. Il avait entrepris de

construire à Nippour un temple d'Enlil. Le nouveau monarque ne se contentait pas de superviser l'édification de ce temple, il fallait aussi – afin sans doute d'afficher davantage sa profonde sollicitude pour le bien-être de Nippour – qu'il donne l'ordre de restaurer promptement le grand ensemble cultuel que l'on nomme le Tummal et qui était tombé en ruine après le règne d'Agga. De mieux en mieux ! Ces rois d'Our se permettaient de traiter Nippour comme leur colonie ! Il n'en était pas question ! Bâissez vos temples à Our si vous rêvez de temples ! Occupez-vous de votre cité, mais ne touchez pas à Nippour ! J'avais du mal à me retenir de me lever, d'empoigner ces deux individus pour leur cogner la tête l'une contre l'autre, et de les renvoyer chez eux sur-le-champ annoncer à leur roi qu'il s'était fait un nouvel ennemi et que Gilgamesh d'Ourouk allait venir guerroyer contre lui.

Mais je n'ai pas bougé de mon siège. J'avais à traiter avec Ziusoudra. Longue la route qui m'avait conduit dans ces îles à cette fin ; impossible de m'en retourner maintenant, quels que fussent les devoirs qui m'appelaient en Ourouk. Telle était du moins mon opinion. Avais-je tort ? sans doute, oui. Mais j'estime à présent que je n'ai pas à le regretter. Car si j'avais choisi le retour immédiat, jamais je n'aurais acquis la sagesse essentielle qui est mienne aujourd'hui.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je n'ai pas connu beaucoup plus de repos les jours qui ont suivi. Je n'avais guère à l'esprit que l'arrogance de Meskiagnunna paradant au cœur de l'enceinte sacrée de Nippour comme s'il en était souverain. Pourtant, je suis resté à Dilmoun. Et le cinquième jour – le sixième ? – est revenu le batelier Soursunabou qui m'a convié, toujours aussi bourru : « Viens avec moi dans l'île où demeure Ziusoudra. »

C'était un îlot bas, sans relief, sablonneux et – à la différence de Dilmoun et ses hautes murailles – absolument dépourvu de défenses. Rien n'interdisait au premier venu d'y aborder et de se rendre tout droit au domicile de Ziusoudra. Aucun rempart conventionnel, du moins ; mais lorsque Soursunabou a tiré son embarcation légère sur le rivage, j'ai remarqué tout au long de la plage trois rangs de courtes colonnes de pierre, les mêmes que j'avais sans raison fracassées dans ma colère ridicule. Je m'en suis enquis auprès du batelier, et il m'a répondu qu'il s'agissait de marques emblématiques d'Enlil, offertes à Ziusoudra au temps du Déluge. Elles protégeaient l'île de tout ennemi : nul n'aurait osé violer une terre où elles avaient été érigées. Lorsque Soursunabou naviguait vers Dilmoun ou vers le continent, il ne manquait jamais de s'en munir et de les dresser auprès du bateau pour sa sauvegarde. Je ne m'en suis senti que plus honteux d'avoir désuni puis brisé ces objets comme un taureau fou de rage. Mais on m'avait pardonné, je n'en doutais pas, puisque Ziusoudra désirait ma présence en ces lieux.

J'ai aperçu ce qui devait être un temple, à peu près au milieu de l'île, une construction basse toute en longueur, aux murs blancs illuminés par l'éclat du soleil torride. À ce spectacle j'ai senti ma nuque se hérissier, car il me venait à l'esprit que dans cet édifice, à trois ou quatre cents pas seulement, se trouvait probablement notre aïeul Ziusoudra, le survivant du Déluge, lui qui, des siècles auparavant, s'était promené de concert avec Enlil et Enki. L'air était immobile : un grand silence régnait. Douze ou quatorze moindres bâtiments entouraient l'édifice principal, ainsi que quelques lopins de cultures. Rien d'autre. Soursunabou m'a guidé vers l'une des dépendances, une petite maison carrée d'une seule pièce, dépourvue de tout mobilier. C'est là qu'il m'a laissé, disant : « On viendra te chercher. »

Le temps s'écoule hors du temps, sur l'île de Ziusoudra, et je ne puis vous dire si je suis resté dans la solitude, assis, une seule journée ou trois, ou bien encore cinq.

Au début, fiévreux et même courroucé, j'ai envisagé de marcher

vers la demeure centrale et d'en faire sortir le patriarche : mais je n'ignorais pas l'absurdité de cette démarche ni le préjudice que je risquerais de porter à mes desseins. J'ai fait les cent pas dans mon logis désert d'une encoignure à l'autre. J'ai prêté l'oreille au brouhaha de mon propre cerveau, cet incessant et confus bavardage intérieur. J'ai scruté la mer, ébloui par le sillage flamboyant du soleil qui embrasait son ventre. Je pensais au roi d'Our, Meskiagnunna, et à ses entreprises. Je pensais à Inanna qui, à n'en pas douter, complotait en Ourouk contre moi. Je pensais à mon fils Our-lugal, encore nourrisson, et me suis demandé s'il deviendrait jamais roi. Je pensais, je pensais, à ceci, à cela. Les heures passaient, nul ne venait me chercher. Et peu à peu le grand silence qui m'environnait s'est infiltré dans mon âme : la sérénité me gagnait. Merveilleuse sensation ! Le bruissement s'est apaisé dans mon esprit, même s'il n'a pas entièrement disparu. Au bout d'un moment je respirais une paix intérieure à l'unisson de la quiétude qui régnait. Que m'importaient, dans cet instant, les manœuvres de Meskiagnunna ? Que m'importait Inanna, ou même Our-lugal ? Et je n'avais cure qu'on m'abandonne là douze jours, douze années, douze siècles. Le temps s'écoulait hors du temps. Mais, une fois traversée cette phase de calme béat, la colère m'est revenue avec l'impatience. Combien de temps allait-on me laisser mariner de la sorte ? Ignorait-on que j'étais le roi Gilgamesh ? Des affaires urgentes m'appelaient en Ourouk ! Meskiagnunna, le roi d'Our... Inanna... mon peuple qui réclamait ma présence... Meskiagnunna... l'entretien des canaux... Serais-je à temps de retour pour la cérémonie du calumet ?... la procession de la statue d'An ?... Meskiagnunna... Ziusoudra... Inanna... Ah ! le bavardage, le caquetage de la pensée !

Je me laissais aller à la frénésie d'un chien enragé. Alors ils sont enfin venus.

Ils étaient deux. D'abord s'est présentée une jeune fille grave et mince au corps souple de danseuse et qui ne devait pas avoir plus de quinze ou seize ans ; elle eût été jolie si son visage s'était éclairé d'un sourire. Elle portait une robe de coton blanc toute simple, sans aucune parure, et tenait un bâton de bois noir gravé d'inscriptions mystérieuses. Elle est restée un long moment sur le pas de la porte et m'a sans hâte considéré. Puis elle s'est adressée à moi : « Si tu es Gilgamesh d'Ourouk, avance-toi.

— Je suis bien Gilgamesh. »

Au-dehors attendait un grand vieillard à l'œil de braise, la peau très sombre, tout en angles et méplats. Lui aussi portait une tunique de coton et tenait un bâton noir ; on aurait dit que le soleil lui avait consumé toute chair sur les os. Que dire de son âge ? sinon qu'il me paraissait canonique. Une bouffée de fièvre m'a traversé. Tremblant, j'ai balbutié : « Serait-ce vrai ? Mes yeux contemplent-ils Ziusoudra ? »

Un petit rire. « Certainement pas. Mais tu rencontreras le Ziusoudra en temps voulu, Gilgamesh. Je suis le prêtre Lou-Ninmarka ; et voici Dabbatoum. Viens avec nous. »

Étrange, qu'il ait dit *le* Ziusoudra. Mais il ne fallait pas lui demander de s'expliquer, je le savais. Les explications viendraient quand eux le jugeraient bon, à leur gré. Sinon, il n'y aurait pas d'explications du tout. De cela j'étais sûr.

Ils m'ont conduit à une maison spacieuse, à deux pas du temple majeur, où l'on m'a donné une robe blanche semblable à la leur, puis un repas de figues et de lentilles auquel j'ai à peine touché ; cela faisait si longtemps que je n'avais pas mangé, et mon estomac, j'imagine, avait oublié ce qu'était la faim. Pendant ce temps, d'autres membres de ce clergé allaient et venaient dans la demeure pour y prendre leur déjeuner ; ils ne m'accordaient qu'un regard passager et restaient silencieux. La plupart avaient l'air très âgés, quoique gaillards, vigoureux et pleins de vitalité. Après le repas, ils se rendaient, pour y prier, devant un autel bas, dépourvu de toute effigie, puis ressortaient s'adonner aux travaux des champs. C'est ce qui m'attendait également après que Dabbatoum et Lou-Ninmarka ont eu fini de manger ; ils m'ont fait signe de les accompagner dehors et m'ont mis à la tâche.

Qu'il me paraissait agréable de travailler à genoux sous la chaleur du soleil ! Croyaient-ils me mettre à l'épreuve en confiant à un roi le travail d'un esclave ? Si c'était le cas, ils ignoraient que certains rois prennent plaisir à travailler de leurs mains. Nous étions à la saison où l'on plante l'orge. On avait déjà labouré la terre en bandes larges de huit sillons et l'on avait semé le grain à deux doigts de profondeur. Ma tâche consistait à passer derrière la charrue pour débarrasser le champ des mottes de terre et niveler le sol à la main afin que la germination de l'orge ne se heurte pas à des creux et des bosses. Vous observerez à juste titre que cette besogne ne requérait pas de grandes compétences ; néanmoins j'y trouvais satisfaction.

Après quoi je suis retourné à la maison réfectoire. Un autre vieillard, un ancêtre même, desséché, flétri, est entré avec moi et mon cœur de nouveau a bondi à sa vue : s'agissait-il enfin *du* Ziusoudra ? Mais un autre l'a salué du nom d'Hasidanoum ; ce n'était que l'un des prêtres. Et le vieillard a fait une libation d'huile, il a allumé trois lampes et s'est agenouillé devant elles un instant, murmurant ses prières d'une voix légère, trop éthérée pour que je puisse l'entendre. Puis il m'a aspergé de son huile. « Pour te purifier, m'a chuchoté la jeune Dabbatoum qui se tenait auprès de moi. Tu portes toujours la pollution du monde sur ton corps. »

Les lentilles sont revenues pour le repas du soir, avec des fruits ainsi qu'une bouillie d'orge et d'oignons. Nous avons bu du lait de

chèvre. On ne servait pas de bière sur cette île, ni de vin, et on ne mangeait pas la chair des animaux. Mon après-midi de travail m'avait ouvert l'appétit et j'ai regretté l'absence de viande et de boisson. Mais ils n'en consommaient pas et je n'ai pas eu l'occasion d'y goûter de tout mon séjour.

Ainsi passaient les jours. Combien ? le temps s'écoule hors du temps, sur l'île de Ziusoudra. Je travaillais sous le soleil, je mangeais frugalement, j'observais les prêtres et prêtresses dans leurs dévotions ; j'attendais. J'ai cessé de me tourmenter au sujet de Meskiagnunna, d'Inanna, d'Our, de Nippour et même d'Ourouk. La profonde sérénité de l'île me pénétrait, pour ne plus me quitter cette fois.

On se rendait un jour sur deux au temple pour les cérémonies de leur culte. Comme je n'étais qu'un novice, je ne pouvais y prendre part, mais ils m'autorisaient à m'agenouiller à leurs côtés tandis qu'ils psalmodiaient leurs litanies. Le temple consistait en une immense salle haute sous voûte et dépourvue d'idoles, au plancher de pierre noire, au plafond rouge en poutres de cèdre. Lorsque j'y suis entré pour la première fois, je m'attendais à y trouver le patriarche : mais non, et j'en ai ressenti une vive déception. Mais je me suis efforcé de juguler mon impatience : peut-être, me suis-je dit, ne m'admettraient-ils pas en présence de Ziusoudra tant que je donnerais l'impression de convoiter trop ostensiblement ses faveurs.

Attentif à leur liturgie, je n'y ai d'abord pas compris grand-chose car le langage qu'ils utilisaient me paraissait étrangement désuet. Il s'agissait clairement de la langue du Pays, mais parlée, je le crois, selon un usage antérieur au Déluge. Pourtant, au bout de quelque temps j'ai saisi comment les mots s'agençaient et la façon dont ils différaient des termes actuels ; leur sens, au moins partiellement, s'est éclairci. Durant le service, on racontait l'histoire du Déluge ; mais ce qu'ils en disaient s'écartait du tout au tout du récit que j'avais si souvent entendu par la voix du vieil harpiste Our-kununna.

La colère des dieux en marquait le prélude, certes, leur contrariété au spectacle d'une humanité bruyante, querelleuse et fainéante. Et les divinités de faire pleuvoir, semaine après semaine ; les eaux de monter, les rivières de déborder, de se répandre dans les plaines, déchirant les murailles des villes, fondant sur les rues basses et les maisons. Horribles les ravages de par le Pays, nombreuses les pertes humaines.

Et c'est là que le récit commençait à diverger comme une sente inconnue se sépare de la grand-route familière ; et cette sente menait à une terre étrangère. J'ai surpris le nom de Ziusoudra et mon attention s'est aiguisée. Voici ce que j'entendais : « Le sage, le compatissant Enki s'en vint trouver Ziusoudra, le roi de Shuruppak, et lui dit : “Réagis, ô souverain, amasse des provisions, du matériel de nécessité, et prends

avec ton peuple le chemin des hautes terres ; car les destructions seront considérables.” Et Ziusoudra n’hésita point, il écouta le dieu : il amassa des provisions, du matériel de nécessité dont il chargea ses bêtes de somme ; il prit avec son peuple la route des collines où il demeura pendant que les eaux du déluge ravageaient les basses terres. Il n’en redescendit que lorsque la tempête se fut calmée. »

Que signifiait ? Qu’en était-il du grand navire où Ziusoudra avait embarqué sa maison et, par couples, les bêtes des champs ? Qu’était devenu le long voyage à travers l’océan qui recouvrait la face entière du Pays ? Et la colombe qu’il avait libérée ? Et l’hirondelle ? Et le corbeau ? Fables, légendes et rien de plus ? Était-ce possible ? L’histoire qu’on soutenait ici s’était dépouillée de tout ornement esthétique. N’en restait qu’une sèche relation des faits : une saison excessivement pluvieuse, des fleuves tumultueux, un roi perspicace et diligent, prompt à sauver sa cité d’un désastre complet. Et plus j’en écoutais, plus le récit me frappait par sa banalité. Lorsqu’il fut redescendu des collines, Ziusoudra trouva Shuruppak et les autres cités du Pays sinistrées, engorgées de boue, défigurées par les eaux. Le déluge avait submergé les fermes, dévastant les récoltes et les troupeaux, ruinant les réserves des greniers. La famine régnait. Mais à Shuruppak la situation atteignait un degré de gravité moindre, car Ziusoudra avait pris garde d’échapper au plus fort de la tourmente. C’était tout. Ni flots océaniques engloutissant le Pays, ni vaisseau de six ponts, ni colombe, hirondelle ou corbeau. Incroyable. Une histoire si ordinaire ? les prêtres n’avaient pas coutume d’entretenir les chroniques en les simplifiant. Et ce qu’étaient en train d’affirmer ceux-ci, c’était que le Déluge universel de la légende se résumait à quelques grosses averses entraînant une période éprouvante.

Si telle était la vérité, que penser de la suite du récit, la descente d’Enlil auprès de Ziusoudra et de son épouse, les paroles du grand dieu qui les prenait par la main : *Mortels vous étiez, mortels vous n’êtes plus. De ce jour à jamais comme des dieux vous voici, et vous demeurerez loin des hommes à l’embouchure des fleuves, au séjour idyllique de Dilmoun ?* Fable aussi ? Avais-je donc parcouru la moitié du monde à la poursuite d’une fable ? *Ziusoudra n’existe pas*, m’avait affirmé l’aubergiste Sidouri. Avait-elle dit vrai ? Quel imbécile je faisais, d’avoir entrepris cette quête ! *Gilgamesh, Gilgamesh, où cours-tu ? La vie éternelle que tu cherches, tu ne la trouveras jamais.*

Le désespoir m’accablait. Je me sentais perdu, entre la honte et le désarroi.

C’est alors que le vieux prêtre Lou-Ninmarka a posé la main sur mon épaule et m’a dit : « Lève-toi, Gilgamesh, prends un bain, enfile une tunique propre. Le Ziusoudra désire te voir aujourd’hui. »

Une fois mes préparatifs achevés, il m’a conduit au grand temple.

Je me trouvais dans un état de calme singulier. Si singulier ? L'enchantement de l'île n'agissait-il pas sur moi ? Nous avons pénétré dans la grand-salle aux poutres de cèdre et au plancher de pierre noire ; nous l'avons traversée. Dans le fond de la nef, Lou-Ninmarka a posé la main sur le mur en un endroit précis, et la muraille a basculé comme par magie, découvrant un passage incurvé qui s'enfonçait dans les ténèbres. « Viens », m'a-t-il fait. Il ne tenait ni lampe ni torche. Nous sommes allés de l'avant ; aussitôt je me suis senti englué dans une brume humide qui s'exhalait du sol et qui véhiculait une légère senteur de sel. Les eaux du grand abîme remontent les racines de l'île, me suis-je dit, elles affleurent dans ce tunnel. Lou-Ninmarka avançait en confiance dans l'obscurité, et je devais me contraindre pour ne pas me laisser distancer. Je me suis refusé le confort de tendre les bras en avant pour tâter mon chemin et j'ai marché d'un pas ferme bien qu'en aveugle. Nous sommes-nous beaucoup éloignés ? À quelle profondeur sous l'écorce de l'île ? Je ne saurais le dire. Peut-être avons-nous seulement décrit des cercles autour de la salle centrale, dans les replis d'un vaste labyrinthe. Toujours est-il qu'au bout d'une longue déambulation nous nous sommes arrêtés dans le noir. J'ai perçu devant moi une infime lueur ambrée, aussi douce, aussi fluette que les faibles incandescences qui s'allument et pétillent dans la nuit d'été. Toute grêle qu'elle fût, elle m'a surpris les yeux ; mais, très vite accoutumé, j'ai pu constater que je me trouvais au seuil d'une petite chambre circulaire aux murs de terre battue, éclairée par une unique lampe à huile montée sur une applique. De l'encens grésillait au creux d'un récipient de porphyre. Au centre de la pièce, assis droit et raide sur un tabouret de bois, se tenait l'homme le plus vieux qu'il m'ait jamais été donné de voir. J'avais jugé d'âge sénile le prêtre Hasidanoum : celui qui se trouvait devant moi aurait aisément passé pour son père. Une crainte respectueuse m'a pris à la gorge. Moi qui avais cheminé en compagnie des dieux, qui avais affronté les démons, voici que me bouleversait la rencontre du Ziusoudra.

Son visage : un masque aux yeux blancs éteints, à la bouche comme fente noire et vide. Entièrement chauve jusque des sourcils, il avait les joues grasses et la figure ronde. Les autres vieillards de l'île donnaient dans la maigreur décharnée, brûlée de soleil, tout en angles ; mais le Ziusoudra, lui, avait franchi ce stade : il était rosé et lisse, potelé comme un nourrisson. Il braquait sur moi ses yeux aveugles. Il a souri et m'a dit d'une voix sonore et profonde, mais comme blanche et creuse en son cœur : « Enfin te voici, Gilgamesh d'Ourouk. Que tu as mis de temps à venir ! »

Je suis resté muet. Comment ouvrir la bouche devant cet homme dont le front gardait l'empreinte de la main d'Enlil ?

« Assieds-toi. Accroupis-toi. Tu es trop grand ; si tu restes debout,

c'est un mur qui se dresse devant moi. »

J'ignorais comment il connaissait ma stature puisqu'il ne voyait pas ; peut-être ses prêtres la lui avaient-ils décrite, ou bien percevait-il les infimes fluctuations dans les courants d'air de la galerie. Ou encore possédait-il une seconde vue, hypothèse la plus vraisemblable.

Je me suis agenouillé devant lui. Il a hoché la tête et souri d'un sourire lointain. Il a tendu la main pour me bénir et m'a touché la joue. Son contact m'a fait l'effet d'une piquûre ; il avait le bout des doigts glacé. J'allais en garder, me suis-je dit, la marque blanche sur ma peau.

« Tu te recules. Pourquoi ? »

J'ai fait effort pour répondre, dans un murmure éraillé : « Sans raison, saint père.

— Aurais-tu peur de moi ?

— Non... non !

— Mais une aura de crainte t'entoure pourtant. On te présente à moi comme le plus grand des héros, on me dit ta force invincible et les hommes acclament tous en toi leur supérieur. Que te reste-t-il à redouter, Gilgamesh ? »

Je l'ai regardé en silence. L'émotion paralysante qui m'avait submergé refluit, mais la parole m'était encore difficile et je me contentais de le fixer. Hormis les expressions de son visage, il demeurait aussi figé qu'une pierre. Je me suis même demandé si je ne contemplais pas une statue, un ingénieux artefact manœuvré par un prêtre caché sous le sol au moyen de cordages. Au bout d'un instant je me suis décidé : « Je redoute ce qu'il est donné à tout homme de redouter. »

D'une voix très lointaine il a demandé : « À savoir ?

— J'avais un ami, comme un autre moi-même ; la maladie l'a saisi, la mort l'a emporté. Depuis ce jour, l'ombre de ma propre mort est tombée sur moi. Elle obscurcit ma vie. Je la vois s'allonger et ne vois plus rien d'autre. Père, j'ai peur.

— Ainsi le héros tremble de mourir. »

Impossible de dire s'il se moquait.

« Non pas de mourir, l'ai-je repris. Mourir n'est qu'une souffrance, je connais la souffrance et ne la crains pas tant. Car elle se dissipe. C'est de la mort que j'ai peur. C'est de me voir précipité dans la Maison de la poussière et de l'ombre afin d'y demeurer pour l'éternité.

— Là où ta royauté te sera retirée, où tu ne boiras plus le vin capiteux dans une coupe d'albâtre ? Où nul ne chantera plus ta gloire, où le confort te fera défaut ? »

C'était injuste de sa part. J'ai répliqué sèchement : « C'est faux. Crois-tu que j'attache tant de valeur au confort, moi qui de mon plein gré m'en suis allé de ma cité pour parcourir, errant, les terres

sauvages ? Crois-tu que le vin me soit indispensable, ou les beaux vêtements, les harpistes pour chanter mes exploits ? Ce sont choses que j'apprécie : qui les repousserait ? Mais je ne redoute pas d'en être privé.

— Alors dis-moi ce qui t'effraie.

— Subir la perte de mon être. Mener l'existence d'une ombre ayant quitté la vie, pauvre chose de cendres qui traîne ses ailes dans la poussière. Cesser de percevoir ; cesser de courir ; cesser de voyager ; cesser d'espérer. Car Gilgamesh c'est tout cela, et dans ce lugubre séjour il n'y aura plus de Gilgamesh. Toute ma vie, saint père, se résout en une quête ; je ne supporte pas que cette quête prenne fin.

— Toutes choses ont une fin pourtant.

— Est-ce bien vrai ? »

Il m'a fixé du regard soutenu de ses yeux laiteux d'aveugle, comme s'il scrutait mon âme. « Si nous bâtissons une maison, la croyons-nous indestructible ? Si nous signons un contrat, le tenons-nous pour un lien éternel ? Après la crue, les eaux de la rivière ne se retirent-elles pas ? Rien n'est durable. La libellule vit son premier âge dans un cocon ; puis elle éclot, elle entrevoit un moment le soleil ; et disparaît. Il en va de même pour le genre humain. Le serviteur et le maître tous deux disposent de leur bref instant, le temps d'apercevoir le soleil. C'est ainsi. »

Ces mots encore, qui me réduisaient au désespoir !

« *C'est ainsi !* ai-je crié. Toi aussi me dis cela, mon père ?

— Peut-il en être autrement ? La même destinée nous est à tous dévolue. »

J'ai répliqué, avant de pouvoir contrôler mes paroles : « Et même à toi, saint père ? »

Une remarque grossière autant que stupide, et mes joues se sont empourprées aussitôt. Mais il est resté impassible. « Nous parlerons de moi une autre fois, m'a dit le Ziusoudra calmement. Aujourd'hui, c'est de toi qu'il s'agit. Et voici ma pensée, Gilgamesh d'Ourouk : non, tu ne crains pas tant la mort que tu n'enrages de devoir t'y soumettre.

— Quelle différence ? ai-je fait. Peur ou rage ? Je n'en vois pas. Ce que je vois, c'est un monde plein de joies et de merveilles que je n'ai pas désir de quitter. Mais il le faudra bientôt.

— Non, pas si tôt, Gilgamesh.

— Pourquoi ? Connais-tu le nombre de mes jours à vivre ?

— Moi ? Non, certes non. Je ne voudrais pas t'abuser à ce sujet. Mais te voici encore jeune et très vigoureux. Il te reste bien des années devant toi.

— Si nombreuses soient-elles, c'est encore trop peu. Car elles sont comptées, mon père.

— Et c'est ce qui provoque ta colère.

— Ce qui provoque ma détresse profonde.

— Alors, dans ta détresse, tu es venu me trouver.

— C'est vrai.

— Est-ce la sagesse que tu sollicites de moi ou bien est-ce la vie ?

— Je ne puis rien te cacher. Je suis venu chercher la vie, saint père. La sagesse est d'une autre nature. Elle viendra, j'espère, avec le temps ; mais c'est de temps que j'ai besoin.

— Et tu crois possible, parvenu sur cette île, d'obtenir ce temps pour toi-même.

— Je l'espère, oui.

— Alors puissent les dieux t'accorder ce que tu désires », a dit le Ziusoudra. Un long silence s'en est suivi. Sa tête s'est affaissée sur sa poitrine, il a paru se perdre dans ses pensées : il a froncé les sourcils, pincé les lèvres, soupiré. Je sentais bien que je l'avais fatigué ; je n'osais plus prononcer un mot. Interminable, l'instant qui s'écoulait. Allez, me disais-je tout bas, viens vers moi, donne-moi ta bénédiction, enseigne-moi le secret de la vie éternelle. Mais lui de soupirer encore, de se renfrogner à nouveau.

Puis il a levé la tête et m'a fixé des yeux avec une telle intensité que j'avais du mal à le croire aveugle. Il a souri et m'a dit doucement : « Gilgamesh, il faudra que nous reparlions de ces choses. Je t'enverrai chercher un autre jour. » Et du plus faible des gestes il m'a congédié. J'ai senti qu'un invisible rideau descendait entre nous. Assis devant moi se tenait encore le Ziusoudra, *mais il n'était plus là*. Alors Lou-Ninmarka, qui était resté auprès de moi depuis le début, s'est avancé pour me toucher le coude. Je me suis relevé ; j'ai présenté mon salut ; j'ai pris congé. Et j'ai suivi Lou-Ninmarka par le labyrinthe obscur qui menait au monde extérieur, comme celui qui marche dans son sommeil.

Je suis retourné au travail des champs, aux offices du temple pour y entendre dire et redire leur interprétation du Déluge, aux repas de lentilles et de lait de chèvre, jour après jour.

Vaguement je m'interrogeais sur le monde au-delà des rivages de l'île, sans intention pourtant de m'en aller. Des images me venaient parfois à l'esprit, les rues d'Ourouk, le visage de ma femme ou de mon fils, tel dignitaire de la cour, mais ces visions n'avaient que la substance des rêves. Une fois je me suis imaginé en face d'Enkidou, j'ai souri mais ne me suis pas avancé vers lui. Une autre fois Inanna s'est glissée dans mes songes, superbe, radieuse, plus belle que jamais. À cette apparition, je ne l'ai point détestée pour ses intrigues mais n'ai ressenti que nostalgie pour sa beauté que j'avais naguère tenue dans mes bras et qui ne m'appartenait plus.

Ainsi passaient les jours. La cause d'Ourouk avait quitté mes pensées. Et, lorsque le temps fût venu, je me suis retrouvé dans les méandres de ce couloir qui descendait au repaire du Ziusoudra.

Comme la fois précédente, il se tenait assis, droit et imperturbable, sur son petit tabouret d'osier tressé comme s'il s'agissait d'un trône. Il dégageait une aura de pouvoir qui l'entourait comme une muraille. À sa façon c'était un roi, presque un dieu. Il me paraissait demeurer sur un plan d'existence qui dépassait mon entendement. Dès que j'entrais en sa présence, je ressentais d'instinct l'envie de m'agenouiller ; je ne crois pas avoir jamais rencontré d'homme qui m'inspirât plus de révérence.

Aussitôt il s'est mis à parler ; mais je n'arrivais pas à le comprendre. Les mots s'échappaient de ses lèvres comme une colonne de fumée dense s'élève d'un feu de bois vert, mais comme la fumée les mots demeuraient impénétrables et je n'en saisisais pas le sens au travers des sonorités. Sa voix tournoyait et m'enveloppait. Il parlait la langue du Pays, j'en avais l'impression, et ses paroles revêtaient le calme et l'assurance que l'on prend pour exposer un raisonnement logique et rigoureux ; mais la séquence des mots ne dégageait aucune signification qui me fût accessible. Je me suis agenouillé, les yeux écarquillés. Alors, au milieu de ce flux opaque, j'ai commencé de

discerner une lueur intelligible, de même qu'on voit s'envoler des étincelles au cœur de la fumée. Il évoquait, à ce qu'il m'a semblé, l'époque où les dieux avaient frappé l'humanité du châtement du Déluge, et où lui-même avait conduit son peuple sur les hautes terres afin d'y attendre que les eaux se retirent. Mais était-ce bien sûr ? À d'autres moments j'ai cru l'entendre parler du profil idoine des chars, ou de l'emplacement des gisements de sel de roche dans le désert, ou d'autres questions encore, tout aussi étrangères au Déluge.

Totalement désorienté, je m'égarais dans l'écheveau confus de son discours.

Et tout à coup il a prononcé ces phrases parfaitement claires : « La mort n'existe pas, pour peu qu'on exécute les tâches que les dieux nous ont assignées. Me comprends-tu ? La mort n'existe pas. »

Il s'est tourné vers moi dans une attitude d'attente.

Alors j'ai dit : « Et la tâche, pour toi, consistait donc à restaurer le Pays lorsque les eaux s'en sont retirées ; les dieux pour cela t'ont préservé de la mort. Quelle est ma tâche à moi, Ziusoudra ? Car je voudrais aussi, tu ne l'ignores plus, me soustraire à la mort.

— Je le sais.

— Or le Déluge ne reviendra plus. Que faire alors ? S'il en était besoin, je construirais un navire comme le tien. Mais à quoi servirait-il aujourd'hui ?

— Crois-tu à ce navire, Gilgamesh ? Et crois-tu au Déluge ? »

À la faible lueur tremblotante de sa petite lampe j'ai en vain tenté de percer l'énigme de son visage. Il avait l'esprit trop agile pour moi : il échappait en virevoltant à mon intelligence et j'allais perdre espoir de trouver en lui le secours que je cherchais. « J'ai bien entendu ce qu'on raconte ici, dans le temple, ai-je répondu. Mais quel profit puis-je en tirer ? On entend au Pays un récit différent.

— Crois-en notre version : les pluies sont venues ; à Shuruppak le roi rassembla son peuple et lui fit faire des provisions avant de le mener sur les hauteurs. Ils y restèrent le temps que se dissipât la fureur des tempêtes, puis s'en revinrent au Pays reconstruire ce qui avait été détruit. Voilà ce qui s'est passé il y a tant de siècles. Le reste n'est que fable.

— Y compris, suis-je intervenu, l'épisode où Enlil te couvrit de bienfaits et t'envoya vers Dilmoun pour y séjourner à jamais ? »

Il a secoué la tête. « Le roi de Shuruppak s'est enfui à Dilmoun sous l'empire du désespoir, et ceci en se rendant compte que ç'avait été folie de secourir l'humanité car ses vieux démons malfaisants se montraient plus actifs que jamais. Il a quitté le Pays, renonçant à son royaume ; il est venu sur cette île en quête de la vertu et de la perfection. C'est ainsi, Gilgamesh, que les choses se sont passées. Le reste n'est que fable.

— Le récit nous enseigne que les dieux t'ont fait don de l'immortalité. S'agit-il aussi d'une fable ? Je vois ici la vie éternelle, ou bien m'abusé-je encore ?

— La mort n'existe pas, m'a répondu le Ziusoudra. Ne te l'ai-je point dit ?

— Tu me l'as dit. Il nous faut accomplir les tâches que les dieux nous ont assignées, et la mort s'en trouve bannie. Mais je te le demande à nouveau : quelle est ma tâche, Ziusoudra ? Comment puis-je faire pour la connaître ? Quel secret me faut-il apprendre ?

— Pourquoi cette conviction qu'il existe un secret ?

— Pourrait-il en être autrement ? Tu as vécu si longtemps. Tu as vu le Déluge et c'était il y a trente ou quarante générations ; et te voici devant moi. Autour de toi gravitent hommes et femmes à qui l'on ne saurait donner d'âge non plus. Quel âge, Lou-Ninmarka ? Quel âge, Hasidanoum ? » Longuement, gravement, j'ai fixé du regard le Ziusoudra. Mes mains se mettaient à trembler et je sentais en moi les premières manifestations de l'aura divine, bourdonnantes, crépitantes, sifflantes, étranges phénomènes qui surviennent toujours au moment où l'urgence me noue les entrailles. « Dis-moi, saint père, comment je peux aussi vaincre la mort ! Les dieux en assemblée t'ont accordé la vie : qui les convoquera de nouveau pour mon compte ?

— Toi seul y parviendrais », m'a fait le Ziusoudra.

Respirer me devenait une épreuve. « Comment ? Comment donc ? »

Il m'a répondu de la manière la plus spontanée : « Prouve-moi d'abord que tu peux maîtriser le sommeil, et nous verrons ensuite pour la mort. Tu triomphes des lions, toi le plus grand des héros ; triompheras-tu du sommeil ? Je t'invite à une épreuve, un examen. Assieds-toi près de moi sans dormir durant six jours et sept nuits ; peut-être alors seras-tu en mesure de trouver la vie que tu recherches.

— Serai-je sur le chemin ?

— Sur le chemin du chemin. »

Examen sévère en vérité : six jours et sept nuits ! Quel mortel aurait l'audace d'y prétendre ? Pourtant, la confiance m'habitait. Je valais plus qu'un mortel ; depuis mon enfance j'en étais convaincu, avec de sérieuses raisons. J'étais venu à bout des lions et même des démons ; serais-je incapable de vaincre le sommeil ? Durant mes campagnes militaires, n'avais-je pas marché jour après jour sans m'accorder plus d'une heure ou deux de repos ? N'avais-je pas traversé les déserts, avançant nuit et jour comme si le sommeil ne m'était pas nécessaire ? Oui, je réussirais.

Je n'en doutais pas un instant. Car j'en avais la force et la motivation. Je me suis accroupi près de lui, j'ai braqué mon regard sur son visage lisse, rose et serein, puis je me suis attelé à l'épreuve.

Le sommeil, à ma grande honte, n'a pas tardé à me gagner comme un tourbillon fulgurant. Mais j'ignorais m'être endormi.

J'avais les yeux fermés, la respiration profonde, en l'espace d'une seconde, ainsi que je l'ai dit. Je me croyais éveillé, les yeux fixés sur le Ziusoudra, alors que je dormais, que je rêvais déjà. Et dans mon rêve Ziusoudra se tenait devant moi, accompagné de son épouse. « Contemple ce héros, lui disait-il, cet homme si fort qui cherche l'immortalité ! Le sommeil l'a terrassé en un éclair.

— Touche-le, répondait-elle. Réveille-le. Qu'il retourne en paix dans sa patrie par la porte d'où il est sorti.

— Non, reprenait Ziusoudra dans mon rêve. Laissons-le dormir. Mais, femme, pendant son sommeil, va cuire une miche de pain : recommence chaque jour et pose-les près de sa tête. Fais une marque sur le mur et tiens le compte des journées pendant lesquelles il aura dormi. Car il est dans la nature des hommes de mentir : dès son réveil, il tentera de nous abuser. »

Elle a cuit du pain, elle a gravé des encoches sur le mur, une pour chaque jour, et dans mon rêve je dormais toujours, me croyant éveillé. Eux m'observaient et souriaient de ma déraison. Enfin Ziusoudra m'a touché, je me suis réveillé – en songe encore. « Pourquoi m'as-tu touché ? » lui ai-je demandé. Et lui : « Pour te réveiller. » Je l'ai regardé, surpris, et lui ai certifié avec ardeur que je ne m'étais point endormi, qu'il ne s'était écoulé qu'un bref instant depuis que je m'étais accroupi à ses côtés, et que mes yeux ne s'étaient clos qu'une fraction de cet instant. Lui de rire et de m'expliquer avec indulgence que sa femme avait fait cuire un pain chaque jour de mon sommeil et qu'elle avait posé les miches devant moi. « Compte-les, Gilgamesh, et constate combien de jours tu t'es assoupi ! » J'ai baissé le regard sur les miches : elles étaient au nombre de sept. La première avait la consistance des briques, la seconde n'était guère moins rassise, la troisième était lourde d'humidité ; la croûte de la quatrième avait chanci : la cinquième portait des traces de moisissure. La sixième seule était encore fraîche et j'ai vu la septième dorer sur la braise. Et il m'a désigné les marques sur le mur, au nombre de sept, une pour chaque jour. Alors j'ai compris que le sommeil m'avait vaincu, que j'avais échoué à l'épreuve, frappé d'indignité. Le chemin de la vie éternelle m'était condamné. Ô désespoir ! la mort, je le sentais, allait fondre sur moi comme voleur dans la nuit, elle allait entrer dans ma chambre et me saisir les membres dans son étreinte glacée. Une plainte profonde m'a échappé ; je me suis réveillé. Car tout ceci se déroulait dans mon rêve.

J'ai regardé le Ziusoudra, me suis passé la main sur la tête comme pour me libérer d'un linceul. Quelle confusion dans mon esprit ! Dormir et se croire éveillé, rêver, s'éveiller dans son rêve, s'éveiller

enfin dans la réalité... ignorant encore si l'on rêve ou si l'on est conscient... ah ! quelle confusion !

Dans un geste incertain je me suis frotté les paupières et je me suis enquis : « Suis-je éveillé ?

— J'en ai l'impression.

— Mais... me suis-je endormi ?

— Oui, c'est un fait.

— Longtemps ? »

Il a haussé les épaules. « Une heure peut-être. Peut-être une journée. » Il donnait le sentiment que les deux, pour lui, équivalaient.

« Dans mon rêve j'ai dormi six jours et sept nuits sans discontinuer : ton épouse et toi-même me vieilliez, chaque jour elle cuisait une miche de pain. À mon réveil j'ai nié m'être assoupi, mais sept miches témoignaient du contraire, à la vue desquelles j'ai senti la mort refermer sa prise sur moi. C'est alors que j'ai crié.

— Ton cri m'est parvenu, a confirmé le Ziusoudra. À peine un instant avant que tu te réveilles.

— Me voici donc bien éveillé. » Mes doutes n'étaient pas entièrement levés.

« Bien éveillé, Gilgamesh. Tu t'es endormi cependant, sans en avoir conscience. Le sommeil t'a gagné dès le début de ton épreuve.

— J'ai donc échoué, ai-je fait d'une voix blanche. Et la mort sera mon châtiment sans espoir de rémission. Où que je porte mes pas, la mort m'attend. Et jusqu'ici même ! »

Il m'a adressé un sourire tendre et affectueux, le sourire qu'on destine aux enfants. « Croyais-tu vraiment que nos arcanes pouvaient te sauver du trépas ? Ils ne m'en protègent pas moi-même. M'entends-tu ? *Je n'en suis pas l'abri.*

— Le récit qui circule te présente immortel.

— Le récit qui circule, oui. Mais non celui que nous enseignons ici. Ai-je prétendu que la mort ne m'atteindrait pas ? Ai-je prononcé ces paroles et peux-tu les citer ? »

Je le contemplais, médusé. « La mort n'existe pas, c'est ce que tu m'as dit. Pour peu qu'on accomplisse sa tâche, la mort n'existe pas. Ce sont tes propres mots.

— Je le sais. Gilgamesh. Mais tu n'as pas compris le sens que ces mots recouvraient.

— J'en ai compris le sens que je croyais y trouver.

— C'est vrai. Le sens le plus commode, celui qui répondait à ton attente ; non la véritable signification. » Son sourire à nouveau, si tendre et si triste à la fois. Puis, sur un ton de douceur : « Nous avons dans cette île conclu un pacte avec la mort. Nous en savons les voies, elle connaît les nôtres ; nous possédons nos secrets, nos arcanes, et nos arcanes nous défendent un temps contre son pouvoir. Un temps

seulement, toutefois. Pauvre Gilgamesh, tant de chemin pour obtenir si peu ! »

La lumière s'est faite en moi, éblouissante. La chair de poule m'a saisi et j'ai tremblé du frisson qu'engendre la vérité quand elle se révèle dans toute son évidence. J'ai retenu mon souffle brusquement. Il me restait une question à poser ; j'ignorais si j'allais l'oser et je n'attendais pas de réponse de sa part. Cependant, au bout d'un bref attermoiement, je me suis décidé : « Réponds-moi, maintenant : tu es le Ziusoudra ; mais s'agit-il de Ziusoudra de Shuruppak ? »

La réponse est venue sans la moindre hésitation. Elle n'a fait que confirmer ce que ma lucidité nouvelle m'avait fait entrevoir :

« Ziusoudra de Shuruppak est mort depuis longtemps.

— Celui qui a guidé son peuple vers les hautes terres à l'époque où les pluies se sont abattues ?

— Mort, depuis longtemps.

— Et le Ziusoudra qui lui a succédé ?

— Lui aussi. Je ne te dirai pas combien se sont suivis qui ont porté le nom et se sont assis dans cette salle ; mais je ne suis ni le troisième ni le quatrième, ni même le cinquième. Nous mourons, un autre nous remplace qui reprend le titre ; ainsi la tradition perdure, selon notre règle et dans l'observance de nos mystères. Me voici bien vieux, certes, mais je ne siégerai pas ici pour toujours. Peut-être Lou-Ninmarka sera-t-il le prochain Ziusoudra ; peut-être un autre. Peut-être même toi, Gilgamesh.

— Non. Ce ne sera sans doute pas moi.

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Retourner en Ourouk. Remonter sur le trône. Vivre chacun des jours qui me sont octroyés.

— Si tu le désires, tu peux demeurer parmi nous, prendre part à nos pratiques et nos rites, t'initier à la maîtrise de nos arts.

— Apprendre à tenir la mort en échec... sans toutefois la vaincre vraiment. Car c'est vaine tentative.

— Tu l'as dit.

— Mais si je me donne à vous, jamais je ne quitterai plus cette île, n'est-ce pas ?

— Tu n'en auras pas le désir, si tu deviens l'un des nôtres.

— Cette perspective diffère-t-elle de la mort, au fond ? C'est le monde entier qu'alors j'aurais échangé contre un îlot sablonneux. Séjourner dans une pièce étroite, travailler dans ces mêmes champs, réciter des prières le soir venu, me nourrir selon des régimes restrictifs... survivre comme un prisonnier dans une île que l'on traverse d'un rivage à l'opposé en une heure ou deux tout au plus...

— Non pas en prisonnier. Si tu restais, ce serait de ton plein gré.

— Saint père, ce n'est pas la vie comme je l'envisage.

— Non, a-t-il reconnu. Je ne le pensais pas non plus.

— Je te suis néanmoins reconnaissant de ton offre.

— Que nous ne retirerons point. À quelque moment que ce soit, tu resteras le bienvenu si tu décides de nous rejoindre. Pourtant, je ne crois pas que tel sera ton choix. »

Il a souri de nouveau, il a tendu la main et, de même qu'à ma première visite, il m'a béni en effleurant mon visage du bout des doigts. Sa main était très froide et son contact provoquait une sensation de piqûre. Tout au long du chemin de retour vers la surface, sous la conduite de Lou-Ninmarka, la peau m'est restée sensible à l'endroit où il m'avait touché, comme s'il y avait laissé des empreintes neigeuses.

Je me suis préparé au départ. Sur l'ordre du Ziusoudra on m'a donné une élégante cape neuve ainsi qu'un bandeau pour nouer à ma tête, et je me suis baigné jusqu'à me faire propre autant que la neige fraîche. Le batelier Soursunabou allait me convoyer à Dilmoun où je m'arrangerais pour mon voyage de retour. J'étais d'humeur sombre, maussade et déprimé, quoi d'étonnant ? Le Ziusoudra l'avait précisément énoncé : tant de chemin pour obtenir si peu ! Cependant l'angoisse m'avait quitté. J'avais joué, j'avais perdu, mais les chances n'étaient pas en ma faveur. Seul un sot qui leur aurait demandé l'impossible se lamenterait que les dés ne lui aient point donné satisfaction.

L'heure approchait de mon départ lorsque le vieux prêtre Lou-Ninmarka est venu me tenir ce petit discours : « Le Ziusoudra ressent une profonde peine à l'idée que tu aies essuyé tant de dures épreuves, longues et pénibles, sans en recevoir aucune compensation. En manière de réconfort, il a décidé de te dévoiler un secret, un mystère des dieux. Et de t'en faire cadeau afin que tu l'emportes dans ton pays.

— De quoi s'agit-il ? ai-je demandé.

— Viens avec moi. »

Je me sentais en vérité d'humeur si morose qu'un présent du Ziusoudra, quel qu'il fût, n'éveillait guère de désir en moi ; je n'avais en tête que de m'éloigner de ces lieux et regagner Ourouk au plus vite.

Mais je me rendais compte qu'il serait discourtois, voire malpoli, de refuser. J'ai donc suivi le prêtre vers une zone reculée de l'île, où la terre s'avancait dans l'océan en une étroite et longue bande à la forme d'une lame de couteau. Il y avait au bord de cette langue de terre un monceau d'étranges coquillages gris, entassés par milliers, raboteux et rugueux sur une face, lisses et luisants sur l'autre. Auprès des coquillages se trouvaient des pierres, de la sorte qu'utilisent les plongeurs en guise de lest quand ils s'enfoncent dans la mer, ainsi que des cordes pour les attacher aux pieds.

« T'interrogues-tu sur les raisons de notre présence ici ? » m'a fait Lou-Ninmarka, le visage fendu d'un sourire qui se voulait certainement un témoignage de sympathie mais qui, à mes yeux,

revêtait l'apparence d'un crâne grimaçant, tant sa figure était maigre, décharnée, ses traits anguleux. Il a ramassé l'un des coquillages, l'a gardé un moment dans la paume de sa main, face unie dessous, puis l'a rejeté à terre. Alors il a désigné la mer. « Voici l'endroit précis où l'on ramasse la plante que nous nommons "Retrouve-la-jeunesse" ; ici même, au fond de l'océan. »

J'ai froncé les sourcils. « Retrouve-la-jeunesse ? Quelle est donc cette plante ? »

Il m'a considéré, surpris. « Tu l'ignores ? C'est la merveille des merveilles ! De cette plante nous tirons un remède propre à guérir la plus implacable des maladies : les ravages de la vieillesse ; un remède qui rend à l'homme sa force disparue, qui efface de son visage les rides et refait pousser noire sa chevelure. Et la plante d'où il provient se rencontre dans ces eaux. Regarde ces coquillages : il s'agit de ses feuilles. Nous plongeons à sa recherche, nous la remontons pour en extraire le principe actif et nous jetons le reste. De son fruit nous préparons une potion qui nous préserve des atteintes de l'âge. Tel est le cadeau d'adieu que t'accorde le Ziusoudra. Je suis autorisé à te laisser emporter le fruit de jouvence avec toi.

— Vraiment ? ai-je fait, ébahi.

— Nous ne saurions te dauber, Gilgamesh. »

Une stupeur de révérence m'a fait garder le silence.

Et lorsque la parole m'est revenue, j'ai demandé d'une voix étouffée : « Comment puis-je me procurer ce fruit miraculeux ? »

Lou-Ninmarka d'un geste large a désigné les pierres de plongée, les cordes, puis la mer. Il m'a fait savoir que je devais me dévêtir et descendre dans l'eau. Je n'ai pas hésité longtemps. La mer est le domaine d'Enki, un dieu qui m'intimidait depuis toujours, et ç'allait être une expérience inédite pour moi que de pénétrer sous la mer. Allons, me suis-je dit, Enki ne m'a pas témoigné d'hostilité lors de ma traversée vers Dilmoun ; et j'avais plongé plus d'une fois dans le fleuve au temps de mon enfance. Qu'avais-je à craindre ? Retrouve-la-jeunesse m'attendait au fond de ces eaux. Je me suis défait de ma cape, me suis attaché de lourdes pierres aux pieds et je me suis dirigé vers la grève en trébuchant.

Que l'eau m'a paru claire, tiède et clémente ! Elle léchait le sable rose de la plage, elle en rosissait à son tour. Je me suis tourné vers Lou-Ninmarka qui m'encourageait à avancer. Entravée par les pierres, ma progression se faisait lente. Je me trouvais sur un haut-fond de faible déclivité et j'ai marché longtemps avec de l'eau jusqu'aux genoux avant d'arriver enfin à l'endroit où le plateau du littoral s'enfonçait dans ce qui pouvait apparaître comme la gueule du grand abîme ouverte devant moi. De nouveau je me suis retourné ; de nouveau Lou-Ninmarka m'a fait signe d'avancer. Je me suis rempli

d'air la poitrine et me suis lancé en avant ; les pierres m'ont entraîné vers le fond.

Ah ! l'euphorie de la chute dans les profondeurs comme un vol plané, calme et sans effort, un vol plongeant, une descente souple et parfaite. Aucun sentiment de frayeur. La teinte de la mer s'assombrissait autour de moi ; elle se nuançait d'un riche bleu saphir que la lumière de la surface criblait d'étincelles en tresses miroitantes. Et les poissons venaient m'observer de leurs gros yeux globuleux. Il y en avait de toutes les couleurs, jaune rayé de noir, écarlate, azur, topaze, émeraude, turquoise ; des couleurs que je n'avais jamais vues, des harmonies que je n'aurais jamais imaginées. Il m'eût été possible de les toucher tant ils s'approchaient, dansant autour de moi un ballet d'une grâce extrême.

Plus bas, encore plus bas. Je gardais les bras tendus au-dessus de ma tête et me laissais aller à l'attraction de l'abîme. Ma chevelure flottait librement, un flux de bulles sortait de mes lèvres ; ma poitrine résonnait d'un martèlement de tonnerre. J'avais le cœur en fête, le corps entier parcouru des délices les plus vives. Depuis quand n'avais-je point connu pareille félicité ? Certes pas depuis que j'avais perdu Enkidou. Ah ! Enkidou, Enkidou, si tu pouvais m'accompagner sur le chemin vers l'abîme !

L'eau se faisait plus froide maintenant. La lumière chatoyante de la surface s'atténuait, plus bleue, lointaine, comme la lune affaiblie par le passage de lourdes nuées. Et soudain j'ai senti la terre ferme sous mes pieds : j'avais atteint le fond de ce royaume englouti. Du sable mou ; et devant moi de noirs rochers déchiquetés. La plante ! où chercher Retrouve-la-jeunesse ? Ah ! la voici ! la voici ! Il y en avait légion, de ces feuilles pierreuses, accrochées à la rocaille. J'en ai frôlé plusieurs, émerveillé. Celle-ci ? opérera-t-elle le miracle ? Ou celle-là ? rebrousse-t-elle la succession des ans ? J'ai arraché une plante et ça n'a pas été sans douleur. Elle avait l'écorce épineuse, acérée, couverte en apparence de lames minuscules ; elle m'a piqué les mains comme rose. Un léger nuage cramoisi s'est élevé le long de mon bras. Mais je tenais la plante de vie ; je la serrais fermement ; je la levais, j'exultais ! J'aurais crié mon triomphe si la chose n'avait été impossible dans ce monde du silence. Retrouve-la-jeunesse ! Oui ! si l'immortalité ne m'était pas accessible, du moins détenais-je désormais le moyen de me défendre contre la morsure du temps.

Remonte maintenant, Gilgamesh ! Retourne à la surface de la mer ! Ma longue quête s'achevait ici. Et d'un seul coup je me suis aperçu que l'air allait me manquer.

J'ai tranché les cordes qui me retenaient aux pierres et je suis remonté comme une flèche, égaillant au passage les poissons effrayés. La clarté du soleil m'a enveloppé ; brusquement j'ai émergé à l'air

libre et la chaleur bienfaisante du jour m'a caressé. Dans les rires, les éclaboussures, à force d'embardees, prenant appui dans la moelle de l'océan, je me suis propulsé vers le rivage. Je n'ai pas tardé à retrouver pied ; alors j'ai couru vers la grève.

La main tendue, j'ai présenté ma prise à Lou-Ninmarka, grise et de forme grossière. Le sang coulait encore des entailles qu'elle avait ouvertes dans ma chair et le sel marin les rendait piquantes ; mais quelle importance ?

« C'en est ? criais-je. C'en est bien ?

— Fais-moi voir, a-t-il murmuré. Donne-moi ton couteau. »

Il me l'a pris des mains pour en glisser adroitement la lame entre les deux feuilles pierreuses. Avec une vigueur que je ne lui soupçonnais pas, le vieux prêtre a séparé les feuilles et les a rabattues. À l'intérieur j'ai aperçu quelque chose d'étrange, une substance rose aux replis sinueux, molle et de forme complexe, d'apparence aussi mystérieuse que l'intimité d'une femme. Mais là n'était point ce que cherchait Lou-Ninmarka ; des doigts il en a exploré les plis et les fissures, avant de pousser un cri et d'en extraire un petit objet rond, lisse et luisant : la perle qui est le fruit de la plante Retrouve-la-jeunesse.

« Voici ce que nous cherchons », m'a-t-il affirmé. Il a jeté négligemment les feuilles de pierre avec la substance rose qu'elles contenaient ; un oiseau s'est aussitôt précipité sur cette tendre chair. Et le prêtre n'a gardé dans le berceau de sa main que la perle. Il la couvait d'un regard épanoui, comme s'il s'était agi de l'enfant chéri de ses entrailles. Dans la chaude clarté du soleil, elle paraissait s'embraser d'une luminescence intérieure ; fastueuse et subtile de couleur, elle mêlait une bouffée de bleu à la crème rose de sa texture. Et lui l'effleurait du bout du doigt, la faisait rouler sur sa paume avec une extrême jubilation. Puis il me l'a posée dans la main et m'a refermé les doigts encore sanglants dessus. « Place-la dans ta bourse, m'a-t-il recommandé, veille sur elle comme sur le plus précieux de tes trésors. Emporte-la vers Ourouk aux remparts élevés. Conserve-la bien à l'abri d'un coffret. Lorsque le poids des ans se fera lourd sur tes épaules, Gilgamesh, sors-la de son écrin, réduis-la en une fine poudre diluée dans un bon vin corsé, bois le mélange d'un trait. C'est tout. Tes yeux retrouveront l'acuité du regard, ton souffle redeviendra profond, ta force de nouveau sera la force du vainqueur des lions. Tel est notre présent, Gilgamesh d'Ourouk. »

J'ai contemplé la perle, fasciné. « Je n'en aurais pu désirer de plus beau.

— Viens, maintenant. Le batelier t'attend. »

Revêche, renfrogné, taciturne comme à son habitude, le batelier Soursunabou m'a fait faire dans l'après-midi la traversée vers la grande île toute proche. Cette fois encore j'ai pu me loger dans la grande cité de Dilmoun pour quelques jours, le temps de trouver un navire où embarquer à destination du Pays. Dans l'attente, j'ai musardé le long des rues escarpées où les orfèvres exerçaient leurs talents dans leurs échoppes de brique et de bois aux devantures ouvertes : mon regard plongeait jusqu'au littoral où mouillaient les bateaux et, plus loin, sur l'immense drap bleu de la mer et le petit îlot sablonneux. Je pensais au Ziusoudra qui n'était pas Ziusoudra, aux prêtres et prêtresses qui le servaient dans les arcanes de leur culte, au récit véridique du Déluge tel qu'ils le relataient, si différent de celui qui circulait au Pays. Et je pensais aussi au fruit minéral de la plante de jouvence qui se balançait dans une petite bourse autour de mon cou et, comme une bille de feu, brûlait tout contre mon sternum. Voici qu'enfin ma quête s'était achevée. J'allais m'en retourner chez moi. Et si je n'avais pas atteint mon véritable but, au moins avais-je en partie abouti, au moins ramenaient-ils avec moi l'outil pour éloigner le destin qui me faisait horreur.

Soit. Ourouk, maintenant !

Il y avait à quai un navire marchand de Meluhha dont le négoce à Dilmoun tirait à sa fin. Il allait ensuite cingler vers le nord et remonter jusqu'aux cités d'Our et d'Éridou pour y troquer son fret contre les marchandises du Pays ; une fois chargée sa nouvelle cargaison, il s'en retournerait par la mer du Levant et ferait route vers cette lointaine et mystérieuse contrée d'où il était venu. C'est un marchand de Lagash, hôte de mon auberge, qui m'a fourni ces renseignements.

Je suis descendu au port et suis allé trouver le capitaine du bateau. L'homme était petit, de constitution délicate en apparence, la peau noire comme l'ébène, les traits nobles, fins et anguleux. Il entendait ma langue convenablement et s'est déclaré prêt à me prendre comme passager. Je lui ai demandé son prix, il me l'a donné : la moitié de la valeur même de son navire, à mon sens. Il a levé les yeux, il m'a fixé de son regard d'onyx poli, il a souri. S'attendait-il à ce

que je marchande ? Marchander ? Je suis le roi d'Ourouk ; je ne marchande pas. Peut-être le savait-il et cherchait-il à en tirer avantage. Ou peut-être me prenait-il simplement pour un grand niais lesté de plus d'argent que de sagacité. Bref, c'était un prix exorbitant qui réduisait presque à néant mon pécule. Et qu'importait ? Trop longtemps je m'étais éloigné du Pays. J'aurais payé davantage et le cœur content pour qu'on me ramène chez moi.

Alors nous avons pris le départ.

Sous un ciel aussi lisse et chaud qu'une enclume, par une belle journée, les petits hommes à peau sombre de Meluhha ont hissé la voile et bondi sur les rames. Nous avons mis le cap au large, vers le nord.

La cargaison consistait en bois d'œuvre de diverses essences en provenance de leur pays, qu'ils entreposaient sur le pont solidement arrimé, en coffres remplis de lingots d'or, de peignes et figurines d'ivoire, de cornaline et de lapis-lazuli. Le capitaine affirmait avoir accompli ce voyage une cinquantaine de fois, et il espérait bien en effectuer encore autant avant sa mort. Je l'ai prié de me parler des territoires entre Sumer et Meluhha. Je voulais savoir la configuration des côtes, la couleur des cieux, le parfum des fleurs, mille autres choses encore. Mais il s'est contenté de répondre avec indifférence : « Quel intérêt ? Le monde est à peu près le même partout. » Je ressentais à ces mots grande pitié pour lui.

Parmi les Meluhhans je me faisais l'effet d'un colosse. Je m'étais accoutumé depuis longtemps à dominer de la tête et des épaules, voire de la poitrine, les hommes du Pays ; or mes compagnons de voyage, sur ce bateau, m'arrivaient à peine à la taille et gambadaient autour de moi comme de petits singes. Par Enlil ! je devais leur sembler moi-même monstrueux. Pourtant ils ne montraient aucune peur, aucune déférence non plus à mon égard ; je n'étais guère pour eux, j'imagine, qu'une curiosité barbare dont ils saupoudreraient leurs récits de marins de retour au foyer. « Croyez-le ou non, nous avons pris à bord, entre Dilmoun et Éridou, un passager de la stature d'un éléphant ! Même balourdise, de cervelle et de pied. Il nous fallait nous écarter de son chemin sous la menace de nous faire réduire en purée sans qu'il y prenne garde ! » Sincèrement, je me sentais lourdaud auprès d'eux, tant ils cachaient d'agilité sous leur petite taille : à ma décharge il faut convenir que le vaisseau avait été conçu pour des êtres d'une envergure moindre. Était-ce bien ma faute si je devais me recroqueviller dans mes déplacements, les bras le long du corps, et m'appliquer pour ne pas me heurter tout le temps ?

Le soleil nous plongeait dans une fournaise blanche et le ciel sans nuage se montrait impitoyable. Il y avait peu de vent ; mais l'habileté de ces navigateurs maintenait le navire en mouvement sous la plus

faible des brises. Je les observais, rempli d'admiration. Ils travaillaient dans une parfaite communauté d'esprit ; chacun exécutait sa tâche parcellaire sans qu'il fût besoin d'ordre, vite, dans le silence, malgré la chaleur accablante. S'ils m'avaient demandé ma collaboration, je l'aurais accordée volontiers, mais ils préféraient m'abandonner à moi-même. Savaient-ils mon rang de monarque ? Et s'en souciaient-ils ? Un peuple sans curiosité, m'est avis ; un peuple laborieux, toutefois.

À la nuit tombante ils se réunissaient pour prendre le repas, auquel ils m'ont timidement invité à me joindre. Leur ordinaire du soir consistait en un ragoût de viande ou de poisson d'une saveur si relevée que j'ai craint de m'y brûler les lèvres, accompagné d'une bouillie au goût de lait suri. Ils se mettaient ensuite à chanter : singulière musique en vérité, où les voix s'entrelaçaient dans leur vagabondage pour dessiner d'envoûtantes mélodies nasillardes qui s'enroulaient comme dans un nid de serpents.

Ainsi s'est passé le voyage. Je n'étais pas mécontent de me tenir à l'écart, seul en moi-même, car je me sentais las et j'avais l'esprit lourd de multiples préoccupations. De temps à autre je touchais du doigt la perle de jeunesse pendue à ma gorge ; et je songeais fréquemment à Ourouk et à ce qui m'y attendait.

J'ai aperçu finalement au loin les rivages bienvenus du Pays, ligne sombre sur l'horizon. Nous avons pénétré dans l'embouchure commune des deux rivières et nous avons poursuivi notre route jusqu'à leur confluent. Voici l'Idigna, qui remonte vers la droite, et le Buranunu, notre fleuve, dont l'embranchement se dirige vers la gauche. J'ai rendu grâce à Enlil. Je n'étais pas encore chez moi mais le vent qui chatouillait mes narines avait soufflé la veille sur ma ville natale, et cela seul suffisait grandement à me réjouir.

Peu de temps après, nous avons accosté le quai de la sainte Éridou. J'ai fait mes adieux au capitaine meluhhan et j'ai débarqué seul. Il n'aurait pas été prudent de continuer mon voyage en amont sur ce bateau, car la prochaine escale s'appelait Our, une ville où il valait mieux éviter de me rendre sous les dehors d'un promeneur solitaire. On m'y reconnaîtrait. Si je posais le pied sur ce territoire sans une armée derrière moi, jamais je ne reverrais Ourouk.

On me connaissait également en Éridou. Je n'avais pas quitté le navire depuis trois minutes que je voyais déjà les paupières battre, les index se pointer, que j'entendais les murmures de surprise et d'émotion : « Gilgamesh ! Gilgamesh ! » Il fallait s'y attendre. À de nombreuses reprises j'étais déjà venu en Éridou pour les cérémonies d'automne qui succèdent au Mariage sacré. Mais on n'était pas en automne et je me présentais sans escorte aucune. Pas étonnant qu'on me montre du doigt ni qu'on chuchote sur mon passage.

Éridou : la plus antique cité du monde. On dit qu'elle fut la

première des cinq cités préexistant au Déluge. C'est bien possible, quoique je n'accorde plus autant de crédit aux anciennes légendes depuis ma visite au Ziusoudra. Le dieu tutélaire en est Enki dont le pouvoir s'étend sur les eaux douces souterraines ; on y a bâti son temple majeur sous lequel, prétend-on, il a élu son domicile principal. Je veux bien le croire : où que l'on creuse dans les couches profondes sous le territoire d'Éridou, on rencontre l'eau douce.

Éridou se trouve à quelque distance du Buranunu, mais des passes navigables dans la lagune l'y raccordent pour en faire un port au même titre que les cités directement riveraines. Elle s'élève sur un site ingrat pourtant, car le désert ne s'arrête qu'aux portes de la ville ; un jour ou l'autre, il se pourrait bien, les dunes la recouvriront. Cette menace n'a pas dû échapper aux bâtisseurs, car ils ont construit non seulement le temple mais l'ensemble de la cité sur une vaste terrasse. La pierre ne manque pas dans le voisinage d'Éridou, et ils ne s'en sont pas privés. Le mur de soutènement de la terrasse, massif, est revêtu de grès et les marches du temple sont formées de grandes dalles de marbre. Précieuse est la proximité de la pierre, qui n'oblige point à recourir à la boue comme unique matériau, ainsi que nous le faisons chez nous.

Les marchands d'Ourouk entretiennent depuis longtemps un comptoir commercial en Éridou, tout près du temple d'Enki : ils y font cause commune, ils y accroissent collectivement leur crédit, tiennent leur comptabilité, s'échangent les rumeurs qui circulent sur le marché, d'une façon générale se livrent aux occupations qui sont le propre des marchands. C'est là que je me suis rendu, départ du quai, au milieu d'une foule grandissante, indifférent aux murmures des curieux – « Gilgamesh ! Gilgamesh ! » – tout le long du chemin. Quand je suis entré au comptoir, j'y ai trouvé trois de mes concitoyens plongés dans leurs écritures, le calame à la main. Ils ont sursauté à ma vue, pâles, le souffle coupé, comme si Enlil en personne s'avancait parmi eux. Puis ils sont tombés à genoux et se sont empressés de m'adresser une avalanche frénétique de signes royaux : ils agitaient les bras, ondulaient de la tête ainsi que des forcenés. Il m'a fallu attendre qu'ils recouvrent le calme et la raison.

« Tu n'es donc pas mort. Majesté ! ont-ils fini par lâcher.

— Apparemment non, leur ai-je répliqué. Qui a propagé cette nouvelle ? »

Ils se sont entrecroisés avec circonspection. Enfin le plus âgé, qui paraissait aussi le plus avisé, m'a répondu : « Le temple, je crois me souvenir. On te disait parti dans les déserts, miné de chagrin par la perte de ton frère Enkidou, et puis dévoré par les lions...

— Non, emporté par les démons ! est intervenu le second. Par des démons, oui, surgis d'un tourbillon...

— On a vu l'oiseau Imdougoud sur les toits, il a crié de sinistres présages cinq nuits durant... proclamait le troisième.

— Dans les pâtures on a trouvé un veau à deux têtes... qu'on a sacrifié à l'Ubshukkinakkou...

— Au sanctuaire du Destin, on a...

— C'est vrai, et une brume verte enveloppait la lune, ce que... »

J'ai fait cesser le caquetage d'une voix puissante. « Du calme ! dites-moi seulement quel temple m'a donné pour mort.

— Eh bien, le temple de la déesse, sire ! »

J'ai souri. Ce n'était guère une surprise. Et, sur un ton bénin :

« Ah ! Ah ! je vois. Évidemment. Inanna a-t-elle annoncé elle-même la douloureuse nouvelle ? »

Ils me l'ont confirmé. Leur trouble ne faisait que s'accroître.

J'ai songé à Inanna, à la haine qu'elle me vouait, à son appétit de pouvoir, à la façon dont elle s'était froidement débarrassée du roi Dumuzi de longues années auparavant, quand il avait cessé de lui servir ; je me suis avoué que mon absence d'Ourouk lui avait été comme un cadeau des dieux ; en mon for intérieur j'ai reconnu avoir commis la plus folle des folies en m'enfuyant, dans la démence et la douleur, à la recherche de l'éternité, tandis que mes devoirs dans cette vie me retenaient dans ma cité. Qu'elle avait dû rire en apprenant mon départ clandestin ! Qu'elle avait dû savourer mon absence prolongée de jour en jour sans que personne ne connût ma destination !

« S'est-elle montrée grandement affligée ? leur ai-je demandé. S'est-elle lamentée ? A-t-elle déchiré ses robes ? »

Eux d'acquiescer gravement. « Son deuil était amer en vérité, ô Gilgamesh.

— A-t-on battu pour moi les tambours ? Timbale lilissou, petits tambours balags ? »

Ils se taisaient. « Répondez-moi !

— Oui. (Murmure rauque.) On a battu pour toi les tambours, ô Gilgamesh. On s'est sur toi cruellement lamenté. »

Ma tête bourdonnait. Je sentais la crise imminente, bourdonnement d'abeilles, sifflement. Je me suis rapproché d'eux à les faire frémir par ma présence immédiate ; moi-même je frémissais en posant cette question dont je redoutais la réponse : « Dites-moi encore : a-t-on déjà fait choix d'un autre souverain ? »

Nouvel échange de regards inquiets. Les malheureux négociants tremblaient plus que feuilles sous la bourrasque d'automne.

« Eh bien ?

— Non... pas encore, a répondu l'un d'eux finalement.

— Pas encore ? Pas encore *en ce moment* ? Auspices défavorables, je présume.

— On raconte que la déesse a réclamé un nouveau roi mais que l'Assemblée, jusqu'ici, a refusé son consentement. Certains te pensent encore vivant...

— À juste titre, dirait-on.

— ... Ils craignent que les dieux se montrent mécontents si l'on procède trop hâtivement à la succession...

— Les dieux ? c'est fort probable. Et pas seulement les dieux.

— ... Mais le besoin se fait pressant – à l'unanimité – d'un monarque en Ourouk. Majesté, ce Meskiagnunna qui règne en Our s'enfle d'orgueil, il s'est déjà emparé de Kish ainsi que de Nippour, et le voici qui lorgne sur notre cité... En cette période trouble et préoccupante, Majesté, nous n'avons pas eu de roi... nous n'avons pas eu de roi...

— Vous avez un roi, ai-je rétorqué. Ne vous trompez pas sur ce point : vous avez un roi. Espérons que vous n'en avez pas deux à l'heure qu'il est. »

Si le ton de ma voix dénotait quelque insouciance, il ne traduisait pas le fond de mon cœur. J'étais la proie d'une lourde angoisse, d'une fiévreuse confusion. Étais-je encore roi ? En méritais-je la dignité, d'ailleurs ? Les dieux m'avaient confié le gouvernement d'Ourouk et j'avais déserté mon poste, indéniablement. De cette faute quiconque pouvait me blâmer. Mais le blâme nous poursuit-il si les dieux tirent toutes les ficelles ? Ne m'avaient-ils pas envoyé Enkidou pour me le reprendre ensuite ? Ne portaient-ils pas dès lors la responsabilité du déchirement, de la terreur macabre qui m'avait entraîné dans ma quête d'immortalité ? si. Trois fois si. Je ne m'estimais pas coupable. Je n'avais fait que suivre en toutes choses leur diktat. Mais à quoi se réduisait en ce cas la libre volonté du fier Gilgamesh ? N'étais-je que le jouet de ces grands personnages lointains, indifférents, à qui le monde appartient ? Serviteurs des dieux, soit, j'en conviens ; nous sommes serviteurs des dieux, il serait insensé de prétendre le contraire. Mais leur jouet ? leur marionnette ?

Je n'avais pas le temps de m'étendre sur le sujet. Je l'ai chassé de mon esprit. Si j'ai perdu la couronne d'Ourouk, me suis-je dit, que la déesse me l'apprenne. Non sa prêtresse mais la déesse elle-même. J'irai dans ma cité ; j'y trouverai la réponse.

Alors, la mâle présence de mon père, le héros Lugalbanda, s'est manifestée dans mon âme. Le glorieux souverain m'a gonflé de sa force et m'a rendu mon assurance. J'en ai conclu qu'aucun de mes actes ne m'entachait d'opprobre. Ce que j'avais accompli, les dieux l'avaient édicté, il ne fallait y voir que l'empreinte d'une juste et convenante nécessité. Nécessaire, mon chagrin. Nécessaire, ma quête. Les dieux avaient résolu de me faire accéder à la sagesse : je n'avais fait que me plier à leur dessein.

Je ne doutais plus d'être roi. J'ai aussitôt dépêché le doyen des marchands au palais du gouverneur d'Éridou pour lui signifier la venue dans sa ville de son suzerain Gilgamesh d'Ourouk, lequel attendait qu'on le reçoive dignement. Au plus jeune j'ai donné mission de chercher le jour même passage à bord du premier bateau qui ferait voile vers Ourouk, afin d'y apporter la nouvelle que le roi s'en revenait de son long voyage. Quant au troisième, je l'ai commis à me quérir du vin, de la viande rôtie ainsi qu'une jeunesse de seize ou dix-sept ans, haute et ferme de poitrine ; la sève impérieuse de la vie soudain circulait à nouveau dans mon corps. Tout au long de cette période sombre d'errance, depuis la disparition d'Enkidou, j'avais vécu comme étranger à moi-même ; je m'étais en quelque sorte scindé. Une moitié, le véritable Gilgamesh, s'était fourvoyée d'aventure, ne laissant à sa place qu'une gousse creuse : moi. Et voici que la vigueur, l'énergie, la vitalité me revenaient, le roi Gilgamesh reprenait possession de moi. J'étais redevenu moi-même, Gilgamesh dans sa plénitude, son intégrité. J'en ai rendu grâce au seigneur Enlil, au Père An tout-puissant, à Enki, le dieu de cette cité. Mais ma plus chaude gratitude, je l'ai destinée au dieu Lugalbanda dont la semence m'avait engendré. Car les grands dieux nous sont éloignés, ils nous regardent tout au plus comme grains de sable. Lugalbanda, lui, se tenait au plus près de moi, alors et à jamais.

Le gouverneur d'Éridou était à l'époque Shulutula, fils d'Akurgal, un petit homme rond au teint sombre, pourvu d'un nez considérable. Il n'y a pas de roi en Éridou ; voici bien longtemps, dès avant le Déluge, que la royauté s'est retirée de cette cité. Mais s'il n'avait que rang de gouverneur, Shulutula n'en vivait pas moins sur un pied royal, dans un grand palais de deux édifices jumeaux entourés d'une immense double enceinte. Il manifestait en me recevant quelque fièvre, car je venais hors saison et le prenais de court. D'une nature placide cependant, dès qu'il s'est rendu compte que ma présence n'avait pas pour but de le déposer ni d'opérer sur son trésor de lourdes ponctions, il s'est bien vite rasséréné. Il m'a offert un grand festin dans la soirée, et m'a couvert de présents, lances du plus bel ouvrage, concubines, ainsi qu'une superbe statuette d'albâtre de la longueur de mon bras, les yeux incrustés de nacre et de lapis-lazuli.

Tard dans la nuit nous nous sommes entretenus. Il n'ignorait pas que je m'étais absenté d'Ourouk mais il n'a pas osé demander ni pour où ni pourquoi. Je me suis efforcé d'obtenir un exposé des récents événements dans ma cité, mais il ne pouvait ou ne voulait s'étendre sur le sujet et s'est borné à évoquer la récolte assez maigre et quelques inondations le long des canaux, durant la saison des crues. Ses préoccupations, de toute évidence, concernaient Our et non Ourouk. La puissante cité d'Our, après tout, se dressait à quelques lieues à peine d'Éridou ; et Meskiagnunna avait déjà absorbé Kish et Nippour. Le tour d'Éridou n'allait-il pas venir ?

« Peut-on en douter ? insistait Shulutula. Il ambitionne la royauté sur tout le Pays.

— Les dieux n'ont pas adjugé la royauté suprême à Our », lui ai-je rappelé.

Il a contemplé d'un œil morne sa coupe de vin. « Quelle certitude en avons-nous ?

— C'est impossible.

— La royauté n'a-t-elle pas autrefois reposé sur Éridou ? Jadis, antérieurement au Déluge. Puis elle s'est transmise à Badtibira, à Larak, ensuite...

— C'est entendu, l'ai-je coupé, agacé. Épargne-moi le détail. Je connais les annales antiques aussi bien que toi. »

Ma brusquerie l'a froissé mais ne l'a pas découragé. J'appréciais en lui cette ténacité. « Je m'en remets à ton indulgence », m'a-t-il dit, puis, avec une surprenante audace, il a poursuivi : « ... ensuite à Sippar et à Shuruppak. Vint le Déluge où la destruction fut entière. Après le Déluge, lorsque la royauté sur le Pays descendit à nouveau du Ciel, c'est Kish qui fut choisie pour la détenir, n'est-ce pas ?

— C'est juste.

— Meskiagnunna s'est rendu maître de Kish ; ne peut-on en déduire que la royauté s'est transférée de Kish en Our ? »

Je voyais maintenant où il voulait en venir.

Et j'ai secoué la tête. « Certainement pas. Il est vrai que la suzeraineté appartenait à Kish. Mais tu négliges un fait : dans la première année de mon règne, Agga de Kish est venu porter la guerre en Ourouk ; il s'y est fait battre et capturer. Sans conteste la primauté royale dès cet instant s'est transmise de Kish à Ourouk. Et lorsque le roi d'Our s'est emparé de Kish, il n'a conquis qu'une coquille vide où la prépotence ne résidait plus. Elle était passée en Ourouk. Où elle se maintient aujourd'hui.

— Tu soutiens donc la suzeraineté du roi d'Ourouk sur le Pays ?

— Assurément.

— Mais Ourouk est demeurée sans souverain ces derniers mois.

— Ourouk retrouvera son roi très prochainement, Shulutula », lui ai-je affirmé. Je me suis penché vers lui jusqu'à frôler la courge monumentale qui lui tenait lieu de nez du bout du mien, et je l'ai averti d'un ton sans équivoque : « Meskiagnunna peut garder Kish s'il le désire. Mais je ne lui abandonnerai pas Nippour, car c'est une cité sacrée qui doit rester libre par vocation. J'ajouterai ceci pour ta gouverne : jamais il ne mettra la main sur Éridou non plus. Tu n'as rien à craindre. » Alors je me suis levé, j'ai bâillé, je me suis étiré et j'ai vidé le fond de ma coupe. « Assez festoyé pour aujourd'hui. Le sommeil me réclame. Je rendrai visite aux temples demain matin, puis je me mettrai sur le chemin de ma cité. Veuille tenir à ma disposition un char et son attelage d'ânes ainsi qu'un aurige qui connaisse les routes du nord. »

Il a paru perplexe. « Tu comptes voyager par voie de terre. Majesté ? »

J'ai fait signe que oui. « Mon peuple aura le temps de se préparer à mon retour.

— Alors je te fournirai une escorte de cinq cents soldats et tout ce qui pourra...

— Non. Un seul char suffira, avec son attelage. Un seul homme pour le conduire. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Les dieux me

protégeront, Shulutula, comme depuis toujours. Je voyagerai seul. »

Il éprouvait de la peine à me comprendre. Ne saisissait-il pas que je n'avais nul désir de faire marche vers Ourouk et d'y entrer à la tête d'une armée étrangère ? J'entendais retourner dans ma ville tel que je l'avais quittée, seul et sans crainte. Mon peuple m'accueillerait comme son roi parce que son roi j'étais, non parce que j'aurais imposé mon retour par la force. Lorsque les hommes se soumettent à la menace des armes, ce n'est point en leurs âmes qu'ils se soumettent car ils n'ont d'autre choix. S'ils se soumettent au contraire devant l'autorité, la fermeté de caractère, leur soumission émane du plus profond de leur cœur, pleine et entière. Aucun monarque avisé ne l'ignore.

Je n'ai donc accepté de Shulutula d'Éridou que ce que je lui avais réclamé : un char, son conducteur. S'y ajoutaient des vivres et un carquois de javelines pour le cas où des lions ou des loups croiseraient notre chemin. Il a eu beau par ailleurs me tourner autour, anxieux, s'évertuant à me faire accepter une escorte plus impressionnante, je n'ai pas cédé.

Je me suis encore attardé cinq jours en Éridou. Il me fallait effectuer les rites de purification sur les autels d'An et d'Enki, ainsi qu'un office privé en l'honneur de Lugalbanda. Ces obligations m'ont demandé trois jours. Le quatrième, de l'avis des mages de Shulutula, étant un jour néfaste, je n'ai donc pas bougé. À l'aube du cinquième je me suis mis en route. Nous étions le douzième jour du mois de Du'uzou, l'époque où les pleines chaleurs de l'été commencent de s'abattre sur le Pays. Le gouverneur m'a procuré un aurige du nom de Ninurta-mansoum, robuste gaillard d'une trentaine d'années dont la barbe commençait à grisonner. Il portait en travers de la poitrine le ruban écarlate proclamant qu'il avait voué son existence au service d'Enki. Par une curieuse analogie, ce ruban me rappelait la cicatrice rouge flamme qui balafrait le corps du vieux Namhani, le conducteur à mon char attaché, du temps lointain où, jeune prince, je servais Agga de Kish. Correspondance singulièrement appropriée, car de tous ceux que j'avais connus seul Namhani le disputait en adresse à Ninurta-mansoum. Tous deux étaient de la même race : une fois les rênes en mains, c'est l'âme même de leurs bêtes qu'ils gouvernaient.

À l'heure du départ, j'ai donné l'accolade à Shulutula et j'ai renouvelé ma promesse de protéger la cité contre les convoitises du roi d'Our. Il a sacrifié une chèvre et fait une libation de miel et de sang devant la grand-porte pour me prémunir contre les dangers du voyage. Nous avons quitté la ville par la porte de l'Abîme, traversé les hautes dunes, dépassé un grand bosquet d'arbres-*kiskanu* épineux, presque une forêt. Lorsque je me suis retourné, j'ai vu se dresser les tours des temples et du palais d'Éridou comme les châteaux de princes démons sur la pâleur des aurores. Puis nous avons franchi le relief

accidenté d'une arête rocailleuse avant de redescendre dans la vallée, nous éloignant de la cité désormais hors de vue.

Ninurta-mansoum savait de qui il avait charge et ce qu'il adviendrait probablement si je tombais entre les mains d'une troupe de guerriers d'Our en patrouille. Il a donc contourné cette ville pour obliquer vers le territoire désertique qui s'étend à l'ouest d'Éridou. Il soufflait sur cette région désolée un vent froid et mordant qui soulevait le sable en tourbillons et lui conférait l'apparence de fantômes graciles dont les yeux mélancoliques ne m'ont pas quitté de la journée. Sans m'impressionner pour autant : ce n'était que sable tournoyant.

Infatigables paraissaient les ânes. Ils filaient d'heure en heure et ne semblaient connaître ni la faim, ni la soif, ni l'épuisement. On aurait cru des bêtes enchantées, peut-être des démons soumis à un charme, tant ils faisaient preuve de résistance. Lorsque nous avons fait étape, au crépuscule, ils avaient l'air à peine essoufflés. Je me suis demandé comment ils s'y prendraient pour s'abreuver, mais Ninurta-mansoum s'est aussitôt mis à creuser ; une source d'eau pure et fraîche immédiatement a jailli du sable. Décidément, la bienveillance d'Enki accompagnait cet homme.

Une fois dissipé le risque de rencontre avec des guerriers d'Our, mon guide nous a rapprochés du fleuve. Nous nous trouvions sur la rive occidentale du Buranunu, ce qui nous obligeait à le traverser d'une manière ou d'une autre afin de rallier Ourouk. L'affaire ne présentait aucun obstacle pour Ninurta-mansoum. Il connaissait un gué peu profond sur terrain ferme en cette saison, il nous l'a fait emprunter. Nous avons connu une mauvaise passe quand l'âne d'aile gauche a perdu pied et s'est enfoncé ; j'ai cru qu'il allait faire basculer le char. Mais notre conducteur s'est agrippé aux longues qu'il a retenues de toutes ses forces pour nous maintenir en équilibre. Les trois autres bêtes n'ont pas flanché. Celle qui avait trébuché est remontée du creux de la rivière en s'ébrouant et crachant de l'eau, elle a repris son assiette, et nous avons gagné la berge sans encombre. Namhani lui-même aurait-il réussi ce tour de force ?

Voici que nous entrions maintenant sur des terres tributaires d'Ourouk. La cité elle-même se trouvait encore à des lieues vers le nord-est. J'ignorais si le domaine que nous traversions appartenait à Inanna, An ou quelque magnat de la ville – ç'aurait pu même être le mien car je possédais dans ce district de vastes propriétés affermées –, et qu'importait ? Patrimoine du temple ou domaine privé, il s'agissait du territoire d'Ourouk. Au bout d'une si longue absence, la vue soudaine de ces champs riches et fertiles me donnait envie de bondir de mon char et de baiser le sol. Au lieu de quoi je me suis borné à effectuer une libation et observer les rites de retour au foyer. Mon

guide s'est agenouillé près de moi, tout étranger qu'il fût à Ourouk. Homme de grande piété que cet aurige, bien davantage que certains prêtres et prêtresses de ma connaissance.

Nous n'avons pas tardé à rencontrer des groupes de paysans ; ils m'ont bien sûr reconnu comme leur roi, sinon pour m'avoir déjà vu, du moins par ma stature et mon maintien. Ils couraient auprès du char en criant mon nom. Je souriais, je saluais de la main, je dessinais du geste les signes des dieux à leur intention. Ninurta-mansoum retenait les ânes au petit trot afin de ne pas les distancer. En nombre ils accouraient maintenant de toutes parts, à mesure que la nouvelle se répandait. Lorsque nous avons fait étape cette nuit-là, ils nous ont apporté ce qu'ils possédaient de meilleur, la bière brune et forte aussi bien que la rousse dont ils raffolent, le vin de dattes, la viande rôtie du veau et de l'agneau. Durant des heures ils se sont succédé un par un pour se prosterner devant moi, les yeux noyés de larmes de joie, et rendre grâces que je fusse vivant, que je fusse encore leur souverain. J'ai vécu des fêtes plus somptueuses au fil des ans, mais aucune aussi profondément émouvante.

Naturellement, l'annonce de mon retour imminent m'a précédé jusqu'à Ourouk. C'était intentionnel. Persuadé qu'Inanna avait mis à profit mon absence pour accaparer autant d'hégémonie que possible, je désirais que ce surcroît de pouvoir lui glisse entre les doigts petit à petit, au rythme des murmures des citoyens, des commentaires qui allaient accompagner l'approche de leur roi.

Alors enfin, par une journée où la chaleur dansait dans les cieux comme les vagues de l'océan, j'ai aperçu les murailles d'Ourouk ; elles se dressaient à l'horizon et renvoyaient l'éclat du soleil avec la brillance du cuivre. Est-il sur cette terre plus beau spectacle que l'enceinte d'Ourouk ? Je dis que non. Et je dis que l'écho m'en serait parvenu s'il existait quoi que ce soit de comparable. Je dis que non car notre cité dépasse toutes les cités ; déesse parmi les villes, elle se tient au milieu du milieu du monde.

Or, à mesure que je m'approchais, j'ai remarqué quelque chose d'insolite. Sur la plaine devant la cité, dans l'espace de sable nu entre la porte Haute et la porte de Nippour, des taches de couleurs rutilantes dessinaient une immense floraison sous les murs ; éclaboussures d'écarlate, de noir, de jaune, de bleu d'azur. Je n'ai déchiffré cette énigme qu'en m'avancant encore plus près : il s'agissait de tentes et de pavillons qu'on avait érigés là. Pour célébrer mon retour, me suis-je imaginé. Mais je faisais erreur.

Au lieu de mes bons sires Zabardi-bunugga et Bir-hurturre venant à ma rencontre à la tête d'une escorte pour m'accueillir dans la cité, ce que j'étais en droit d'attendre, trois femmes d'Inanna sont sorties des pavillons et se sont avancées à pied. J'ai aussitôt subodoré les

complications. Je ne connaissais pas ces femmes de nom mais je les avais déjà rencontrées à l'occasion de cérémonies : trois prêtresses de haut rang. Elles portaient de magnifiques robes écarlates et le serpent de bronze emblématique s'enroulait à leur bras droit. Lorsque je suis parvenu à portée de voix, celle du milieu, majestueuse et de haute taille, sa chevelure noire en tresses compactes, m'adressant les signes de la déesse, m'a hélé : « Par le saint nom d'Inanna, nous te sommons de faire halte ! »

C'était trop d'impudence, même venant d'Inanna. Je me suis figé sur place, reprenant mon souffle tandis que la colère montait en moi. Mais je me suis efforcé de garder mon sang-froid et j'ai fait d'une voix calme : « Sais-tu, prêtresse, qui je suis ? »

Elle a soutenu mon regard sans faiblir. Il émanait d'elle une puissance redoutable. « Tu es Gilgamesh, fils de Lugalbanda.

— Exactement. Gilgamesh, roi d'Ourouk, retour de son pèlerinage. Le contesterais-tu ? »

Du même ton mesuré, sans paraître accorder la moindre concession, elle a répondu : « C'est la vérité. Tu es le roi.

— Alors pourquoi les ministres de la déesse m'ordonnent-elles de m'arrêter hors les murs de ma ville ? Je désire y pénétrer. Une longue absence m'en a éloigné et j'ai grand-hâte de la revoir. »

Nous étions à l'image de duellistes qui se lancent des bottes circonspectes pour s'apprécier. « La déesse me charge de t'apprendre la joie qu'elle éprouve à ton retour, m'a-t-elle répliqué sans que sa voix trahît nulle trace de joie. Elle m'enjoint de te conduire au lieu de purification que nous avons établi hors les murs. »

J'ai paru décontenancé. « Purification ? Serais-je impur maintenant ? »

Affable et douceuse, elle a dit : « En rêve la déesse a suivi ton voyage, ô souverain. Elle sait que de noirs esprits ont empiété sur ton âme. Elle aspire à te purifier de leur influence maligne avant que tu n'entres dans la cité. Telle est sa vocation, tel est son rôle : tu ne saurais l'ignorer.

— Trop aimable de sa part.

— Il n'y entre, ô Majesté, aucune part d'amabilité. Sont en jeu par contre la santé de ton âme, la sauvegarde de la ville, de l'ordre et de l'équilibre du royaume qu'il nous faut assurer. Ainsi la déesse a-t-elle décrété ce protocole sacré, par amour et miséricorde sublimes. »

Diable ! son amour et sa miséricorde sublimes ! J'en ai failli éclater de rire ! Mais je me suis retenu. Allons, me disais-je, jouons le jeu jusqu'au bout. Et, sur le ton le plus solennel et le plus courtois : « La compassion de la déesse est infinie. Si mon âme court un danger, qu'elle soit purifiée. Guide-moi vers la cérémonie. »

En descendant du char, j'ai surpris le regard de Ninurta-mansoum

et je l'ai vu froncer les sourcils. En quoi le fait que j'allais peut-être me livrer entre les mains de la félonie l'aurait-il concerné ? Il appartenait à Shulutula, non à moi. Pourtant il cherchait à me mettre en garde. Je me suis rendu compte que cet homme aurait donné sa vie pour moi, le cas échéant. J'ai voulu le rassurer d'une tape sur l'épaule et lui ai demandé de mener paître les ânes sans toutefois trop s'éloigner. Puis j'ai emboîté le pas aux trois prêtresses et nous nous sommes dirigés vers les pavillons au pied de la muraille.

De toute évidence, elle avait organisé son affaire de longue date. On avait érigé en plein air l'équivalent d'une enceinte sacrée, cinq tentes dont la principale désignée par les gerbes de roseaux d'Inanna plantées dans le sable à l'entrée et quatre plus petites où l'on avait entreposé tout l'outillage sacré nécessaire – braseros, brûleurs d'encens, saintes effigies de culte, bannières *et cætera*. À mon approche des prêtresses ont entonné leur chant, des musiciens se sont mis à battre le tambour, à souffler dans leurs fifres, des danseurs du temple à décrire autour de moi des cercles, les bras enlacés.

J'avais les yeux braqués sur la grand-tente. Inanna devait m'y attendre et ma gorge soudain s'est desséchée, mon ventre s'est durci de nœuds embrasés. La peur ? non pas vraiment ; mais le sentiment d'une imminente fatalité. Depuis combien de temps ne nous étions-nous pas fait face ? Quelles transformations avait-elle opérées dans mon dos, à dater de cette époque, au sein de la cité ? Nul doute qu'elle travaillait à ma perte en ce moment même. Mais comment ? Par quel artifice ? Et comment pourrais-je m'en protéger ? Continûment depuis mon enfance – alors qu'elle-même en sortait à peine –, le sort m'avait enchaîné à cette femme à l'âme ténébreuse ; et j'éprouvais la certitude qu'en entrant sous cette vaste tente rouge et noire dressée devant moi sur la plaine d'Ourouk j'allais à la rencontre de l'ultime collision de nos destinées.

Une fois de plus, j'avais tort. Les trois prêtresses ont soulevé le rideau de la tente à demi et m'ont fait signe de pénétrer tandis qu'elles en retenaient le pan. Je me suis engagé par l'ouverture pour me retrouver dans un intérieur parfumé, décoré de nattes et tapis lustrés, de tentures et draperies diaphanes, au milieu duquel, assise à genoux sur une couche basse, m'attendait une femme au galbe voluptueux, entièrement nue à l'exception d'un pendentif en or chatoyant qui descendait entre ses seins et du serpent massif de la déesse, à la couleur d'olive, qui enveloppait sa taille comme une corde et se mouvait en lentes pulsations glissantes. Ce n'était pas Inanna. C'était Abisimti, la courtisane sacrée, elle qui m'avait jadis initié aux rites de l'âge d'homme, elle qui en avait fait autant pour Enkidou quand il séjournait, encore sauvage, dans la steppe. Je m'étais disposé, je m'étais armé pour affronter Inanna ; la surprise et le choc de tomber

sur une autre à sa place m'ont frappé de stupeur et d'hébétude au point qu'une crise soudaine a failli me happer. Je marchais sur le bord d'un abîme. Je vacillais. Je chancelais. Avec ce qui me restait de force, je me suis reculé.

Abisimti me regardait. Ses yeux brillaient d'une étrange lueur ; dans ses orbites se consumaient comme deux sphères de cornaline incandescente. Sa voix semblait provenir, à l'issue d'un long voyage, d'un monde au-delà du monde. Elle m'a dit : « Salut, ô mon roi ! Salut à toi, Gilgamesh ! » avant de m'inviter à la rejoindre.

L'espace d'un instant mon enfance m'était rendue, mes douze ans, et je me dirigeais vers le cloître du temple avec mon oncle au jour de mon initiation.

Je me suis vu dans ma jupe de doux lin blanc, avec l'étroite bande rouge de l'innocence abandonnée tracée sur mon épaule, la boucle de cheveux dans ma main pour en faire présent à la prêtresse. Et j'ai revu la belle Abisimti de seize ans, les mamelles rondes ainsi que des grenades, la chevelure noire en cascade sous les joues maquillées d'or.

Sa beauté ne s'était pas évanouie. Qui pourrait dénombrer les hommes qu'elle avait étreints au service de la déesse avant que je la connusse, les hommes qu'elle avait étreints depuis ? Ceux qui l'avaient possédée, autant peut-être que les grains de sable du désert, n'avaient en rien altéré sa beauté mais n'avaient fait que la rehausser. Certes, la jeunesse l'avait quittée ; la rondeur de ses seins s'était quelque peu ramollie ; mais belle Abisimti demeurait. Je m'inquiétais cependant de son regard étrange et de sa voix singulière. Elle paraissait comme hébétée.

J'ai pensé à une drogue qu'on lui aurait administrée. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

« Je m'attendais à rencontrer Inanna », lui ai-je dit.

Elle a parlé d'une voix lente, comme du fond d'un rêve : « En éprouves-tu si grande contrariété ? Il ne lui est pas possible de quitter le temple. Tu l'y retrouveras ensuite, Gilgamesh. »

J'aurais dû me douter qu'Inanna ne serait pas sortie des murs de la cité. « Je n'en suis pas moins content de te voir, Abisimti. La surprise, c'est tout... »

— Approche-toi. Retire ta tunique, agenouille-toi devant moi.

— Quel rite allons-nous donc accomplir ?

— Ne me demande rien, Gilgamesh. Viens. Déshabille-toi. À genoux. »

Je me sentais encore méfiant mais singulièrement calme. Peut-être s'agissait-il d'un rituel authentique, après tout ; peut-être Inanna ne cherchait-elle qu'à servir Ourouk en organisant cette purification pour me laver Enlil sait de quelle souillure avant que je pénètre dans

la cité. Comment imaginer l'aimable Abisimti partie prenante d'un complot contre moi ? J'ai donc déposé mon épée, défait ma robe, et je me suis agenouillé sur la natte devant elle. Nous étions nus tous les deux, hormis son pendentif et le serpent enroulé à sa taille, hormis la perle de jouvence que je portais en sautoir. J'ai vu son regard s'arrêter sur l'objet. Elle ne pouvait se faire aucune idée de sa nature, mais ses sourcils se sont rapprochés brièvement.

« Que faut-il que je fasse à présent ? lui ai-je demandé.

— Ceci, pour commencer. »

Elle s'est tournée pour atteindre et soulever des deux mains un calice d'albâtre d'une merveilleuse élégance fuselée, gravé des chiffres sacrés de la déesse. Les mains en coupe, elle l'a ramené devant elle pour me le présenter. Il contenait un vin de robe sombre. J'ai pensé que nous allions effectuer une libation, ensuite, ma foi, un sacrifice quelconque – immoler le serpent d'Inanna, était-ce envisageable ? –, après quoi, sans doute, réciter ensemble des formules appropriées ; puis elle finirait par m'entraîner sur sa couche afin de me prendre en elle. Dans la copulation je me délivrerais de ce dont il fallait me purger avant de franchir l'enceinte d'Ourouk. C'est ainsi que j'imaginai le déroulement des opérations.

Mais Abisimti m'a tendu le calice, me disant d'une voix basse, lente et comme envoûtée :

« Prends, Gilgamesh. Et bois d'un trait. »

Elle a posé la coupe entre mes mains. Je l'ai gardée un moment, examinant le vin avant de la porter à mes lèvres.

Une impression bizarre m'a retenu. Par cette chaleur accablante, Abisimti frissonnait. Elle tremblait de tout son corps. Elle avait les épaules voûtées, les seins secoués comme branchages dans la tempête, et les commissures de ses lèvres s'étiraient et se rétractaient nerveusement en d'étranges configurations. J'ai lu sur son visage la peur et ce qui ressemblait à la honte. Pourtant ses yeux n'en brillaient que de plus d'éclat ; il m'est venu le sentiment qu'ils me fixaient du regard que braque le serpent sur sa proie sans défense à l'instant où il va frapper. Je ne saurais vous dire ce qui lui valait cette apparence, mais c'est ainsi que je l'ai vue. Elle guettait. Elle attendait. Attendait quoi ?

Le soupçon s'est réinsinué en moi. « Si nous devons accomplir ensemble ce rituel, lui ai-je déclaré, partageons-en chaque épisode. Bois la première et je t'imiterai. »

Une secousse a rejeté sa tête en arrière comme si je l'avais giflée.

Elle a crié : « C'est impossible !

— Et pourquoi ?

— Ce vin... il est pour toi, Gilgamesh...

— Je t'en offre volontiers. Partageons, Abisimti.

— Je n'y suis pas autorisée !

— Je suis ton roi. Je te l'ordonne. »

Elle a croisé les bras sur sa poitrine et s'est repliée sur elle-même, grelottante. Elle évitait maintenant mon regard, et sa voix, un murmure à peine, se faisait inaudible : « Non... s'il te plaît... non...

— Juste une gorgée ; je boirai le reste.

— Non... je t'en prie...

— Pourquoi cette frayeur, Abisimti ? Ce vin serait-il d'une si divine essence qu'il risquerait de te brûler ?

— Je t'en supplie... Gilgamesh... »

Je lui ai brandi le calice à la figure, presque contre sa bouche. Elle s'est détournée, elle a serré les lèvres convulsivement, craignant peut-être que je ne la fasse boire de force. La trahison ne faisait plus de doute.

J'ai reposé la coupe de vin près de moi et je me suis penché pour la saisir par le poignet. D'un ton serein je lui ai dit :

« Je croyais qu'un sentiment d'affection nous unissait ; je vois que j'ai pu me tromper. Réponds-moi maintenant, Abisimti : pourquoi refuses-tu de boire avec moi ? Réponds-moi sincèrement. »

Elle se taisait.

« Réponds !

— Mon seigneur...

— Réponds ! »

Elle a secoué la tête obstinément. Puis, avec une vigueur qui m'a pris de court, elle s'est libéré le bras de ma poigne, elle a pirouetté si brusquement que le serpent, alarmé, s'est délié de sa taille pour se couler à l'abri. La seconde suivante, elle tenait une dague de cuivre à la main, qu'elle avait saisie sous un coussin derrière elle. J'ai cru d'abord qu'elle me la destinait ; mais elle en a dirigé la pointe contre son sein. J'ai bloqué son poignet pour écarter la lame de sa chair, et ça n'a pas été sans effort car une fièvre soudaine décuplait ses forces au-delà de toute attente. Progressivement j'ai pris le dessus, j'ai repoussé le poignard et j'ai fini par le lui arracher dans un mouvement de torsion pour le lancer à travers la tente. Aussitôt elle m'a sauté dessus comme une lionne. Nos deux corps se sont affrontés, unis dans une étreinte sauvage que la sueur rendait glissante. Elle s'agrippait à moi, elle mordait, au milieu des sanglots et des cris hystériques. Et dans le feu de la lutte ses doigts se sont emmêlés au cordon qui retenait la perle de jouvence. Elle a tiré : j'ai senti la cordelette se tendre et me brûler le cou, puis se rompre sèchement. La perle a roulé sur ma peau, elle a rebondi par terre en s'éloignant.

Dès que je m'en suis rendu compte, j'ai repoussé Abisimti et je me suis précipité à quatre pattes, avec l'énergie du désespoir, à la poursuite du plus précieux des bijoux. Je ne suis pas arrivé tout de

suite à le repérer. Puis j'ai aperçu le reflet, sur sa surface polie, de la faible lueur du brasero. La perle s'était immobilisée à douze pas de moi environ. Mais le maudit reptile d'Inanna l'avait également remarquée, et lui aussi – les dieux seuls savent pourquoi ! – rampait, véloce, dans sa direction.

« Non ! »

J'ai bondi en poussant un rugissement. Mais trop tard. Avant que j'aie parcouru la moitié du chemin, le serpent avait atteint la perle. Il l'a prise délicatement en gueule, comme une chatte porte ses petits. Il s'est retourné, me faisant face pour m'exhiber son butin. Ses yeux jaunes ont pétillé de l'ironie la plus cruelle qu'il m'ait été donné de contempler. Puis il s'est dressé, la tête verticale, il a ouvert les mâchoires et la perle a glissé dans sa panse. Si j'avais pu l'attraper, je me serais fait fort de tordre l'animal jusqu'à lui faire dégorger le joyau. Mais – horreur ! – l'ignoble bête s'est adroitement faufilée hors de portée et s'est dirigée vers le rabat de la tente par d'agiles contorsions. J'ai rampé derrière, genoux et mains, le plus vite possible, sans la moindre chance de m'emparer d'elle. Ah ! le serpent d'une ruse extrême ! il a posé le museau dans le sable et s'est en hâte glissé sous la terre pour disparaître de ma vue. Il n'est resté de son passage que quelques lambeaux d'écailles mouchetées dont il s'était dépouillé dans la fuite. La mue déjà s'opérait, il abandonnait son enveloppe décrépite et son corps allait rajeunir, selon le processus que je m'étais félicité de m'appliquer un jour. Tous mes efforts réduits à néant : tant de peine, tant de chemin sur des terres lointaines à seule fin de procurer les bienfaits de la jouvence à un serpent. À mon bénéfice : rien du tout.

J'en suis resté un moment assommé. Puis je me suis retourné vers Abisimti. Pendant que je m'évertuais à récupérer la perle, elle s'était saisie du calice pour y boire une longue gorgée : le vin dégouttait encore de ses joues. Elle s'est levée d'un mouvement terrible, brutal et saccadé, m'adressant un regard où se mêlaient tant de tristesse et tant d'amour que je m'en suis senti le cœur brisé. Chaque muscle de son corps se tordait en spasmes de rythmes différents. On aurait dit une femme possédée par mille démons autonomes.

Dans un grognement étouffé elle a réussi à me dire : « Je ne voulais pas, tu sais... je ne voulais pas... »

Et la coupe a chu de ses doigts morts avant qu'elle s'écroule à mes pieds.

J'ai cru que la démence allait fondre sur moi en cette circonstance, ou que, du moins, les convulsions d'une crise me guettaient. Or une paix singulière m'habitait au contraire ; mon âme, si durement éreintée, s'était-elle fortifiée en se fermant sur elle-même afin de me garder invulnérable ? La crise ne s'est pas déclarée. Aucune larme ne m'est venue. J'ai baissé les yeux sur la tache sombre de vin

répandu, et sans émoi j'ai étalé le sable du pied jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis je me suis agenouillé et j'ai fermé les yeux de la courtisane que l'on avait envoyée pour me tuer et qui avait donné sa vie à la place. Je ne ressentais aucune colère à son égard, seulement du regret, de la pitié ; prêtresse, elle était soumise par serment aux ordres de la déesse. Et son allégeance loyale envers Inanna l'avait conduite à la Maison de la poussière et de l'ombre où j'aurais pu moi-même aboutir en cet instant si je n'avais surpris dans son regard l'épouvante et la honte au moment où elle me tendait le vin empoisonné. À présent, elle s'en était allée. Comme s'en était allée Retrouve-la-jeunesse, aussi soudainement. Ah ! qu'elle avait parlé d'or, mon aubergiste Sidouri : *La vie éternelle que tu cherches, jamais tu ne la trouveras.*

Mais ça n'avait plus d'importance car j'étais las de poursuivre une chimère. L'ultime raillerie du serpent m'avait apporté la réponse : la destinée en avait décidé autrement. Il me fallait découvrir une voie différente.

J'ai renfilé ma robe, fixé à la ceinture mon épée, et je suis sorti de la tente. Le jour éblouissant m'a percuté les yeux comme un coup de boutoir. Lorsque j'ai retrouvé la vision, les trois prêtresses d'Inanna se tenaient devant moi, bouche bée de stupéfaction : elles ne s'attendaient pas à me voir émerger vivant.

« Nous avons accompli les rites, leur ai-je dit très uniment. Me voici purifié de toute souillure. Entrez maintenant vous occuper de la prêtresse Abisimti, car il faut que l'on prononce sur elle les paroles sacramentelles. »

Atterrée, la supérieure m'a demandé : « Tu as donc bu le vin sacré ?

— J'en ai fait libation à la déesse. Et je vais de ce pas pénétrer dans la ville et présenter mon hommage à la déesse en personne.

— Mais... tu...

— Écarte-toi », lui ai-je fait doucement. J'ai posé la main sur la garde de mon glaive. « Dégage mon chemin, sans quoi je te pourfends comme une oie rôtie sur le gril. Écarte-toi, femme. Dégage ! »

Ainsi que les ténèbres capitulent devant l'aurore, elle m'a cédé le terrain, elle a battu en retraite, comme dissoute. Et je me suis dirigé vers le char qui m'attendait. Venant à ma rencontre, Ninurta-mansoum m'a saisi le poignet qu'il a serré très fort. Les larmes embuaient ses yeux. Lui non plus, à mon avis, n'espérait pas me revoir vivant. Je lui ai dit : « Cette affaire est réglée. Entrons dans la cité, maintenant. »

Il a repris les rênes. Nous avons contourné les pavillons aux couleurs chatoyantes pour nous acheminer droit vers la porte Haute. Du haut des parapets, des gens m'examinaient avec intensité ; et

lorsque le char est arrivé devant le seuil, le portail s'est grand ouvert pour me livrer passage sans obstacle. Quoi de plus naturel ? Tous me reconnaissaient pour le roi Gilgamesh.

« Regarde là-bas, ai-je averti mon aurige. Là où se dresse la Terrasse blanche, à l'autre bout de cette grande avenue. C'est là que se trouve le temple d'Inanna que j'ai bâti de mes mains. C'est là que tu vas me conduire. »

Des milliers de citoyens d'Ourouk étaient venus assister à mon retour au foyer. Mais ils paraissaient étrangement intimidés, effarouchés, et rares ceux qui m'ont salué de mon nom sur mon passage. Ils me regardaient fixement, se tournaient les uns vers les autres et se mettaient à chuchoter ; ils manifestaient leur angoisse en m'adressant des signes religieux. Et nous sommes allés tout le long de ce large cours, jusqu'à l'enceinte du temple, à travers une cité silencieuse. Au bord de la Terrasse blanche, Ninurta-mansoum a immobilisé le char et je suis descendu. Seul, j'ai escaladé les hautes marches et me suis dirigé vers le portique de ce temple colossal que j'avais érigé pour l'amour de la déesse, à la place de l'édifice de mon aïeul, le royal Enmerkar. Tandis que j'approchais de la porte, quelques prêtres sont sortis pour se placer en travers de ma route.

L'un d'eux, plus téméraire, m'a dit : « Quelle occurrence t'amène ici, ô Gilgamesh ?

— Je viens voir Inanna.

— Le roi n'est pas admis dans cette enceinte, sinon sur la requête d'Inanna. Telle est notre coutume. Et tu le sais.

— La coutume vient de changer, lui ai-je répondu. Écarte-toi.

— C'est interdit ! Contraire aux convenances !

— Écarte-toi », ai-je répété d'une voix très basse. Il a suffi. Le prêtre s'est effacé.

Malgré la chaleur du dehors, fraîcheur et obscurité régnaient dans les salles du temple, tant ses murs avaient d'épaisseur. Il y brûlait des lampes qui projetaient une lumière douce sur les décorations de terre cuite que j'avais par milliers fait incorporer dans les murs. Je marchais d'un pas vif. Ce temple était le mien ; j'en avais établi le plan, déterminé la structure et j'y reconnaissais mon chemin. Je comptais trouver Inanna dans le grand salon de la déesse et je ne me trompais pas : elle se tenait au milieu de la pièce, revêtue de ses robes d'apparat, de ses plus exquises coupoles de bustier, entièrement apprêtée comme en perspective d'une cérémonie solennelle. Elle portait un ornement que je ne lui connaissais pas : un masque luisant d'or martelé qui lui couvrait tout le visage, ne laissant à découvert que les lèvres et le menton, percé de simples fentes pour les yeux.

« Tu ne devrais pas te trouver en ce lieu, Gilgamesh, m'a-t-elle dit d'un ton froid.

— Non, c'est exact. À cet instant précis, je devrais me trouver étendu mort sous une tente hors les murs. N'est-ce pas ? » Je n'ai pas laissé la colère affecter ma voix. « On est en train de prononcer les oraisons sur le cadavre d'Abisimti. Elle a bu le vin à ma place. Elle n'a pas failli à tes ordres et m'a présenté le calice, mais j'ai refusé d'y toucher et c'est elle qui a bu le vin, de sa propre initiative. »

Inanna gardait le silence. Au-dessous du masque elle serrait étroitement ses lèvres qui ne dessinaient plus qu'une mince ligne contractée.

« On m'a dit, lors de mon passage en Éridou, que tu m'avais déclaré mort durant mon absence et que tu avais réclamé l'élection d'un nouveau souverain. Est-ce vrai, Inanna ?

— La cité ne peut se passer de roi.

— Elle en a un.

— Mais tu t'étais enfui. Tu avais disparu dans les terres sauvages comme un dément. Tu n'étais pas mort, soit, mais tu aurais tout aussi bien pu l'être.

— Je suis parti en quête d'une chose. Et me voici de retour.

— As-tu trouvé l'objet de ta quête ?

— Oui, ai-je répondu, et non. Ça n'a pas d'importance. Pourquoi ce masque, Inanna ?

— Ça n'a pas d'importance non plus.

— Je ne t'ai jamais vu de masque auparavant.

— C'est une nouvelle coutume.

— Ah ! les nouvelles coutumes vont bon train, dirait-on.

— Tu parles de celle qui autorise le roi à pénétrer dans le temple sans y être invité ?

— Et de celle d'offrir à ce roi, retour dans sa cité au bout d'un long voyage, une coupe de vin qui l'assassine. » De quelques pas je me suis approché d'elle. « Ôte le masque, Inanna. Je veux revoir ton visage.

— Non.

— Enlève ce masque, je te le demande.

— Laisse-moi tranquille. Je ne l'ôterai pas. »

Je ne pouvais pas m'entretenir avec une étrangère à la figure de métal. C'était la femme de chair et de sang que je désirais contempler à nouveau, la belle et perfide créature à laquelle un si lourd passé me liait, celle que j'avais aimée, à ma façon, plus que toute autre dans ma vie. J'entendais bien revoir cette femme une fois de plus.

Avec douceur je lui ai dit : « Je voudrais retrouver la splendeur de ton visage. Il n'en est pas de plus harmonieux de par le monde. Le sais-tu bien, Inanna ? Sais-tu combien je t'ai toujours jugée d'une beauté sans pareille ? » Je me suis mis à rire. « Te souviens-tu des nuits où nous nous sommes unis dans le Mariage sacré ? bien sûr. Bien

sûr. Comment pourrais-tu oublier ? Et la première année de mon règne ? Les heures que j'ai passées dans tes bras, la pluie au petit jour... Ah ! je me rappelle, oui, je me rappelle aussi l'époque avant que tu deviennes Inanna ; un jour, tu m'avais convoqué dans les profondeurs souterraines du temple. Je n'étais alors qu'un gamin effrayé qui ne comprenait guère le jeu que tu jouais avec lui... Et la première fois, pendant la cérémonie du couronnement de Dumuzi, je m'étais égaré dans les couloirs du temple ; c'est là que tu m'avais trouvé. Toi-même n'étais qu'une enfant en ce temps-là, bien que tes seins fussent déjà ronds. T'en souvient-il ? T'en souvient-il, Inanna ? Ah ! le temps est venu plus tard où j'ai compris le sens de ton manège ! Mais aujourd'hui ton visage me fait défaut. Baisse le masque.

— Gilgamesh...

— Baisse le masque, ai-je insisté. Baisse-le. » Et j'ai articulé son nom, l'autre, l'ancien, non pas celui de la prêtresse mais son nom de naissance, que nul n'avait prononcé depuis qu'elle était Inanna. Et par ce nom je l'ai adjurée. À l'énoncé de ce vocable elle a sursauté, levé les mains dans un signe ésotérique pour appeler la protection de la déesse. Je ne percevais pas son regard sous le masque mais je l'imaginais qui me fixait sans ciller, perçant et glacial.

« Es-tu fou, de m'appeler par ce nom ? a-t-elle soufflé.

— Fou ? soit, je suis fou. Je veux revoir ton visage une dernière fois. »

Un tremblement altérait maintenant sa voix. « Laisse-moi, Gilgamesh. Mon intention n'était pas de te nuire. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'intérêt de la cité, car la cité ne peut vivre sans roi et tu étais parti... La déesse m'a requis de...

— Oui. La déesse t'a requis d'éliminer Dumuzi : tu t'en es acquittée. La déesse t'a requis d'éliminer Gilgamesh : tu n'as pas hésité. Ah ! Inanna, Inanna, ce qu'exige de nous l'intérêt de la cité ! Dans l'intérêt de la cité je te pardonne donc. Je te pardonne tes intrigues. Je te pardonne tout ce qu'au nom de la déesse tu as perpétré pour me nuire et saper mon pouvoir. Je te pardonne ta haine, ta fureur et ton ressentiment. Je te pardonne enfin ta vengeance, car nul autre que toi n'a fait descendre sur Enkidou que j'aimais tant la puissance des dieux, et je demeure persuadé que sans ton intervention il vivrait encore aujourd'hui. Je te pardonne tout, Inanna. Si nous n'avions été prêtresse et roi, je pense que rien n'aurait égalé mon amour pour toi, ni mon amour pour mon frère, ni mon amour de la vie même. Mais roi j'étais, et toi prêtresse. Ah ! Inanna, Inanna... »

Le glaive je n'ai pas tiré. J'ai saisi le poignard à ma hanche et le lui ai plongé dans le flanc, entre les rangs de lapis à sa taille et l'or de son bustier. Dans un mouvement de torsion, je l'ai remonté pour atteindre le cœur. Elle n'a émis qu'un faible bruit, elle est tombée. Je

crois qu'elle est morte aussitôt. Un long soupir m'a échappé. Je m'étais enfin libéré d'elle ; mais ç'avait été comme m'arracher une partie de mon âme.

Je me suis agenouillé près d'elle, j'ai détaché le masque et l'ai soulevé.

Ce geste seul je le regrette. Ce qu'il était advenu d'elle depuis le dernier jour où je l'avais contemplée, mon esprit se refusait à l'admettre. Ses yeux n'avaient rien perdu de leur charme, non plus que ses lèvres ; le reste n'était que ruine. Quelque chancre s'était emparé de son visage et l'avait entièrement rongé. Ce n'était que pustules et cratères, ici rouges et à vif, recouverts d'une peau grise et flasque là. Une sorcière de cauchemar, une créature à face de démon, décrépite depuis dix siècles. Qu'il aurait mieux valu ne point la démasquer ! Mais je l'avais voulue dénudée, il me fallait en porter le fardeau désormais. Je me suis penché sur elle ; j'ai posé mes lèvres sur les siennes dans un dernier baiser. Puis j'ai replacé le masque et je me suis levé. Je suis sorti du temple par le porche afin de rassembler mon peuple et de l'instruire du nouvel ordre des choses que j'entendais proclamer en remontant sur mon trône.

Suivirent des années d'intense activité, des années fructueuses. Les dieux se sont montrés cléments envers Ourouk et son roi Gilgamesh. La cité prospère : hautes se dressent nos murailles. Nous venons de repeindre la Terrasse blanche et cette couche fraîche de gypse la fait reluire au soleil. Tout est en ordre. Bien des tâches nous attendent encore, mais tout va pour le mieux. Me voici dans mes appartements du palais, je grave la dernière de mes tablettes, car j'estime que mon récit s'achève. Jamais je ne relâcherai mes efforts, jamais ne cesserai d'avancer, mais une certaine sérénité m'habite aujourd'hui, une sérénité nouvelle qui m'était inconnue à l'époque de fièvre que je viens de relater. Une paix nouvelle. Ainsi que je vous le dis : tout est en ordre.

Il n'a pas été bien difficile de rabattre les ambitions grandissantes de Meskiagnunna d'Our, et ce fut ma première démarche au lendemain de ma restauration.

Je lui ai adressé un message qui le confirmait dans sa souveraineté sur la cité d'Our et de surcroît lui accordait en fief l'administration de Kish. Le sens de cette épître ne lui a pas échappé, par laquelle je condescendais à lui céder les cités dont il était déjà le maître. *Mais Éridou comme Nippour*, lui faisais-je savoir, *resteront sous mon autorité comme les dieux en ont tranché : car elles sont cités saintes et ne relèvent que du roi suzerain de Sumer.*

Je proclamais par ce message ma prééminence. Et dans le même temps j'ai fait marcher mon armée, sous le commandement du loyal Zabardi-bunugga, afin qu'elle entre dans Nippour et dissuade les guerriers d'Our de s'y maintenir. Moi-même je n'ai pas quitté Ourouk, car de nombreuses occupations m'y retenaient, le choix, notamment, d'une grande prêtresse nouvelle, ainsi que son éducation, dans le but qu'elle sache le rôle qui lui revenait sous mon gouvernement.

Tandis que je me consacrais à cela, Zabardi-bunugga réussissait à libérer Nippour avec une efficacité convenable, quoique non sans quelque dommage. Les hommes d'Our, en effet, avaient trouvé refuge dans le Tummal, c'est-à-dire la demeure d'Enlil ; il s'est donc avéré nécessaire d'abattre les murs du temple afin de les en déloger. J'ai

envoyé mon fils Our-lugal reconstruire le Tummal, maintenant que Nippour est en notre pouvoir.

Oui, mes journées sont lourdes et chargées. En vérité, il ne me reste guère de repos. Mais je n'aimerais pas qu'il en fût autrement. Concevoir, œuvrer, construire, faire : est-il une autre façon de vivre ? Là réside le salut de nos âmes. Écoutez la musique nous venir du patio : le harpiste joue de son instrument, et par les mélodies qu'il compose il paie le prix de sa naissance au monde. Voyez l'orfèvre courbé sur son établi. Le charpentier, le pêcheur, le prêtre, le roi ; c'est dans l'exécution de nos tâches que nous répondons à l'attente des dieux. Nous n'avons pas été créés dans cette vie pour autre chose. Le caprice des dieux nous a précipités dans un monde incertain où règne la précarité ; il nous faut, dans ce tourbillon aléatoire, trouver à nous assujettir en lieu sûr. Nous obtenons cela par le travail ; le mien est d'être roi.

Ainsi je me donne à l'ouvrage, mon peuple fait de même. Les temples, les canaux, les murs de la cité, l'empierrement des rues... comment nous arrêter de réparer, reconstruire, restaurer ? C'est ainsi. Les rites et les sacrifices par lesquels nous contenons le flot des puissances du chaos... comment nous interrompre de les observer ? C'est ainsi. Nos tâches nous sont connues, nous nous en acquittons, tout est en ordre. Oyez cette musique dans le patio ! Tendez l'oreille ! Écoutez-la !

Bientôt – fasse le ciel que l'heure en soit différée ; pourtant je serai prêt quoi qu'il advienne –, bientôt j'entreprendrai mon ultime voyage. Je descendrai dans l'univers obscur d'où l'on ne revient pas. Mes musiciens seront à mes côtés, mes concubines, mes intendants et mes valets ; mes chantres et jongleurs ; le conducteur de mes chars. Ensemble nous apporterons nos offrandes aux dieux du monde d'En-bas, Ereshkigal et Namtar, Enlil, Enki, eux tous qui gouvernent nos destinées. Ainsi soit-il. Cet horizon ne me tourmente plus. Jamais je n'ai envisagé de retourner à Dilmoun et d'y quémander une seconde perle de jouvence : ce n'est pas la voie qu'il faut suivre. Ce vieux prêtre qui se faisait appeler le Ziusoudra s'est efforcé de me l'apprendre, mais il me fallait m'en convaincre moi-même. C'est désormais chose faite.

Le jour décline. Il reste une cérémonie à célébrer ce soir au toit du temple, et je dois m'y hâter ; je suis le roi, j'en ai le devoir. Nous allons honorer ma mère Ninsoun dont j'ai proclamé la divinité à cette même époque l'an dernier, quand son séjour sur terre se fut achevé. Voici que j'entends déjà les chants au loin, voici que flotte dans l'air le fumet de la viande qui rôtit. Allons, il est temps de clore ces mémoires. J'ai beaucoup évoqué la mort, ma grande ennemie avec laquelle je me suis si ardemment colleté. Je n'en parlerai plus. Son

ombre hantait ma vie ; aujourd'hui j'ai fait ma paix avec elle. Car j'ai fini par embrasser la vérité : ni les philtres ni la magie ne nous préservent de la mort, mais seul l'accomplissement de notre tâche. C'est la voie de l'assentiment, la voie de la sérénité.

Mon œuvre j'ai réalisée, et je la poursuivrai. Je me suis fait un nom qui demeurera dans les âges. Le souvenir de Gilgamesh ne s'effacera point. Je ne traînerai pas mes ailes dans la poussière du deuil et de l'oubli. Ma mémoire survivra dans l'allégresse et la fierté. Que dira-t-on ? On dira que j'ai vécu, bien vécu ; que je me suis battu avec obstination ; que je suis mort d'une mort sans reproche. Moi qui avais craint le trépas plus que tout homme au monde, moi qui avais couru jusqu'aux confins de la terre pour lui échapper, moi qui avais échoué, à mon retour l'angoisse m'avait quitté. Telle est la vérité. Car je sais aujourd'hui qu'il n'est besoin de craindre si l'on accomplit son devoir. Alors, avec la crainte elle-même disparaît la mort. Telle est la vérité primordiale que je connais ; la mort n'existe pas.

Postface

Nous n'avons aucune raison de douter de la réalité historique du personnage de Gilgamesh d'Ourouk. Son nom revient fréquemment dans les listes des rois du pays de Sumer en Basse-Mésopotamie – aujourd'hui les provinces méridionales de l'Irak –, où il semble avoir régné vers les années 2 500 avant J.C. Il s'agissait incontestablement d'un monarque puissant et victorieux : jusqu'au terme de la civilisation mésopotamienne indépendante, deux millénaires plus tard, on continue de le tenir pour l'archétype du souverain, à la fois guerrier magnifique et homme d'État exemplaire. Nombreux et variés sont les mythes qui se sont greffés sur sa personne et en ont fait un héros culturel légendaire, combinant les mérites majeurs d'Hercule aussi bien que d'Ulysse et de Prométhée.

Dans ce livre, je me suis principalement intéressé au Gilgamesh de l'Histoire, sans pour autant négliger le personnage mythique, le héros de la plus ancienne littérature épique ayant traversé les âges jusqu'à nous. Je fais ici référence à *L'Épopée de Gilgamesh*, qui remonte à quatre mille ans et peut-être davantage – de plus de dix siècles antérieure à *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Le texte nous en est parvenu sous diverses formes incomplètes qui ont heureusement survécu aux ruines de l'Antiquité et qui, par association, nous livrent l'essentiel du récit. La plus longue version connue a été découverte au XIX^e siècle par des archéologues dans la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal ; les Assyriens, en effet, se sont trouvés les derniers héritiers de l'antique culture mésopotamienne, longtemps après que ses fondateurs sumériens eurent été absorbés par des peuples plus jeunes et plus vigoureux. Cette édition de l'épopée, gravée sur tablettes d'argile, date d'environ sept cents ans avant J.C. Nous disposons en outre d'une version fragmentaire antérieure d'à peu près mille ans, rédigée dans la langue des Babyloniens qui succédèrent aux Sumériens et précédèrent les Assyriens en Mésopotamie. Il faut encore ajouter un texte hittite de Syrie qui témoigne que l'épopée s'était répandue à travers l'ensemble du Proche-Orient. Selon toute vraisemblance, la source unique en est un original sumérien aujourd'hui disparu.

L'Épopée de Gilgamesh est une œuvre profondément troublante :

une méditation poétique sur la mort, inéluctable destinée. On nous y présente un héros d'une envergure surhumaine, d'une assurance qui confine à l'arrogance, d'une éclatante vitalité ; et voici que la peur de mourir le réduit à une sorte de paralysie, de laquelle il n'émerge que pour entreprendre une quête désespérée de l'unique survivant du Déluge, le désormais immortel Ziusoudra (Outa-Napishtim dans les textes plus tardifs). Il vaut la peine de remarquer au passage que l'entière légende de l'Arche de Noé, telle que relatée dans la Bible, repose très probablement sur le récit du Déluge incorporé dans *L'Épopée de Gilgamesh* et antérieur d'un millénaire au bas mot, si ce n'est bien davantage.

En récrivant l'histoire de Gilgamesh, j'ai puisé librement à la source, m'appuyant essentiellement sur les deux traductions anglaises de référence, celle d'Alexander Heidel (1946) et celle d'E.A. Speiser (1955). J'y ai annexé les très antiques poèmes sumériens qui rapportent d'autres épisodes de la vie de Gilgamesh, selon la traduction de Samuel Noah Kramer (1955). Mais chaque fois que j'ai tenté d'interpréter ces aventures fantastiques et surnaturelles sur un mode réaliste – dans le but de raconter Gilgamesh comme si lui-même rédigeait ses mémoires –, j'ai fait appel à des transpositions de mon cru, lesquelles, pour le meilleur ou le pire, ne sont point à imputer aux érudits susnommés.

Faut-il le préciser ? les deux fleuves mentionnés dans le roman sous leurs noms sumériens d'*Idigna* et de *Buranunu* sont ceux que les civilisations postérieures ont baptisé le Tigre et l'Euphrate. Quant aux ruines de l'Ourouk de Gilgamesh, elles se trouvent près de l'actuelle cité irakienne de Warka, à vingt kilomètres environ du cours qu'emprunte aujourd'hui l'Euphrate ; mais les études littéraires et archéologiques tendent à prouver que le lit du fleuve, au temps de Gilgamesh, était bien plus proche de la ville.

Pour finir, je tiens à exprimer ma gratitude aux amis qui ont accepté de lire le manuscrit à ses différentes étapes et m'ont fait part de leurs profitables commentaires. Je me sens notamment redevable à Merrilee Heifetz du regard pénétrant qu'elle a porté sur le livre ainsi que de la finesse et de la compétence de ses remarques. Elle a su me rendre par sa lecture d'inappréciables services.

Robert Silverberg,
Oakland, Californie,
février 1984.

